



Entre amis

Edmond About

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Entre amis

Il y a bien vingt-cinq ans de cela ; mes cheveux étaient noirs elles siens... Ah ! monsieur ! la jolie petite tête blonde ! Notre fils le lieutenant était à peine une vague espérance ; nous l'appelions Rosine entre nous, car nous ne voulions qu'une fille.

Nous étions mariés depuis trois mois , bientôt quatre ; inutile d'ajouter que nous nous adorions comme on ne sait plus aimer aujourd'hui.

Je dois vous avouer que mon beau-père, le marquis, ne m'avait pas précisément jeté sa fille à la tête. Il ne me trouvait pas d'assez bonne maison, quoique morbleu!... mais n'importe. C'était bien le meilleur homme et le plus doux de la terre. Il grondait du matin au soir contre sa femme et contre Irène, mais Irène et la marquise le menaient à grandes guides, c'est-à-dire par le bout du nez. Un nez bourbonien

EIVTRE AMIS.

fabriqué à souhait pour ce genre d'exercice. Bref, après avoir parlé vingt fois de me passer sa lame au travers du corps (et il était homme à le faire), ce scélérat d'émigré m'avait donné sa fille et son cœur avec ; il m'adorait. Je vois encore les deux grosses larmes qui coulaient sur ses longues joues lorsqu'il nous dit adieu après les noces en nous donnant sa bénédiction paternelle : une vieillerie passée de mode aujourd'hui ! Je lui trouvai l'air si drôle, mais si drôle que ma figure se contracta comme si j'allais éclater de rire et que je me mis à pleurer comme un sot.

En ce temps-là, il y avait encore des diligences, et vous aurez beau dire, on ne s'ennuyait pas à deux sur la grand'route, quand on avait eu soin de retenir tout le coupé. Irène voulait voir la Suisse et l'Italie : je lui fis faire un petit voyage artistique et sentimental dont une princesse se serait léché les doigts. Tout l'été y passa ; le bon vieux père et la marquise nous écrivaient partout où la poste avait ouvert boutique ; et des tendresses, des attentions, des conseils ! a Ghers enfants, soyez sages; évitez les brigands ; craignez les courants d'air dans la montagne ; Henri, ménagez-la. » Bonnes gens ! braves gens ! On n'en fait plus comme eux, et ils sont l'op loin d'ici pour que j'aille leur dire quelle amitié, quel culte, nous leur gardons au fond du cœur.

J'avais promis solennellement de leur ramener Irène en septembre. Le marquis tirait encore sans lunettes et il arpentait la plaine comme pas un, sur ses jarrets de soixante ans. La chasse ouvrait le 4 en Lorraine, nos logements étaient préparés là -bas, la marquise nous écrivait : « Je vide le château pour meubler votre pavillon. » Mais comme Irène était un

LE POIVRE

peu fatiguée du voyage et comme il nous restait cent bonnes lieues à faire, je décidai que nous nous reposerions un jour à Paris.

La diligence nous déposa le 10* septembre, à cinq heures du matin, dans la cour des messageries. Il fallut éveiller l'enfant qui dormait entre mes bras, dans mon manteau. Le manteau 1 encore une chose que vous avez supprimée sans la remplacer. L'enfant, c'était Irène ; elle avait l'air d'une petite fille de quinze ans, quoiqu'elle en comptât viagt sonnés, et les aubergistes lui avaient

dit mademoiselle tout le long du chemin. Moi, je l'appelais l'enfant ; aujourd'hui, qu'on fait tout à l'anglaise, on dirait baby. Elle, elle m'appelait joe/i^ mari; j'avais pourtant déjà cinq pieds six pouces, car je n'ai pas grandi depuis l'âge de trente ans. Elle disait cela si gentiment, en effaçant IV, et d'une petite voix si douce que je me sentais presque aussi père que mari.

Nous voilà donc sur le pavé, vers le miheu de la rue Montmartre, elle à peine réveillée, moi pas mal ahuri du bruit des roues, qui me grondait encore dans la tête, et sans savoir où prendre gîte, car nous n'avions pas encore d'installation à Paris. Les malles étaient déjà sur le fiacre et je ne savais pas quelle adresse d'hôtel j'allais donner au cocher.

ff Mais, dit-elle en ouvrant ses grands yeux, si nous alUons rue de la Victoire !

— Rue de la Victoire ? chez ton père ?

— Certainement, puisqu'il n'y est pas. Le concierge a les clefs, nous serons mieux qu'à l'hôtel. D'abord, moi, j'ai mille choses à prendre, et puis, je serai si contente de revoir la maison !

— Au fait ! et moi aussi. Cocher, rue de la Victoire ! »

Le marquis passait là cinq ou six mois d'hiver. Il occupait un premier étage assez modeste avec remise et écurie ; cela valait alors deux mille francs de loyer, qui font six mille francs d'aujourd'hui. Aux approches de la maison, mon cœur battit par habitude. J'avais si souvent fait le pied de grue sur ces trottoirs ! Je m'étais arrêté tant de fois pour me donner une contenance, devant le pharmacien, devant le marchand de meubles et le miroi-

tier ! A cinq heures du matin, les volets changent bien la physiologie des boutiques, je ne m'y reconnaissais plus.

La porte cochère était ouverte; on voyait au fond de la cour un domestique en tenue du matin : figure inconnue. Le concierge dormait sur la foi des traités; ses deux fils, bambins de huit à dix ans, jouaient à balayer l'escalier : éducation professionnelle . Ils me parurent très jolis, ces petits concierges en herbe; les ligures d'enfants commençaient à m'intéresser. L'un d'eux courut prendre les clefs du premier étage tandis qu'un pauvre diable affamé, comme il en sort le matin entre les pavés de Paris, chargeait nos malles sur ses épaules. Celui-là, grâce à Dieu et à ma chère petite Irène, a pu faire un bon déjeuner.

Me voyez- vous montant avec elle ce terrible escaher dont chaque marche me rappelait une espérance, une crainte, une angoisse? Ce passé tout récent me semblait vieux de dix années. Je ne m'étais pourtant pas ennuyé pendant les quatre derniers mois, oh non ! mais le temps me paraissait long parce qu'il avait été plein. Aujourd'hui (expliquez cela si vous pouvez) il me semble que les vingt- cinq ans de mon bonheur ont été rapides comme un rêve. Je n'en ai pas joui, sacrebleu ! Je demande à recommencer.

LE POIVRE

Elle ouvrit elle-même, avec la petite clef, la porte de l'anti-chambre. Un encombrement à faire peur : dix gros paquets de toile grise, cousus de ficelle et noués aux coins... Que diable est-ce que cela ?

<(Mais, dit-elle en riant, c'est notre linge de maison. Tu ne reconnais pas mon trousseau, gros bête? » Gros bête était un mot

de tendresse qu'elle répétait souvent, et qui me donnait toujours envie de l'embrasser. C'est que le ton fait la chanson, voyez-vous. Quant à ce fameux trousseau, il remplissait encore cinq ou six caisses de bois blanc à charnières ; on me l'avait fait admirer un beau soir et je n'y avais remarqué qu'une profusion de faveurs bleues, rouges et violettes, nouées assez gentiment et attachées par un miUion de petites épingles. La lingerie n'est pas mon fort.

Nous entrons dans la salle à manger : c'est là que j'ai fait jadis l'admiration de la famille par une sobriété trop naturelle, hélas! « Vous avez donc un appétit d'oiseau? » disait la bonne marquise. Le fait est que j'avais l'estomac serré dans un étau; rien ne passait. Les rideaux sont décrochés; la table sans rallonges et réduite à sa plus simple expression est passablement poudreuse; nous y trouvons un tas de cartes de visites (la réponse à nos billets de faire part), et une lettre de décès daté du surlendemain de notre mariage. C'est un parent éloigné qu'Irène connaissait peu. Je parcours les noms machinalement, pour prendre un aperçu de ma nouvelle famille, et je m'aperçois que ma femme est encore inscrite sous le nom de M"® Irène de V ! Deux jours après la noce !... Mais il faut passer quelque chose à des parents si éloignés. Le lustre est dans un sac; le beau buffet de noyer et d'ébène surmonté des armes du marquis, nage dans la poj,i^à£||J"^^/>>.

Les pièces d'argenterie qui le faisaient craquer sous leur poids sont parties pour la campagne; il ne reste qu'une cave à liqueurs oubliée par mégarde et ouverte par un heureux hasard. Les bambins montent de l'eau, nous pourrons faire un grog, et j'ai soif.

Voici le grand salon où nous avons signé le contrat au miheu d'une brillante assemblée. Quelle fête ! Le lustre, les candélabres, les apphques, tout était en feu. Et les diamants des femmes ! J'en

avais mal aux yeux, parole d'honneur. Le meuble était de bois doré et de brocatelle bouton d'or. Aujourd'hui, tout est voilé de housses grises ; les consoles sont ficelées dans du papier de journal; il n'y a pas jusqu'aux pincettes qui ne soient entourées de papier comme un manche de gigot. Le tapis de moquette rouge et les rideaux bouton d'or, en paquet dans la percale ; l'encadrement des glaces s'éteint ici sous un lambeau de gaze, là sous un chiffon de papier. Les persiennes sont fermées, le jour est terne, on sent le froid. Nous entrons dans le petit salon intime où j'ai fait ma cour à Irène. C'est là qu'elle éternisait par des miracles d'industrie mes bouquets quotidiens. Elle en fit durer un tout une semaine ; qu'en dites-vous? Elle ouvre un petit meuble et me montre trente fleurs étiquetées et datées dans trente feuilles de papier blanc. J'apprends ainsi que la chère petite a gardé un échantillon de tous les bouquets qui lui sont venus de moi. Mais les pauvres fleurs ne sont pas seulement fanées; elles ont moisi. Allons ! les souvenirs se conservent mieux dans le cœur que dans le papier, décidément. Irène ferme le petit meuble en bois de rose et me montre en riant un bureau dont le velours est couvert de poivre en grains. Ce bureau, c'est toute une histoire. Un jour

LE POIVRE

que la marquise nous gardait en achevant je ne sais quelle tapisserie, Irène prit un crayon et voulut me tracer le plan du château de V. Elle s'embrouilla tant et si bien dans ses dessins et dans ses explications que la mère vigilante s'endormit une minute. Ah! la jolie, l'aimable, et' la précieuse minute! Elle valait son pesant d'or !

Mais pourquoi ce^ poivre répandu sur le velours incarnat? Elle m'apprend que le poivre a la vertu de chasser les bêtes. Je re-

marque en effet que les meubles, les paquets, les housses, tout est saupoudré de grains noirs. Et tout en regardant une pile de tableaux et de portraits de famille, j'éternue du haut de ma tête. « C'est le poivre ! » dit-elle, et nous rions.

Elle avait alors trente-deux petites dents si jolies, un timbre de voix si frais et si doux que le rire semblait inventé pour elle. Aussi je vous réponds qu'elle s'en donnait à cœur joie. Et elle n'était jamais seule à rire quand je me trouvais là.

Les enfants du portier sont descendus depuis longtemps, la porte est refermée, nous sommes bien chez nous, et la preuve c'est que nous nous embrassons tout en courant. Il y avait si longtemps que nous n'avions été à nous ! Presque une demi-heure ! Elle me montre sa johe chambre, la même oii j'ai pénétré pour la première fois après la messe du mariage, tandis que ma chère petite achevait ses préparatifs de départ. Je me souviens que ce jour-là, saisi d'une étrange émotion devant toutes ces choses innocentes et blanches, j'ai mis furtivement un genou en terre et baisé les rideaux du petit Ht virginal. Aujourd'hui, les rideaux du ht et des fenêtres sont en tas dans un coin, avec du poivre dessus. Les matelas et les oreillers

sont semés de poivre ; on y a mis par-dessus le marché deux ou trois cadres et une chaise. Hélas ! Hélas !

Elle prend la chaise et s'assied ; la pauvre chérie tombe de fatigue. Je veux qu'elle se mette au Ht; elle ne dit pas non, mais elle prétend que je suis encore plus las qu'elle, car elle a dormi en voiture, et j'ai passé la nuit à la bercer. J'avoue que deux heures de sommeil feraient assez bien mon affaire, mais oii dormir? Dans sa chambre? Impossible. Un Ht est toujours assez large, mais le

sien ne serait jamais assez long pour mes jambes de sept lieues. Nous pénétrons alors dans la chambre du bon marquis : plus de rideaux, un lit tout nu ; on n'aperçoit le long des murs que des cordons de sonnettes; le poivre craque sous nos pieds. On serait bien là, j'en suis sûr, mais où trouver des draps ? Toutes les armoires fermées, les clefs sont en Lorraine, c'est trop loin. « Et mon trousseau ! » dit-elle. Et de rire.

Nous retournons à l'antichambre : j'éventre l'un après l'autre tous les ballots. Je trouve des serviettes, des torchons, des tabliers de la cuisinière, de la femme de chambre, du domestique, tout, excepté des draps. Enfin je crie victoire, elle accourt et se moque de moi : j'étais tombé sur les nappes damassées! Mais pourquoi pas ? On prend deux nappes et nous courons faire le lit. Elles sont trop courtes, ces nappes ; il en faudrait quatre. Elle retourne à la source et revient en riant plus fort : elle a trouvé toute seule un drap de toile écrue, un peu grosse, un peu rude ; un drap de domestique, mais assez grand pour couvrir les maîtres. Là-dessus, nous secouons le poivre de la couverture et voilà le lit fait. Nous trottons à travers le poivre jusqu'au cabinet de toilette de la marquise, et après

LE POIVRE. 9

vingt allées et venues, vers sept heures du matin nous finissons par nous mettre au lit. La pauvre enfant devait être à demi morte; quant à moi, j'étais sur les dents.

« Petit mari, me dit-elle en posant sa jolie tête sur l'oreiller, je ne suis plus fatiguée du tout. »

Edmond ABOUT.

Il n'est, en France, catastrophe si horrible ni drame si sanglant où la comédie ne trouve moyen de pénétrer. C'est un travers de notre nature, ou plutôt une loi du caractère que Dieu nous fit, à l'image du sien peut-être, lui qui épanouit la fraîche et gaie pervenche dans les fissures hospitalières des rocs noircis, au milieu des sites les plus sauvages, et qui fait briller l'œillet poète sous les neiges des montagnes escarpées.

Il est certain que le Français voit poindre un sourire dans toutes ses douleurs, un bon mot dans tous ses désastres. Bien des infortunes privées ou publiques ont assombri notre histoire contemporaine ; il n'en est pas une seule à laquelle ne s'attache un souvenir comique, acte ou épigramme, anecdote ou charge. Si, un nouveau déluge venant noyer le monde, l'arche de salut était confié à un Noé français, soyez sûrs qu'à côté des échantillons de tous les produits de la nature, il y conserverait précieusement trois choses : un ca-

lembour, un vaudeville et une caricature. L'huitre et la truffe elles-mêmes ne viendraient qu'après.

La récente catastrophe de Gharenton peut passer pour une des plus horribles dont les voies ferrées ont été le théâtre. Que de larmes elle a fait répandre ! que de drames elle a déjà commencés dans cinquante familles ! Partout le deuil ! partout l'angoisse ! oui, partout... Mais c'était aux portes de Paris, et, selon la loi commune, la comédie, je devrais dire l'opérette, s'y menageait, le soir même, une petite place...

Donc, ce jour de funèbre mémoire, Alfred VauveHn, de droit étudiant en médecine, mais de fait étudiant en cigares et en Gloserie des lilas, dégustait, en compagnie de son camarade Hector,

dans un estaminet, la demitasse de chicorée qui devait aider à la digestion d'un dîner à trente-deux sous. L'exactitude historique m'oblige à dire qu'Alfred prenait cette superfluité à crédit : il avait une note passablement chargée dans l'établissement ; mais il s'en mettait peu en peine. C'était V Estaminet écossais; or, Alfred l'avait précisément choisi à cause de la réputation bien établie d'hospitalité gratuite dont jouit tout ce qui est écossais.

Ce soir-là, contre son habitude, Alfred avait l'air triste et préoccupé, et son camarade Hector lui en fit l'observation, tout en allumant le tabac bourré dans une tête qui, blanche la veille comme un Européen, était déjà jaune comme un Maure, en attendant qu'elle fût noire comme un naturel du Congo.

— Qu'as- tu donc, Alfred? on dirait que tu vas porter le diable en terre ?

— Plût à Dieu ! mais non ! Il danse toujours dans ma bourse, le diable !

— Il n'y a pas de quoi gémir. Dans la détresse, on espère des jours meilleurs, et en attendant, on se réduit au strict nécessaire, on se prive, quoi!... Garçon, un second petit verre et une allumette !.... Je ne peux pas me passer de gloria.

— Aussi, n'est-ce point cela qui me chagrine...

— Qu'y a-t-il donc ?

— Je suis invité à passer aujourd'hui la soirée chez Mme Verdier.

— Je ne vois pas que ce soit déjà si fâcheux... On s'y amuse, m'as-tu dit, on y boit du punch...

— Oui, mais je ne peux pas y aller.

— Qui t'en empêche?

— J'ai pour tous vêtements ceux que je porte sur moi.

— Ah !... nous avons donc fait monter le marchand d'habits?

— Oh! non... je les ai seulement engagés au Montde-Piété... quelques jours de gêne... Je compte les retirer.

— Connu, connu! J'aime mieux le marchand d'habits, moi. Le Mont donne moins d'argent, et cela revient exactement au même.

— Tu vois ces bottes fendues, cet habit presque râpé, ce pantalon entre-bâillé et ce chapeau compromis.

— Le fait est que la pelure est peu présentable. Eh bien ! n'y va pas chez cette dame Verdier. Après tout une soirée, des pim-bêches, du punch fadasse, ce n'est pas déjà si amusant.

— C'est que, vois-tu... Aspasia y sera.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Aspasia?

— Une jeune personne que j'y ai vue déjà cinq ou six fois.... J'ai risqué un doigt de cour et j'ai tout lieu d'espérer...

— A quoi ça peut-il t' avancer, cette passion-là ?

— Aspasia est d'une bonne famille, elle a du bien, ■ c'est un bon parti...

— Tu veux donc l'épouser?

— Dame, si je pouvais; ce mariage me ferait rentrer en grâce auprès de mon père et me tirerait de nos mauvaises habitudes;

car, franchement, ce n'est pas une vie que nous menons là. Mais si je ne vais pas ce soir chez MTM Verdier, cela dénotera peu d'empressement; Aspasia sera piquée, et...

— Risque alors le paquet, et vas-y comme tu es.

— Ce serait pis encore ; Aspasia a beaucoup do gloriole et d'amour-propre, et, si je m'exposais à être humilié devant elle, tout serait perdu.

— Je ne puis pas t'être utile moi-même, par deux raisons : la première, c'est que je suis deux fois plus :gros que toi...

— En serrant un peu...

— La seconde, c'est que je suis dans la même passe... Mais, va chez notre ami Mathieu; celui-là qui est tout à fait opposé à notre système financier, aura certainement quelque chose d'à peu près propre à ton service.

— C'est vrai; je n'y avais pas songé.

— Pardon si je ne t'accompagne pas. La poule sera chaude, ce soir, et je tiens à en être... Bonne chance !.

Un quart d'heure après, Alfred Vauvelin était chez Mathieu ; celui-ci était sorti dès le matin, et on était étonné de ne l'avoir pas encore vu rentrer à six heures,

car il devait dîner chez lui; mais on l'attendait avant neuf heures. Il en était huit et demie, Alfred resta, se jeta dans un fauteuil, et dévora comme il put son impatience et un reste de cure-dents.

A neuf heures moins un quart, quelque chose de crotté, de déchiré, de mouillé, de hagard, d'échevelé, fit irruption dans la chambre... Est-ce Mathieu? c'est ma foi bien Mathieu !

— D'où viens-tu, mon pauvre ami ?

— De la Ferté-x\lais.

— Tu es donc tombé dans les tourbières?

— Ne m'en parle pas... un événement effroyable !...

Et Mathieu, de qui le front à ce souvenir ruisselait encore de sueur, conta à son ami la sinistre histoire avec ses effrayants détails. Il s'était sauvé heureusement d'un des wagons à peine atteints ; mais bien qu'il n*eût aucun mal, l'affreux spectacle qu'il avait été condamné à voir quelques instants et la pensée du danger qu'il avait couru, le laissaient en proie à une émotion fébrile.

Alfred était, lui aussi, vivement ému ; mais son insouciance naturelle, aidée de la préoccupation qui le tourmentait depuis quelques heures, eut bientôt repris le dessus : — Et moi, dit-il, qui venais t'emprunter un habit et un pantalon pour aller en soirée.

— Je ne demanderais pas mieux, mais j'avais emporté ma toilette de cérémonie, et vois dans quel état elle revient.

Il serait impossible, en effet, de décrire les avaries qu'avait subies la défroque de Mathieu; l'eau, le feu, la fumée, les éclats de bois, les fers disloqués et une fuite à travers champs y avaient laissé successive-

ment des traces; cuir, linge, feutre et drap s'étaient affaissés et tordus sous la même dégradation.

— Ah ! tu es bien heureux, Alfred, s'écria Mathieu, de ne pas t'être trouvé là...

— En tout cas j'y aurais moins perdu que toi sous le rapport des vêtements... Mais, quelle idée! Ah 1 mon ami, je suis sauvé 1

— Que t'arrive-t-il ?

— Un plan superbe. A défaut d'habit, tu peux bien me prêter une paire de ciseaux.

— Cherche dans le tiroir supérieur de ma commode.

— Voici

Et l'étudiant zébra de petites entailles ses bottes, son pantalon et son frac, opération pendant laquelle il se fit conter de nouveau les principaux épisodes du désastre. Neuf heures sonnaient quand tout fut achevé, et Alfred, après s'être assuré que la nuit était suffisamment obscure, serra la main de Mathieu, descendit précipitamment les escaUers, et courut dans la direction du domicile de M^o Verdier.

Au coin d'une rue, un décrotteur lui cria : « Bourgeois, les bottes! » appel qui n'était que trop justifié par l'état de la chaussure de notre étudiant. Alfred jeta sur le Savoyard un regard de mépris ; toutefois, en apercevant un tas de cendres non loin de la station de l'industriel en plein vent, son œil s'adoucit, et il posa fièrement son pied sur la boîte.

Le décrotteur commençait à essuyer le cuir couvert de souillures...

— Malheureux ! que vas-tu faire !

— Ne vous fâchez pas, bourgeois, il en reste.

— Barbouille, au contraire... Jette sur le pantalon et la botte une poignée de cendres.

— Voilà... Vous n'aurez pas l'air tout de même de descendre de votre coupé.

— C'est précisément pour ne pas avoir cet air-là, imbécile 1

Et Alfred s'éloigna vite en jetant à l'industriel sa dernière pièce de dix sous, tandis que celui-ci lui criait :

— J'espère, bourgeois, que vous me continuerez votre pratique.

Je vous laisse à deviner la stupéfaction des invités de M^{""}^ Verdier, en voyant Alfred entrer au salon avec son étrange costume ; cependant, ils n'eurent pas le temps d'en analyser toutes les parties, car l'étudiant, sans s'arrêter une seconde, se précipita brusquement jusqu'au fond de la pièce, et s'écria en se laissant tomber sur une chaise d'un air à la fois agité et abattu : « Quel événement, mon Dieu ! quel événement ! »

Toute la compagnie, frappée de cette exclamation, fit cercle autour d'Alfred, à l'exception de quatre joueurs de wisth, dont deux rentiers et deux vieilles dames, lesquels étaient absorbés par l'intérêt ordinaire du jeu, qu'augmentait en ce moment l'imminence d'un schelem. Et pourtant il y avait eu quelque chose de si dramatique dans le ton d'Alfred, qu'involontairement ces quatre mûrs personnages détournaient, au profit de la chaise, une partie de l'attention que la table n'accaparait plus suffisamment. La curiosité balançait presque la crainte ou l'attrait du schelem.

Cinquante interrogations se dressèrent aux oreilles

de l'étudiant qui s'empessa de répéter le récit qu'il venait d'entendre lui-même de la bouche de Mathieu. Inutile de dire qu'il eut soin d'y mettre le pathétique convenable, et de travailler la mise en scène de la narration comme il avait travaillé celle de son costume.

Tout le monde, sauf les quatre joueurs, était ému, saisi, atterré... Nul ne songeait plus aux habits déchirés, aux bottes béantes et au chapeau défoncé du narrateur . Ce fut lui qui , pouvant placer alors une sorte de coquetterie dans sa mise délabrée, dut attirer l'attention sur cet accessoire oublié : «J'ai voulu, ditil, étalant ses étoffes lacérées et ses bottes cendrées, j'ai voulu vous apporter immédiatement cette fatale nouvelle... Vous excuserez à la fois le désordre de ma toilette et le désordre de mes idées... »

Tous les auditeurs entourèrent Alfred et lui prodiguèrent les marques du plus vif intérêt; il fut brossé, épongé par de jolies mains, et congratulé par toutes les bouches. L'habit troué qui l'eût fait mettre à la porte le matin, le faisait rechercher le soir ; la souillure, qui était une tache quelques heures auparavant, équivalait maintenant à une décoration. Son costume était comme un drapeau : sa valeur croissait en raison directe de ses avaries.

Cependant, pour ne pas rendre notre étourdi plus coupable qu'il ne le fut réellement, hâtons-nous de dire qu'il ne s'était vanté d'aucun acte de courage ou de dévouement ; il s'était maintenu dans le mensonge sans aller jusqu'à la hâblerie ; l'un était inconvenant, l'autre eût été odieuse.

Alfred connaissait trop bien son monde pour avoir, sans utilité, forcé jusque-là son rôle. Il savait que le

fait de porter une si affreuse nouvelle et d'avoir été l'un des acteurs, presque Tune des victimes d'un si épouvantable désastre, le rendrait toujours assez intéressant.

Il fut, en effet, le lion de la soirée ; mais il reportait intérieurement son triomphe à M'^® Aspasia, qu'il suivait discrètement de l'œil, et qui paraissait très flattée elle-même de voir son poursuivant devenu ainsi l'objet de l'attention générale... Et d'ailleurs ce jeune homme ne venait-il pas d'échapper à un horrible danger!... Un commencement de préférence étant, un peu d'intérêt aidant, et beaucoup d'amour-propre brochant sur le tout, le cœur de M^^® Aspasia était en proie à une agitation qui ne provenait pas tout entière du saisissement causé par la nouvelle de la catastrophe.

Les causeries circulaient dans le salon sur ce triste sujet.

Dix wagons écrasés, disait M'''^ Lambert à la table de jeu;... Quarante personnes tuées, peut-être !...Nous n'avons fait qu'un trick ! Sans votre maladresse, M, Bambellier, nous en aurions eu deux.

— C'est vous, madame, qui avez fait une fausse invite... Près de cent blessés! c'est affreux.

— Gela ne m'étonne pas, moi, dit d'une voix de stentor M. Larquin, ex-fruit sec de l'École polytechnique, exerçant la profession de savant... Ces chemins de fer sont administrés de la façon la plus déplorable ! Ils choisissent pour ingénieurs les hommes les moins entendus ... Il y a huit jours, j'ai vu passer un train et je me suis dit : « Voilà une machine qui n'est pas bonne ! », je gage que c'est la même qui a causé l'accident.

Chacun plaçait ainsi son mot, et l'on n'avait pas eu

le temps de s'apercevoir du départ précipité de deux personnes qui s'étaient esquivées à la première nouvelle de l'événement. L'une était un jeune et brave médecin qui avait couru sur le lieu du sinistre pour panser les blessés ; l'autre était un riche, d'une espèce malheureusement trop rare, qui était bien vite monté en voiture, avait pris de l'argent chez lui et s'était fait conduire à Gharenton pour le distribuer aux malades nécessiteux.

Alfred, au milieu de l'émotion générale, ne s'occupait que d'Aspasie. Un instant il se trouva seul avec elle, près d'une croisée ouverte où l'on venait respirer le frais. Elle rougit en le voyant et se troubla à la première parole qu'il lui adressa.

— Et moi, dit-elle en tâchant de se remettre, qui ai failli aller ce matin à Gorbeil... Je serais certainement revenue par ce train.

— Je l'aurais presque désiré , interrompit Alfred avec vivacité... Je vous aurais sauvée... Oh! oui, je réponds que je vous aurais sauvée.

— Peut-être ne m'auriez-vous pas vue... nous aurions été loin l'un de l'autre.

— Oh ! je vous aurais vue, j'en suis sûr, et j'aurais bien trouvé le moyen de partir dans le même wagon que vous. Mon cœur...

L'étudiant en était à cet endroit intéressant de la conversation, lorsqu'il se sentit tiré par le pan de son habit. Il se retourna brusquement, et vit M. Larquin le savant, qui, le drap à la main, semblait réfléchir profondément.

— Mille pardons, mon cher monsieur, dit M. Larquin, j'étais en train d'étudier les effets de cette terrible

secousse sur vos vêtements, la science peut en tirer des inductions importantes.

Aspasie avait quitté la croisée, et Alfred se retira dans un cabinet isolé ouvrant sur le salon, non sans envoyer à tous les diables la science et les savants.

Mais il se consola bientôt en voyant Aspasie entrer dans le cabinet et venir prendre place à côté de lui.

Alfred risqua un tendre soupir.

— Vous souffrez, monsieur?

— Oui, mademoiselle, mais c'est d'un mal moral, plus cruel cent fois... Vous devez me comprendre î...

— Quelle frayeur vous avez dû avoir à l'aspect de cet affreux danger ?

— il y a trois mois, j'aurais vu venir la mort sans pâlir... A cette époque, je n'avais pas le bonheur de • vous connaître. Mais aujourd'hui, je l'avoue, je tenais à la vie : un doux lien m*y rattachait, et ma pensée, en ce moment suprême, se reportait vers une image chérie. Ah ! si quelqu'un m'eût dit : « Tu nourris , Alfred, un espoir insensé, » je me serais jeté dans les flammes , ou du moins je n'aurais rien fait pour me sauver.

— C'eût été fort mal , monsieur Alfred : est-ce qu'il faut jamais désespérer?

— Ah ! c'est qu'elle est si ambitieuse mon espérance!.... Mais pourquoi ne pas vous parler franchement ? cette image qui me rassurait au milieu de la catastrophe, c'était la vôtre, Aspasia, et

Alfred avait saisi la main de la jeune personne, qui avait fait un effort marqué, mais insuffisant pour la retirer. Tout à coup, il aperçut, encore penché der-

rière lui, M. Larquin qui disait, en secouant le même pan entre ses dix doigts :

— C'est surprenant, monsieur, c'est extraordinaire, vos vêtements sont coupés avec une uniformité remarquable ; on dirait une hachure mécanique. Nous autres savants, nous surprenons dans les effets le secret des causes. Or, la nature de ces avaries suffit pour me prouver comment la secousse a agi, par conséquent quelle a été l'impulsion donnée, par conséquent encore quel a été le véritable principe de l'accident ; par conséquent enfin quel est le moyen de le prévenir. Permettez-moi d'étudier quelques instants encore vos bardes ; c'est dans ce pan que les phénomènes sont le plus merveilleux.

Alfred, impatienté, vit bien qu'il ne s'en tirerait qu'au moyen d'un sacrifice à l'instar du castor, et il se hâta de répondre : « Veuillez, monsieur, prendre le pan tout entier. Je suis heureux d'en faire hommage à la science. »

L'étoffe était assez mûre et d'ailleurs assez maltraitée pour que la section fût facile. M. Larquin emporta son lambeau avec de vives démonstrations de joie, et sa retraite permit à Alfred, qui n'avait pas quitté la main d'Aspasia, d'achever une conversation dont le dernier mot fut un tendre aveu. Or, Aspasia, nous l'avons

déjà fait entendre, était assez maîtresse dans sa famille pour que ce oui mystérieux équivalût à un oui officiel devant M. le maire.

Alfred avait donc gagné sa cause, et il profita d'une entrée que fit la maîtresse de la maison dans le cabinet, pour prendre congé d'elle, a Vous comprenez, madame, que j'ai hâte de changer. » Avant de sortir par un petit escalier dérobé, il salua Aspasia d'un regard qui

UN MARIAGE PAR ACCIDENT. 2^â

voulait dire ; « Il est un rapport sous lequel je ne changerai jamais. »

L'étudiant rencontra sur le palier le savant qui lui cria : « Je tiens le plan d'un excellent mémoire que j'enverrai à l'Académie, avec votre basque comme pièce de conviction. »

ALTAROCHE

MON PREMIER DUEL y^^KÂ^.^

C'était au mois de mai de l'année 18 Le 14^o régiment d'artillerie était en garnison à Toulouse, et j'avais l'honneur de compter à son effectif, lorsque je crus bien faire de devenir amoureux de la belle Virginie. C'était une grande fille bien taillée, bien découpée, qui n'avait peut-être qu'un défaut à mes yeux, celui de crier un peu trop: elle se faisait entendre d'un bout de la place du Capitole à l'autre, lorsqu'elle vendait ses jolis bouquets de violettes de Parme. Car il faut bien le dire tout de suite, Virginie était bouquetière. Certes je n'oserais affirmer que cette belle enfant fut aussi

fraîche que ses fleurs; mais elle avait des yeux noirs admirablement fendus, des lèvres rouges comme du corail, et il n'était personne qui ne la trouvât adorable avec son air mutin.

Virginie était née dans les environs de Perpignan, et alors qu'elle avait à peine trois ans, sa mère l'avait emmenée avec elle à Toulouse . Celle-ci y suivait un beau sergent du 57^e qui lui avait juré de l'épouser, le jour où il aurait fini ses sept ans.

Il y avait quinze ans de cela, et quand je la connus, cette tendre mère n'était pas encore mariée. Elle avait

pourtant offert sa main et son cœur à un certain nombre de sergents, de caporaux et de soldats. Mais quelque bonne, quelque attentionnée ou dévouée qu'elle fût, tous les sous-officiers ou soldats qui s'étaient succédé à la caserne de la Daurade, voulaient bien son cœur, mais aucun ne consentait à prendre sa main.

Quand j'eus le plaisir de connaître cette brave femme, on ne pouvait pas dire qu'elle fût laido; mais elle avait le nez rouge, ce qu'elle attribuait à un rhume de cerveau qui ne la quittait jamais, et souvent les yeux également rouges, parce qu'elle pleurait, disait-elle, en songeant au sort réservé à sa pauvre poule, à sa chère Virginie.

Maîtresse d'une auberge très fréquentée, dans la rue des Blanchers, près de la caserne. M^{me} Philibert — c'est ainsi qu'on la nommait — était jeune encore. On la connaissait pour une rude gaillarde qui ne reculait pas devant la besogne. On savait aussi qu'elle avait le cœur sensible ; mais divers conscrits pouvaient attester que sa main n'hésitait pas à s'appesantir sur la joue du fantassin trop prompt à lui prendre la taille ou à vouloir s'assurer de l'authenticité de ses appas.

Ce fut Virginie qui me présenta, quelques jours après notre connaissance, à sa digne mère. Or celle-ci m'accueillit avec d'autant plus d'affabilité que je portais un uniforme respectable. Elle avait été si souvent trompée par les lignards qu'elle commençait à les mépriser, et elle reportait toute sa confiance sur l'artillerie, dont deux régiments étaient casernes à Toulouse.

Il est bon de vous dire à ce propos que le jardin du séminaire des Missions, transformé en caserne d'infanterie, n'était jadis séparé que par un mur du jardin des Jacobins, dont le couvent avait été également

transformé en caserne pour l'artillerie. Le mur avait été abattu, et les deux jardins ne formaient plus qu'une vaste cour destinée aux exercices militaires.

Mme Philibert félicita sa fille du choix qu'elle avait fait d'un si beau cavalier, et elle voulut absolument me régaler d'un verre de vin blanc, pendant que Virginie, me laissant seul avec elle, allait préparer ses bouquets.

Comme je n'étais pas homme à devoir quelque chose à une femme, je lui offris à mon tour un petit verre, lequel fut bientôt suivi de plusieurs autres, et la connaissance ne tarda pas à être complète.

Alors la vertueuse mère de Virginie me parla de sa famille, de ses honorables parents, de son pays qu'elle regrettait.

— Mais pourquoi, madame Philibert, avez-vous quitté votre pays, lui dis-je?

— Ne m'en parle pas, mon garçon, me répondit-elle... Je dois constater en passant que M^{me} Philibert tutoyait tous les mili-

taires. Elle n'employait le vous qu'avec les officiers.

— Ne m'en parle pas... J'étais amoureuse d'un gueux de sergent qui était en garnison chez nous et qui m'avait promis de reconnaître mon enfant. Je suis venue à Toulouse avec lui; mais quand nous avons été installés, lui à la caserne, moi à fauberge de la mère Bernard, il a cherché à me faire des scènes, me disant qu'il n'avait pas été le premier à posséder mon cœur, puisque j'avais eu une fille. Il osait aussi me reprocher de parler à mon cousin Baptiste Garrabos, comme si c'était un crime de parler au père de son enfant. Enfin un jour il est parti, et j'ai pensé qu'il était inutile de courir après lui.

— Gomme ça, vous vous êtes résignée?

— Il le fallait bien. Et puis, j'étais encore jeune, pas trop mal faite, et je pouvais espérer que quelque gentil garçon s'attacherait à moi.

— C'était tout naturel, et vous avez dû facilement trouver.

— Oh! certainement j'en ai trouvé. D'abord j'ai accueilli un jeune caporal que j'adorais, et avec lequel, par conséquent, je n'étais pas sévère. Il n'avait jamais aimé que moi, disait-il, et il me le prouvait si bien chaque fois que je le voyais, que je le croyais sincèrement. C'est si bon de croire, et de se laisser aimer. Malheureusement il reçut un jour une lettre qui lui annonçait la mort de son père. Il demanda un congé qui lui fut accordé, mais depuis je ne l'ai plus revu. J'ai su plus tard qu'il avait obtenu de passer en Afrique où il s'est fait tuer.

— Cela a dû vous affliger, assurément.

— Oh! oui, reprit M""® Philibert, dont les yeux s'humectèrent légèrement. Cela m'a fait beaucoup de peine, et j'aurais bien longtemps regretté mon petit caporal, si je n'avais été consolée par un charmant engagé volontaire. Il était de bonne famille, celui-là : ça se voyait. Ses parents lui envoyaient cinquante francs tous les mois de Périgueux, et tu comprends s'il pouvait faire la noce avec cette rente! Aussi, quand il m'eût payé des dîners à quarante sous, des tournées de cassis-mêlé, des punchs même, le gredin me fit tout oublier... Il se nommait Albert... Le joli nom, hein! Jamais je n'avais été aussi heureuse. La cantinière du quartier — une petite blonde fadasse — et la femme du vaguemestre étaient jalouses de moi. Mais un jour, Albert fut mis à la salle de police. J'allai au

quartier et je demandai à le voir. Le sergent, un farceur, me dit qu'il m'accorderait la permission que je désirais, si je voulais me laisser embrasser. D'abord, je refusai, puis, voyant qu'il n'y avait pas moyen de

faire autrement, je consentis J'aurais tout fait pour
mon cher Albert.

— Je le crois bien, m'écriai-je, un joli garçon, de bonne famille, et qui avait de l'argent mignon dans sa poche.

— Je n'ai pas besoin de te dire que mon beau soldat fut ravi de me voir, avec ça qu'^je lui apportais des douceurs, des confitures, du pain blanc et même de l'eau-de-vie. Quand il fut libre, et qu'il put sortir du quartier, il était malade. Il avait pris mal dans sa prison, et le lendemain on dut le transporter à l'hôpital. Sa mère accourut de Périgueux, puis son père, puis toute la famille. On parla au colonel, on endoctrina le chirurgien-major. Bref, mon

charmant amoureux partit en congé de convalescence, et plus tard on le remplaça. Depuis ce jour, je n'en ai plus entendu parler... Ah! non, je me trompe. Il m'adressa une belle lettre pour me dire (que ses parents allaient le faire étudier pour être notaire. Il me disait qu'il pensait toujours à moi, et il m'envoyait comme preuve de son amour un mandat de cent francs.

— Certes, vous avez dû être ravie en recevant ce souvenir plein d'attention.

— D'abord, oui, reprit M^{me} Philibert, parce que j'avais l'espoir de revoir mon cher Albert. Et puis je songeais à ce que j'achèterais avec mes cent francs : une belle robe ou bien des meubles pour ma chambre. Mais je comptais sans mon hôte, comme on dit. Pendant qu'Albert était à l'hôpital, le sergent était venu

me voir et me réclamer ma promesse. Enfin, il était devenu amoureux de moi, si bien que je ne profitai pas de l'argent que j'avais reçu; ce fut mon sergent qui le mangea... Oh! les sergents! comme je les déteste! Je vais te dire comment cela arriva

Voyant que le récit des amours de M^{me} Philibert menaçait d'être interminable, je jugeai prudent de l'arrêter, en lui disant que j'avais besoin de rentrer à la caserne. Cependant, comme elle paraissait attendrie au souvenir d'un passé plein de tristesses et de charmes pour elle, je crus devoir lui adresser quelques compliments que je terminai en lui disant :

— Voyons, quel âge avez-vous ?

— Trente-quatre ans, mon petit, dix-sept ans de services, me répondit-elle en saluant militairement.

Je réfléchis un instant ; puis je lui dis encore :

— Mais alors, Virginie ? votre fille?

— Oh! c'était avant... la pauvre innocente! c'était avec Baptiste.

Le moment était venu de m'éloigner. Je partis et j'allai rejoindre Virginie qui m'attendait, en faisant ses bouquets sur le port de la Daurade. Elle m'accueillit avec un joli sourire, qui me fit voir ses dents petites et perlées, et, dans ses yeux voilés par de longues paupières, je devinai une prière. J'avoue qu'il me fallut une grande force de volonté pour résister au désir de l'embrasser.

Pardonnez-moi ces détails, mais on pense toujours, malgré soi, à ses premières amours. Chère Virginie, je la vois encore avec sa camisole blanche, son jupon brun clair, au bas duquel on remarquait des bas bien blancs. Cependant je crois bien me rappeler qu'elle n'avait pas précisément des pieds mignons. Mais

qu'importe! elle était si jolie, avec son madras jeté sur ses beaux cheveux noirs, que je restais dans l'admiration devant elle. Ses doigts agiles prenaient les fleurs répandues sur son tablier avec une telle grâce, que j'aurais bravé le monde pour la presser un instant sur mon sein. Il y a de ces souvenirs qui appellent les larmes aux yeux d'un homme.

Ce fut le lendemain de ce jour si présent à ma mémoire que j'eus une querelle avec un canonnier. Camarade, de la même batterie que moi, Caminade était un grand blond qui se tenait sur son cheval, comme il eût pu le faire sur un rhinocéros. Depuis mon entrée au régiment, il était jaloux, parce que l'officier instructeur, me trouvant meilleur cavalier, m'avait placé chef de colonne.

Mais, j'y pense, j'ai négligé de vous dire comment j'étais devenu artilleur. J'avais d'abord eu le désir d'entrer à l'Ecole polytechnique ; mais, pour y parvenir, il fallait subir avec succès des examens très sérieux. Or, je n'étais pas fort, et j'échouai. Alors j'eus la pensée de m'engager, bien convaincu qu'avec de la volonté et du travail, je parviendrais à l'épaulette en passant par la caserne. Quelques amis de ma famille s'intéressèrent à moi. On me recommanda au colonel. En son absence, j'allai me présenter au lieutenant-colonel, qui me promit de me protéger, et je signai alors mon engagement.

Une heure après, j'étais incorporé dans la 1^{re} ® batterie du 14^e ® régiment d'artillerie, avec le grade de 2^e canonnier-servant à cheval. Je franchissais ainsi tout de suite le dernier grade, celui de canonnier-conducteur, et cette faveur m'attira de nombreuses inimitiés. Il ne me fut pas difficile de calmer la plupart de ces inimi-

tiés, en payant souvent à boire à mes nouveaux camarades ; mais Gaminade s'était toujours montré, sinon rebelle, du moins très froid à mes avances.

Donc le lendemain du jour où j'avais eu l'honneur d'être présenté à M^{me} ® Philibert, j'allai la revoir, ainsi que cela avait été convenu, et je trouvai la mère et la fille dans une toilette peu ordinaire. Virginie surtout était adorable. Elle avait mis une belle jupe rouge qu'elle relevait un peu pour montrer un jupon bien blanc ; sa camisole avait été remplacée par un corsage noir garni d'une dentelle, et elle avait la tête couverte, non plus du madras ordinaire, mais d'un beau bonnet à tuyaux relevés, sous lequel on admirait sa riche chevelure, dont quelques boucles noires tom-

baient sur ses joues et sur un cou de cygne. Enfm elle était irrésistible.

L'entrevue me parut un peu froide, et j'allais me retirer, lorsque tout à coup, à six heures, je vis entrer Gaminade. Il était bien lavé, bien parfumé, et je remarquai même qu'il avait mis des vêtements et des bottes qui n'étaient pas d'ordonnance.

Je commençai à comprendre pourquoi la maman Philibert et sa fille s'étaient mises en frais de toilette, et je me sentis mal à l'aise. Gependant je ne tardai pas à reprendre de l'assurance , et je m'efforçai d'être aussi aimable qu'à l'ordinaire; mais il ne me fut pas difficile de voir que je perdais du terrain devant le nouveau venu, qui affectait de belles manières et parlait à tort et à travers.

Nous buvions du vin blanc de Gaillac, et nous mangions des gâteaux que j'avais offerts.

— Ges gâteaux, dit- il, me rappellent ceux que je mangeais à Paris. Quels bons gâteaux ! Figurez-vous

qu'il n'y a que là qu'on fait bien la pâtisserie: on y met des truffes.

— Des truffes, s'écria Virginie, ça doit être bon. Je voudrais bien en goûter.

— Soyez tranquille, reprit Gaminade, la première fois que mon cousin viendra à Toulouse, je me ferai apporter de bonnes choses, et je vous en régèlerai. C'est que, voyez-vous, il n'y a qu'un Paris au monde.

Puis s'adressant à moi:

— Vous, Duvivier, vous avez voyagé. Avez-vous vu Paris ?

J'avais été élevé dans un pensionnat de la rue de Clichy qui suivait les cours universitaires du collège Bourbon (aujourd'hui Fontanes). Mais je ne voulus pas le dire, et je me contentai de répondre :

— Non, je connais un peu Bordeaux, Bayonne, une petite partie des Pyrénées, et c'est tout.

Il parut triomphant, et pendant plus d'une heure, il débita tout ce qu'il voulut sur ses succès et sur ses plaisirs à Paris, où sa famille fréquentait la plus haute société. Il citait le Louvre, les Tuileries, les boulevards, l'éléphant de la Bastille, et s'extasiait devant les magasins d'une grande rue qui conduisait à la colonne Vendôme. Mais il était facile de voir qu'il parlait par ouï-dire, et je sus plus tard, en effet, qu'il n'avait fait d'autre voyage que celui de Limoges à Toulouse, où, après deux échecs pour le baccalauréat, il avait fini par s'engager.

Les pauvres femmes, aussi crédules qu'ignorantes, écoutaient ces contes comme s'ils eussent été des paroles d'évangile, et j'enviais, je dois le dire, le bonheur de mon rival, en voyant l'air enchanté et attentif de Virginie. Je lisais dans ses grands yeux qu'elle

faisait une comparaison qui n'était pas à mon avantage, et j'avoue que j'en souffrais intérieurement.

Quand nous entendîmes sonner la retraite, Gaminade partit. J'avais la permission de dix heures et je restai après lui; mais tout ce que j'y gagnai fut d'entendre un duo d'éloges dans lequel la mère et la fille s'arrachaient la parole.

— Quel aimable jeune homme ! n'est-ce pas, disait la mère.

— Un très aimable jeune homme, reprenait la jolie bouquetière, en me regardant avec un air moqueur. Qu'en pensez-vous, monsieur Charles? ditesnous votre avis.

Je me bornai à hocher la tête et à lever les épaules.

— Un homme tout à fait charmant, qui me rappelle par son ton et ses manières mon cousin Baptiste Garrabos, disait encore M"" Philibert.

— Il est bien comme il faut.

— Si jeune, avoir déjà vu tant de choses !

— Et puis, c'est qu'il est distingué, bien élevé, et élégant !

— Pour moi, dis-je à mon tour, je ne vois pas ce qu'il peut avoir de si remarquable. Mais si vous pouviez le voir à cheval, vous seriez convaincues qu'il n'est guère élégant.

— Tout le monde n'est pas cavaher comme Franconi, répliqua la mère. Ça n'empêche pas que c'est un garçon qui a vu la meilleure société, et je t'engage à voyager, si tu veux, comme lui, être un homme bien élevé. Tu verras qu'il fera son chemin, celui-là. Il deviendra général.

En quittant l'auberge, je me demandai si j'étais réellement assez amoureux pour sortir de mon carac-

tère, au cas où ce bavard et ce vantard m'enlèverait ma belle. Je fus embarrassé pour décider cette question. J'arpentai de long en large la place du Gapitole, et je fumai un cigare, sans pouvoir

arriver à une solution. Enfin, l'heure de rentrer étant venue, je décidai que j'attendrais les événements.

Je passai une nuit extrêmement agitée, pendant laquelle je fis des rêves insensés, et je me levai plus amoureux fou que jamais de Virginie. J'étais décidé à tout faire pour la conserver, et je ne sais même pas si je ne pensai pas à tuer Gaminade, dans le cas où il persisterait à vouloir me supplanter.

Cependant l'air frais du matin mit un peu de calme dans mes pensées, et je me sentais même tout disposé à tendre la main à mon rival. Je l'aurais certes fait, s'il fût venu vers moi à ce moment. Mais je ne pus le voir qu'à l'heure où nous partions pour aller faire la manœuvre au polygone. Il montait une jument bai-clair qui avait bonne mine, mais qui était faible. Je la connaissais pour l'avoir montée plusieurs fois. De mon côté, j'avais pris le cheval du maréchal des logis Rôty, un bel animal qui avait du sang, très difficile à tenir en main, et que l'on avait surnommé le Siiiige^ à cause de sa vivacité et de sa souplesse.

Ce jour-là, on nous fit franchir un fossé. Le lieutenant et les sous-officiers nous donnaient les instructions, et nous partions sur deux rangs. La chose aurait été le mieux du monde, si Gaminade n'avait voulu, pour faire admirer son adresse, exiger de sa pauvre monture plus qu'elle ne pouvait donner. La jument montra de la bonne volonté ; mais les forces lui manquèrent, et elle s'abattit au milieu du fossé.

Le malheureux Gaminade n'avait pas été blessé : il

se relevait et se préparait à sortir du fossé, lorsqu'il vit passer au-dessus de sa tête le Singe, que je venais d'enlever et que l'obstacle n'avait pu arrêter. Malheureusement, en retombant sur le

sol, un des pieds de derrière de l'animal lança un caillou qui alla frapper Gaminade au visage.

Quand je revins sur mes pas, pour reprendre mon rang, quelques camarades étaient auprès du blessé dont la joue était teinte de sang et qui jurait comme un vrai païen. Il m'envoyait à tous les diables, tout en essuyant sa joue, dont l'écorchure était sans importance, et s'écriait à chaque instant :

— Quel animal que ce Duvivier ! quelle brute ! quel imbécile ! Est-ce qu'il ne pouvait pas arrêter son cheval ? Si j'avais été relevé, il me cassait la tête.

Au moment du départ, j'allai reprendre ma place auprès de lui. Il était à ma gauche, et je crus devoir lui exprimer mon regret de la petite blessure qui allait le défigurer pendant quelques jours. Mais il répondit à mes excuses par des grossièretés et des injures que je ne saurais répéter. 11 termina en m'appelant idiot et blanc-bec, et en disant qu'il me redirait tout cela devant ma belle.

A ces mots, je ne pus contenir ma colère, et tout en passant les rênes de mon cheval dans la main droite, je lui déclarai que je saurais au besoin le faire taire; puis lui appliquant rudement le revers de la main gauche sur le visage, j'ajoutai que c'était le seul onguent propre à guérir sa blessure.

Inutile de dire qu'en rentrant nos chevaux à l'écurie, une lutte terrible s'engagea entre nous deux, à coups de poing.

— Bravo ! Duvivier, criaient les uns.

— Bravo ! Caminade, disaient les autres.

Et les coups succédaient aux coups avec une étrange rapidité, lorsqu'un vieux maréchal des logis vint interposer son autorité, mais avec douceur :

— Ce n'est pas ainsi, mes enfants, que les affaires s'arrangent au régiment, nous dit-il. Vous avez des sabres, c'est pour vous en servir. Vous allez me conter la chose; je l'expliquerai au lieutenant de la salle d'armes, qui voudra peut-être vous entendre, et aussitôt que la permission sera accordée, vous irez vous f...lanquer proprement un coup de torchon sur le terrain.

En attendant la décision du lieutenant, j'allai consulter le maître d'armes, un nommé Saleilles, premier canonnier servant, pour lui demander conseil sur ce que j'avais à faire.

— Voyons, contez-moi ça, me dit Saleilles, et nous verrons après.

— Voici le fait, lui dis-je en deux mots. Aujourd'hui à l'instruction de cavalerie, mon cheval a fait voler un petit caillou quia atteint Caminade au visage. Il s'est emporté, m'a injurié grossièrement, et je lui ai donné un soufflet.

— L'injure était donc bien grave?

— Certainement, il m'a appelé idiot et blanc-bec.

— Il est vrai que vous n'avez pas un poil de barbe au menton. Mais je ne vois pas là une raison suffisante pour vous battre. Que lui avez-vous répondu?

— Absolument rien. Je me suis borné à lui flanquer u\i soufflet.

— Alors vous avez eu tort, et vous lui devez une réparation qu'il a le droit d'exiger.

— Mais c'est lui qui m'a insulté le premier.

— Vous n'aviez qu'à lui riposter de même façon. Au

lieu de cela, vous vous êtes emporté, et vous l'avez frappé au visage. Avouez qu'il y a un autre motif. Vous vous haïssez tous les deux, ou bien il y a une histoire de femme là-dessous.

Je dus avouer à Saleilles que Gaminade était venu faire la cour à ma belle, qu'elle paraissait l'accueillir favorablement, et que j'étais jaloux. Il me demanda le nom de la femme que j'aimais. Je n'hésitai pas à lui nommer la charmante Virginie, la fille de M^{'''} Philibert, et il se mit à sourire.

— C'est bien, reprit-il, il n'y a pas grand mal, et nous arrangeons tout cela. Savez-vous bien vous battre au moins?

— Moi, nullement, répondis-je, c'est à peine si je sais tenir mon sabre.

— Eh bien ! il faut immédiatement prendre une leçon. Votre adversaire a dix mois de salle, et vous devez au moins savoir vous défendre.

J'étais gaucher. La leçon que je pris fut assez bonne, et mon professeur s'applaudit de la manière dont j'exécutais les coups qu'il me démontrait. Cependant il s'attacha surtout à m'apprendre comment je devais tenir la pointe au corps, pour laisser mon adversaire se fatiguer, sans que j'eusse besoin, de l'attaquer.

Le lieutenant m'ayant fait appeler, je me rendis auprès de lui, et je trouvai Caminade qui me regardait avec des yeux irrités. Le

lieutenant nous questionna l'un et l'autre avec la plus grande gravité. Il avait l'air très sérieux, en énumérant les causes de notre querelle. Faut-il le dire, je craignis un instant que tout cela ne finît par quelques jours de prison. Il parut réfléchir; puis s'adressant à moi, il reprit :

— Donc, Duvivier, c'est vous qui êtes l'offensé.

— Mais, pardon, lieutenant, c'est moi, puisque j'ai reçu le soufflet, s'écria Ganiinade.

— Vous l'avez reçu, c'est possible, c'est même certain, reprit le lieutenant ; mais vous vous étiez attiré cet affront par les injures que vous ne cessiez d'adresser à Duvivier.

Il voulut répliquer ; mais le lieutenant lui ferma la bouche par ces mots :

— C'est bien ! vous avez tort tous les deux. Mais celui qui a frappé a eu le plus grand tort. Vous vous battrez donc ce soir même , après l'heure du dîner. Je ne permets pas d'autre arme que le sabre d'ordonnance. Quant à vos témoins, je les désignerai moi-même. Allez.

Nous nous retirâmes aussitôt, et je me disposai à attendre tranquillement l'heure du combat. Mais mon camarade Saleilles ne tarda pas à me dire qu'il fallait encore me faire la main, et il me donna une nouvelle leçon, dont je profitai à merveille. Il me dit alors qu'il devait me servir de premier témoin, tandis que Laforgue, le maître d'armes de la 2^e batterie, devait rendre le même service à mon adversaire.

Je priai Saleilles de me tenir compagnie à la cantine jusqu'à l'heure peut-être terrible, où j'allais succomber, et nous man-

geâmes ensemble une excellente côtelette, arrosée d'un bon vin de Gahors.

Tous nos camarades étaient étonnés de mon calme et de ma tranquillité d'esprit. C'est que j'avais bien réfléchi depuis le matin, et je comprenais parfaitement la portée de l'action qui allait s'engager. Je sentais aussi qu'ayant voulu le combat, je ne devais pas fléchir. Aussi, quand l'heure vint, étais-je aussi impas-

sible que si je ne dusse pas être acteur dans la scène qui allait se passer.

C'était à l'embouchure du canal du Midi que le combat devait avoir lieu. A cette époque, de rares promeneurs se dirigeaient vers cet endroit, où l'on trouvait de beaux gazons, une fraîche verdure et des ramiers touffus (1). Les amoureux seuls se permettaient une excursion vers les Ponts-Jumeaux, où viennent se réunir le canal latéral à la Garonne, le canal de Brienne et le canal du Midi.

Tandis que nous nous dirigions, mes témoins et moi, vers le lieu du rendez-vous, en suivant les bords du canal de Brienne, j'aperçus, de l'autre côté, un homme et une jeune femme. C'était à n'en pas douter, ma belle Virginie en compagnie d'un inconnu. Je sentis le sang me monter au visage. Était-ce la colère? Était-ce la jalousie? Je ne saurais le dire. Les impressions se succédaient chez moi avec une telle rapidité depuis la veille, que je crus un instant suffoquer. Je m'arrêtai.

— Eh bien! me dirent mes camarades, qu'avez-vous donc ? Auriez-vous peur, par hasard ?

Ces mots me rendirent à moi-même, et prenant un air plus calme, je dis à Saleilles, en lui montrant le groupe de l'autre côté du canal :

— Je m'étais arrêté pour regarder cette femme que vous voyez de l'autre côté du canal. C'est celle dont je vous ai parlé tantôt.

— Ah! c'est Virginie; mais elle n'est pas seule. Eh

(1) Ramier ou bois de soie, arbre tiliac à feuilles soyeuses, originaire d'Amérique.

bien! si elle va jusqu'aux Ponts-Jumeaux, j'espère qu'elle verra que vous êtes un brave.

Nous arrivâmes bientôt à l'Embouchure. Mon adversaire et ses témoins nous avaient précédés. Il ne s'agissait plus que de choisir le Heu oï nous aUions nous mesurer, et il ne fut pas difficile à trouver sur les bords ombragés de la Garonne. La place était nette, le terrain égal et bien battu, et nous n'avions pas le moindre rayon de soleil qui pût nous gêner. Seulement quelques personnes qui nous avaient vus groupés, se doutant du motif qui nous réunissait, s'étaient mises à nous suivre à distance ; et quand nous commençâmes à mettre habit bas, nous vîmes un certain nombre de curieux, placés sur une petite éminence, d'où l'on pouvait parfaitement bien voir.

C'était en effet un spectacle intéressant que nous allions offrir au public. Deux hommes, jeunes tous deux, allaient se couper la gorge. Il n'en fallait pas davantage pour attirer la foule. Heureusement elle n'était pas considérable, elle se composait d'une douzaine d'ouvriers, qui avaient interrompu leur travail, et de

quatre ou cinq étudiants, qui étaient venus passer une partie de la journée à l'Embouchure.

En quelques instants nous fûmes prêts, le corps nu jusqu'à la ceinture. Nous étions en face l'un de l'autre comme des coqs dans l'arène, et déjà on pouvait entendre les conjectures que faisaient les curieux. Des paris même s'établissaient. Les uns disaient que l'un de nous deux serait tué, et les autres soutenaient que les témoins sauraient bien arrêter la lutte au premier sang. J'entendis aussi quelques plaisanteries.

— Je parie pour le blond, disait Tun.

— Oh ! non, disait un autre, il a l'air de trembler. Je parie pour le brun.

Le brun, c'était moi, et je me redressai fièrement. J'avoue cependant que je n'étais pas très rassuré.

Les préliminaires furent promptement réglés. Nos témoins arrangèrent tout cela avec une aisance et un calme qui devaient faire plaisir à voir. Enfin le maître d'armes Laforgue nous remit les sabres, et Saleilles donna le signal. Pendant quelque temps on n'entendit qu'un cliquetis auquel je ne comprenais absolument rien. Je n'avais qu'une seule préoccupation : suivre les yeux de mon adversaire, et lui présenter constamment la pointe de mon sabre, qu'il frappait toujours et que je relevais sans cesse.

Tout à coup Laforgue s'avança , et , plaçant son sabre entre nous, arrêta le combat.

— Gaminade a été touché, dit-il, la lutte ne peut continuer : elle serait inégale.

Les autres témoins s'avancèrent, examinèrent la blessure, et décidèrent qu'il n'y avait pas lieu d'arrêter le combat. En effet, mon adversaire avait été à peine touché à la main. En relevant mon sabre, l'arme avait glissé le long de la sienne et l'avait légèrement égratigné.

— Pourtant, dit l'un des témoins, si Duvivier voulait faire des excuses et retirer le soufflet qu'il a donné, nous pourrions tout arranger.

— J'y consens, répondis-je, mais à la condition que monsieur (c'était Gaminade que je désignais ainsi) retirera les injures qu'il m'a adressées.

— Jamais, s'écria Gaminade.

— Alors il faut recommencer, dit Saleilles.

Les curieux parurent approuver cette décision, et le signal fut donné de nouveau.

Il y avait à peine deux minutes que nous venions de croiser le fer pour la seconde fois, lorsqu'un cri de femme se fit entendre. Ce crime troubla, car j'avais cru entendre une voix assez connue. Au même instant, je vis le sabre de mon adversaire tournoyer en l'air. Je voulus reculer. Malheureusement je ne savais pas rompre. Or, comme je tenais mon sabre de la main gauche, ce fut la jambe gauche que je reportai en arrière, et le sabre de Caminade retombant brusquement vint frapper avec force sur mon genou droit.

Mes témoins furent aussitôt près de moi, et chacun voulait voir ma blessure ; mais une femme se précipita au milieu des as-

sistants, et m'embrassant, me demandant pardon, elle déclara qu'elle voulait seule me soigner.

Ai-je besoin de dire que c'était Virginie? Oui, c'était elle, et vous pouvez bien croire que j'oubhai mes souffrances, quand je la vis dans mes bras, repoussant celui qui l'accompagnait un instant auparavant, lançant des regards de colère à Caminade, et n'ayant pour moi que des baisers et des caresses.

Je ne pouvais plus marcher, et Ton dut me transporter rue des Blanchers, oii le médecin pansa ma blessure et déclara qu'elle n'offrait aucun danger.

Cependant Virginie voulait que j'oublie le mal qu'elle m'avait fait.

— Pardonne-moi, mon Charles, me disait-elle, en pleurant. Je voulais seulement voir si tu étais jaloux j mais je n'ai jamais pensé à Caminade, et je me moquais de lui en entendant ses bavardages. Ce matin, ne te voyant pas venir, selon ton habitude, j'ai com-

pris qu'il s'était passé quelque chose. Alors je suis allée au quartier; j'ai appris la querelle que vous aviez eu tous les deux et le duel qui devait s'ensuivre. Or, je connais les usages des régiments, et je sais que ces sortes d'affaires se terminent ordinairement à l'Embouchure du canal. J'ai prié un voisin de m'accompagner pour faire un tour de promenade jusqu'aux Ponts-Jumeaux. Il est venu avec moi sans défiance; mais quand il a vu que des artilleurs prenaient leurs dispositions pour un duel, il n'a pas voulu me laisser approcher. D'abord, j'ai eu l'air de céder ; puis, profitant de l'attention qu'il portait lui-même à l'action, je me suis

élancée, et, malgré moi, j'ai jeté un cri en voyant le sabre de ce brigand de Gaminade levé sur toi. J'ai cru qu'il allait te tuer.

Je consolai Virginie, en lui disant qu'elle n'était nullement cause de la rencontre qui venait d'avoir lieu, et que d'ailleurs j'oubliais tout puisqu'elle était près de moi.

Le soir même je rentrai à la caserne des Jacobins, où je fus fêté et traité comme un brave qui n'avait pas tremblé un seul instant. On me mit à l'infirmerie, où Virginie venait me voir chaque jour. Deux semaines après, je pouvais monter à cheval et reprendre mon service.

Telles furent les circonstances de mon duel avec l'artilleur Gaminade. Et vous croyez que je le regrette ce premier duel ! Bien au contraire. Au régiment, il me valut un brevet de bravoure, et, pendant trois mois, je possédai seul, du moins j'aime à le croire, l'amour de ma belle Virginie.

Eugène D'AURIAG.

LEGENDE HISTORIQUE

Le voyageur qui, après avoir visité les petites villes d'Arpajon et d'Albert, dont Taspect offre un cachet assez antique, consulterait les travaux des géographes et des historiens antérieurs au siècle dernier, serait fort surpris de n'y point trouver la moindre trace de ces deux localités, qui pourtant ne manquent pas d'une certaine importance. C'est que la fantaisie a passé par là et que leurs noms nouveaux ont fait oublier leurs anciennes dénominations. Le chercheur n'est pas moins dépaycé que ne le sera dans

quelques années celui qui, le plan de Paris à la main, voudra s'orienter et retrouver les rues et les monuments de la capitale d'il y a vingt ans. C'est donc un devoir pour l'archéologue de fouiller le passé et d'y rechercher des traces qui tendent de plus en plus à s'effacer. Tel est le but du travail dont nous avons publié Tan dernier la première partie sous le titre de marquisat d'ancre, dans le volume intitulé : CHACUN LA SIENNE, qui a paru, comme celui-ci, sous la patronage du comité de la Société des gens de lettres. Nous avons placé en tête de cet article le mot légende

malgré le sens, détourné de sa racine, qu'on lui donne aujourd'hui très souvent. Mais jusque dans ses détails, notre récit est complètement véridique.

A quelques lieues au sud de la capitale, sur la route d'Orléans, le voyageur, après avoir passé au pied des ruines du château de Montlhéry, aperçoit devant lui un joli vallon et de fertiles prairies. La ceinture de coteaux environnants n'offre que trois échancrures : l'Orge, et une toute petite rivière que les géographes appellent, je crois, la Remarde, débouchent dans la vallée par les deux issues de droite et sortent ensemble par celle de gauche ; car elles viennent de confondre leurs eaux, en traversant le vallon. Dans cette position riante, au confluent des deux rivières, s'élevait au moyen âge une petite ville, ou plutôt une place forte, comme l'indiquait son nom latin *Castrum*, d'où la traduction française avait tiré celui de Châtres. Une fatale ressemblance de nom Ta fait souvent confondre avec la capitale du pays Ghartrain et les historiens l'ont maintes fois dépouillé, au profit de sa rivale, des titres qu'elle aurait pu revendiquer pour figurer avec illustration dans nos annales.

Jamais, en effet, cité n'avait mieux justifié la dénomination guerrière qu'elle portait. D'épaisses murailles, de nombreux bastions, de hautes tours attestaient sa force. Chef-lieu féodal d'un territoire appelé dans les vieux chroniqueurs Pagiis Castrensis[^] elle avait joué un brillant rôle dans les guerres acharnées des successeurs de Charlemagne. Plus d'une fois, les remparts de Châtres arrêtaient comme une digue les flots des aventuriers normands, dont les bateaux remontaient la Seine et l'Orge. Plus d'une fois, ils les contraignirent à rebrousser chemin et firent ce que n'avaient pu faire

ni les armées royales, ni les murs de Paris, vaillamment défendus par le comte Eudes et par Tévêque guerrier Gauzelin.

En 1227, saint Louis, à la nouvelle de la conspiration du comte de Champagne et de quelques autres puissants vassaux, alla se réfugier à Châtres avec la reine Blanche, sa mère. En sûreté derrière les murs de cette forteresse, il attendit que les Parisiens vinssent le chercher jusqu'à Bruyères-le-Châtel.

Pendant les guerres de l'invasion anglaise, au XIV^e siècle, la petite ville de Châtres eut une existence, sinon plus agitée du moins plus désastreuse. Elle fut brûlée en 1358, par le roi de Navarre, et à peine commençait-elle à renaître de ses cendres qu'elle tomba sous les coups du Prince Noir. Les habitants surpris à l'improviste, cherchèrent un asile dans l'église du bienheureux saint Clément. Mais ce patron de si bon augure, ne put rien en leur faveur sur l'esprit du prince de Galles. Les malheureux bourgeois réfugiés dans une tour, y périrent presque tous par le fer ou par les flammes. Pour se reposer de cette sanglante exécution, Edouard séjourna quelque temps au château de Chanteloup, charmante résidence, qui était voisine des portes de la ville, et

dont les rois Philippe le Bel et Philippe le Long avaient fait leur maison de plaisance.

Les troupes de Louis XI campèrent sous les murs de Châtres, en 1465, et s'y préparèrent à cette célèbre bataille de Montlhéry, oii les deux partis, vainqueurs et vaincus à la fois, s'enfuirent dos à dos à plus de dix lieues de distance.

Henri IV, obligé de reconquérir son royaume, s'empara de Châtres presque sans coup férir, grâce aux

intelligences qu'il avait eu soin de ménager dans la place, oii l'appelaient les vœux de la majorité des habitants.

Sous Louis XIV, cette ville fut le théâtre de plusieurs épisodes des guerres de la Fronde.

Enfin, au commencement du dernier siècle, une chanson non moins populaire que celle de Malborough et de la Palisse, vint mettre le sceau à sa célébrité.;

Elle commence par ces deux vers :

Tous les bourgeois de Châtres Et ceux de Montlhéry, etc.

D'oii vient que cette cité, naguère si illustre, ne figure plus sur aucune carte? D'où vient qu'elle n'est mentionnée par aucun géographe moderne ? Gassini lui-même, l'exact et pointilleux Gassini ne daigne pas nous en garder le souvenir. Un fait pareil à celui de Sodôme et de Gomorrhe Taurait-il donc réduite en cendres ? Les désastres de la guerre auraient-ils anéanti cette ville infortunée, au point d'effacer jusqu'à son emplacement de la mémoire des hommes ? La terre, dans un de ses violents cataclysmes, aurait-elle ouvert quelqu'un de ses gouffres pour y engloutir cité,

remparts, monuments, le renfermant ensuite sur eux, afin de ne confier à personne son terrible secret ?

Non, mille fois non! jamais Ghâtres n'a été plus florissante et plus peuplée; seulement, Ghâtres n'est plus Ghâtres. Le caprice d'un seigneur a transformé son nom; Ghâtres est devenu Arpajon.

Voici ce que racontent les historiens.

Le marquis Louis de Sévérac, vicomte d'Hauterive, baron de Dolan et seigneur d'Arpajon-les-Milhaud,

avait obtenu de Louis XIV la création de la duchépairie d'Arpajon, formée de ses différentes terre situées en Guyenne, en Rouergue et dans le Languedoc. Mais ce gentilhomme négligea défaire enregistrer ses lettres patentes en temps utile, et son nouveau duché s'éteignit avec lui.

Deux générations plus tard, Louis d'Arpajon, honoré de la faveur du Régent, fit ériger la terre et seigneurie de Châtres, près de Montlhéry, en marquisat, sous le nom d'Arpajon, en mémoire de la pairie de son noble aïeul.

Une longue et vieille habitude prévalut d*abord, les habitants du pays s'obstinèrent à conserver à la ville son ancienne dénomination. L'impérieux marquis s'irrita de cette résistance, tout innocente qu'elle était, et il n'épargna rien pour en triompher. Parcourant maintes fois ses domaines, déguisé en simple vilain, il arrêtait les paysans pour leur demander comment s'appelait cette ville qui était là tout près, à deux pas, et si on lui répondait Châtres, il s'emportait aussitôt, assénait de bons coups de canne au voyageur mal appris, et s'oubliait même parfois, si l'on en

croît certains récits, jusqu'à faire fustiger le pauvre diable par sa livrée. Mais si on lui répondait par bonheur Arpajon, son front s'illuminait d'une joie subite; un sourire de contentement effleurait ses lèvres ; il ouvrait sa bourse à son interlocuteur, et l'emmenait même souvent à son château pour le combler de présents, d'éloges et de caresses.

Une semblable ligne de conduite, suivie jusqu'au bout avec persévérance, ne pouvait manquer de porter ses fruits. Châtres, effacé de la carte de France, n'existe plus, même dans la mémoire de ses habitants. 11 faut

toutefois leur rendre cette justice, qu'il n'ont pas entièrement oublié la célèbre chanson de leurs pères; mais l'ignorance historique s'est trouvée dépaycée dans ses rimes, et ne sachant plus à quelle localité faire honneur du refrain, elle a trouvé plus simple, plus naturel, plus commode d'estropier un nom et de chanter :

Tous les bourgeois de Chartres Et ceux de Montlhéry, etc.

Que venait donc faire en pareille compagnie la capitale du pays chartrain ! Que pouvait-il y avoir de commun entre l'illustre patrie des Garnutes et la modeste rivale de Montlhéry? Rien, absolument rien, si ce n'est une ressemblance de nom (1).

L'origine de cette chanson historique, si elle eût été connue, aurait dû cependant garantir d'une pareille confusion.

Dans les dernières années du règne de Louis XIV, lorsque Châtres était encore Châtres, la direction des âmes des fidèles de Saint- Clément était confiée à un vénérable ecclésiastique, vrai type de franchise et de

(1) Avec quelle facilité les erreurs les plus étranges ne se propagent-elles pas? N'a-t-on pas entendu, en juillet 1830, d'ignorants patriotes qui s'égosillaient à crier : Vive la Charte ! avec la persuasion intime qu'ils acclamaient un grand personnage de ce nom, et des patriotes éclairés soutenir, un peu plus tard, que les Orléans descendaient en ligne directe des Valois et nullement des Bourbons ? Depuis un siècle et demi, les curieux de province ne s'entêtent-ils pas à donner, dans les jardins de Versailles, la dénomination de Char embourbé au char d'Apollon s'élevant radieux du sein de l'Océan, et celle de Mère aux grenouilles à Latone irritée, changeant ses blasphémateurs en batraciens ?

bonhomie. Un front haut et chauve, une figure large et radieuse, un triple mfinton s'épanouissant sur le rabat, une grande bouche sillonnée habituellement aux deux angles par les rides du plus frais sourire, tout semblait se réunir à dessein dans la physionomie du bon curé Vincent pour en faire un gracieux mélange de naïveté pastorale et d'expansive finesse. Il était si gai, si avenant, si disposé à mêler ses larmes à celles des malheureux, à prodiguer aux malades ses consolations paternelles et religieuses, que jamais il n'était venu à l'esprit d'aucun de ses paroissiens la criminelle pensée de s'apercevoir de ses légers défauts. L'excellent ministre de Dieu mettait son orgueil à embellir son éghse; il y consacrait toutes les modestes épargnes qu'il pouvait prélever sur son humble revenu; et quand il était parvenu à soulager les infortunés qui se pressaient sur sespas, et à se rendre heureux du bonheur des autres, rien ne contribuait davantage à épanouir son âme que l'achat d'un tableau pour la chapelle de la Vierge, l'acquisition d'une statue de saint pour une niche restée vide, la conquête imprévue de vases ou de flambeaux pour la décoration de son maître-autel. Sespropres ressources étaient-elles épuisées,

il se décidait à recourir à la bourse de quelque riche gentilhomme du voisinage. C'est alors qu'il fallait voir comme il se montrait ingénieux à réchauffer la pieuse libéralité de ses paroissiens. Puis, l'objet précieux acheté et mis en place, il venait le contempler plusieurs fois par jour avec admiration. Son visage s'illuminait alors d'une clarté nouvelle, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, tout en lui respirait une profonde satisfaction.

Un regret néanmoins troublait souvent la béatitude du digne pasteur. La voûte de l'église, dévastée lors de

l'invasion des Anglais, n'avait été réédifiée que dans la partie la plus voisine du sanctuaire. Pour tout le bas de la nef, on s'était contenté d'une réparation provisoire, masquant les fissures et les lézardes sous une épaisse couche de plâtre. Pendant des siècles cet état de choses avait duré. Mais de plus en plus les injures du temps remettaient à vif les plaies saignantes de l'édifice. Le plâtre tombait et les lambris déchirés laissaient, à travers leurs crevasses, les regards des fidèles s'égarer jusqu'au fond des combles, où les hiboux et les chauves-souris avaient établi leur résidence et le théâtre de leurs ébats. Chaque fois que le curé Vincent tournait les yeux de ce côté, il éprouvait un serrement de cœur indicible, et une teinte de mélancolie se répandait sur sa physionomie ordinairement si joyeuse ; mais cette tristesse était de courte durée. Il se hâtait de reprendre sa bonne humeur, afin de dérober à ses paroissiens toute preuve délatrice de ses impuissants regrets .

Il eût volontiers donné un doigt de la main pour faire disparaître de la voûte de son église les traces d'une aussi profonde misère. Mais l'honneur dont jouissait la ville d'être incorporée au domaine de la couronne et de relever directement du roi, la pri-

vait de la protection d'un seigneur particulier, dont la richesse eût pu venir en aide à la modeste ambition du curé de Saint-Clément : un hasard y remédia.

Le 4 décembre 1700, jour de Sainte-Barbe, Châtres respirait un air de solennité sans exemple ; dès l'aube du jour, les cloches de la maison de Dieu sonnaient à grande volée ; les bons bourgeois habitués à comprendre cet harmonieux langage, accouraient en foule à leur invitation. Le soleil dorait à peine les bords de

l'horizon, que déjà ils avaient tous paré l'intérieur et l'extérieur de leurs demeures, et revêtu eux-mêmes leurs plus beaux habits. Des tentures émaillées de marguerites et de petits rameaux de buis tapissaient les maisons de la grande rue. Sur la place, le lieutenant d'Étampes et les autres autorités civiles en costume de cérémonie, se tenaient debout auprès d'un arc de triomphe. Le curé Vincent, revêtu de ses plus beaux ornements sacerdotaux, et suivi de tout son clergé, s'était placé majestueusement sur les marches les plus élevées du temple. Il murmurait je ne sais quoi entre ses dents, comme un enfant qui craint d'oublier sa leçon, et de temps en temps, après une courte pause, il jetait un regard furtif sur un carré de papier à demi déployé qu'il roulait dans sa main. Point de doute, on attendait à Châtres quelque grand personnage.

C'était en effet un jeune prince de dix-sept-ans, Philippe d'Anjou, le petit-fils de Louis XIV, appelé à recevoir la couronne d'Espagne, qui allait en prendre possession, et Châtres était le premier relais de ce long et glorieux voyage.

A dix heures du matin, le son du tambour annonça l'approche du cortège royal. Le lieutenant d'Étampes avait, selon cet usage

antique et solennel qui rend si pénible le métier de prince en voyage, préparé son discours de circonstance, dont les archives de Versailles nous ont conservé le texte :

« Sire,

« Nous venons mesler notre joye aux acclamations des deux plus puissants peuples de l'Europe, nous

venons nous resjouir avec la France de l'élévation de Votre Majesté au trône de l'Espagne, et féliciter en votre majesté les Espagnols de leur prochain bonheur d'estre gouvernés par un prince tel que vous. La France, en vous perdant, ne peut que se plaindre de vous avoir fait naître pour le bonheur de nos voisins. . « L'Espagne, dans la perte qu'elle vient de faire de son roy, a de quoy se consoler par le choix judicieux qu'elle a fait de Votre Majesté pour luy succéder dans le gouvernement de ses Estais. La France admire en vous cette fierté noble et cette vivacité sage que l'on vante tant chez elle. L'Espagne trouvera chez vous cette grandeur d'âme et cette gravité modeste qui a esté son partage. La nature a fait chez vous l'heureux assemblage de tant de grandes qualités ! Le sang d'Espagne s'est mêlé tant de fois avec celui de vos ayeux que vos sujets vous pourront regarder comme un précieux dépôt conservé parmy nous.

« Ces deux grands peuples. Sire, attendent de Votre Majesté de grandes choses que vous devez à la France : un prince qui soit digne de Louis le Grand, votre illustre père, et vous devez à l'Espagne un prince qui soit l'amour de ses peuples. Cette qualité. Sire, renferme toutes les autres ; elle est la seule que doit ambitionner un grand roy ; nous félicitons par avance les peuples qui vont estre soumis à votre domination du bonheur dont ils vont

jouir par vous. Nous allons faire mille vœux pour la durée de nostre empire, et pour la conservation d'un prince si chéri du ciel. »

Ce compliment, aussi fastidieux que plein de flatteries banales, excita, dit-on, quelques signes d'ennui et d'impatience chez le jeune prince. Son front se

rembrunit encore davantage quand, après avoir fait quelques pas de plus, il se trouva face à face avec le curé de Saint-Clément, qui, relevant son surplis, s'était hâté d'enfoncer son manuscrit dans une des poches de sa soutane, et de puiser dans sa tabatière une forte dose d'assurance. Toussant et crachant ensuite à différentes reprises pour purifier et grossir sa voix, le pasteur commença à brûle-pourpoint sa harangue. « Gomme je say(l), Sire, dit-il, il y a longtemps, que les longues harangues sont ennuyeuses et que les plus petites sont les meilleures, ainsyje me contenteray de dire à Votre Majesté que depuis son arrivée dans cette ville :

Tous les bourgeois de Châtres Et ceux de Montlhéry.

Viennent en grande haste, Vous chanter aujourd'huy :

Petits fils de Louys, Que Dieu vous accompagne !

Et qu'un prince si bon

Don, don, Cent années par delà, • Là, là,

Règne dans les Espagnes. »

Ce couplet, chanté d'une voix grave et d'un ton inspiré, sur l'air trivial d'un des Noël's les plus populaires de l'époque, obtint

un succès immense auprès de la jeune Majesté et de sa royale suite.

(1) Nous respectons scrupuleusement l'orthographe du manuscrit, qui existe dans les archives de la préfecture de Versailles, et dont nous devons la communication à l'érudition obligeante de M. Bre[^]al, archiviste du département de Seine-et-Oise.

Quant au curé Vincent, sans se déconcerter le moins du monde, et tout heureux de son triomphe, il présenta au prince son manuscrit, auquel il avait eu soin de joindre une supplique, dans laquelle il lui exposait l'urgent besoin d'une réparation qui ne se faisait que trop apercevoir à l'antique voûte de son église.

Une apostille portant ces mots : Bon pour cinquante pistoles, signée : Philippe, roi d'Espagne, nous apprend que la poésie de l'éloquent orateur fut grassement rétribuée.

Cette somme pourvut largement aux dépenses de restauration de Saint-Clément, et le Noël du bon curé, répété à la cour de Versailles et à la cour de Madrid, fut bientôt sur les lèvres de tous les habitants des deux royaumes, car alors il n'y avait plus de Pyrénées.

M. BOREL D'HAUTERIVE

Jean-Étienne Franck, né à Saverne (Alsace), remplissait les très modestes fonctions de maître d'études à Paris, dans l'institution Brissaud, où j'étais élève vers 1830, et qui fleurissait au beau milieu du quartier Saint-Marcel.

Nous l'aimions beaucoup, ce maître d'études. Chacun le respectait, le vénérât tellement, quoiqu'il atteignît alors vingt-huit ans à peine, que jamais il ne nous arriva de le désigner par cette qualification de « pion », si insultante et pourtant si usitée dans les collèges.

Nous l'appelions invariablement « monsieur Franck », et tous, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, nous suivions assidûment ses répétitions de mathématiques. Les uns « piochaient » par goût, par amour de V_x ; les autres savaient vaincre leur inaptitude ou leur paresse, afin de ne point causer de peine à ce brave répétiteur, dont la conscience était au niveau des talents, et qui s'intéressait à notre bien, à nos études et à nos progrès.

C'était un très fort mathématicien, qui avait l'algèbre pour beau idéal. Ses penchants, ses pensées, ses rêves s'en tenaient à l'examen des formules algébriques. Il ressemblait à un mystique de la science, vivait en dehors de l'existence commune, gardait une timidité d'enfant, accomplissait sans broncher tous ses devoirs de répétiteur, et savait inculquer à ses élèves un certain amour pour son enseignement. Bref, Franck n'avait pas son pareil.

Il parlait peu. Son visage était sévère, mais sympathique. Ses cheveux presque blonds, ses yeux gris, son teint pâle, tout accusait sa nature alsacienne, tempérée par l'éducation parisienne. Sa mise, exempte de coquetterie, surtout de luxe, se distinguait par l'exquise propreté.

Quelques petites rentes, provenant d'un capital déposé chez le meilleur notaire de Strasbourg, — car Franck, il faut le dire, était un enfant naturel non reconnu par ses parents, — se joignaient à

des appointements plus que médiocres. Elles lui permettaient de vivre sans trop de gêne. Il s'étudiait, d'ailleurs, à modérer ses désirs, conséquemment à diminuer ses besoins. Ne se soumettant pas aux tyrannies du superflu, il ne connaissait ni les fantaisies ni les caprices coûteux.

Franck ne mettait jamais le pied dans un café. Deux ou trois fois par an, en ce temps de romantisme, il allait classiquement au Théâtre-Français voir jouer une pièce du vieux répertoire, une comédie de Molière, une tragédie de Corneille ou de Racine, qu'il écoutait livre en main.

Sa plus grande débauche de dépense consistait dans l'achat de livres techniques venant de France et de

•LE PÈRE DE l'enfant. ^ 59

l'étranger, qu'il consultait avec fruit, et dont Tétude approfondie le charmait pendant de longs jours.

Peut-être eût-il dû viser et atteindre à de hautes destinées, dans le monde de la science. Mais Franck était absolument exempt d'ambition, à plus forte raison d'esprit d'intrigue. Voué aux théories, sans rechercher les gens pratiques, il manquait de savoir-faire et ne frayait pas avec les savants qui lui eussent ouvert la carrière de l'enseignement supérieur.

C'était un homme à part, content de vivre et de mourir humble, ignoré, indépendant; c'était une victime de la société, qui ne haïssait pas le monde, dont pourtant sa naissance le séparait.

Un matin, comme la cloche annonçait la descente du dortoir, il se passa un événement tout à fait extraordinaire dans la pen-

sion Brissaud, un de ces événements qui laissent de longs souvenirs aux cœurs jeunes et généreux.

Les domestiques, en balayant la cour des récréations, découvrirent, le long d'un mur mitoyen, un énorme panier sans couvercle, mais pourvu de linge comme un berceau.

Ayant soulevé ce qui formait une espèce de rideau en gaze, ils virent une créature humaine, un enfant nouveau-né, dont les petits cris ne tardèrent pas à se faire entendre.

M. Franck fut aussitôt appelé par les domestiques. Nous descendîmes du dortoir avec lui, et nous le suivîmes dans la cour.

Quelle fut la surprise générale! Chacun s'empressa autour du pauvre innocent, et, d'un commun accord, tout d'une voix, on déclara:

— Gardons-le, adoptons-le, ce petit enfant trouvé !

— Gela est très facile à dire, objecta M.Franck. Mais nous ne pouvons prendre aucune décision à cet égard avant que le chef de la maison ait parlé. Il y a des formalités à suivre, mes amis.

— Nous les suivrons! s'écrièrent les élèves avec un vif enthousiasme, avec un superbe élan du cœur.

— Il sera l'enfant de la pension, de même qu'il existe des enfants de régiment, adoptés par les soldats, ajouta notre plus savant camarade.

Il fallut que M. Franck nous rappelât avec autorité les leçons à apprendre ; il fallut que le son de la cloche se fit entendre de nouveau, pour nous indiquer l'entrée en étude.

Encore fûmes-nous fort distraits et fort dissipés. Ce que comprit et excusa Franck, car il ne décréta pas le moindre pensum.

Notre chef d'institution et sa digne épouse, ayant appris l'événement du matin, s'étaient déjà occupés de découvrir comment le nouveau-né avait pu être descendu dans la cour. Mais ils ne savaient pas plus que nous d'où venait le précieux dépôt envoyé par un inconnu. Ils approuvèrent notre résolution, dont ;^rae Brissaud, principalement, s'empessa de nous féliciter.

Les formalités qu'avait indiquées M. Franck furent remplies exactement. On chercha bien vite une nourrice.

M. Brissaud parut moins favorable à nos desseins que sa femme. Il alléguait de bonnes raisons. N'avait-il pas deux fils, Tun de sept ans, l'autre de cinq? Pourtant, cédant à nos pressantes sollicitations, il consentit à se charger du pauvre abandonné.

Notre maîtresse de pension et un camarade que le

LE PÈRE DE l'enfant. 61

sort désigna tinrent sur les fonts baptismaux le nouveau-né, qui reçut le nom d' Adolphe-Etienne. Ce dernier nom, nous l'avions choisi en l'honneur de notre excellent répétiteur, dont il était un des prénoms.

Au retour de l'église. M, Franck," assez préoccupé, nous dit d'une voix attendrie :

— Mes chers amis, je ne puis m'empêcher de réfléchir sur le sort probable de notre enfant. Puisque l'on a bien voulu l'appeler Etienne, je ne me considère pas comme lui étant étranger.

— Aucun de nous ne lui sera étranger! s'écria un élève.

— Eh bien ! messieurs, reprit le maître d'études, je vais vous faire une proposition qui, je l'espère, ne sera pas mal accueillie. Cette proposition, je vous l'adresse sous forme de problème...

Un éclat de rire général interloqua d'abord M. Franck. Le mathématicien demeura muet un moment; puis il reprit, avec un sang-froid qui nous désarçonna :

— Voici le problème, messieurs : Étant donné un chétif petit enfant, délaissé de son père et de sa mère, seul au monde, sans un sou vaillant, que peut-il devenir au milieu d'une société dont chaque membre est classé, aidé, dirigé, protégé ?

— Nous cherchons l'inconnu, dis-je à Franck.

— Des vers de Racine répondent à cela, remarqua un rhétoricien en déclamant :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin? Aux petits des oiseaux il donne la pâture, Et sa bonté. . .

Il suffit, interrompit M. Franck.

— Oui, observa l'heureux parrain d' Adolphe-Etienne. Mais il y a un proverbe qui dit : Aide-toi, le ciel t'aidera. Il ne faut pas que nous laissions toute la besogne à la Providence. Si vous le voulez, nous allons organiser dans la pension une souscription en faveur de mon filleul.

— Très bien ! très bien! s'écrièrent Jes élèves.

— Je m'inscris pour vingt francs, déclara Franck.

— Bravo, monsieur Franck.

Sur une feuille de papier que le mathématicien présenta tour à tour à chacun de nous, les noms de tous les élèves figurèrent pour des sommes diverses. Il y eut une puissante émulation parmi les protepteurs du petit Adolphe-Etienne.

En très peu de temps, la souscription atteignit le chiffre respectable de trois cent vingt-six francs.

Nous sautâmes de joie en apprenant le total. L'accomplissement de cette bonne œuvre rendait heureux tout le personnel de la pension Brissaud.

On chargea M. Franck de résoudre lui-même, par la suite, le problème qu'il avait posé.

Le digne homme accepta, non seulement sans hésitation, mais avec une ardeur que nous n'eussions pas soupçonnée en lui.

Depuis le jour oii nos camarades accomplirent cette action louable, les uns sont morts, les autres sont allés par le monde fournir des carrières plus ou moins brillantes. Tous savaient Adolphe-Etienne placé entre bonnes mains. Son sort ne les occupa jamais. Franck supporta toute la charge, veilla sur l'enfant, l'instruisit, se signala par un dévouement sans limites.

Il y a quelques mois, j'ai revu M. Franck, parvenu à

LE PÈRE DE l'enfant. 63^

la soixantaine. Le temps et les événements l'ont changé à son avantage, quant au physique. Sa figure est plus souriante, sa démarche plus vive qu'autrefois. Il a rajeuni sous ses cheveux blancs.

D'oii vient cette métamorphose ? Vous vous l'expliquerez bien vite. Je puis, d'après des renseignements authentiques, vous raconter son histoire et celle de notre protégé; je puis vous faire connaître la solution définitive du problème posé par notre ancien répétiteur.

Etienne commença, acheva ses études dans notre pension. Chose particulièrement agréable à Franck, il montra de bonne heure de rares dispositions pour les mathématiques.

Il entra d'emblée à l'Ecole polytechnique, où il obtint un rang très honorable; il en sortit comme élève des ponts et chaussées.

Aucun professeur ne manquait de prédire au jeune homme un avenir hors ligne. On avait les yeux sur lui.

Doué d'une figure agréable, possédant le regard vif et l'air intelligent, s'exprimant avec une facilité naturelle, Etienne plaisait de prime abord. 11 commandait la sympathie.

Quelque mélancolie régnait en lui, — sans doute parce qu'il n'ignorait pas les circonstances malheureuses qui avaient accompagné son début dans la vie ; ou bien parce qu'il éprouvait, peut-être, de tristes pressentiments sur son avenir.

Notre chef d'institution avait vendu son établissement

ment. Mais Etienne allait passer près de lui la plupart de ses jours de sortie, sans oublier que M^{^^} Brissaud lui avait prodigué des soins maternels.

Puis M. Brissaud mourut, assez jeune encore. Par testament, il laissa une somme ronde à celui que ses élèves avaient adopté.

Etienne reporta sur Franck toute sa tendresse véritablement filiale ; d'autant plus que les deux fils de M. Brissaud, ayant pris de la jalousie à l'égard d'Etienne, le voyaient de temps à autre seulement, et que MTM^ Brissaud, veuve, s'était retirée dans une campagne du Jura, son pays natal.

Etienne entretint correspondance avec cette excellente femme, qu'il alla voir une ou deux fois, à l'époque des vacances.

Mais ce fut tout. Les relations directes, intimes, cessèrent peu à peu entre MTM® Brissaud et son filleul.

Franck, au contraire, demeura sans cesse avec l'ingénieur, et le suivit dans les postes divers où celui-ci fut placé par le ministre des travaux publics.

Revenus à Paris, Franck et Etienne ne se quittaient guère. Mêmes goûts, mêmes plaisirs, même direction d'esprit. Jamais l'ombre d'une discussion amère ne s'était élevée entre eux.

Quelques salons s'ouvrirent, peu à peu, devant Etienne. Sa renommée, allant croissant, l'y faisait admirer. O prodige ! Franck ne résista pas aux invitations qui parfois le venaient chercher, lui aussi. Le vieux maître d'études parut presque mondain.

— Bah ! disait-il fréquemment, il faut voir ce que mon cher Etienne accomplira, et ce que la destinée lui réserve. Je ne dois rien négliger des choses qui peuvent m'aider à résoudre mon problème. Il me semble,

LE PÈRE DE l'enfant. 65

d'ailleurs, qu'Etienne se trouve en assez bon chemin. Les journaux parlent à tout instant de lui; cela promet.

En effet, grâce à sa supériorité marquée, le jeune ingénieur avait des admirateurs fervents, par conséquent des rivaux, des jaloux, des ennemis toujours prêts à contester sa valeur.

Oui, des ennemis qui ne lui pardonnaient pas ses succès éclatants, mais bien mérités. Dans le monde, dans toutes les carrières, quiconque s'élève au-dessus de la foule, même par l'effet de dons naturels et du travail opiniâtre, compte aussitôt quelques méchants dénigreur. Ceux-ci attaquent les célébrités pour se faire connaître au moyen de leurs critiques sans vergogne. Ils prennent plaisir à jeter leur bave sur le héros loyal, sur le savant acclamé, sur le radieux écrivain.

Ces hommes-là ont un public de sots prétentieux, qui les croit sur parole, et qui les applaudit de confiance. Ils fondent habilement leur renommée de mauvais aloi sur les ruines des renommées honnêtes.

L'État avait confié à Etienne le soin de diriger une de nos grandes usines.

Sa réussite semblait complète, telle qu'on ne pouvait la méconnaître sans injustice et sans mauvaise foi. Etienne justifiait la confiance que le ministre avait eue en lui.

Tout à coup, un article de journal parut, signé d'un nom redouté dans le bataillon des critiques. L'article était écrit assez habilement pour ne pas enfreindre la loi qui punit les diffamateurs. Il contenait des insinuations perfides, touchant à l'honneur de l'ingénieur rapidement parvenu.

Chaque matin, Franck se rendait dans un cabinet

de lecture voisin de son logis. Il y passait une bonne heure, pour se mettre au courant des discussions politiques, scientifiques ou littéraires.

Naturellement, Tarticle injurieux ne lui échappa point. Il le lut avidement, éprouva une commotion indicible, pâKt d'une telle façon que des lecteurs assis près de lui remarquèrent son trouble extrême.

Franck se leva tout d'une pièce et sortit en parlant haut, en gesti-culant comme un fou.

— On insulte mon Etienne! répétait-il. Un misérable attribue publiquement aux effets de la basse intrigue des succès dus à un talent réel.. . Si ce cher garçon apprend cela, il en demandera raison... Qui sait? il se fera tuer, peut-être, par l'insolent... Que deviendrais-je, moi !

Et le mathématicien marchait à pas pressés dans la rue. Les oisifs, en le regardant, riaient sans trop savoir pourquoi. C'est si drôle de rencontrer svir son chemin un homme violemment agité, en proie à une peine inconnue I

Indifférent à toute chose extérieure, Franck arriva promptement devant sa maison, grimpa l'escalier comme un malfaiteur poursuivi, ouvrit avec grand bruit la^ porte de son appartement, et tomba énervé sur un fauteuil, en face du bureau de noyer où ses livres gisaient pêle-mêle.

— Voilà une carrière brisée ! s'écria-t-il en cachant sa tête dans ses mains. Etienne peut perdre le fruit de quinze années d'un travail- opiniâtre... pour un mot équivoque, pour une insigne calomnie.

Puis Franck resta presque immobile, médita pendant plus d'un quart d'heure, avec de nombreuses exclamations.

Etienne était absent pour la journée entière.

Franck résolut de mettre à profit cette absence. Il redescendit de sa chambre, courut au bureau du journal où l'article avait paru, demanda le signataire des lignes calomnieuses, mais apprit que celui-ci venait de quitter la salle de rédaction.

On devine assurément le projet du mathématicien. Attaquer Etienne, c'était meurtrir la chair de sa chair, c'était anéantir son œuvre, c'était le frapper au cœur.

Aussi Franck voulait-il se substituer à l'offensé, demander réparation par les armes. Il frémissait de colère .

— Vous arrivez trop tard, monsieur, lui dit un garçon de bureau, le sourire aux lèvres, car les façons de Franck révélaient ses intentions hostiles.

— Gomment, trop tard !

— Oui, monsieur... Rendez-vous est pris... Je crois qu'ils se battront demain matin. Ah! par exemple, je ne sais pas où le duel aura lieu... On ne m'a rien dit à cet égard.

— Le duel ! le duel ! s'écria Franck au comble de l'abattement. C'est impossible ! Etienne ne se battra pas. O mon Dieu !... J'empêcherai tout... C'est mon affaire, à moi... Adieu, coquin!...

En jetant ces mots à la face du garçon de bureau, Franck sortit et ferma la porte avec fracas.

Cet incident motiva, de la part du subalterne, l'observation suivante, accompagnée d'un gros rire :

— Voilà qui est singulier... Depuis dix ans que j'appartiens au journal, je n'ai pas encore vu un homme prendre si chaudement fait et cause pour Rattrapage d'un autre.

Franck rentra chez lui. Etienne n'était pas revenu.

Il l'attendit jusqu'au soir. Vers dix heures seulement, le jeune ingénieur apparut, calme comme d'habitude, et prompt à se diriger vers sa chambre, après avoir donné une poignée de main à Franck...

Mais celui-ci barra le passage à son fils d'adoption.

— Etienne, lui dit-il d'une voix émue et pénétrante, Etienne, tu me caches quelque chose ! Je m'en aperçois... J'en suis certain...

— C'est vrai, répondit le jeune homme avec la plus complète franchise.

— J'ai deviné...

— J'ai été grossièrement insulté, et je' me bats demain, au bois de Vincennes, avec le drôle qui s'est permis d'attaquer mon honneur.

— Il te tuera, mon ami... il te tuera!

— Dieu merci, je sais tirer. Qu'importe, d'ailleurs? Je ne dois pas supporter cet outrage, mon brave Franck... Mes témoins sont trouvés... deux camarades d'école... Cet homme s'est refusé à publier la rétractation que j'exigeais... Il faut* que le sort des armes décide entre nous. Je me bats demain.

— Mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! répéta Franck. Je veux t'accompagner, demain, jusqu'à Vincennes...

— Non, non, dit Etienne avec vivacité... Mes deux témoins suffisent. Sois tranquille ! Je ferai de mon mieux...

Etienne alluma une bougie et se dirigea de nouveau vers la porte de sa chambre, sans rien perdre du calme qu'il avait jusque-là montré.

Mais soudain il s'aperçut que Franck pleurait.

Il revint près de cet homme qui lui avait toujours été si dévoué.

LE PÈRE DE l'enfant. 69

— Pourquoi ces larmes? demanda- t-il. Vois donc, tu trembles !

— Ah î mon ami, s'il t'arrivait malheur! ... Ne l'en va pas comme cela, sans m'embrasser ! Car tu es comme mon fds, Etienne. Ma vie dépend de ta vie. Toutes mes dernières espérances résident en toi. La balle qui t'atteindrait me frapperait aussi !

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le vieux Franck sembla reprendre courage.

Quand Etienne l'eut quitté, ce ne furent pas des pleurs qui inondèrent le visage du mathématicien. Des éclairs et comme des rayons de bonheur jaillirent de ses yeux.

Cette douce étreinte faisait vibrer son âme. Bientôt le sommeil, rebelle d'abord, le vint bercer en lui apportant un heureux

songe.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Etienne alla au rendez-vous assigné.

Franck resta au logis, sur les pressantes instances du jeune homme, à la volonté duquel il ne savait pas résister. Mais il soupirait incessamment :

— C'est moi, répétait-il, qui devrais être là-bas ! Moi, un vieux, un homme fmi, dont la vie ne peut plus servir à rien !

Il ne tenait pas sur place, et il disait tout haut les coups les plus savants de l'escrime, art sur lequel il possédait, d'ailleurs, les connaissances les plus rudimentaires.

Vers huit heures, un fiacre s'arrêta devant la maison de Franck.

L'ancien répétiteur ouvrit précipitamment sa fenêtre, regarda dans la rue, jeta un cri éclatant.

Deux jeunes gens, — les amis et témoins d'Etienne, — portaient l'ingénieur, dont le bras était enveloppé d'un linge ensanglanté.

•Un chirurgien suivait.

Franck alla au-devant du blessé, qui, épuisé par la souffrance, ne proférait pas une parole.

Avec les plus grandes précautions, on plaça dans un lit Etienne, dont l'épaule droite était à demi fracassée par une balle. Il fallait prendre des mesures promptes et efficaces ; il fallait em-

pêcher les complications, qui pouvaient entraîner des conséquences fatales.

Lorsque sa visite fut terminée, le chirurgien sortit, en promettant de revenir le lendemain matin. Il avait dicté aux amis d'Etienne des instructions précises sur la médication qu'il convenait de suivre.

Presque aussitôt, la sonnette retentit à la porte d'entrée.

Un des amis d'Etienne alla ouvrir» Quelqu'un demanda :

— Monsieur le professeur Frank ?

— Entrez, madame! dit Franck, s'adressant à Tinconnue qui se présentait.

C'était une femme de quarante-cinq ans environ, aux traits amaigris, assez pâle, et dont les cheveux grisonnaient.

Sa mise, des plus simples, était celle d'une ouvrière. Sous son brun costume, on devinait cette pauvreté propre, ordonnée, sympathique, bien souvent compa-

LE PÈRE DE l'enfant. 71

grie du travail, à laquelle tout le monde se plaît à rendre hommage.

M}^^ Rosalie, — ainsi déclara-t-elle se nommer, — passa dans une petite chambre de l'appartement, présenta une lettre à Franck, et s'assit en attendant la réponse, non sans manifester quelque inquiétude sur le résultat de sa démarche.

Un fournisseur du mathématicien recommandait]Vr^® Rosalie comme garde-malade, dans une circonstance 011 les soins

méticuleux d'une femme semblaient indispensables.

L'affaire se conclut. Immédiatement, M^{^^} Rosalie devait s'installer auprès du blessé, transformer la cuisine en une espèce de laboratoire.

. Elle accomplit ponctuellement sa tâche et ne tarda pas à rendre à Franck de précieux services.

Tout marcha d'abord comme le chirurgien l'avait espéré. On pouvait compter sur la guérison plus ou moins prompte d'Etienne.

Franck et Rosalie suffirent aux besoins du malade.

C'était le premier qui, généralement, avait passé les plus redoutables nuits. Mais, maintenant que la fièvre avait presque cessé, Franck se reposait davantage.

Déjà Etienne touchait à l'époque de la convalescence.

La garde-malade et l'ancien répétiteur se félicitaient du succès dont leur zèle avait été couronné.

Rosalie s'était signalée par une activité et une douceur peu communes. Il n'y avait pas eu un seul mot à lui dire, pas une observation à lui faire. Le moindre désir du blessé ou de Franck était aussitôt réahsé par cette garde-malade sans égale, qui même prévenait la plupart des ordres qu'on lui donnait, avec une intelligence au-dessus de tout éloge.

— En vérité, se dit maintes fois le bon Francîv, nous sommes bien heureux qu'on nous ait adressé M^{^^^} Rdsalie. Une sœur de charité ne remplirait pas mieux son office.

Gomme Franck félicitait Rosalie sur sa manière d'agir, celle-ci se contenta de répondre :

— Monsieur, je fais volontiers ce que le devoir m'ordonne.

■ ■ — Bientôt vos excellents soins deviendront superflus, madame, reprit le mathématicien. Étieanne va de mieux en mieux. Encore une huitaine de jours, et nous réglerons notre compte, car...

— Ah ! monsieur, interrompit vivement Rosalie, notre malade est donc guéri?

— Certainement, ou à peu près.

Rosalie n'ajouta rien. Mais la joie brilla dans ses yeux, quand ses lèvres firent une petite moue. Ce que Franck sut remarquer, puisque, en sortant de la cuisine pour retourner au chevet d'Étienne, il se dit intérieurement :

— Allons, c'est singulier et c'est rare. Voilà une garde-malade qui, d'une part, manifeste un contentement véritable en voyant son tributaire revenir à la santé, et qui, d'autre part, semble attristée de quitter notre maison... Il y a là-dessous quelque chose de mystérieux... d'autant plus que, bien sûr, je connais de vue M^{me} Rosahe. Il y a déjà longtemps que j'ai rencontré pour la première fois cette bonne figure.

Enfin, Rosahe n'eut plus qu'une nuit à passer près d'Étienne.

Cette nuit-là fut tout à fait réparatrice pour le blessé, qui s'était endormi plus profondément que d'habitude.

Vers deux heures, Franck, désireux de savoir com-

meYit Etienne reposait, se leva bien doucement, revêtit sa robe de chambre, marcha sur la pointe des pieds; et, par un vitrage qui permettait d'apercevoir le malade dans son lit, il regarda.

o surprise ! Comme Etienne sommeillait de la façon la plus calme, Franck vit Rosalie se pencher sur le front du jeune homme et y déposer un baiser...

Après, la garde-malade revint s'asseoir en face d'Etienne, qu'elle contempla silencieusement.

Quand le premier moment de surprise fut passé, Franck, cédant à une pensée subite, tourna ses regards vers Rosalie, qu'il observa pendant quelques minutes.

De grosses larmes coulaient le long des joues de cette femme.

Franck se retira, retenant son souffle jusqu'à ce que, en se recouchant, il s'estimât assez édifié par cet incident pour conclure :

— Assurément, il existe une certaine ressemblance entre RosaUe etÉtienne... Et ce baiser tout maternel et si tendre ! Ces soins si diligents ! Oui, oui, je me rappelle bien avoir souvent rencontré la fausse gardemalade... soit dans le quartier Saint-Marcel, il y a vingt ans, soit en province, soit dans la rue que nous habitons aujourd'hui. Gela mérite une attention soutenue... Il convient que j'en aie bientôt le cœur net...

Le lendemain, en réglant ses comptes avec Rosalie, qui paraissait fort émue, Franck lança cette interrogation soudaine :

— Madame, n'avez-vous pas connu, naguère, dans un quartier fort éloigné de notre demeure actuelle, une institution de jeunes gens dirigée par M. Brissaud ?

A ces mots, Rosalie éprouva un trouble très visible, V Elle balbutia :

— Je ne me rappelle pas bien... oui... peut-être... Depuis longtemps j'habite une maison voisine de la vôtre....

— Recueillez vos souvenirs, madame, reprit le mathématicien, qui énonça la date précise du jour où un panier contenant un enfant avait été trouvé dans la cour de l'institution Brissaud.

Aussitôt Rosalie poussa un profond soupir. Elle trembla de tous ses membres, et, surmontant sa timidité,

— Monsieur! monsieur! Epargnez-mtDi, dit-elle avec une agitation qui achevait de divulguer, malgré elle, son secret déjà à demi surpris par l'ami d'Etienne.

Franck fit un geste bienveillant qui rassura Rosalie. Sans hésiter, il alla droit à son secrétaire, pour y prendre une petite somme d'argent qu'il présenta à son interlocutrice.

Mais celle-ci,

— Il m'est impossible d'accepter, dit-elle. Je ne puis ici recevoir un salaire... Oh! non, non! Etienne est sauvé! Etienne vivra! Gela me suffit... Gela me paie amplement des soins que je lui ai donnés.

En vain P>anck insista, cherchant à la faire changer de détermination. Elle repoussait la main qui lui donnait de l'argent.

Gomme Franck considérait Rosalie avec attendrissement et avec une certaine sévérité, tout ensemble, la garde-malade ne songea point à se retirer.

Loin de là, ayant fermé la porte qui donnait dans la chambre d'Etienne, elle supplia le mathématicien de

LE PÈRE DE l'enfant. 75

daigner l'entendre, parce qu'elle devait lui expliquer les causes de sa conduite coupable.

— J'attends votre récit, madame, dit l'ancien répétiteur... Regardez-moi comme un discret confident.

Rosalie, après avoir fait un suprême effort sur ellemême, commença ainsi :

— Je demeurais avec ma mère dans une maison contiguë à celle qu'occupait M.Brissaud. J'avais dixsept ans. On me disait jolie. Nous travaillions dans les .châles, pour un marchand en gros de la rue de Gléry. Tous les deux jours, j'allais au magasin reporter l'ouvrage que nous avions achevé, et recevoir les fournitures nécessaires à un nouveau travail. J'étais bien fatiguée, quelquefois, au retour. Alors je montais dans Tomnibus qui passait près de la porte du magasin et devant la porte de notre demeure. Pour mon malheur, hélas ! un jour je ne revins pas à pied chez ma mère... Dans cette voiture, je fis la rencontre de celui qui devait à jamais briser mon existence. J'y connus le premier artisan de mes fautes !... Cet homme, à peine âgé de trente ans, 'avait l'air le plus doux et le plus distingué. Il m'adressa la parole, car il se trouvait placé à côté de moi. Il vanta mon amour pour le travail et plaignit le triste sort d'une personne comme moi, obligée

de gagner si péniblement sa vie... J'écoutai d'abord avec une satisfaction naïve, puis ce fut avec une complaisance imprudente. L'accent de cette voix me semblait très sincère. Plusieurs voyages, aux mêmes

heures, plusieurs rencontres, que je croyais fortuites, établirent entre ce protecteur et moi des relations suivies. Il ne tarda pas à les rendre plus sérieuses et plus intimes, à mesure que nous nous connûmes davantage... Dans des lettres, que j'ai conservées, il me déclara son amour, il me fit les promesses les plus positives. Il se présenta en futur mari...

— Pauvre brebis! murmura Franck.

— L'union d'une petite ouvrière avec un homme distingué! Ah! quel brillant mirage ! ajouta Rosalie. Je perdis la tête. J'eus pleine confiance en cet imposteur...

— C'est bien l'éternelle histoire de la séduction!

— A l'aide d'un véritable roman, trop long à vous raconter, imaginé pour triompher de mon inexpérience, et aussi, je dois l'avouer, en caressant le désir que j'avais de m'élever au-dessus de ma condition, cet homme devint l'unique objet de mes pensées... Je lui cédaï... Puis je me berçai d'une folle espérance. Je ne doutai point de devenir bientôt la femme de celui qui m'avait indignement abusée... Oh! monsieur, il faut que vous ayez été l'ami le plus constant d'Etienne pour que je vous fasse de si pénibles aveux!...

— Parlez, dit Franck. J'ai maintenant hâte de tout savoir.

— Ma mère mourut, continua Rosalie. Une maladie foudroyante l'enleva. Elle mourut, ignorant cette intrigue et mon

déshonneur. Mais à peine elle eut fermé les yeux que je pus mesurer l'étendue de mes maux. Presque simultanément, j'appris que j'allais mettre un enfant au monde, et que mon séducteur était marié !... A dix-neuf ans, seule sur terre, car l'homme que j'avais tant aimé m'abandonna, je ne gardai plus aucune

foi en l'avenir. La honte dominait mon âme. J'étais éperdue. Je me sentais écrasée sous le poids de ma faute... Mais je voulus me venger!... J'exécutai un projet dont vous connaissez quelques détails, et qui a eu pour conséquence l'adoption d'Etienne par les élèves de l'institution Brissaud.

— Gomme vous est venue l'idée de nous confier votre enfant? demanda Franck, ému de compassion.

— Vous la trouverez naturelle, repartit Rosalie, quand vous saurez la suite de mon histoire, quand vous aurez appris le nom du père d'Etienne. . . Oh ! je ne vous cacherai rien, monsieur! Vous me condamnez? Vous flétrissez de toutes les forces de votre âme, si généreuse et si belle, l'indigne mère qui manqua de courage après avoir fait au devoir, et qui, ayant un fils, ne sut pas réparer du moins sa faute en élevant elle-même ce fruit d'un amour illégitime?...

— Tout dépend des circonstances , observa gravement Franck.

— Oh! merci pour votre indulgence!... Un mot suffira pour que vous compreniez ma conduite... Le père d'Etienne s'appelait Brissaud !

— M. Brissaud ! s'écria Franck au comble de l'étonnement. Oh! qui l'aurait cru! oh! l'hypocrite!

— Lorsqu'il m'eut lâchement délaissée, après m'avoir rendue mère, il m'avoua sa situation impossible... D'abord, je le menaçai de poursuites incessantes... Lui, il implora ma pitié, pour ainsi dire... Et je n'eus pas la force de le perdre, en frappant sa femme, innocente de son crime !...

— Vous avez eu raison d'agir ainsi.

— Mais la pauvreté m'étreignait, et je me débattais en vain sous les griffes de la misère... Je voulus que

mon enfant ne partageât pas mon sort... J'usai d'un stratagème. Me rendant chez une amie qui habitait notre ancienne maison, à côté de la pension Brissaud, je l'intéressai à mon malheur, je la fis complice de mon désespoir. De très grand matin, après avoir passé la nuit chez elle, je plaçai le petit innocent dans un panier et je le descendis dans votre cour. Personne ne se douta de la chose.

M. Brissaud dut bien se rendre compte de mon acte prémédité, du dépôt que je lui confiais. Mais il se garda de risquer des recherches, de me trahir, de me dénoncer. Qui sait ? Probablement, ses entrailles de père s'émurent... Il donna asile à son enfant ! Maintes fois j'ai résolu de me faire connaître au fils, qui, grâce à vous, grandissait de corps et d'intelligence. Plus j'étais ignorante, misérable, anéantie, plus je savourais la joie de le savoir instruit, hors de peine, destiné à une carrière honorable... Jamais, depuis, aucun rapprochement n'a eu lieu entre M. Brissaud et moi... L'homme qui s'est joué démon amour, qui par caprice a torturé mon cœur, n'existe plus... Je reste dans ma pauvreté humiliée, douloureuse. Je combats toute pensée de troubler la vie d'Etienne en me nommant à lui... Ne vous figurez pas, monsieur,

que j'aie de l'indifférence pour ce fils déjà glorieux, envié par ses rivaux, bientôt aimé d'une femme qui aura le bonheur pur de vivre auprès de lui... Depuis le jour où j'ai eu le triste courage de m'en séparer, j'ai cherché, j'ai multiplié les occasions de l'apercevoir... Quand il passait, tout jeune, pour aller, sous votre conduite, au collège Henri IV ou à la promenade, je le couvais du regard et je pleurais. Plus tard, oii qu'il fût, je vins loger dans les environs, de manière à me tenir au courant

LE PÈRE DE l'enfant. 79

de ce qui lui arrivait. Oh! souvent, quelles muettes et profondes jouissances j'ai intérieurement éprouvées! Chacun de ses nombreux succès compensait une de mes tortures, effaçait un de mes remords, me payait tous les sacrifices que je m'étais imposés pour ne pas lui dire, en implorant mon pardon : « Je suis ta mère ! »

— Et aujourd'hui?...

r- Aujourd'hui, lorsqu'il vient d'échapper [à un si grand danger, je remercie le ciel d'avoir connu sa maladie, pour lui prodiguer, en cachette, des soins maternels!...

— C'est bien ! dit Franck en se frappant le front... c'est très bien, cela.

— Vous respecterez mon secret, monsieur, et vous continuerez de guider Etienne jusqu'au jour où vous déciderez que je puis lui avouer...

— Oh! oh!... Je verrai... je ne dirai rien... répondit Franck en hochant la tête.

Ces quelques mots percèrent le cœur de Rosahe. Elle rompit l'entretien en ajoutant :

— Je reviendrai quelquefois, n'est-ce pas? pour voir mon fils, pour le voir seulement!

Et Rosalie prit congé de Franck. Elle n'était pas sans inquiétude sur les déterminations ultérieures du mathématicien.

Celui-ci, resté seul, se rappela les paroles de cette femme. Il décida, dans sa sagesse, qu'il convenait de disposer toute chose de manière à préparer un heureux dénouement pour la mère et pour le fils.

Telle fut la première pensée du mathématicien.

Mais lorsque, complètement revenu à la santé,

Etienne reprit sa vie ordinaire, un sentiment nouveau s'empara de Franck.

Il conçut une sorte de jalousie. Il craignit que, tôt ou tard, Rosalie ne revendiquât ses droits imprescriptibles, et que, en conséquence, la parenté d'adoption existant entre lui et Etienne ne s'altérât sérieusement. Ce fils pouvait le sacrifier à sa mère, aller vers elle, le quitter, préférer à tous la femme qui lui tendait les bras.

Rosalie dérangeait donc le problème de Franck. Selon lui, elle avait le droit, elle aurait la volonté de détruire, par un mot, l'ouvrage de vingt années. Jamais Etienne ne s'était appesanti sur la question de sa naissance. Lui en parler, quelle imprudence insigne !

Qu'advierait-il de Franck, au cas où l'influence d'un véritable parent annihilerait la sienne? Il ne posséderait plus que la moitié, à peine, du cœur de celui dont il avait fait son idole. A coup sûr, il en mourrait de chagrin.

Aussi, loin d'engager Rosalie à se nommer, Franck, ' la première fois qu'il revit cette rivale, lui donna presque à entendre que le jour où Etienne saurait la vérité, elle n'aurait plus à compter sur un dévouement absolu du père adoptif de l'ingénieur.

C'était mal, sans doute. Mais cela s'accordait avec le caractère de cet homme bizarre, n'agissant en rien comme les autres, et poursuivant à outrance une idée fixe. Etienne était sa chose, sa propriété, — disons le mot : son problème vivant.

LE PÈRE DE l'enfant. 81

Cependant l'ingénieur, guéri, avait repris ses travaux. Son talent grandissait, et sa position, comme spécialiste, devenait considérable.

Dans les réunions officielles du ministre, il paraissait toujours entouré d'un groupe de notabilités industrielles, qui le tenaient en haute estime. Plusieurs invitations privées le faisaient, en outre, pénétrer dans des intérieurs opulents, où il était fort recherché.

De temps à autre Rosalie venait visiter Etienne et Franck, en gardant la plus complète réserve. Si l'un d'eux avait besoin de quelque aide, soit pour le linge, soit pour certains soins domestiques, il consultait l'excellente femme, dont la valeur était justement appréciée.

Les choses ne cessaient de marcher au gré d'Étienne.

Franck, lui aussi, ne se sentait pas d'aise, tant Rosalie avait exactement suivi ses injonctions. Il commençait à ne plus ressentir la moindre jalousie.

Plusieurs années s'écoulèrent, marquées par les fortes œuvres et les succès croissants d'Etienne, désormais passé à l'état de savant non contesté. Honneurs, récompenses, gains superbes, tout semblait lui tomber du ciel. Chacun citait son heureuse fortune.

Mais, tout à coup, le front de l'ingénieur se rembrunit.

A son air inquiet, parfois troublé, incessamment nerveux, Franck devina quelque contrariété nouvelle, dont, selon l'usage, il voulut avoir sa part.

Il interrogea Etienne sur ce point délicat.

— Je n'ai aucun chagrin, mon cher Franck, répondit l'ingénieur. Seulement je te dois un aveu qu'il ne me coûtera pas de te faire.

— De quoi s'agit-il donc? Allons, avouez, monsieur, avouez ! dit Franck un peu rassuré.

— Volontiers. Je suis amoureux... déclara Etienne.

— Amoureux, toi ! s'écria Franck, comme s'il n'eût pu admettre une telle énormité. Voilà, en effet, du nouveau. Etienne donne dans le travers! Etienne est amoureux !

— Ah ! dame, tu ne t'attendais pas à cela ?

— Non, certes. L'amour est un méchant bambin muni de carquois, et aux traits duquel j'ai toujours su me dérober. L'amour a horreur des mathématiques ; celles-ci le lui rendent bien. Les

mathématiques ne peuvent s'accorder avec le dieu qui inspira Anacréon et tant d'autres faiseurs de vers grecs, latins ou français.

— Sur ce point, cher Franck, il me semble que tu émetts des idées fausses. Pour être mathématicien, on n'en est pas moins homme.

— Parfait!... si quelque caprice sans conséquence ne te distraît que pour un temps. Je n'exige pas qu'un ingénieur soit de marbre... La jeunesse ne perd jamais ses droits... Au quartier latin, jadis... moi-même...

— Je te le répète, interrompt brusquement Etienne, tu émetts de fausses idées... Tu sais pourtant, Franck, que j'ai un esprit sérieux, un cœur qui ne joue pas avec les sentiments.

— Est-ce que tu ne me l'as pas prouvé ?

— Eh bien ! laisse-moi achever ma confidence, repartit vivement Etienne, assez radouci.

LE PERE DE l'eNFANT. 83

Le jeune homme annonça à l'ancien maître d'études qu'il avait rencontré, dans les salons d'un inspecteur des mines, une personne charmante, avec laquelle il avait fréquemment dansé, et dont la conversation lui avait révélé le vif et rare esprit. M^^^ Blanche Guérin était jolie, aimable, gracieuse au suprême degré; peu riche, heureusement, car sa très mince fortune permettait qu'il la demandât en mariage...

— Patatras ! voilà mon échafaudage qui s'écroule, dit Franck, avec une gaieté railleuse. Baste, j'avais disposé tout pour que M.

Etienne vécût en célibataire, comme moi ; je m'étais bercé du doux espoir qu'il suivrait mes traces et ne 'voudrait que la science pour compagne de ses jours et de ses nuits!... Mais les deux yeux d'une jeune fille ont brisé cet espoir...

Tout bas, le mathématicien ajoutait :

— Et rendu mon problème insoluble !...

— Ainsi, tu serais mécontent, si je me mariais?

— Je ne dis pas cela, Etienne. Ta volonté est libre, *liberium arbitrium*. Si tu crois que l'amour et la science puissent faire bon ménage, marie-toi, mon garçon. Je n'y mets aucun obstacle...

— Merci, Franck, grand merci... Des difficultés s'élèveront peut-être... Sans famille, seul au monde, j'ai trouvé en toi un guide, un protecteur, un père... Je chercherai à nouer des relations avec les parents de M'^^ Blanche Guérin, et, au moment propice, je te chargerai d'aller demander la main de celle que j'aime...

— On ira. Qu'importe la différence de nos manières de voir! Il faut que tu sois heureux... Il me semble certain, d'ailleurs, que M'^^ Blanche sera fière de devenir ta femme.

84 ENTHE AMIS.

— Bon Franck ! que Dieu t'entende !

L'heure du dîner ayant sonné, les deux amis s'apprêtèrent pour aller prendre leur repas chez le restaurateur, comme les étudiants, comme les Parisiens qui n'ont pas maison montée. Ni l'un ni l'autre ne soufflèrent mot sur le sujet en question. Un accord tacite existait entre eux. Etienne avait gagné sa cause.

Huit jours après, Franck s'habilla, le matin, de la façon la plus irréprochable, avec habit et pantalon noir, avec gants et cravate blanche.

Eh quoi ! Franck mettait des gants ! Cela signifiait qu'il devait rendre une visite de cérémonie.

Les voisins, qui le connaissaient, sourirent légèrement en le voyant passer. Depuis bien longtemps, notre original n'avait fait pareille toilette.

Il était brillant de la tête aux pieds. On eût dit qu'il allait assister à une distribution de prix et déposer des couronnes sur le front des lauréats, ou bien qu'il avait audience chez un ministre. En réalité, il S3 dirigeait vers la demeure de M. Glovis Guérin, petit propriétaire, habitant la rue de Saintonge, au Marais.

Bientôt Franck demandait pour Etienne la main de M[^]® Blanche Guérin, exposait avec franchise, avec orgueil aussi, la valeur du jeune prétendant, et croyait fermement avoir réussi dans sa négociation, quoiqu'il n'eût pas reçu de réponse immédiate.

Était-il possible de refuser un gendre tel qu'Etienne? Aucun ingénieur ne possédait un avenir plus assuré > ne promettait de plus brillants travaux.

Refuser Etienne ! Non, non : le soupirant de M[^]® Blanche avait toujours marché à la tête de sa promotion, en laissant fort loin de lui ses rivaux. Il ne connaissait

pas d'obstacle ; il triompherait dans cette circonstance comme dans tous ses concours.

Voilà ce que M. Franck posait en principe, en axiome indiscutable.

Le mathématicien n'imaginait pas que M. et MTM Guérin gardassent quelque préjugé à l'endroit de la naissance d'Etienne. Il leur prêtait volontiers ses sentiments propres, en homme qui ignore les préjugés du monde,

— Donc, se plaisait-il à conclure, donc, mon laborieux Etienne goûtera tout le bonheur auquel il aspire. Plus favorisé que moi, il aura place entière au banquet de la société.

S'occuper de Rosalie, admettre les droits de cette femme à se déclarer hautement mère d'Etienne, cela n'entraînait point dans l'esprit de Franck.

— Plus tard, décida-t-il tout d'abord, les événements indiqueront la marche à suivre quant à la filiation naturelle de mon fils d'adoption.

En attendant, et d'une manière absolue, puis(ce qu'Etienne aimait Blanche Guérin, il fallait vite célébrer le mariage. Rien ne pouvait empêcher ce dénouement. Une fois marié, Etienne deviendrait chef de famille, d'une famille légitime. Le problème de Franck allait se résoudre entièrement.

Quelle joie sans mélange ressentait le digne Franck!

Oui, le pauvre enfant recueilli par des écoliers devait enfin conquérir un rang dans la vie mondaine, être l'égal des fils de bourgeois enrichis.

Et qui avait accompli la noble mission d'élever, d'instruire, de diriger Etienne ? Qui avait patiemment cultivé son intelligence ?

Qui avait fait de lui un homme remarquable à tous les points de vue ?

C'était Franck, toujours Franck, dont l'œuvre s'achevait d'une façon transcendante.

Durant la soirée qui suivit la demande en mariage, notre homme « marcha vivant dans son rêve étoile, » Comme dit le poète. Pendant la nuit, il ne put dormir, tant il pensait au bonheur prochain de son cher Etienne.

Celui-ci se laissait aller au même rêve, sous l'influence des éloquentes paroles avec lesquelles Franck raconta les détails de son ambassade.

L'un et l'autre, ne doutant pas du résultat, roulaient dans leur tête une foule de petits projets pour l'avenir. Après les tristesses et les luttes, on se jette si aisément dans les bras de l'espérance !

A la première heure , le lendemain , une lettre fut montée par le concierge et remise à Franck, qui l'ouvrit, lut rapidement, et éprouva des éblouissements. Elle contenait cette seule phrase :

« Monsieur,

« Après nous être consultés, ma femme et moi, sur la proposition que vous m'avez faite, nous avons le regret de vous apprendre qu'il ne nous semble pas possible d'y donner suite.

« Agréez, je vous prie, etc.

« Glovis Guérin. »

LE PÈRE- DE l'enfant. 87

Il restait à savoir comment Etienne accepterait ce congé en bonne forme. De plus, le mathématicien s'imposa la tâche pénible d'aller chez M. Guérin, pour obtenir quelques explications.

Le premier point ne tarda pas à être éclairci, car bientôt s'établit entre Etienne et Franck la conversation suivante :

— Mon cher Etienne, dit Franck, la nuit porte conseil. Or, après mûres réflexions, j'estime que nous nous sommes trop hâtés dans nos projets de mariage...

— Que veux-tu prétendre? s'écria Etienne avec agitation, l'œil en feu, la voix altérée...

— Je. . . ne. . . prétends rien. . . balbutia Franck. . . assurément, non. Je m'en garderais bien. . . Mais j'ai obtenu, ce matin, des renseignements sur la famille Guérin, et. . .

— Et?... Parle, achève!... reprit Etienne, dont l'impatience redoubla.

— Ces gens-là , ce me semble , mènent une vie différente de celle à laquelle nous sommes accoutumés.

— Gomment?... fit Etienne en levant la tête... Quel vie mènent-ils donc?

— Ah! je ne sais pas... car... certes, ajouta Franck avec force qui et que^ comme on en trouve tant dans certaines harangues de préfets embarrassés pour expliquer une mesure inexplicable.

— Franck, la nuit t'a donné un mauvais conseil, je te l'assure. Les façons d'être de M. et de M""^ Guérin sont très respectables. Je n'ai point à les juger... Leur fille possède mille qualités... Je

l'aime, et si elle refuse de m'accepter pour mari, j'en mourrai de désespoir...,

— Ah ! les grands mots, toujours ! . . . Quo diable !

on aime, rien de mieux ; mais quand on n'a plus dixhuit ans, on raisonne.

— Raisonner ! Hier soir, tu ne tenais pas ce langage, remarqua Etienne. Tu m'approuvais ; tu déclarais que la réussite de mes projets assurerait mon avenir ; enfin tu te montrais aussi enthousiaste que moi, sinon davantage... Voilà bien les hommes, même les meilleurs ! Ils manquent de foi et de persévérance. Puis, quand vous leur exposez un amour vrai, lorsque vous livrez votre âme à l'espoir de toucher le but, lorsque vous avouez que l'insuccès vous causerait un chagrin audessus de toute consolation, ils déclarent que ce sont là de grands mots et qu'il faut raisonner... Ah! mon cher Franck, je ne te croyais pas si insensible !...

— Allons, allons, calme-toi, Etienne, dit l'ancien maître d'études fort affecté par ces reproches, et mordant sa lèvre inférieure, comme il faisait ordinairement quand il voulait résoudre une équation algébrique.

— Du calme! répliqua l'ingénieur. Puis-je rester froid en entendant un pareil langage?... Si tu parles ainsi pour m'effrayer, c'est un triste jeu, mon bon Franck. J'aime, j'adore M[^]® Blanche Guérin, je te le répète. . . J'espère qu'elle partage mes sentiments. . . On ne s'y trompe guère, Franck, lorsqu'on adresse ses hommages à une jeune fille. .. J'ai su lire dans les regards de Blanche, et je puis croire, sans fatuité, que je ne lui suis pas indifférent... Demain, je la rencontrerai au bal. J'oserai l'interroger. Tout s'expliquera ; mon cœur y compte bien. . , Et alors, juge de

ma joie, quand ses parents m'auront permis de lui déclarer franchement mon amour... D'ailleurs ma position plaît beaucoup à M. Guérin. Le directeur général l'a dit à quelqu'un qui me protège.

LE PÈRE DE l'enfant. 89

Franck ne prolongea pas cet entretien, car il comprenait l'inutilité de ses paroles.

— Attendons le résultat définitif, pensa-t-il.

Le second point à éclaircir, pour notre mathématicien, c'était l'objet même de la lettre qu'il avait reçue de M. Clovis Guérin.

Franck voulut savoir le motif du refus, ainsi que nous l'avons dit. Il retourna chez le rentier de la rue de Saintonge.

Le père de Blanche était seul, et lorsqu'on lui annonça la visite de Franck, il fit un geste de mécontentement. Toutefois, il ne put se dispenser de recevoir ce galant homme, dont il appréciait les mérites, et dont l'abord « lui revenait, » avait-il dit maintes fois.

M. Clovis Guérin se tint sur la défensive. Plus Franck l'interrogeait avec insistance, plus il évitait, lui, de répondre catégoriquement, en rappelant seulement, à plusieurs reprises, les termes laconiques de sa missive.

Poussé à bout par le vieil ami d'Etienne, M. Guérin termina pourtant la discussion par cet aveu :

— Malgré notre estime pour M. Adolphe Etienne, malgré les avantages que son union avec Blanche nous présenterait dans l'avenir, tout nous impose le devoir de ne pas prendre comme

gendre un jeune homme sans parents. . . dont quelque mystère enveloppe la naissance...

— Ce mystère, rien n'empêche de vous le dévoiler, reprit Franck; mais, monsieur, je ne le ferai que si je puis espérer vaincre vos préventions...

Puis, soudainement dominé par une arrière-pensée encore indé-
cise, le mathématicien s'arrêta, non TM, - ^, demander à M. Clo-
vis Guérin le parti qu'il i)v^mY£^ii^'^^i^\'

LIBPvAJRY,

dans le cas où les parents d'Etienne seraient d'humbles personnages.

Il résulta des affirmations du vieux rentier que les talents d'Etienne étaient de ceux qui conduisent certainement à la fortune , ce qui souriait fort à M. Guérin ; que le refus de celui-ci était bien réellement motivé par la situation de l'ingénieur au point de vue «ocial.

Un fils illégitime ! Pas de nom de famille ! Pas de père ni de mère !

— C'est un préjugé, pensa Franck en prenant congé ■ de M. Glovis Guérin. Hélas! moi-même, aussi malheureux sous ce rapport que mon cher Etienne, combien il m'a fallu de philosophie pour accepter mon sort, et pour me venger de ceux qui m'avaient laissé seul dans la vie par une affection sans bornes donnée à l'enfant dont la condition ressemblait à la mienne! Ce préjugé, que les bons bourgeois trouvent enraciné dans le milieu oii ils végètent, je dois le respecter. Mais aujourd'hui, par devoir ou par amitié, je veux le vaincre. Les obstacles augmentent mon désir

d'aider sans cesse le vaillant jeune homme qui, après tout, est le fils de ses œuvres !

Rentré en sa demeure, Franck garda un profond silence sur son entrevue avec M. Glovis Guérin.

Il évita de voir Etienne pendant toute la journée.

Le soir, vers huit heures, après avoir diné ensemble, Franck et Etienne sortirent en même temps. Etienne, en costume de bal, prit un coupé pour se faire conduire chez l'inspecteur des mines, où il devait rencontrer Blanche. Franck, toujours contenu, serra très cordialement la main d'Etienne et se dirigea à pied vers le réduit de M[^]° Rosalie.

Rosalie habitait au cinquième étage d'une maison de la rue Baillât, dans un de ces vieux bâtiments qui, n'ayant ni air ni clarté, contrastent avec les palais du Paris moderne.

Au moment où Franck frappa à sa porte, Rosalie travaillait, en face d'une petite lampe dont l'abat-jour vert empêchait toute lumière de se répandre dans la plus modeste des chambres.

En apercevant Franck, la pauvre ouvrière jeta un léger cri :

— Vous ! monsieur Franck ! dit-elle avec une fiévreuse anxiété.

— Moi, répondit le mathématicien, comme en murmurant.

— Est-ce que... M. Etienne ?...

Franck brisa l'interrogation.

— Ne craignez rien... il n'est pas malade... Au contraire, il danse probablement à cette heure. Le gaillard cultive Terpsichore

, non moins brillamment qu'Uranie.

Rosalie, aussitôt calmée, offrit une chaise à Franck, en reprenant :

— Que monsieur Franck veuille bien me dire le motif de sa visite. Seulement, qu'il ne se formalise pas si je continue mon ouvrage en sa présence. On attend ce châle brodé, demain, chez le patron pour lequel je travaille depuis nombre d'années, depuis ma jeunesse... Vous le savez, monsieur.

— Ne vous gênez pas, répondit Franck.

— J'aurai beaucoup à faire pour arriver à temps, dit Rosalie en poussant son aiguille.

— Veuillez, à votre tour, être fort attentive, ajouta Franck avec la brusquerie qui le caractérisait.

— Parlez, parlez, monsieur ! fit l'ouvrière. Je vous écoute.

— Et surtout ne m'interrompez pas, madame... cela prolongerait notre entretien.

— Je vous le promets.

— J'y compte.

A peine eut-elle prononcé ces mots que Franck s'approcha un peu de Rosalie, et que, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, il déclara :

— Voici le fait, madame, le fait indispensable au bonheur d'Etienne...

— Au bonh...

— Ah ! vous m'interrompez !...

Rosalie se tut, ouvrant les yeux, prêtant l'oreille.

— Or, continua Franck, je suis d'avis que un et un font deux, que deux et deux font quatre, etc. Je suis d'avis que la ligne droite... Vous me comprenez?

— Sans doute...

— Ne m'interrompez pas... Madame, tout problème appelle une solution... La solution de mon problème, je vais vous la donner... Écoutez bien.

Franck, tout à coup, quitta ces façons embarrassées. Il lança avec une étonnante volubilité, et sans préparation, les phrases qui suivent:

— Madame, il faut, pour le bonheur d'Etienne, la chose la plus simple. Vous êtes sa mère. Vous aimez votre fils. Vous l'avez soigné, il y a quelque temps, comme on soigne un enfant chéri... Mais pour lui, dans les circonstances présentes, une mère seulement

LE PÈRE DE l'enfant. 93

ne suffit pas... Plus tard, je vous expliquerai pourquoi... Il convient qu'Etienne nomme son père... un père vivant... un père qui ne soit pas M. Brissaud ! Rosalie cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien ! madame, ce père qu'il convient de faire connaître au monde scrupuleux et méchant, toujours prêt à rendre les enfants responsables du crime de leur naissance...

— Oh ! monsieur ! monsieur ! Vous m'accablez ; vous êtes sans pitié...

— Non, Rosalie. Vous allez vous en convaincre... Ce père, ce n'est pas M. Brissaud, lequel ne pouvait donner un nom à son enfant... Ce père, c'est moi î

— Vous ! vous, monsieur!..

— Pour le monde, avec lequel Etienne doit compter, vous dis-je, il faut que ce soit moi. Donc, c'est moi qui autrefois vous ai séduite, — entendez-vous? C'est moi qui veux régulariser notre position ; c'est moi qui vous propose de devenir ma femme pour légitimer notre fils !.... Rien de plus clair, ni de plus facile.

Rosalie laissa tomber son aiguille et son ouvrage. Elle n'en pouvait croire ses oreilles. Toute ébaubie, elle regardait Franck avec de grands yeux effarés... Ses lèvres murmuraient:

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, madame... Je vous apprends la pure vérité. Pour Etienne, il existe une mère malheureuse, tendre, repentie, — vous. M. Brissaud n'a jamais été que son maître de pension, son protecteur. Moi, je m'avoue son père . . . Oui, madame. Et nous embrasserons tous deux, demain, votre fils, à qui je révélerai ma faute dans le passé. Ainsi, tout ira bien... Certes, madame, je n'ai pas beaucoup l'air d'un séduc-

leur. Mais j'accepte cette mauvaise réputation avec empressement. Je n'ai ni richesse ni beauté. Par goût, je n'étais point porté vers le mariage... à cause des embarras... Pourtant, je ne suis pas rebelle aux jouissances de la paternité. Je Tai prouvé. Vous le diraije sans modestie ? Je n'imagine pas que personne, personne,

excepté vous , ait aimé Etienne comme je l'ai aimé, comme je l'aime encore....

— C'est vrai !...

— Grâce à ce lien d'affection, nous vivrons en bonne intelligence, comme frère et sœur, ayant l'un pour l'autre une amitié inépuisable. Nous nous estimerons l'un et l'autre. Car je vous estime, Rosalie, je vous estime infiniment , autant que vous êtes digne de respects.

Le mathématicien, en prononçant cette dernière phrase, saisit les deux mains inoccupées de Rosalie, toujours aussi étonnée, mais entraînée par l'éloquence de Franck.

L'ouvrière, alors, ne put maîtriser sa joie concentrée, qui déborda. Son cœur s'épanouissait avec délices.

— Oh! s'écria-t-elle bruyamment, je pourrai donc l'appeler mon fils! Et il ne me maudira pas !...

— A moi seul il reprochera une faute... Mais comme j'ai été bon pour lui, il me pardonnera... Rosalie, est-ce convenu?

— Vous le demandez ! ... Je ne puis croire encore à la réalité de votre offre généreuse.

— Consentez-vous à vous appeler madame Franck, à porter le nom d'un ancien maître d'études, d'un homme tout absorbé par les mathématiques, d'un abruti dont la seule œuvre appréciable est la personnalité rayonnante d'Etienne ?

LE PÈRE DE l'enfant. 95

— Oui, mille fois oui ! murmura Rosalie en 'regardant Franck avec admiration... Mais, monsieur, vous savez qui je suis ! ajouta-t-elle. Je vous ai tout divulgué... Mon passé ne vous arrête pas? Me donner votre nom ! . . .

— J'ai dit, déclara Franck à la façon des personnages d'Homère.

— Oh! pourquoi suis-je inférieure à vous? reprit Rosalie, de plus en plus émue.

— Je ne partage pas, madame, cette sorte de mépris que vous avez pour vous-même. Trente années de chagrins, de luttes et de misères vous restituent le droit de lever la tête devant moi et devant votre fds. L'expiation a dépassé la faute... N'ajoutez rien... Il me reste à vous expliquer .les causes qui dictent ma conduite; il me reste à vous apprendre la position critique dans laquelle se trouve notre ïils Etienne, au moment où je vous parle.

Ici, le mathématicien demeura stupéfait à son tour,, car Rosalie était presque au courant de ce qui se passait. Elle avait suivi du cœur et du regard toutes les actions d'Etienne. Elle avait su son amour pour Blanche Guérin. Elle avait prévu les obstacles, et elle comprenait, en la trouvant héroïque, cette démarche de Franck résolu à se dévouer pour le protégé de la pension Brissaud.

A toute heure du jour, la pauvre femme s'enquérail du sort d'Etienne, et son esprit savait inventer mille moyens de le connaître. Jamais la maxime « vouloir c'est pouvoir » n'avait semblé si vraie.

Que de fois Rosalie avait négligé son travail, dont elle vivait difficilement, pour suivre de loin son fils, pour le contempler !

Rosalie et Franck ne tardèrent pas à s'entendre au sujet de l'ingénieur. On n'eût pu établir sûrement lequel des deux l'aimait le plus, lequel était capable des plus grands sacrifices.

Tout ce que Franck recommanda à Rosalie fut promis sans hésitation ; tout ce que Rosalie demanda à Franck en faveur d'Etienne fut accordé sur-lechamp.

Ils convinrent que, le lendemain, après midi, à l'heure où Etienne se trouvait chez lui, Rosalie commencerait son rôle de mère. Car, dès le matin, Franck aurait tout appris à son fils ; il aurait aplani les difficultés, s'il s'en était élevé ; il aurait disposé le jeune homme à l'entrevue décidée.

En quittant Rosalie, Franck lui baisa solennellement la main, assez gauchement, il faut en convenir.

Puis il tira de son portefeuille un billet de banque de mille francs qu'il plaça sur la table de l'ouvrière.

Celle-ci fit un geste de refus. Il insista. Il ordonna, même.

— Rosalie, dit-il, cette fois vous ne pouvez me refuser, comme lorsque je voulus payer des soins donnés à Etienne malade. Voici votre premier cadeau de nocces. Vous m'excusez : je ne me connais guère en objets de toilette ; je ne me charge pas d'acheter des robes ou des châles, ni des bijoux, ni les fariboles nécessaires aux femmes. Je vous prie d'agir à votre guise, et de venir nous voir, demain, vêtue sans luxe, néanmoins parée comme il convient à la mère de l'ingénieur Etienne, du prétendu de M^{^^} Guérin.

— Ne craignez rien, répondit l'ouvrière, donnant le dernier coup d'aiguille au châle commencé. Etienne

LE PÈRE DE l'enfant. 97

n'aura pas à rougir de moi... Ma joie m'inspirera et me guidera. ,

Aussitôt que Franck eut refermé la porte derrière lui, Rosalie fondit en larmes de ravissement, d'ivresse indescriptible.

— Oh! s'écria-t-elle, est-ce un rêve?... Vit-on jamais un homme aussi parfait que M. Franck, — mon mari !

Onze heures sonnaient, quand le mathématicien revint dans sa chambre. La nuit était calme. Pensant qu'Etienne en passerait une bonne partie dehors, Franck songea à se mettre au lit. Il s'estimait content de sa journée, et il réservait pour le lendemain la nouvelle qu'il voulait apprendre au fils de Rosalie.

Cependant, un léger bruit se fit entendre. Franck écouta.

Etienne était déjà rentré.

Le mathématicien alla bien vite vers le jeune homme, qu'il trouva assis, les coudes sur une table. Etienne, en apercevant Franck, s'écria avec douleur :

— Mon ami, tout est rompu entre 'M^^^ Blanche et moi... Il y a plus... non seulement son absence m'a frappé au cœur, mais de tous les côtés, dans les salons où j'espérais la voir, j'ai surpris des phrases désobligeantes à mon égard. On parlait, à voix basse, de M. Guérin et de nous. Une invitée, me montrant à sa voisine, déclara, — je l'ai bien entendu ! — à celle-ci que je ne. pouvais pré-

tendre à la main de M^{re} Blanche, parce que je n'avais pas de nom!...

98 EISTRE AMIS.

Pas de nom ! toujours cela !... Moi qui ai tant travaillé sous ta direction, depuis mon enfance pour arriver au poste que j'occupe ! Moi qui ai conquis une certaine supériorité sur mes collègues ! Moi qui ai obtenu mon rang dans le monde scientifique, en dehors des intrigues !

— Je comprends, et je ne m'étonne pas, observa très froidement Franck. M. Glovis Guérin appartient à cette classe de gens qui se garderaient bien de braver les préjugés... Ceux-ci, apparemment, sont puissants chez lui, puisqu'ils l'emportent sur son désir de marier sa fille avec un homme distingué, marchant sur la route de la fortune.

— Eh bien ?

— L^h bien ! nous allons le satisfaire...

— Que veux-tu dire ?

— Ton père triomphera des obstacles... Je t'en réponds.

A ces mots, Etienne se leva tout d'une pièce.

— Monpère ! mon père !... Tu le connais, Franck?.., s'écria-t-il. Oh ! ne prononce pas de légères paroles... Dis... Mon père existe ?

— Oui, et ta mère aussi. Ils te serreront bientôt dans leurs bras !

— Est-il possible ! ne me trompe pas, Franck ; ne te joue pas de moi... Je te regarderais comme mon plus cruel ennemi, si tu retournais le poignard dans mes plaies... Hélas! elles saignent depuis que j'ai l'âge de raison... Sans nom ! sans parents !... ô malheur !

— Etienne ! s'écria le vieux répétiteur avec un ton de reproche très accentué, t'ai-je jamais trompé? Ce que je t'annonce est la vérité. Demain, tu verras ta. mère, que tu connais déjà...

LE PÈRE DE l'enfant. 99

— Quoi! je la connais !

— Oui... quant à ton père, embrasse-le... Etienne éprouva une commotion électrique. Il bondit

presque.

La parole expira d'abord sur ses lèvres ; puis, maîtrisant un peu son agitation, il dit, à phrases entrecoupées :

— Toi ! toi !... Franck ! mon bon Franck ! tu es mon père ! Oh ! je suis vraiment ton lils ! Répète cela... Je veux te l'entendre répéter... Je suis ton fils !,...

Pour toute réponse, Franck s'élança dans les bras d'Etienne.

Tous deux, enlacés, s'étreignaient avec une indicible tendresse. Le mathématicien n'exagérait point son émotion. Il ressentait réellement toutes les joies de la paternité. A le voir, on eût pu dire, comme les légistes romains, que « l'adoption imite la nature ».

Il se fit un long silence. Après quoi, Franck avoua, ainsi qu'il l'avait déclaré à Rosalie, la prétendue faute par lui commise.

Et le jeune homme mesura soudain l'influence heureuse qu'une pareille révélation devait exercer désormais sur sa vie. Avoir des parents I Être doucement aimé, caressé, consolé ! Ne plus subir les terribles atteintes d'un préjugé odieux ! Il y avait, dans ces pensées nouvelles, de quoi l'attendrir et le réconforter en même temps. L'amoureux, tout à l'heure vaincu par le désespoir, ne voyait plus, maintenant, le moindre obstacle à son mariage. Blanche partagerait son bonheur ; Blanche serait à lui. L'avenir, enfin, était souriant et magnifique.

Franck alla au-devant des désirs d'Etienne :

— Aussitôt, dit-il, que le temps légal sera écoulé ;

pour l'accomplissement de notre simple union, ta mère et moi nous irons officiellement redemander pour notre fils la main de M^{me}® Blanche. M. Guérin ne pourra nous éconduire, car je lui ai arraché des promesses par avance... Tout dépendait de tes parents...

— Tu espères?... Il reviendra sur son refus ?

— J'en suis à peu près sûr, te dis-je. Ah ! mon cher Etienne, combien je te remercie du pardon que tu m'accordes, et combien ta mère, elle aussi, te remerciera !

Etienne serra de nouveau la main de Franck.

— Mais, observa celui-ci, nous achèverons demain la conversation. L'heure du repos a sonné pour toi et pour moi. Bonne nuit, Etienne !

— Bonne nuit, mon père ! répondit Franck en embrassant de plus en plus étroitement son ancien répétiteur.

— J'ai toute confiance en toi, maintenant, ajouta Franck, le sourire sur les lèvres.

— Tu as raison, Franck... mon père, répondit Etienne, se reprenant.

Il devait garder quelque temps encore l'habitude de traiter le mathématicien en vieil ami.

Ils se séparèrent, toujours agités, toujours étonnés du changement qui venait de s'opérer dans leurs destinées. L'espoir les enivrait. Particulièrement, sur la figure de Franck apparaissait une animation qu'on n'y avait jamais remarquée.

Le sommeil se fit attendre pour eux. Il vint néanmoins, après qu'Etienne eut répété mille fois peut-être :

— Blanche m'aime, et je l'épouserai !...

Franck, de son côté, redit aussi fréquemment sur tous les tons :

LE PÈRE DE l'enfant. 101

— C'est égal, me voilà mari et père... Il faudra m'accoutumer à cette double fonction. Je la crois difficile, mais non pas impossible, après tout.

Le dénouement de cette histoire fut simple, tel que nos lecteurs l'ont sans doute deviné, en conséquence des résolutions prises par le mathématicien.

Rien ne dérangerait les calculs de Franck. Trois semaines après l'entretien qui précède, Rosalie s'appelait MTMe Franck.

Tout aussitôt, les époux rendirent visite à M. Clovis Guérin.

Celui-ci apprit de leur bouche que tout l'avoir de Franck, ou à peu près, passerait à Etienne. Rosalie exigeait cette clause, dût-elle plus tard recommencer à travailler, à pousser l'aiguille dans les châles.

D'ailleurs, comme Blanche n'avait pas caché ses sentiments à l'égard d'Etienne, comme Etienne était à la veille d'obtenir un poste très élevé dans l'administration, le mariage des deux jeunes gens fut promptement conclu.

M. Clovis Guérin avait cédé avec une facilité d'autant plus grande que son gendre ne pouvait manquer d'arriver un jour au million, cette étoile sans égale des bourgeois passés, présents et futurs.

Le problème de Franck fut résolu à sa complète satisfaction.

Voici comment il se le posa souvent à lui-même :

— Etant donné un chétif petit enfant, délaissé de

son père et de sa mère, seul au monde, sans un sou vaillant, que peut-il devenir au milieu d'une société dont chaque membre est classé, aidé, dirigé, protégé?

Solution : Il suffit qu'une seule personne le prenne en pitié d'abord, puis en affection, se dévoue à lui, et, le cas échéant, épouse sa mère, pour lui créer une famille légitime.

Et Franck ajoutait :

— C'est ainsi que j'ai triomphé de la société, qui m'avait refusé, à moi comme à Etienne, les joies du foyer paternel !

Augustin GHALLAMEL.

NOUVELLE

Jamais la belle jeunesse du moment ne connaîtra les émotions puissantes que me fit éprouver la possession de ma première paire de bottes.

Aujourd'hui ce genre de chaussure est absolument démodé. De mon temps, chausser la botte, c'était une façon d'endosser la robe prétexte, de s'élever, d'un coup de talon, à la dignité d'homme fait, cette ambition de tous les potaches.

Je n'en jurerais pas, car c'est bien loin, mais cet idéal, je crois ne l'avoir pas caressé pendant moins de deux bonnes années. Lorsque je passais par les rues de la ville, ce n'étaient plus les magasins des confiseurs qui avaient le privilège d'exciter ma concupiscence ; je dédaignais même les gigantesques bocaux aux contenus multicolores qui servent de signes de reconnaissance aux officines des pharmaciens et devant lesquels, tant de fois , j'étais resté en extase en me pouléchant et en murmurant : « Cette belle liqueur rouge, mon Dieu, que cela doit être bon ! » Je n'avais plus de considération que pour les boutiques de cordonniers, je demeurais pendant

des heures en contemplation devant les produits de leur art exposés à la vitrine, passant une revue minutieuse des bottes qui y figuraient, comparant les unes aux autres, justifiant mes préférences, et me disant, le plus souvent avec un gros soupir : « Voilà

comment je les voudrais, seulement il les faudrait un peu plus hautes. »

Hélas ! tout arrive en ce monde, et l'heure de mes premières bottes finit par sonner, comme sonnèrent depuis tant et tant d'autres heures moins agréables. J'avais eu un deuxième prix de version latine à la distribution précédente ; mes parents jugèrent qu'une telle distinction méritait une récompense extraordinaire ; ils tinrent conseil, la paire de bottes me fut décernée à l'unanimité de deux votants. Quand je revins aux vacances de Pâques, mon père m'annonça solennellement que son cordonnier viendrait dans la journée me prendre la mesure ; je jouai la surprise ; ma mère, confidente de mes vœux, redoutant peut-être les effets d'une émotion trop brusque, avait jugé à propos de m'avertir la veille, à mon arrivée, que ces vœux allaient être comblés ; je ne les embrassai pas moins l'un et l'autre avec enthousiasme.

Après une semaine qui me parut éternelle, j'eus enfin la satisfaction de voir poindre à l'extrémité de la courte avenue qui conduisait à la maison un monsieur, porteur de mon idéal enveloppé de serge verte ; le cœur me battait terriblement en procédant au préambule de l'essayage. J'eus quelques difficultés naturelles, en raison de mon inexpérience, à introduire mon pied dans la tige ; j'en triomphai et je parvins à l'engager dans le coude ; mais, malgré ma bonne volonté, il refusa d'aller plus loin.

— Poussez, monsieur, me dit le cordonnier.

Les deux doigts enfoncés dans les tirants, je fis un effort surhumain ; j'avais décidé, ce qui redoublait mon courage ; rouge comme une pivoine, je donnai une nouvelle secousse ; elle eut pour premier résultat de me faire tomber sur mon séant, pas

de haut, bien entendu; mais la prise de possession s'était également affirmée; encore un bon coup de collier et j'y étais; pas tout à fait cependant, le talon n'arrivait pas à destination.

— Tapez du pied, maintenant, monsieur, reprit l'artiste.

Le conseil était bon, le talon suivit le reste, un peu à la façon d'un coin de fer qu'un coup de mailloche fait pénétrer dans un morceau de bois. Mais je n'avais accompli que la moitié de mes peines, la botte gauche ne se montra pas moins récalcitrante que sa sœur jumelle, mais, en ma qualité d'élève de cinquième, j'étais ferré sur l'axiome : *Labor improbus omnia vincit*. Je parvins à témoigner une fois de plus de la vérité qu'il exprime. Mais si la réalisation d'un vœu si longtemps caressé plongeait mon cœur dans un bain de voluptés, il n'en était pas de même de mes extrémités inférieures ; elles souffraient mort et passion dans la prison de saint Grépin où je venais de les insérer.

— Elles vont comme un gant, dit le bottier.

— Elles me semblent diablement étroites, reprit mon père; elles te gênent, n'est-ce pas, petit?

— Mon Dieu ! si elles allaient te blesser! ajouta ma mère.

Il me fallait vraiment du courage pour retenir le oui, prêt à éclater sur mes lèvres; mais je venais de réfléchir que ce cordonnier de malheur demanderait proba-

blement une autre semaine pour remplacer les fameuses bottes que je tenais, ou plutôt qui me tenaient si bien; de songer que ma petite cousine Jeanne, qui me traitait un peu du haut de l'année qu'elle avait de plus que moi, devait venir passer la journée du lendemain à la maison ; j'allais laisser échapper l'occasion

de lui imposer à mon tour, par la considération qui devait s'attacher à des chaussures aussi viriles, et je me raidis contre la douleur.

Gomme ce jeune Spartiate qui, ayant volé un renard, — une idée vraiment lacédémonienne, — l'avait caché dans sa poitrine, je m'élevai jusqu'à l'héroïsme et, insensible aux picotements comme à l'engourdissement qui commençait à monter de mes pieds à mes jambes, je fis, à grands pas, plusieurs fois le tour du salon et, revenant me poser devant mon père, je lui dis en me mirant dans le cuir lustré au-dessous de moi :

— Vous le voyez, elles ne me gênent pas du tout, mais du tout.

Ma cousine Jeanne avait treize ans, j'en avais douze. On dit que chaque chose vient à son heure ; cependant, en ce qui concerne nos sentiments, il en est quelquesuns qui se révèlent longtemps avant que le timbre de l'horloge ait sonné. J'aurais été absolument incapable de dire pourquoi je préférais Jeanne à tous mes autres cousins et cousines ; l'émotion que je ressentais lorsque mon regard rencontrait le sien, que sa main touchait la mienne, qu'une boucle de ses longs cheveux bruns soulevée par le vent venait me caresser le visage, restait pour moi aussi ténébreuse que la langue hébraïque, et cependant il était clair que l'affection que j'éprouvais pour elle ne ressemblait pas à

ramitié que je portais à mes petits camarades des deux sexes.

Comme je l'ai donné à entendre, Jeanne me traitait un peu en petit garçon. Vous le savez, il n'y a point de petite filles, il n'y a que des petites femmes. Cellelà avait déjà soulevé un coin du rideau bienfaisant qui protège l'enfance, entrevu un coin des réalités de la vie par cette échappée. Elle appréciait avec une maturité

prématurée la distance que mettaient entre elle et moi les douze malheureux mois qui séparaient les dates de nos naissances. Jamais elle n'eût consenti à me prendre pour partenaire dans le jeu du petit mari. Il en était un autre, en revanche, dans lequel elle se plaisait singulièrement à m'attribuer le rôle principal, le jeu de la petite maman, qui m'humiliait un peu, mais ne m'empêchait pas de savourer les friandises dont elle me gorgeait, sous prétexte de dînette ; où elle me couchait, me levait, faisait semblant de m'habiller, me prenait sur ses genoux, me berçait, me dorlotait pendant des heures entières, me couvrant de caresses et de baisers, qui me laissaient dans un certain trouble.

Il va sans dire que le lendemain, je renouvelai, cette fois à huis clos, ma pénible et laborieuse campagne contre mes bottes neuves. J'en sortis vainqueur, mais non moins étranglé que la première fois. Loin de s'élargir comme je l'espérais, comme le cordonnier l'avait promis, ce cuir maudit se montrait de plus en plus implacable : j'étais réduit à boiter quand je me voyais seul, pour reprendre mon sourire de jubilation aussitôt que ma misère avait un témoin. La torture fut si aiguë pendant le déjeuner, que ce fut à peine si je pus manger, et que, de temps en temps, j'étais

forcé d'essuyer les gouttes de sueur qui me perlaient sur le front. Il est vrai que mon peu d'appétit, excitant la sollicitude de ma cousine, elle me prodigua des témoignages d'intérêt qui ne contribuèrent pas peu à me fortifier.

Gomme nous en avions l'habitude, nous quittâmes la table en emportant notre dessert pour aller le manger dans le jardin. C'était un petit parc de sept à huit hectares, qui embrassait une colline couverte de bois, à laquelle la maison était appuyée, et une petite prairie, qui faisait face à l'habitation ; ce qu'il avait de plus

remarquable était une allée d'énormes marronniers, dont en ce moriient les feuilles commençaient à émerger de leurs gaines d'un brun vernissé. C'était une de ces tièdes journées d'avril oii le soleil sanctionne le renouveau ; il semblait aux rayons d'or qui frissonnaient sur les branches et sur la prairie, que Ton voyait la vallée encore morne et dépouillée sortir de son engourdissement. et revenir à la vie.

— Mon Dieu ! que c'est donc beau d'avoir des arbres autour de soi, au lieu de maisons ! s'écria Jeanne. Je vais joliment m'en donner aujourd'hui, mon petit Georges.

J'étais déjà légèrement désappointé du peu d'effet que l'importante addition qui s'était opérée dans ma toilette avait produit sur ma cousine, la qualification qu'elle ajoutait à mon nom ajouta à la mortification que j'éprouvais.

— Tu n'as donc pas remarqué qu'il y avait quelque chose de changé dans ma personne ? lui répondis-je avec un accent légèrement piqué.

— Quoi donc ? Est-ce qu'il te serait poussé des moustaches, par hasard ?

Gomme elle m'examinait avec attention, je relevai les deux jambes de mon pantalon jusqu'au-dessus des genoux ; mais au lieu de l'explosion d'admiration sur laquelle j'avais compté, mon espiègle cousine éclata du plus frais, du plus argentin de tous les rires.

— Oh ! le chat botté ! s'écria-t-elle, que tu es donc drôle comme ça, petit Georges, je dirai à ma tante de faire faire ton portrait.

— Dame! repris-je avec une humeur croissante, puisque j'apprends à monter à cheval, il me semble que je ne peux pas faire autrement que de mettre des bottes.

— Ghausse-toi comme l'ogre, quand tu vas au manège, mais mets de bons souhers pour courir avec moi dans les champs; je suis venue ici avec l'intention de te faire faire du chemin d'abord, et avec tes bottes, jamais tu ne pourras me suivre. Tiens, essaye donc de m'attraper.

Elle était partie légère et rapide comme un oiseau, et je m'étais mis à sa poursuite, surmontant mes angoisses; mais, hélas! malgré mes efforts, je voyais à chacun de mes pas s'élargir la distance qui me séparait de Jeanne. Si je parvins à la rejoindre, ce fut parce qu'elle s'arrêta devant la grille, et encore, je dois l'avouer, les élancements de mes extrémités inférieures étaient devenues si aigus, que j'eus la lâcheté de modérer mon allure, aussitôt que je la vis immobile.

— Quand je te disais, mon petit Georges, que tu ne saurais plus courir avec ces imbéciles de tuyaux de cuir que tu as fourrés à tes jambes. Te voilà à peu près aussi leste qu'un hanneton qui a un fil à la patte. Ne t'entête donc pas à faire l'homme par les pieds; ça sera bon quand tu auras passé l'âge de jouer.

Le conseil était bon, et j'avais grande envie de le suivre : mais mon amour-propre était en jeu, il ne pouvait pas se rendre à la première sommation, je temporisai en me promettant d'exécuter ce sage programme, lorsque nous reviendrions du côté de la maison, ce qui me semblait ne pouvoir tarder beaucoup. Mais, le diable à quatre que j'avais pour cousine, avait aperçu les saules en fleurs, dans les prés, sur le bord de la rivière, et elle s'écria :

— Ah! regardes donc les belles herdandoules; je veux m'en faire une couronne; allons-y vite, tu monteras dans l'arbre pour me les cueillir.

En même temps, toute frêle et toute mignonne qu'était sa main, elle réussit à faire rouler la lourde grille sur ses gonds, et elle s'élança au dehors avec une pétulance qui m'interdisait le placement des protestations que j'étais très disposé à lui opposer, beaucoup parce que cette escapade allait ajourner le moment de ma délivrance, un tout petit peu parce qu'elle constituait une grosse désobéissance ; je n'eus donc rien de mieux à faire qu'à la suivre au pied de l'arbre aux herdandoules.

C'étaient les pendeloques jaunâtres qui, chez le saule Marsault, préludent à la pousse des feuilles que nous appelions de ce nom baroque au village. Il me fallut une seconde fois me raidir contrôla douleur pour grimper dans l'arbre, dont le tronc vermoulu et incliné se prêtait heureusement à l'escalade; je cueillais les brindilles chargées des plus beaux chatons et les jetais à ma cousine, qui les attachait très artistement à un brin flexible qu'elle avait arrondi à la grosseur de sa tête ; quand je redescendis elle était déjà coiffée de sa couronne, et alors se posant

devant moi, se plaçant tour à tour de face, puis de

profil :

— Regarde-moi cela, petit Georges, me dit-elle, et avoue que c'est un peu plus gentil que tes fameuses bottes, cela ne m'enlaidit pas du moins, tandis que tout à l'heure, en te regardant courir, tu me rappelais ce gros singe que nous avons vu au cirque et qui montait sur un poney.

Cette nouvelle allusion à mon infortune me mortifiait cruellement, mais en ce moment Jeanne m'apparaissait si charmante, que je ne trouvai pas la force de lui témoigner mon courroux.

— Puisque nous voilà dans les prés, dit-elle, nous allons cueillir des coucous, vois donc, l'herbe en est toute semée.

— Oui; mais tu sais bien qu'on nous a défendu de sortir de l'enclos.

— Bah! nous apporterons un beau bouquet à ma tante et à maman, elles n'auront pas le courage de nous gronder ; maman adore les coucous d'abord.

En même temps elle se lança à travers la prairie. Il faut être sincère dans une confession, et je dois avouer que le courroux maternel était, cette fois encore, pour beaucoup moins dans ma résistance que mes petites préoccupations individuelles. La torture était devenue intolérable : du pied, l'engourdissement avait passé dans la jambe; je vacillais sur ma base comme un homme ivre, j'étais devenu absolument incapable de faire un mouvement. Abjurant tout respect humain, je me serais décidé à avouer franchement mon malheur à ma cousine, mais elle était déjà bien loin, et si je retournais à la maison je risquais fort de ne pas la retrouver. Je n'hésitai plus, je m'assis sur l'herbe, et suant,

soufflant, tirant avec des efforts désespérés, je parvins à extraire ces maudites chaussures, et les plaçant sous mon bras, je partis à toutes jambes dans la direction de Jeanne, soulagé tout de suite par la fraîcheur du vert tapis que foulait mes pieds endoloris, savourant avec délices cette liberté, cette aisance d'allures, qu'ils venaient de reconquérir.

J'étais si heureux d'avoir enfin échappé à la prison de saint Grépin, que je fus absolument insensible aux moqueries dont ma railleuse cousine ne pouvait manquer de m'accabler lorsqu'elle me vit arriver pieds nus et portant mes bottes comme un dictionnaire.

— A la bonne heure, s'écria-t-elle, on ne t'accusera pas de ne pas être soigneux, petit Georges, voilà que tu as ôté tes belles bottes de peur que la rosée ne les enrhume ! G'est vraiment charmant des chaussures comme cela, et tu avais raison d'en être fier.

— Si je les ai ôtées, vois-tu, Jeanne, lui répondis-je, c'est parce qu'elles me faisaient mal, et que ce que je préfère à tout, c'est de courir avec toi.

— A la bonne heure, reprit ma rieuse cousine, subitement radoucie, quoique ta franchise ait été un peu tardive, elle te raccommode avec ta petite maman Jeanne qui t'en voulait un peu de faire le coquet, ce qui ne sied point à un garçon. J'avais bien vu tout de suite que c'était trop étroit. Si tu tiens tant à être chaussé comme un homme, on t'en fera d'autres et voilà tout; allons, donne-moi la main, mon petit Georges, nous allons faire notre provision de coucous pour rentrer bien vite afin qu'on ne nous gronde pas.

En même temps, elle passa son bras sous le mien avec un affectueux abandon qui me rendait fier et

heureux tout à la fois : nous nous dirigeâmes vers un coin du pré, tout constellé de primevères, et nous commençâmes notre moisson. Hélas ! ma gentille cousine était beaucoup trop capricieuse pour que notre cueillette fut très persévérante. Nous n'avions, elle et moi, rassemblé qu'un bien mince bouquet des

fleurettes, qu'elle avait déjà cédé aux fantaisies qui venaient la solliciter.

Tantôt c'était un papillon aux ailes neigeuses, une libellule au corselet d'émeraude et d'or qui avaient excité son envie ; elle m'appelait pour l'aider à leur donner la chasse, et cette communauté qu'elle établissait entre nous me plaisait trop pour que j'hésitasse à la satisfaire ; d'autres fois, quand elle voyait un oiseau s'envoler de quelque saulaie, elle prétendait que nous allions trouver son nid, et son esclave docile, heureusement redevenu lesté et ingambe, recommençait ses escalades ; le ruisseau la captiva à son tour : c'était le trop-plein d'une source qui serpentait à travers les prairies ; la tiédeur de ses eaux avait hâté la végétation de ses rives, le vert intense de ses joncs, de ses lis, formait comme un ruban se déroulant sur le fond encore un peu jaunâtre des autres herbes ; transparentes comme le plus pur cristal, elles roulaient sur un lit de cailloux, dont les teintes avivées avaient l'éclat de pierres précieuses ; de légers frissons couraient à leur surface, en s'irisant de toutes les couleurs du prisme aux rayons de ce soleil printanier.

Ce joli ruisseau nous avait ravis elle et moi : couchés sur ses bords, enfouis dans l'herbe, la main dans la main, nous ne nous lassions pas d'écouter sa chansonnette, de contempler les menus intermèdes dont il

était le théâtre et dont de minuscules poissons, au dos mordoré, des insectes bizarres représentaient les acteurs. Faut-il l'attribuer au contact de cette main de ma petite amie, à la solitude dans laquelle nous nous trouvions, au calme recueilli de cette resplendissante matinée, aux effluves printanières qui passaient dans l'air, je n'en sais rien, mais j'étais sous le coup d'une impres-

sion étrange que j'étais impuissant à traduire autrement que par le vœu de ne voir jamais finir cette journée, et la résolution de me montrer de plus en plus soumis aux volontés de Jeanne.

Les petits cailloux si gentiment colorés l'avaient tentée; je me mouillai les jambes jusqu'aux genoux, mais elle eut ses cailloux qu'elle glissa dans la poche de sa robe après les avoir admirés. Elle m'assura que nous devions trouver au bord de l'eau une petite fleur, la plus charmante de toutes parce qu'elle était bleue. Nous nous mîmes à sa recherche, mais ce fut en vain que nous explorâmes les deux rives, nous n'apercevions rien qui lui ressemblât, ce qui n'avait rien d'étonnant, l'heure du myosotis n'étant pas encore arrivée. Tout à coup, je l'entendis pousser un cri de joie ; elle accourut vers moi, tenant à la main une fleurette d'un bleu pâle, elle l'attacha elle-même à la boutonnière de ma veste et elle me dit avec un sourire et un accent dégagé qui contredisait un peu le regard qu'attachaient sur moi ses grands yeux tout humides :

— Voilà pour te remercier de tes jolies pierres, petit cousin, et je suis sûre que tu attacheras quelque prix à mon cadeau, quand je t'aurai dit que cette petite fleur s'appelle, ne m'oubliez pas î

Je demeurai interdit pendant un instant; mille pensées confuses se heurtèrent dans mon petit cerveau, et ce fut d'une voix étranglée que je balbutiai :

— Tu sais bien, Jeanne, qu'avec ma mère, tu es ce que j'aime le plus au monde; je n'avais pas besoin de cette fleur pour me souvenir, mais cela n'empêche pas qu'elle ne me quittera jamais.

Ce fut alors que nous nous aperçûmes que notre flânerie nous avait conduits à la limite extrême des prés, il fallait se décider à regagner la maison. Un pont de pierre qui servait à l'exploitation des prairies débouchait à cent pas de nous sur la route, et cette route devait abrégier la moitié du chemin que nous avions à faire. Nous avions nous diriger de ce côté, lorsque j'e réfléchis que j'allais donner un spectacle assez étrange aux passants que nous pouvions rencontrer, et puis que les semelles de coton qui en ce moment représentaient ma chaussure, me préserveraient très imparfaitement du contact des cailloux que désormais nous allaions fouler. Je me décidai donc à remettre mes bottes que j'avais rattachées l'une à l'autre par un lien d'osier et que je portais en forme de Inssac sur mon épaule. L'état de satisfaction intime dans lequel je me trouvais me permettait de braver les souffrances que je prévoyais; elles devaient, du reste, être de courte durée. Malheureusement les bottes traîtresses se montrèrent moins complaisantes que la veille; j'eus beau tirer et ma cousine daigner réunir ses efforts aux miens, mes bas trempés se refusèrent absolument à aller plus loin que les tiges. Jeanne était au désespoir.

— Que vont dire ma tante et maman? s'écriait-elle, nous leur avons désobéi, nous les avons inquiétées peut-être; Dieu sait l'état dans lequel je te ramène et pas seulement un pauvre bouquet de coucous

pour légitimer notre escapade et nous la faire pardonner !

Je la consolai de mon mieux, en lui assurant qu'il m'était si souvent arrivé de marcher pieds nus que j'y étais presque aussi habitué que les petits paysans, que d'ailleurs je cheminerais sur le revers du fossé, garni d'une herbe presque aussi douce que

celle des prairies, et en lui promettant de prendre à mon compte la petite école buissonnière dont nous avons été coupables.

Tout en parlant, nous étions sortis de la prairie. En arrivant au pont, nous aperçûmes, à l'abri de son arche, un petit campement de ces bohémiens indigènes qui vont de villages en villages, mendiant beaucoup et vendant quelques paniers qu'ils fabriquent avec des tiges de chèvrefeuille. La tribu se composait de trois ou quatre enfants à la chevelure hérissée, au teint olivâtre, à peine vêtus de quelques haillons déguenillés, et d'une grande femme maigre, osseuse, habillée d'une mauvaise camisole d'indienne déteinte et d'un jupon effrangé, qui tenait son dernier né dans un de ses bras, en s'occupant de la main restée libre à rassembler quelques ustensiles épars et quelques nippes qui constituaient la fortune de la pauvre famille.

— Ah ! regarde donc, petit Georges, s'écria ma cousine, regarde donc les beaux bouquets de coucous !

Effectivement, tandis que la mère faisait ses préparatifs de départ, les petits réunissaient un gros tas de primevères jaunes qu'ils avaient ramassées dans la prairie, ils en formaient d'énormes bouquets qu'ils se disposaient probablement à aller vendre à la ville. Aussitôt qu'ils nous avaient aperçus, chacun d'eux s'empa-

rant de l'un de ces bouquets avait lestement grimpé le talus, et au moment où nous débouchions sur le pont, ils nous entourèrent en nous présentant leurs fleurs et en nous étourdissant de leurs prières. Jeanne avait vivement fouillé dans sa poche, elle n'y trouva pas ce qu'elle cherchait, car se tournant vers moi, toute rouge et toute frémissante :

— As-tu de l'argent? me dit-elle à demi-voix. Hélas! les mêmes perquisitions dans tous les coins de mes vêtements avaient abouti aux mêmes résultats ; j'étais si honteux, si désolé de la voir visiblement contrariée, que je n'eus pas le courage de prendre la parole, ce fut d'un signe négatif de la tête que je lui répondis. Alors, sans nous être concertés, nous franchîmes le pont d'un pas rapide; les petits marchands de coucous nous suivirent encore quelques pas, mais ils avaient surpris mon signe et compris qu'ils perdaient leurs peines, ils se décidèrent bientôt à nous abandonner.

Jeanne était profondément agacée par cette petite mésaventure ; elle y revenait sans cesse, se lamentant sur le malheur d'avoir perdu une si belle occasion de se procurer ces primevères qu'elle avait tant désirées; peu à peu ses regrets se traduisaient par de l'irritation, elle m'accusait d'avoir manqué de hardiesse, il ne s'agissait, après tout, que de dire à l'un de ces enfants de venir avec nous jusqu'à la maison où on l'aurait payé.

— Ah ! ajoutait-elle, si cette grande femme noire ne m'avait pas fait peur, tu aurais bien vu !

Enfin il lui échappa de dire :

— Et moi, qui m'étais tant promis de rapporter un beau bouquet de coucous pour mettre sur la table de

ma chambre ! Voilà qui m'apprendra à oublier ma bourse quand je sors avec un enfant !

Cette fois j'étais touché dans le vif; je m'arrêtai, et, avec une fermeté qui devait lui indiquer qu'elle essaierait vainement de modifier ma résolution :

— Écoute, Jeanne, lui dis-je, tu vas marcher doucement pour que je puisse te rejoindre. Dans cinq minutes tu me verras arriver avec tes bouquets.

— Que vas-tu faire ?

— Ce que tu m'as reproché de n'avoir pas fait, ou autre chose, je n'en sais rien ; ce qui est certain, c'est que tu auras tout à l'heure ce que tu as désiré.

Je m'élançai à toutes jambes sur le chemin que nous venions de parcourir. Il était temps : ayant terminé ses apprêts, la famille se mettait en route.

— Madame, dis-je à la femme, voulez-vous me vendre trois de vos bouquets ?

— Tout de même, mon petit monsieur, mais c'est vingt sous pièce, vous savez ?

— C'est que, repris-je avec un peu moins d'assurance, je n'ai pas d'argent sur moi, et il faudrait qu'un de vos petits enfants vînt avec moi, jusqu'à notre demeure, pour y être payé.

Avec une rouerie au-dessus de l'âge que j'avais, j'espérais, en ne marchandant pas, triompher de toutes les résistances ; mais mon extérieur, probablement cette façon de porter mes bottes, n'inspirait qu'une médiocre confiance à la bohémienne, et ce fut d'un ton très hautain qu'elle me répondit :

— Et de quel côté est-elle, votre maison ? Avec mon doigt, je lui indiquais la gauche.

— Alors, c'est impossible, reprit-elle avec le même accent ; nous allons de l'autre côté, et il faut que nous

soyons à la ville avant l'heure de la promenade du beau monde, si nous voulons trouver le placement de nos deux douzaines de bouquets.

J'étais resté consterné. La femme s'aperçut de mon trouble et elle continua , avec une intention malicieuse :

— Mais 'dame! un beau petit monsieur, comme vous, doit bien avoir sur lui un bijou, une montre, quelque chose qui vaille trois francs, et pour vous obliger, je consentirais à l'accepter en échange.

En fait de bijoux, je n'avais que mes bottes, ce fut à elles que je songeai tout de suite; après quelques secondes d'hésitation qui m'étaient inspirées bien plus par la crainte que l'objet que j'offrais en troc ne parût pas suffisant, que par mon chagrin de me séparer *de ce que j*avais si ardemment convoité, je les tendis à la mégère.

— Peuh! fit-elle avec dédain, que voulez-vous que nous fassions de cela?

— Mais elles sont toutes neuves, m'écriai-je tout haletant.

— Enfin ! dit l'affreuse bohémienne, je le veux bien, puisque cela paraît vous rendre service.

En même temps elle engouffra l'objet de mon triomphe du matin dans un bissac, et elle me tendit trois bouquets en ayant soin de choisir les plus petits. Toujours courant, j'eus bientôt rattrapé Jeanne, qui accueillit ma conquête avec de véritables transports de reconnaissance et de joie ; mais ce ne fut qu'en arrivant à la grille qu'elle s'aperçut qu'il manquait quelque chose à mon bagage.

— Ah ! mon Dieu ! tu as perdu tes bottes I s'écriait-elle.

Je lui racontai humblement ce que j'avais fait. Elle me regarda une seconde fois avec ces yeux humides et brillants, qui une fois déjà m'avaient causé une si vive émotion ; puis me sautant au col, elle m'embrassa sur les deux joues en murmurant :

— Que tu es gentil , mon pauvre petit Georges, et quel dommage que tu ne sois pas plus vieux que moi, seulement de deux ou trois ans.

Ce fut le seul bénéfice que je tirai de ce mémorable sacrifice, car je ne peux qualifier ainsi l'effroyable semonce et le gros rhume que me valurent cette campagne en compagnie de ma cousine Jeanne.

M^^ G. DE GHERVILLE.

NOUVELLE

Le comte de Mauny appartenait à cette noblesse insouciant et légère du règne de Louis XVI, qui donnait tant de grâce même à ses écarts, qu'on ne se sent pas le courage de les juger sévèrement. Aveuglément confiante dans l'avenir, elle s'acheminait, le sourire sur les lèvres, vers la Révolution, comme si la fête, dans laquelle elle oubliait la réalité et les conseils de la froide raison, ne devait jamais finir. Nul plus que le comte ne dépensait fastueusement sa fortune et n'assistait plus gaiement aux préludes de la tempête ; on vantait le luxe de ses équipages ; ses réceptions étaient brillantes entre toutes.

Quand vinrent les jours sombres, il fut le dernier à s'en effrayer; c'était, à ses yeux, une épreuve passagère, après laquelle le soleil des meilleurs temps éclairerait encore les joies momenta-

nément interrompues.' Cependant, d'heure en heure, l'horizon devenait plus menaçant, les orages succédaient aux orages, chacun surpassant en violence celui de la veille. Le comte restait sourd à tous les avertissements et bravait avec une folle témérité le parti triomphant ; ses

propos, son attitude défiaient la proscription. Elle ne devait pas plus l'épargner que beaucoup d'autres qui n'avaient rien fait pour la provoquer. Un soir, il reçut une visite mystérieuse. C'était celle d'un jeune homme qui était né dans une de ses fermes. Marcel, dès son plus jeune âge, avait manifesté de rares dispositions pour l'étude; le comte lui avait fait donner de l'instruction; il en avait profité au delà de toute espérance; son nom était déjà connu et il était en passe de figurer parmi les savants les plus illustres de l'époque.

— Monsieur le comte, dit-il, un décret d'arrestation est lancé contre vous, il faut prévenir ceux qui sont chargés de s'emparer de votre personne.

— On n'oserait ! répondit le comte avec cette folle présomption qui avait été fatale à tant d'autres.

— Je vous jure que demain il serait trop tard; hâtez-vous de fuir.

— Le comte de Mauny ne fuit pas.

— Vous avez le droit de jouer votre vie et votre liberté, vous n'avez pas le droit de compromettre celles de MTM® la comtesse et de M)^{^^} Adrienne.

La femme et la fille du comte étaient présentes; elles joignirent leurs instances à celles de Marcel et eurent gain de cause.

Par une nuit noire, ils prirent le chemin de la frontière et furent assez heureux pour gagner l'Allemagne.

C'est là qu'ils passèrent de longs mois, supportant la pitié dédaigneuse des étrangers et attendant anxieusement le terme d'un douloureux exil. Le comte, toujours réfractaire au sentiment de la réalité, toujours obstiné dans ses illusions, gardait son imperturbable confiance dans l'avenir et comptait toujours sur une réparation prochaine de la fortune. La comtesse et sa

lille, moins accessibles à l'aveuglement, ne cherchaient pas à le tromper, déployaient une ingénieuse sollicitude pour lui adoucir les privations de l'exil et écarter de lui la préoccupation de la pauvreté. Elles utilisèrent, pour lui procurer quelques ressources, les talents qui autrefois charmaient le* loisirs d'une vie opulente. Grâce à leur travail, grâce à la générosité d'un dévouement anonyme, qui de temps en temps leur envoyait de l'argent, la table du comte était assez convenablement servie et son habitation ne trahissait pas la misère.

Contre l'attente générale, l'événement donna raison aux prévisions optimistes du comte et les portes de la France s'ouvrirent pour lui alors qu'elles restèrent encore fermées pour les autres émigrés. Il n'en fut pas surpris, fidèle à sa confiance imperturbable, il répétait en homme sûr de son étoile :

— Je l'avais bien dit.

Arrivé à la frontière avec sa famille, il y trouva Marcel. Le fils du pauvre fermier était devenu un personnage. La France, qu'un cercle de fer et les croisières anglaises isolaient du monde entier, avait fait appel aux applications pratiques de la science pour obtenir l'équivalent des produits qu'elle ne pouvait plus demander à

l'étranger. Marcel, émule des Fourcroy, des Berthollet, des Monge, s'était signalé par plusieurs découvertes fécondes, qui avaient puissamment aidé le pays à sortir de cette crise terrible. Ses services lui avaient donné du crédit, et il en avait usé pour soulager bien des infortunes, pour dérober bien des victimes à la proscription ; on aurait vainement fouillé sa vie pour y chercher un souvenir qu'il eût à répudier.

Après un voyage où tout était objet de surprise pour ceux qui n'avaient pas été témoins des convulsions des années précédentes, le comte et les siens arrivèrent à Paris ; ils n'y restèrent pas longtemps, et Harcelles conduisit à un château bâti sur les coteaux qui avoisinent Meudon. C'était une des propriétés qu'ils habitaient de préférence du temps de leur splendeur.

— Monsieur le comte, dit Marcel, vous êtes chez vous.

— Je croyais, dit celui-ci, que tous les biens des émigrés avaient été confisqués et vendus.

— C'est vrai, mais j'ai eu la bonne fortune de me faire allouer cette terre, et je suis heureux de la remettre entre vos mains.

Gomme M. de Mauny insistait pour connaître le prix d'acquisition, Marcel laissa entendre qu'il avait pu l'obtenir comme récompense de ses travaux et ajouta que, d'ailleurs, ce serait un compte facile à régler plus tard. Tout cela fut dit simplement, presque humblement, comme si le jeune savant avait voulu éluder les remerciements. Le comte apporta donc, dans l'expression de sa reconnaissance, une certaine légèreté, que la comtesse et sa fille cherchèrent à faire oublier en prodiguant à Marcel des attentions pleines de tact et de délicatesse, en lui adressant quelques-unes de ces paroles que les femmes savent trouver dans leur

cœur. Ce n'était pas tout cependant de rentrer dans le domaines de Prébois ; l'entretien de cette propriété était coûteux, il fallait beaucoup d'argent, non pas pour tenir un rang en rapport avec le passé, mais pour y vivre dans des conditions modestes. Heureusement, le comte, qui se sentait une médiocre aptitude aux affaires, eut la bonne idée de demander conseil à Marcel et de le

charger d'opérer le recouvrement de quelques créances oubliées sans doute depuis longtemps par ses débiteurs.

Le jeune savant fit merveille et eut le talent de faire rentrer des sommes importantes dans la bourse

ducomte. Décidément celui-ci avait raison de parler de sa bonne étoile et de vanter la chance qui le suivait partout.

Il se croyait à l'abri des atteintes du malheur. Le malheur vint cependant le frapper. La comtesse tomba malade et le mal fit des progrès foudroyants. Le médecin qu'on appela à son chevet hocha tristement la tête et déclara que pour un cas aussi grave ses lumières, étaient insuffisantes et que l'intervention d'un des princes de la science était indispensable; il ajouta qu'un traitement spécial, très onéreux, pouvait seul prévenir une catastrophe. Le comte, qui d'habitude laissait avec insouciance l'argent glisser entre ses doigts, en comprit pour la première fois le prix, et regretta amèrement son imprévoyance. Il aimait passionnément sa femme et l'idée de la perdre l'épouvanta. Mais, où trouver l'argent nécessaire pour la sauver ? D'une main convulsive il bouleversa tous les tiroirs et constata avec désespoir qu'ils étaient vides. En proie à une consternation indicible, il renouvela ses recherches ; il maudissait leur inutilité lorsqu'un objet brillant attira ses regards.

C'était un diamant d'une grosseur exceptionnelle, que depuis longtemps on se transmettait dans la famille de la comtesse; précieux souvenir de ses ancêtres, que l'on conservait pieusement et qu'on entourait d'une sorte de culte religieux.

A la pensée de se séparer de cette épave de la for-

tune évanouie, le cœur du comte se serra; c'était, à ses yeux, presque une profanation, une impiété ; mais pouvait-il laisser mourir la compagne des jours heureux et malheureux, celle qui avait fait le charme de sa vie et dont le courage l'avait soutenu dans ses épreuves? Non, cela n'était pas possible ; il ne devait pas hésiter devant ce sacrifice.

Marcel était l'homme dont il invoquait toujours l'expérience dans des circonstances semblables. Il le pria donc d'emporter le diamant, de le vendre ou de le mettre en gage.

— Il sera fait suivant vos désirs, monsieur le comte, dit le jeune savant.

Le soir même, il revint avec un gros rouleau de pièces d'or. Rien ne manqua à la comtesse, les soins les plus dispendieux lui furent prodigués, et elle fut aussi bien traitée qu'elle eût pu l'être à l'époque où elle éblouissait Versailles de l'éclat de sa fortune. La maladie céda, et bientôt tout danger eut disparu.

La convalescence était avancée et la comtesse, encore un peu pâle, se promenait à pas lents au bras de son mari dans la grande allée du jardin.

— Attendez-vous à recevoir bientôt une visite, lui dit M. de Mauny ; j'ai voulu attendre que vos forces fussent revenues pour réaliser un projet formé de longue date et dont les événements

ont ajourné l'exécution. Vous vous rappelez le baron de Blaviac, mon voisin et mon ami ; vous savez qu'avant la Révolution nous avions résolu de marier son fils avec notre fille. Il est rentré en France ; il est même en grand crédit dans ce moment et en passe de parvenir très haut; je lui ai écrit que j'étais tout prêt à mettre notre programme à exécution et l'ai invité à venir nous voir.

Il ne peut tarder beaucoup à se rendre à mon invitation.

— N'avez-vous pas réfléchi que le baron est riche, tandis que nous sommes pauvres, et que cette disproportion de fortune peut être un obstacle?

— Mon ami de Blaviac n'est pas homme à se laisser arrêter par de pareilles considérations, répondit le comte, qui jugeait les autres par lui-même.

La comtesse sourit.

— Je ne partage pas votre confiance, dit-elle, et je doute que votre ami pousse le désintéressement jusqu'à accepter pour son fils une fiancée qui ne pourra pas mettre le plus petit bijou dans sa corbeille.

— Hélas ! répondit le comte, auquel cette parole rappela le douloureux sacrifice qu'il avait fait, vous avez raison, elle ne pourra pas même y mettre ce diamant auquel vous teniez tant; car, il faut que je vous en fasse l'aveu, j'ai été réduit à m'en séparer.

— Vous avez vendu le diamant qui était dans le secrétaire; malheureux, qu'avez-vous fait?

— Fallait-il donc vous laisser mourir ?

— Ce que vous considériez comme un trésor n'était qu'un verre sans valeur. Je ne vous l'avais pas dit, parce que c'eût été vous faire une peine inutile ; pendant notre séjour à Bayreuth, à l'époque où nos dernières ressources étaient épuisées, j'ai vendu ce diamant à un juif allemand et en ai fait faire une imitation; c'est elle que vous avez trouvée!

— Mais alors comment se fait-il qu'en échange Marcel m'ait procuré une somme considérable ?

— Je n'y comprends rien ; peut-être avons-nous mis notre ami dans un grand embarras, peut-être l'avons-nous compromis? Il faut que vous alliez le trouver,

afin de pré venir, s'il est temps encore, les conséquences de cette erreur.

Le comte s'empessa de partir. Il trouva le jeune savant occupé à travailler dans une salle vaste et nue, où l'on ne voyait rien de ce qui révèle l'aisance et le bien-être. Tout y était réduit au plus strict nécessaire; on distinguait contre les murailles la place vide de meubles récemment enlevés.

— Marcel, dit le comte en tombant dans la chambre comme la foudre, j'ai commis une déplorable erreur : le diamant que je vous ai remis est faux.

— Je le savais, monsieur le comte, dit Marcel sans s'émouvoir; le voilà.

— Il le savait ! murmura le comte, suffoqué par l'émotion.

Du regard, il embrassa la pièce dans laquelle il se trouvait et comprit que le jeune homme s'était séparé de tous les objets qui

avaient quelque prix, afin de trouver l'argent dont le comte avait besoin.

Marcel avait une attitude humble, presque confuse, comme s'il eût eu honte de la façon dont s'était exercé son dévouement.

— Marcel, lui dit le comte, il faut en prendre votre parti, vous êtes démasqué, la découverte actuelle éclaire le passé ; vous m'avez trompé, lorsque vous m'avez fait croire que l'acquisition de Prébois ne vous avait coûté aucun sacrifice, lorsque vous avez attribué à mes débiteurs une honnêteté imaginaire, dans bien d'autres circonstances encore.

— Monsieur le comte, dit simplement Marcel, je vous dois tout ; c'est grâce à vous que je suis quelque chose dans le monde, comment vous aurais-je laissés dans

l'embarras, vous, M^m® la comtesse et M^{^^} Adrienne ! Je n'ai fait que mon devoir.

Le comte était attendri.

— Laissez-moi, Marcel, dit-il, serrer la main du plus honnête, du plus galant homme que je connaisse; je croyais, jusqu'à ce jour, que la loyauté et l'honneur poussés à un certain degré étaient l'apanage d'une classe particulière, mais je vois bien aujourd'hui que personne ne pourrait vous disputer la palme ; il faut que votre modestie se prépare à une nouvelle épreuve; vous vous expliquerez devant ces dames.

Quand ils arrivèrent à Prébois, la comtesse et la jeune fille les attendaient.

— Je vous présente, dit-il, un Machiavel d'un nouveau genre.

Il entama une dénonciation en règle; on l'écouta sans étonnement.

— Je l'avais deviné, dit la comtesse.

— Et moi aussi, ajouta Adrienne.

Il fallut qu'il subît les félicitations et les éloges, qu'il écoutait en rougissant, confus, comme s'il avait été pris en flagrant délit de mauvaise action.

— A propos, dit la comtesse à son mari, j'oubliais de vous dire qu'il est arrivé une lettre pour vous.

Le comte lut la missive avec l'expression du désappointement et de l'irritation.

— C'est, dit-il, ce faquin de Blaviac qui me répond avec une froideur voisine de l'impertinence; il me rend ma parole et me fait entendre que les événements qui ont passé sur notre projet ne permettent plus d'y penser.

— Ah! tant mieux, s'écria Adrienne.

— Vraiment! cela te fait plaisir? dit la comtesse.

Et elle fixa sur sa fille un regard observateur sous lequel celle-ci se sentit rougir. Quelques instants après elle l'entraîna dans une allée de marronniers et eut avec elle un long entretien; elle revint seule, échangea quelques mots avec son mari et prit Marcel à part.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai un renseignement à vous demander sur la manière de se rendre à Fribourg. Une de mes parentes, chassée de son cloître pendant la Révolution, est allée demander

asile à un couvent de cette ville et en est devenue supérieure. Je compte lui confier ma fille.

— Quoi! M^^^ Adrienne prendrait le voile?

— Que voulez-vous qu'elle fasse? Une triste perspective attend les jeunes filles pauvres dans le monde; elle échappera ainsi à bien des déceptions.

— Et vous croyez qu'elle a du goût pour la vie religieuse?

— Je n'en suis pas sûre; mais elle a de la raison et du courage, elle s'y résignera.

— Oh! madame la comtesse, comment avez-vous pu vous arrêter cette pensée d'ensevelir dans la solitude du cloître cette beauté admirable, ce cœur et cette intelligence qui font 'de W^^ Adrienne une jeune fille accomplie? Ce serait épouvantable; non, cela n'est pas, cela ne peut être.

Il prononça ces paroles avec feu ; comme M"® de Mauny restait silencieuse, il reprit d'une voix profondément troublée, et comme faisant violence à sa timidité :

— Madame la comtesse, si un honnête homme, plus riche de dévouement que d'aïeux, se chargeait de son bonheur?

— Encore faudrait-il qu'il s'expliquât.

Marcel s'expliqua en effet et avec une émouvante éloquence. La comtesse Técoutait sans surprise, l'encourageant d'un sourire bienveillant.

Quelque temps après, ils étaient réunis tous ensemble autour de la table de la salle à manger. Une douce gaieté présidait au re-

pas; le rayonnement du bonheur se voyait sur tous les fronts. Le comte, oubliant ses rêves de grandeur, n'avait plus besoin de faire appel aux caprices ambitieux de son imagination pour envisager l'avenir sous un riant aspect. Gomme il exprimait le regret de marier sa fille sans dot :

— Détrompez- vous, repartit la comtesse, Adrienne a une dot; c'est ce diamant qu'elle conservera toujours précieusement. Il lui rappellera le culte qu'elle doit à son mari et évoquera un souvenir qui sera pour le foyer un élément de courage et de bonheur.

Le mariage ne tarda pas à s'accomplir; Marcel, dont le nom acquit de jour en jour un plus vif éclat dans la science, devint riche. Il se servit de sa fortune pour répandre le bien autour de lui. Fier de sa femme, il se plaisait à parer sa beauté et lui composa un écrin en harmonie avec le rang qu'elle occupait dans le monde. Mais parmi ces bijoux, la place d'honneur appartenait au diamant de verre; souvent elle prenait plaisir à le contempler d'un regard attendri.

Marcel mourut respecté et honoré de tous ; sa veuve voua un culte sacré à sa mémoire, et, plus tard, quand elle maria la fille qu'il lui avait laissée, elle lui dit :

— Jeté confie le talisman de la famille; aucun trésor ne saurait égaler celui-là ; c'est le symbole de la tradition que chaque génération doit transmettre pieu-

sèment à la suivante; c'est un titre de noblesse qui doit flatter ton orgueil à l'égal des plus antiques parchemins ; qu'il passe de main en main pour entretenir dans les cœurs la flamme sacrée de l'honneur et du dévouement.

Louis COLLAS.

BOBINO

En ce lemps-là, — il y a quinze ou seize ans déjà, — quelques poètes chevelus avaient pris l'habitude de se promener, à la mode péripatéticienne, par les belles soirées d'été, dans les allées du Luxembourg. Ils y causaient entre eux d'art et de littérature, se disaient à demi-voix leurs vers les plus récents et assistaient à l'éclosion des premières étoiles, tandis qu'au loin, dans la profondeur des quinconces, éclatait le mélancolique accord des tambours et des clairons qui sonnaient la retraite. Les jeunes amis restaient le plus tard possible dans le beau jardin, à contempler les astres et à réciter des odes ou des sonnets, dans le parfum des fleurs exhalé par la nuit. Mais enfin les soldats du poste du Sénat, — c'étaient souvent des voltigeurs de la garde, dont on ne voyait dans l'ombre que les guêtres blanches et les passementeries jaunes, — chassaient devant eux les retardataires en criant : a On va fermer ! » et les rimeurs, sortant du Luxembourg par la porte de la rue de Fleurus, se réfugiaient autour des tables du café de Bobino.

Car Bobino, ou, pour parler plus officiellement, le théâtredu-Luxembourg, existait encore à cette époque, et pour quelques-uns d'entre nous, pour les Parisiens, c'était un souvenir d'enfance. Quant à nous personnellement, nous en avons fait jadis nos galeries, du temps que notre famille logeait rue de Madame et que nous étions un externe fort médiocrement noté du lycée Saint-Louis. Ce fut dans cet humble établissement, que fréquen-

taient seulement quelques étudiants et les petits bourgeois du quartier, que nous nous initiâmes aux beautés de l'ancien mélodrame en trois actes, depuis longtemps abandonné par les autres scènes, mais auquel Bobino était resté fidèle, et du dramevaudeville, genre également aboli, bien qu'un peu moins antédiluvien. Heureux âge de naïveté littéraire où nous nous régaliions de la prose des Ducange et des Caignez, où nous goûtions les couplets des frères Gogniard ! Est-ce bien le critique actuel de la Patrie qui a passé de si charmantes soirées à voir jouer II y a seize ans, le Mauvais gars et les Mystères de l'Eté ?

Le directeur et le principal acteur de Bobino s'appelait Gaspari. Cet artiste, qui fait à présent partie de la troupe de l'Ambigu, était loin d'être sans mérite, et son nom triomphait sur l'affiche à côté de celui de M'^^ Gaspari, jeune et aimable comédienne dont nous ignorons le sort. Mais que sont devenus tous les autres ? Il est mort, le pauvre Detrogès, toujours chargé dans les vaudevilles des rôles de père-dindon ou de mari encornifistibulé. Une légende prétendait que Detrogès était un riche bourgeois emporté par la passion du théâtre, et qu'au lieu de recevoir de grandes tapes sur le ventre et de passer sa tête par un œil-de-bœuf surmonté d'un massacre de cerf, pour surprendre le

jeune premier aux pieds de sa femme, le malheureux aurait pu vivre honnêtement de ses revenus, avec du linge plein ses armoires et du vin vieillissant dans sa cave. Mais il paraît que cette victime des planches aimait mieux se faire couvrir de huées et d'écorces d'oranges par les étudiants en gaîté, entassés avec des danseuses de Bullier dans les petites loges de Bobino. Quant au bas-comique, CoUeuille, qui jouait les Lassagne, — jardiniers en bas chinés, domestiques avec le plumeau sous le bras, pioupious

coiffés du shako en arrière, — il est le frère aîné de cet excellent M. GoUeuille, régisseur de la scène à l'Académie de musique, qui, les soirs de « premières » à l'Opéra, proclame, si correct devant le rideau baissé, les noms des librettistes, du maestro, des décorateurs et du dessinateur des costumes. Mais quelle a été la destinée des autres? Où est le joli Saverny, véritable type de l' amoureux en sucre, dont nous trouvions irrésistibles les petites moustaches noires et les beaux pantalons blancs? Où est Emma-Rose, la délicieuse Emma-Rose, qui a fait battre le cœur de tous les rhétoriciens de notre génération ? Hélas ! où s'engloutissent les vieilles lunes? Où sont les neiges d'antan ?

Nos parents quittèrent le quartier, et nous n'eûmes plus de rapports avec Bobino que plusieurs années après, quand nous devînmes un habitué du café du théâtre, un membre du petit cénacle de poètes qui achevaient là leurs soirées d'été. Bobino avait changé comme nous. Maintenant on y jouait des revues, dues à la plume féconde de feu Saint-Agnan Gholer, où des petites femmes montraient leurs jambes et chantaient des rondeaux au verjus. Nous avions perdu, en matière

de Spectacle, notre innocence d'autrefois. L'ancien collégien en souliers à cordons et en pantalons trop courts était devenu un jeune romantique de la dernière heure, qui portait des gilets de velours noir boutonnés jusqu'au menton et laissait tomber sur son collet une chevelure suffisamment mérovingienne. Vous comprenez bien qu'un gaillard qui savait par cœur tout Baudelaire et tout Théophile Gautier et qui grossissait dans l'ombre le manuscrit de son premier volume de vers, se souciait assez peu des couplets de facture de Gave T eau ! ou de Cocher^ à Bobino ! pièces qui furent néanmoins plusieurs fois centenaires. Il en est

un pourtant, un couplet de Gare ĩeau ! qui s'est gravé dans notre mémoire en caractères ineffaçables, et qui avait un tel succès que tous les spectateurs le fredonnaient, en venant se rafraîchir dans les entr'actes, près de la table des poètes.

Voici ce couplet dans son intégralité : •

Il a tant plu Qu'on ne sait plus Dans quel mois il a le plus plu.

C'est superflu ; Mais, au surplus, S'il eût moins plu, Ça m'eût plus plu.

Ce refrain fantaisiste, qui satisfaisait notre impérieux besoin de rimes riches et de belles assonances, n'était-il pas fait pour nous séduire ?

Le pauvre Bobino a disparu ! Disparu aussi le café du théâtre oii, par les nuits de juin fourmillantes d'étoiles, nous avons vécu de si douces heures avec

nos amis, alors pleins de rêves et d'illusions comme nous !

Le vieux Paris n'est plus ; la forme d'une ville Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel !

Qu'il nous soit permis du moins de donner un souvenir ému à ce coin de Paris où la flânerie nous mène encore bien souvent et que nous ne revoyons jamais sans qu'il nous monte au cerveau un cordial effluve de jeunesse.

Une fois la grille du Luxembourg fermée, ce bout de la rue de Fleurus devenait une sorte d'impasse très silencieuse, car elle ne menait plus nulle part et il n'y passait point de voitures, et très gaie, grâce à deux cafés lumineux, avec leurs tables en plein vent, sous des arbres grêles. Les poètes avaient adopté les premiers cet

endroit intime, oii le moindre vent qui soufflait apportait la fraîche odeur du jardin nocturne. Attirés par eux, beaucoup d'autres y vinrent, tous plus ou moins littérateurs, artistes. Ils s'y livraient à de longues causeries, seulement interrompues par la sortie du public de Bobino pendant les entr'actes, ou quelquefois par la collecte d'un guitariste bohème, avec de longs cheveux gris sous un vieux feutre, qui faisait le tour des groupes de consommateurs, en agitant trois ou quatre sous dans un gobelet d'étain.

C'est là que nous avons vu pour la première fois celui qui n'était alors que l'auteur des Amoureuses^ Alphonse Daudet, avec son joli et fin profil de chèvre sous sa chevelure embroussaillée ; Léon Valade, le rare et charmant poète de A mi-côte; et Paul Arène, et Jean Aicard^ — car la conquête de Paris par les

gens du Midi commençait déjà. — André Gill y parut aussi (hélas! pauvre Yorik!), dans son auréole de caricaturiste politique, André Gill, beau blond à la moustache conquérante, qui ressemblait alors au portrait de Van Dick par lui-même, qui est au Louvre. Célèbre déjà, Gill avait une vanité pleine de bonhomie^ dont il riait tout le premier. Un jour, il nous raconta qu'il était allé voir, nous ne savons plus pour quelle affaire, Timothée Trimm, alors dans toute sa gloire populaire, avec qui il espérait traiter de puissance à puissance.

André Gill arrive et frappe à la porte :

— Qui est là? demande une voix impatiente.

— André Gill.

— Connais pas.

— Vous êtes le seul! répond le dessinateur sans se troubler; et il part pour ne plus revenir.

Hélas ! beaucoup sont morts de tous ces joyeux camarades, connus par nous au café de Bobino ! Charles Bataille, sourd et exalté, qui avait publié des vers et des romans, qui avait fait représenter plusieurs pièces et que nous considérions comme un grand homme ; Glatigny, le comédien-rimeur, sorte de Gringoire moderne vêtu de l'habit bleu à boutons de métal avec lequel il avait joué en province le rôle du père dSiUs Héloïse Paranquety et qui venait nous réciter quelques strophes avant de partir pour une nouvelle tournée ; et ce pauvre Jean du Boys, mort fou, du Boys qui, manquant de feu en hiver, allait écrire sa « copie » dans un fauteuil d'orchestre de l'Odéon, les jours de spectacle classique, pour avoir chaud et être tranquille ! Et d'autres encore, qui n'ont pas même eu le temps de faire un peu de bruit autour de leur nom.

Les frères Gros, — les Gros, comme nous disions, — comptaient parmi les plus fildèles habitués. Il y avait d'abord le docteur Antoine Gros, médecin et poète, qui percutait tout le monde avec le plessimètre de Piorry, et le statuaire Henri Gros, l'auteur des belles cires polychromes que vous voyez à tous les salons. « Antoine ausculte et Henri sculpte », disait un triolet de- Valade; et il y avait aussi leur frère, Gharles Gros, qui inventa depuis lors le « Monologue », mais que nous ne connaissions dans ce temps-là que pour un fin poète et un savant excentrique, cherchant un procédé de fabrication du diamant, comme le Van Glaës de Balzac, et un moyen de communication interastrale.

Avec les Gros venait l'étrange Gabaner, pauvre diable plein de fierté et de conviction, mort récemment. Parfois Gabaner nous

entraînait tous dans quelque atelier de peintre du voisinage et s'installait devant une vieille épinette pour nous jouer sa fameuse composition : le Pâté. Les paroles et la musique, dont il était l'auteur, devaient exprimer la satisfaction grave et recueillie d'un homme très gourmand qui vient de nianger un bon pâté, et nous nous rappelons encore les deux premiers couplets :

Ah ! décidément, ce pâté Est délicieux. De ma vie Je n'en ai, je le certifie, Mangé qui fût mieux apprêté.

Allez faire A la pâtissière Mon sincère compHment.

Excellent ! excellent !

Le dernier que l'on m'apporta Était aussi 1res bon, sans doute ;

Très bon ! et surtout la croûte ; Mais j'aime bien mieux celui-là.

Allez faire A la pâtissière Mon sincère compliment.

Excellent ! excellent !

Sur ces vers d'une folle platitude, Cabaner avait composé un air à porter le diable en terre, une mélodie plus solennelle qu'une fugue de Bach ; et il la chantait avec une gravité d'aliéné dont le comique était irrésistible. Nous ignorons ce qu'est devenu cet être falot, qui tint longtemps le piano dans un minuscule café-concert de l'avenue de la Mothe-Piquet ; mais ses haillons portés avec décence, son terrible accent montalbanais et son visage de Christ conservé dans l'esprit-de-vin ne sortiront jamais de notre esprit, et nous ne croyons pas qu'une créature aussi fantastique

soit jamais sortie du cerveau d'Hoffmann, d'Edgar Poë ou d'Achim d'Arnim.

Des gens mieux équilibrés que l'auteur du Pâté s'asseyaient d'ailleurs sur les banquettes de velours fané de café de Bobino. Sans parler des politiciens de l'avenir, qui ont plus ou moins bien tourné, — nommons seulement M. Andrieux, l'ex- préfet de police, et le malheureux Vermersch, — nous avons vu défiler dans ce coin perdu de la rive gauche un bon nombre des célébrités d'aujourd'hui, et nous y avons formé de précieuses et sûres amitiés. On nous pardonnera donc de nous être attardé à ces anciens et chers souvenirs.

François GOPPEE.

MŒURS PARISIENNES

Samedi, soir de paye. Dans cette fin de journée, qui est en même temps une fin de semaine, on sent déjà le dimanche arriver. Tout le long du- faubourg, ce sont des cris, des appels, des poussées à la porte des caba- .rets. Parmi cette foule d'ouvriers qui déborde du trottoir et suit la grande chaussée en pente, une petite ombre se hâte furtivement, remontant le faubourg en sens inverse. Ser- rée dans un châle trop mince, sa petite figure hâve encadrée d'un bonnet trop grand, elle a l'air honteux, misérable, et si inquiet. Où va-t-elle? Qu'est-ce qu'elle cherche?... Dans sa démarche pressée, dans son regard fixe qui semble la faire aller plus vite encore, il y a cette phrase anxieuse : « Pourvu que j'arrive à temps !... » Sur sa route on se retourne, on ricane. Tous ces ou- vriers la connaissent, et, en passant, accueillent sa laideur d'un

affreux surnom: ♦ « Tiens! le singe... Le singe à Valentin qui va chercher son homme. » Et ils l'excitent: a Kss... kss... Trouvera, trouvera pas... » Sans rien entendre, elle va, elle va, oppressée, haletante, car cette rue qui mène aux barrières est bien dure à monter.

Enfin la voilà arrivée. C'est tout en haut du faubourg, au coin des boulevards extérieurs. Une grande usine... On est en train de fermer les portes. La vapeur des machines, abandonnée au ruisseau, siffle et s'échappe avec un bruit de locomotive à l'arrêt. Un peu de fumée monte encore des hautes cheminées, et l'atmosphère chaude, qui flotte au-dessus des bâtiments déserts, semble la respiration, l'haleine même du travail qui vient de finir. Tout est éteint. Une seule petite lumière brille encore au rez-de-chaussée, derrière un grillage, c'est la lampe du caissier. Voici qu'elle disparaît, juste au moment où la femme arrive. Allons! C'est trop tard. La paye est finie... Gomment va-t-elle faire maintenant? Où le trouver pour lui arracher sa semaine, l'empêcher de la boire?... On a tant besoin d'argent à la maison ! Les enfants n'ont plus de bas. Le boulanger n'est pas payé... Elle reste affaissée sur une borne, regardant vaguement dans la nuit, n'ayant plus la force de bouger.

Les cabarets du faubourg débordent de bruit et de lumière. Toute la vie des fabriques silencieuses s'est répandue dans les bouges. A travers les vitres troubles où les bouteilles rangées mêlent leurs couleurs fausses, le vert vénéneux des absinthes, le rose des bitters, les paillettes d'or des eaux-de-vie de Dantzick, des cris, des chants, des chocs de verres viennent jusque dans la rue avec le tintement de l'argent jeté au comptoir par des mains noires encore de l'avoir gagné... Les bras lassés s'accourent sur

les tables, immobiUsés par l'abrutissement de la fatigue ; et, dans-

la chaleur malsaine de l'endroit, tous ces misérables oublient qu'il n'y a pas de feu au logis, et que les femmes et les enfants ont froid...

Devant ces fenêtres basses, seules allumées dans les rues désertes, une petite ombre passe et repasse craintivement... Cherche, cherche, pauvre singe... Elle va d'un cabaret à l'autre, se penche, essuie un coin de vitre avec son châle, regarde, puis repart, .toujours inquiète, fiévreuse... Tout à coup, elle tressaille. Son Valentin est là, en face d'elle. Un grand diable, ma foi! bien découpé dans sa blouse blanche, fier de ses cheveux frisés et de sa tournure d'ouvrier beau garçon. On fentoure, on fécoule. Il parle si bien, et puis c'est lui qui paie... Pendant ce temps le pauvre singe est là dehors qui grelotte, collant sa figure aux carreaux où dans un grand rayon de gaz la table de son ivrogne se reflète, chargée de bouteilles et de verres, avec les faces égayées qui l'entourent.

Dans la vitre, la femme a l'air d'être assise au milieu d'eux, comme un reproche, un remords vivant... Mais Valentin ne la voit pas. Pris, perdu dans ces interminables discussions de cabaret, renouvelées à chaque verre et pernicioises pour la raison presque autant que ces vins frelatés, il ne voit pas cette petite mine tirée, pâle, qui lui fait signe derrière les carreaux, ces yeux tristes qui cherchent les siens... Elle, de son côté, n'ose pas entrer. Venir le chercher là devant les camarades, ce serait lui faire affront. Encore si elle était jolie, mais elle est si laide...

Ah ! comme elle était fraîche et gentille, quand ils

se sont connus, il y a dix ans. Tous les matins lorsqu'il partait à son travail, il la rencontrait allant au sien, pauvre, mais parant honnêtement sa misère ; coquette à la façon de cet étrange Paris oii l'on vend des rubans et des fleurs sous les voûtes noires des portes cochères. Ils se sont aimés tout de suite en croisant leurs regards ; mais comme ils n'avaient pas d'argent, il leur a fallu attendre bien longtemps avant de se marier. Enfm la mère du garçon a donné un matelas de son lit, la mère de la fille en a fait autant; et puis, comme la petite était très aimée, il y a eu une collecte à l'atelier et leur ménage s'est trouvé monté.

La robe de noce prêtée par une amie, le voile loué chez un coiffeur, ils sont partis un matin, à pied, par les rues, pour se marier. A l'église il a fallu attendre la fin des messes d'enterrement, attendre aussi à la mairie pour laisser passer les mariages riches... Alors il l'a emmenée en haut du faubourg, dans une chambre carrelée et triste, au fond d'un long couloir plein d'autres chambres bruyantes, sales, querelleuses. C'était à dégoûter d'avance du ménage ! Aussi leur bonheur n'a pas duré longtemps. A force de vivre avec des ivrognes, lui s'est mis à boire comme eux. Elle, en voyant pleurer les femmes, a perdu tout son courage; et pendant qu'il était au cabaret, elle passait tout son temps chez les voisines, apathique, humiliée, berçant d'interminables plaintes l'enfant qu'elle tenait sur ses bras. C'est comme cela qu'elle est devenue si laide, et que cet affreux surnom de « singe » lui a été donné dans les ateliers.

La petite ombre est toujours là, qui va et vient devant les vitres. On l'entend marcher lentement dans la boue du trottoir, et tousser d'une grosse toux creuse, car la soirée est pluvieuse et froide... Combien de temps va-t-elle attendre? Deux ou trois fois

déjà elle a posé la main sur le bouton de la porte, mais sans oser ouvrir. A la fin, pourtant, l'idée que les enfants n'ont rien pour manger lui tient lieu de courage. Elle entre... Mais, à peine le seuil franchi, un immense éclat de rire l'arrête court. « Valentin, v'ia le singe!... » Elle est bien laide, en effet, avec ses loques qui ruissellent de pluie, toutes les pâleurs de l'attente et de la fatigue sur les joues...

a Valentin, v'ia le singe! » Tremblante, interdite, la pauvre femme reste sans bouger. Lui, s'est levé, furieux. Gomment ! elle a osé venir le chercher là, l'humiler devant les camarades... Attends, attends... tu vas voir... Et terrible, le poing fermé, Valentin s'élance. La malheureuse se sauve en courant, au milieu des huées. Il franchit la porte derrière elle, fait deux bonds et la ratrape au tournant de la rue... Tout est noir, personne ne passe. Ah! pauvre singe...

Eh bien ! non... Loin des camarades, l'ouvrier parisien n'est pas méchant. Une fois seul en face d'elle, le voilà faible, soumis, presque repentant. Maintenant ils s'en vont tous deux, bras dessus bras dessous, et pendant qu'ils s'éloignent, c'est la voix de la femme qu'on entend s'élever dans la nuit, furieuse, plaintive, enrouée de larmes... Le singe prend sa revanche.

Alphonse DAUDET.

FANTAISIE HUMORISTIQUE

« Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme,
c'est le chien. »

(Chariet.)

— Allons, maître Pogg ! restez tranquille et dormez... tout de suite.

Et Pogg, qui est un chien intelligent, devine que son maître veut travailler, et cessant aussitôt de jouer, il se couche devant l'âtre, les pattes sur le garde-feu comme pour se les chauffer ; puis, peu à peu s'endort du sommeil du juste, et, au bout de quelques minutes, se met à ronfler. Car il ronfle maître Pogg, tout comme une grande personne... qui ronflerait. Ce n'est pas qu'il ait la conscience troublée, non, c'est la structure de son museau qui en est cause; son museau est camard.

On n'est pas d'accord sur sa véritable race, les uns prétendent que c'est un carlin^ un mopse, les autres, un doffue de petite taille ou un terrier; je laisse dire, je ne m'y connais pas, mais je suis certain, moi, qu'il est de la race des chiens en porcelaine de Saxe qu'on voit aux devantures des marchands de faïences et de

cristaux; race que ni Buffon, ni Toussenel n'ont classée, peut-être.

Quoi qu'il en soit, Pogg a le poil court, sa robe est fauve clair, régulièrement nuancée de noir sur le dos, nuance qui se prolonge jusqu'au bout de la queue, laquelle, forte et roulée sur elle-même, forme un cercle parfait. La tête est ronde, noire dessus, au toucher elle est douce comme du velours ; deux bons gros yeux ronds, à fleur de tête, remplissent tout l'orbite, et sont surmontés d'une espèce de sourcil formé par la peau très mobile du front qui, à la moindre émotion, se contracte en nombreux petits plis. Le museau est également noir, mais cette teinte va en se dégradant sous le menton et vers les oreilles pour se fondre dans le

fauve du cou, oii un grain... de beauté, merveilleusement noir, se détache en vigueur. Enfin, quand on met une étoffe blanche sur cette tête, on a la figure ridée d'un vieux Kroumir.

Tel est mon chien; qui n'est pas ordinaire, puisqu'à sa vue l'on s'arrête et que l'on s'écrit : «. Dieu ! qu'il est beau! » ou : « Fi! la vilaine bête! » Tout comme dans l'espèce humaine on voit des femmes trouver les hommes beaux ou laids, selon leur goût... ou le point de vue auquel elles se placent.

Il va sans dire que moi je trouve mon chien très beau, et si je le trouve ainsi, c'est qu'il est intelligent et bon. Ajoutez à ces deux qualités essentielles, la douceur, l'obéissance, la grâce même, et vous serez obligé de convenir avec moi que c'est un chien rare.

En effet l'espèce est rare, car ceux qui se livrent à la traite des chiens, ont le soin de tuer les femelles quand une portée vient au monde. De cette façon, ils empêchent la reproduction, conservent à cette race

sa rareté et vendent alors chaque mâle de cinq cents à quinze cents francs, pièce. C'est un autre moyen de se faire trois mille francs de rente en élevant des... chiens.

Or, j'ai vu naître Pogg, je l'ai vu à la mamelle, puis grandir et prendre ses premières forces à la campagne. C'est donc un rural et non un citadin, le calme des champs l'enivre, le bruit des villes Teffraye. A six semaines, au sortir de nourrice, il entra chez moi plein de vie et de santé, joueur, gai et rageur comme tout jeune chien. Aussitôt, j'ai commencé son éducation , patiemment, méthodiquement, comme on doit faire pour un enfant; et, aujourd'hui qu'il a dix mois, Pogg est un chien déjà très instruit, très savant. Il ne fait pas encore ma partie de dominos, mais cela vien-

dra avec le temps. En attendant, il donne les pattes de devant, de derrière ; il rapporte, s'assoit, fait le beau, marche sur deux pattes, demande à sortir, à rentrer... Bref il parle, nous causons, et nous nous comprenons très bien.

Quand je lui adresse la parole, il me regarde, porte sa petite tête à droite, dresse les oreilles et écoute. Si c'est une bonne parole que je lui dis, ses oreilles se renversent en arrière, sa petite tête plissée devient lisse, ses bons yeux se ferment à demi, sa queue, ce balancier du sentiment, s'agite gaîment ; il se lève sur ses pattes de derrière, met délicatement celles de devant sur mon genou et, content, il attend. Si je le gronde, au contraire, il baisse la tête en plissant le front, je n'aperçois plus alors que le blanc de son œil malin, ses oreilles et sa queue tombent, et, l'air contrit, il se couche à mes pieds.

A table, il mange avec nous, il a sa chaise. Si, en causant, nous l'oublions, il pose, sans japper, une

patte sur mon bras lentement, en arrondissant le geste, comme pour me dire : « Tu sais ; je suis là, ne m'oublie pas. » Si le morceau qu'il convoite est savoureux, on aperçoit un petit bout de sa langue passer à gauche entre ses babines. Si je suis gai, il saute, il gambade ; si je suis triste ou absorbé dans une pensée quelconque, il reste couché près de moi et me lance, à chaque instant, un doux regard interrogateur.

Jamais de bruit, jamais d'aboiements que lorsque le timbre de la porte résonne. Encore n'aboie-t-il pas fort, mais à mi-voix pour avertir seulement. Si le visiteur lui est inconnu, il se rapproche de moi, et grogne sans montrer les crocs ; je le caresse, alors il fait vite connaissance et est le premier à chercher à jouer.

Bref, il est parfait, je l'aime, c'est mon enfant. Et quel enfant! pas grognon, pas méchant, pas criard, propre et mangeant de tout, aussi bien du gigot que des prunes, du raisin que du pain ; et cela sans renverser son assiette, sans faire une tache à la nappe.

En vérité, en vérité je vous le dis, il n'y a pas d'enfant aussi sage que lui; et plus tard il sera comme il est aujourd'hui, aussi bon, aussi bien élevé, aussi peu dépensier. Il ne me coûtera toujours que 10 francs par an pour avoir le droit de porter le titre de... chien français, et 10 francs pour son harnais, plus la nourriture ... qui est minime. Tandis qu'un enfant ! ah ! un enfant ce sera tout autre chose. Après la première culotte : l'école, le collège, les carottes que l'on tire à papa pendant le service militaire... obligatoire, la vie de polichinelle que les jeunes gens mènent de dix-huit à... vingt-cinq ans (?), c'est-à-dire les ennuis, les chagrins et quelquefois le déshonneur pour les parents.

MON CMEN. 151

Du côté de mon chien au contraire, aucun souci. Jamais Pogg ne traînera mon nom dans la boue, jamais il ne croquera son patrimoine avec une Gora -Pearl ou une Gascadette au Grand-Seize ou aux Folies- Bergère, jamais une guerre ne l'enlèvera à mon affection, jamais il ne passera les nuits à perdre sa santé et mes écus dans ces tripots enfumés qu'on nomme cercles, jamais il ne parlera l'argot des courses ou des coulisses, jamais il ne lira iVa/ia, jamais il n'épousera. . . devant le maire et le curé (s'il croit à Dieu) une hétaïre de ruisseau, enfin et surtout jamais il ne souhaitera ma mort pour avoir plus tôt mon héritage.

Si j'ai la moindre bonté pour lui, il m'en sera reconnaissant; tandis que mon fils, pour qui j'aurai travaillé, que j'aurai comblé du nécessaire «c plus souvent même du superflu, ne me saura gré de rien. Et si, voyant qu'il abuse, je lui fais une observation, ce cher fils me traitera de... gâteux. Pour lui, je ne serai plus le père, mais seulement le banquier donné par la nature; de mon affection, de, mes conseils il n'aura que faire, ce seront mes écus, mes écus seuls qu'il lui faudra.

Décidément le respect de la famille étant mort, je préfère posséder un chien que d'avoir un enfant. C'est être égoïste, dira-t-on. Peut-être, mais je connais trop les hommes et les choses ; voilà mon excuse. D'ailleurs Toussenel a dit avant moi : « Plus on apprend à connaître l'homme et plus on apprend à estimer le chien. » Et Toussenel est un sage qui a pourtant vécu à une époque meilleure que la nôtre. Or, jadis quand il écrivait cela, il ne pensait pas que, plus tard, aujourd'hui, il vivrait heureux, entouré de ses livres et de son chien, son meilleur ami : le penseur honnête et bon est devenu le philosophe un peu sceptique que nous con-

naissons et que nous rencontrons trop rarement maintenant.

Cette pensée de Toussenel est surtout très profonde •et très juste pour l'homme, car je dois avouer que l'enfant— lorsqu'il est bon — donne à ses parents des joies sans égales; de plus il fournit plus tard des défenseurs à la patrie, ce qui est à considérer. Mais, transportez cet enfant dans la vie, mettez-le en contact avec d'autres hommes, quand lui-même est homme, c'est-à-dire perdu pour le père et la mère, et Toussenel, encore une fois, a pleinement raison, le chien est plus estimable. En effet, la seule pensée du chien, son seul besoin réel, son unique passion, c'est l'affection; il est le véritable prototype de l'amitié sûre et dévouée, ja-

mais il ne trahit son maître qui est son ami, tandis que l'homme !... Et certes j'aime mieux la langue un peu rugueuse du chien qui me lèche la main, que la langue douceuse du faux ami qui flatte mon amour-propre ou mes passions; le premier est sincère, le second est intéressé. Mon chien sera le gardien vigilant, le défenseur héroïque de ma propriété, de mon honneur, tandis que, souvent, mon ami voudra me prendre l'un... et l'autre.

Le chien vit tellement de la vie de son maître, que peu à peu il s'identifie à lui, il prend ses poses de tête, sa façon de regarder, parfois ses allures, et un œil observateur finit par trouver une ressemblance entre l'homme et la bête. C'est sans doute de cette identification qu'est née la race des bouledogues, ces chiens à figure refrognée qui ressemblent à tant de gens que nous connaissons. C'est une question que je renvoie à de plus savants que moi !

Enfin, et comme dernier argument en faveur de ce bon animal; avec le temps, que la fortune vous ait

trahi, ou que la vieillesse soit arrivée, les amis s'éloignent petit à petit, le vide se fait lentement autour de soi, on reste seul. Seul? Non, le chien, l'unique ami fidèle est là qui vous comprend, vous parle, vous sourit, vous console d'un regard, vous reconforte d'une gambade; et quand la mort frappe à votre porte, qui suit quelquefois seul votre cercueil au dernier asile? Lui, toujours lui. C'est le convoi du pauvre, ce tableau si simple et si touchant que tout Paris connaît. Et, la tombe comblée, le chien pleure, hurle lamentablement et meurt souvent sur le tumulus de son maître...

De combien d'amis, et, disons plus, de combien de femmes légitimes — de celles qui ont juré fidélité à leur mari — peut-on en

dire autant??? Ne cherchons pas, le résultat compterait trop peu de chiffres.

Décidément le pioupiou deCharlet avait bien raison : (c Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien.»

Ernest DETRE.

COMMENT MON AMI Z... S'EST MARIÉ

J'avais toujours dit à Z... : Tu te feras pincer! Mais lui me répondait invariablement :

— Ça me connaît ! avec de l'expérience, il n'en coûte rien de faire la cour aux femmes.

•^ Celui qui joue avec le feu, finira un jour par se brûler, c'est fatal !

— Bah ! me répliquait-il en souriant, il en coûte si peu et on leur fait tant de plaisir ; quel inconvénient y a-t-il à dire à une femme qu'elle est jolie ; à lui tenir de doux propos? quel grand malheur pour moi, je te prie, parce que j'aurai joué l'amant épris des clairs du lune, des horizons lointains, des mélodies de Schubert avec une femme blonde, romanesque, qui rêve l'union des âmes, parce que, mariée, elle n'a pas encore rencontré l'union des corps rêvée ! Que pourrait-il bien m'arriver pour avoir été sémillant avec la brune aux yeux ardents ? En fait de système sur les femmes, j'en pratique un d'une simplicité bibUque.

Le voici : aimer toutes les femmes jolies ; flirter avec celle-ci parce qu'elle a une chevelure de Madeleine ; chérir celle-là parce

que sa bouche sourit constamment ; adorer cette autre parce que ses joues sont

duveteuses comme les pêches; languir d'amour auprès d'une jeune fille qui sent pointer la crise du cœur ; me montrer follement passionné de cette vierge au sang chaud, aux yeux de firmament qui promet d'être une fille à la Rubens; m'extasier devant la gorge scutiforme de M^m ^ e G. ; jouer l'indifférent auprès de la séduisante Olga de... parce qu'il est de mode de l'adorer ; folâtrer avec les rieuses et même pleurer, s'il le faut, avec les incomprises.

Tu le vois, je suis les sentiers battus. Bien vu par toutes j'attrape des bribes d'amour par ci, et je fais ça et là de petites études nullement dénuées d'intérêt. En un mot, je réussis quelquefois et je m'amuse toujours.

Par ce temps de politique débraillée, de démocratie vineuse et alcoolisée, il n'y a guère que la politique des femmes qui soit digne d'études. Aussi, je m'y lance à cœur et à corps perdus, — sans compter qu'on attrape quelquefois de bonnes places qu'on échange pour de pires, souvent pour de meilleures.

Et c'est à l'heure oii l'on se trouve en disponibilité que les plus séduisants postes apparaissent.

Voilà, en résumé les raisons que me faisait valoir mon ami Z...; et il continuait son rôle de don Juan.

Gomme tous les hommes à bonnes fortunes, Z... avait déclaré qu'il ne se marierait jamais. Il me rappelait un grand chasseur de mes amis qui n'a jamais voulu avoir de chasse à lui, disant que ses nombreuses relations lui permettaient de varier ses chasses

sur les terres de ses connaissances sans avoir les charges et les ennuis d'une propriété à surveiller.

Z... touchait à la quarantaine et ses succès étaient

GOMMENT MON AMI Z... S*EST MARIE

loin de diminuer. Je m'étais trompé ; et certes, il connaissait à fond le code féminin.

Un matin, je le vis arriver... Il n'était point consterné ; mais il paraissait moins gai et surtout moins sûr de lui-même qu'à l'ordinaire.

— Est-ce une blonde ou une brune? lui demandai-je en riant.

— Blonde, mon ami.

Mais il dit cela d'une façon si peu enthousiaste, que je le regardai vivement.

— Serait-elle farouche, la nouvelle beauté?

— Non, hélas ! mais viens déjeuner et je te conterai cela.

Il se passait quelque chose évidemment.

Nous allâmes chez Brébant. Je ne voulais pas le questionner, quand mon pauvre Z... me jeta ces mots sans crier gare :

— Je me marie !

Il m'aurait dit : Je songe à enlever la sultane Aïssé, que j'aurais été moins surpris. Machinalement, je voulus lui serrer la main.

— Tu avais raison, dit-il en soupirant.

— Mais ton mariage n'est encore qu'en projet?

— Il est irrévocable, murmura-t-il.

— Et tues content?

— Oui et non.

— Ah !

— Écoute, reprit-il, ce que tu avais prévu est arrivé ; je me suis fait pincer et c'est la plus singulière histoire que tu puisses imaginer.

— Tu l'aimes ?

— Oui et non.

— Je ne comprends pas ; personne ne te force la

main, tues majeur... La blonde, puisque blonde il y a, consent-elle à ce mariage?

— Elle le sollicite !

— Ah!

Je réprimai un sourire.

— Il n'y a rien eu, se hâta-t-il d'ajouter.

— Je ne crois rien, lui dis-je, mais raconte-moi les circonstances éminemment graves qui ont dû te pousser à cette détermination; toi, un homme que j'ai connu si incorruptible sur l'article du mariage.

— Tu as prononcé le mot ! eh bien ! j'ai été corrompu !

-^ Entre nous, tu ne l'as pas volé, car tu as assez corrompu dans le passé ! mais explique-toi, afin que je m'associe à ta peine ou à ton bonheur.

Comme s'il se parlait à lui-même, il reprit philosophiquement :

— C'est la peine du talion !

Il alluma un cigare, et, appuyant ses deux coudes sur la table :

— Tu connais Éva de... dont la mère a donné cet hiver un bal blanc qui a fait sensation. Tu la vois encore, cette frêle créature que j'appelais une fille d'Ossian, à cause de sa chevelure, en nimbe d'or, et de ses yeux bleus et profonds comme le ciel le plus bleu. Éva, dont le regard perdu dans l'extase semble aspirer après le ciel ainsi qu'une exilée après sa patrie ! Eh bien, j'ai si bien pris au sérieux mon rôle d'amoureux, d'Antony, en un mot, que...

— Que tu l'aimes réellement?

— Point précisément; mais qu'elle croit à mon amour; et, en fin de compte elle a trouvé en moi son idéal ; dans sa virginale candeur, entraînée par

COMMENT MON AMI Z... S*EST MARIE

son esprit romanesque, elle a mis sa main dans ma main comme dans celle de son fiancé.

— Pauvre enfant! m'écriai-je.

— Oui ! me répondit Z... je suis pris... et par elle ! il n'y a plus moyen de me dédire.

Et, figure-toi que ce mariage s'est conclu de la façon la plus grotesque du monde.

Je flirtais avec Éva comme avec toute autre femme ; et avoue que je n'avais pas trop mal choisi.

Pour elle, j'avais dépouillé tout le scepticisme dont tu me sais capitoné, j'étais assidu auprès d'elle comme un amoureux las du monde et des femmes, je cherchais à lire, dans la nappe bleue de ses yeux, ses désirs les plus intimes ; je ne parlais plus que poésie. Lamartine était pour moi le premier des poètes ; Mozart était l'égal de Dante, je ne comprenais que le mariage des âmes ; en un mot, toute l'épopée des jeunes vierges qui n'ont pas encore aimé, était devenue mon rêve.

Chaque jour je gagnais du terrain dans le cœur de cette chère énamourée d'azur, lorsqu'il y a un mois, on donna une soirée intime.

J'étais ce jour-là /ort enrhumé !

Or, c'est grâce à ce rhume que je me marie dans quinze jours.

Je ne comprenais plus, et j'en étais à me demander comment une jeune fille aussi idéalement romanesque que M^{lle} Éva de... avait pu s'éprendre d'un homme enrhumé. Aucune bizarrerie ne m'étonne ; mais cellelà me confondait, car, mon ami Z... me l'affirmait, c'était à cause de son rhume qu'il se mariait.

o poésie d'Eva, vous aviez donc sombré un instant!

Z... reprit :

— J'étais donc fort enrhumé, mais enrhumé comme un homme du monde ne doit jamais l'être ! J'avais un atroce rhume de cerveau, le plus bête de tous les rhumes. Cent fois, j'avais répété à Éva que je ne comprenais que les femmes comme elle qui vivaient en dehors des choses humaines. Plusieurs fois j'avais serré sa main et, plongeant mes yeux dans ses yeux, je lui avais parlé le langage mystique qu'elle adorait.

Or, ce soir-là, elle se mit au piano.

Tu connais son talent, elle joue avec un sentiment inouï.

Elle préluda par la Valse des Fleurs de Ketterer. Sur sa demande, j'étais demeuré près d'elle, et je tournais les feuillets de la partition.

Apprends les déboires d'un homme enrhumé du cerveau : debout près d'elle, je tournais donc ces feuillets.

Ah ! mon cher ami, quand il t'arrivera d'être enrhumé, ne va jamais dans le monde ! Je me penchais pour redresser un feuillet un peu de travers, lorsqu'une goutte d'eau tomba sur la musique. Avec une rapidité excessive, je pris mon mouchoir et je le passai sur la goutte d'eau pour l'éponger.

Éva me regarda.

Tout son être tressaillit, mais ses doigts couraient, et elle continuait cette valse avec un entrain inaccoutumé.

Tout à coup, nouvelle goutte d'eau !

Mais cette fois, la malencontreuse goutte ne tomba point sur le livret musical, elle tomba... ahl mon ami ! elle tomba sur les épaules radieuses d'Éva, et elle glissa sur sa gorge...

Je ne pouvais l'essuyer comme la précédente!... Honteux, je portai mon mouchoir à ma figure et je me couvris les yeux.

La valse était finie.

Rapidement', pendant qu'on félicitait Éva sur son exécution, je me précipitai dans une embrasure de croisée.

— Maudit rhume ! pensai-je, en songeant à ce qui m'était arrivé.

Soudain, je vis s'avancer vers moi Eva ; les yeux humides, elle me tendit la main.

J'allais balbutier une excuse.

— Ah! me dit-elle, de sa plus douce voix, jamais je ne perdrai le souvenir d'une semblable iari22e/ Elle est là, ajouta-elle, en me montrant son cœur.

Tenez, vous seul me comprenez, prenez ma main, la voulez-vous?

Je portai sa jolie main à mes lèvres. Sa mère s'était approchée.

— N'est-ce pas, que vous la comprenez, la chère mignonne, vous l'aimerez bien 1

Je tenais toujours sa main, mon mouchoir inondé. La mère reprit :

— Il fallait un cœur comme le vôtre pour s'unir au sien.

Je portai de nouveau mon mouchoir à ma figure.

— A demain, ajouta la maman, nous causerons.

Je demeurai tout abasourdi en songeant aux conséquences d'une larme d'homme enrhumé.

Que devais-je faire? J'y suis retourné... et je me marie dans quinze jours. Mon cher ami, méfie-toi des rhumes de cerveau! que de fois.m'a-t-on re-

parlé de cette larme provoquée par le sentiment exquis de Tart
!

Et dire que, pour faire plaisir à Éva, il me faudra quelquefois attraper froid !

Voilà comment mon ami Z... s'est marié.

Charles DIGUET.

MONOLOGUE

Le prendrai-je aujourd'hui? ne le prendrai-je pas?...

Oui... That is the question!... Le baromètre est bas...

Depuis le déjeuner, il marque variable.

Il va pleuvoir tantôt ; la chose est très probable,

Certaine... on peut le dire... Il n'a jamais menti.

Réfléchissons encore et prenons un parti.

Mon journal, ce matin, dans la température

Prévoit un changement d'assez sinistre augure.

Bien informé toujours, ce précieux journal

Me prédit à la fois avec un tact égal

La chaleur ou le froid, le vent et la tempête.

Le succès ou le four des pièces qu'on répète,

Le triomphe ou l'échec de chaque candidat,

Les changements de front de nos hommes d'Etat,

Qu'il soit petit on grande le futur ministère,

La cote de la Bourse et le temps qu'il va faire !

Il a dit qu'il pleuvrait!... Il s*y connaît, parbleu!

Prenons-le donc... c'est dit!.. Pourtant le ciel est bleu.

Le soleil resplendit... de ce meuble inutile

Vais-je donc me charger pour courir par la ville !...

Je sais bien que s'il pleut!!! Et quand j'ai mon chapeau,

Mon neuf!... je puis compter que nous aurons de Teau. Je le regrette alors, mon riflard!... Et je jure!!! En voyant une averse inonder ma coiffure ! Croyons mon baromètre... écoutons mon journal. Puis, j'ai mon chapeau neuf... Il pleuvra... C'est fatal. D'ailleurs, je vois là-haut un énorme nuage Qui pourrait parbleu bien annoncer de l'orage. Ma femme, à mon retour, jetterait les hauts cris, Et me reprocherait de ne pas l'avoir pris. ... Pourtant, si vous saviez comme cela m'ennuie Quand le temps reste sec d'avoir un parapluie ! Par un beau clair soleil on a l'air d'un serin,

Quand on a, tout le jour, sous son bras un pépiiii. Je ne le prendrais pas, ma foi! je le proclame!... Si ce n'était vraiment par crainte de ma femme ! Ma femme!... Savez- vous que c'est ce vieux pépin, Bonheur inespéré! qui m'a valu sa main ?... Ma femme a quarante ans (n'en paraissant pas trente), Et, ça ne gête rien... dix mille francs de rente. Moi... je ne suis pas beau ; je n'avais pas le sou. J'étais simple employé chez un affreux grigou Qui me donnait par mois une somme illusoire... Vous semblez étonnés?... Tenez : voici l'histoire. Un jour, j'étais sorti par un brillant soleil. Emportant mon riflard malgré le temps vermeil; J'allais à mon bureau du pas le plus tranquille, M'amusant doucement à flâner par la ville. J'avais pris le plus long; on était au printemps, J'arrive au Luxembourg. Des parfums excitants, De doux frissons d'amour agitant l'atmosphère A faire battre un cœur d'huissier ou de notaire, Dans le jardin en fleurs, les jeunes fantassins Bombardant les nounous de coups d'œil assassins.

LE PARAPLUIE

Le ramier roucoulant sous la feuille nouvelle, Tout en molles langueurs me plongeait la cervelle. J'étais pris de vertige... et, tout en cheminant, J'éprouvais de tendresse un besoin surprenant... Quand soudain, l'horizon s'obscurcit... une averse... Effroyable arrivant, en un clin d'œil disperse Du fond du Luxembourg, les promeneurs surpris, Qui filent aussitôt comme un vol de perdrix. Au miheu du jardin, deux dames sont restées, Fort insuffisamment sous un arbre abritées... L'une d'un âge mur... c'était une maman... L'autre exquise! adorable! un ange absolument ! Mais un ange mouillé... mouillé comme un caniche... Aussitôt, oubliant

que je ne suis pas riche Et bravant l'étiquette, agile comme un daim, Je vole à leurs côtés mon riflard à la main... Et, sans ouvrir la bouche, au risque de déplaire. Je passe à la maman le pépin tutélaire. Puis, sans rien écouter, mais ivre de bonheur, Sous Teau qui m'envahit, je fuis comme un voleur! Et, sans me retourner, toujours l'averse en croupe, J'arrive à mon bureau trempé comme une soupe. Je perdis mon riflard, mon cœur et mon chapeau, Gagnant en même temps un rhume de cerveau... Oui : depuis cette averse, ange ! ta douce image Me suivit jour et nuit... ici comme en voyage... Oh! comment ai-je pu te quitter, triple sot ! Sans m'informer de toi... sans t'adresser un mot? Sans savoir {on adresse et... c'est ce qui m'ennuie !... Sans pouvoir réclamer du moins mon parapluie ! Mais non ! comme un benêt je me suis esquivé. De combien de regrets je me suis abreuvé ! Un jour, six mois après cette... chaste aventure,

Le cœur toujours saignant de la même blessure,

J'étais en omnibus... deux dames, près de moi,

Au moment de payer semblent tout en émoi.

L'une disait à l'autre : « Allons, chère enfant, paie...

<c — Mais, maman, je n'ai pas votre porte-monnaie.

« — Mon Dieu ! je l'ai laissé, je crois à la maison.

Et la maman allait tomber en pâmoison

Lorsque le conducteur d'un accent de menace

Cria : « Qui donc n'a pas encor payé sa place ! »

Ah ! j'avais reconnu l'ange du Luxembourg !

Et plus prompt que l'éclair, à l'horrible vautour
Je passe vivement les soixante centimes,
Et sauve de nouveau les deux pauvres victimes.
Cette fois, par exemple, ô moment enchanteur!
On ne me laissa plus filer comme un voleur.
Quand l'omnibus parvint au terme de sa course.
C'était, il m'en souvient, la place de la Bourse,
Nous descendons ensemble, et la maman soudain
Me dit avec élan en me pressant la main :
« Oh! monsieur! oh! monsieur que dereconnaissance!...
« Une fois vous m'avez prouvé votre obligeance
(c Là-bas auLuxembourg...mais aujourd'hui, sans vous,
« Je restais en affront... hélas pour douze sous.
« A nos remerciements, votre déhcatesse
« A su se dérober avec beaucoup d'adresse
« L'an dernier; cette fois, je ne vous lâche pas,
« Vous allez, s'il vous plaît, monsieur, m'offrirle bras
« Et jusqu'à la maison... Car je prétends vous rendre
((Argent et parapluie, et cela sans attendre. »
Au moment où, confus de tant d'effusion,

Et me réjouissant de cette occasion.

Pour lui donner le bras, j'arrondissais mon anse

En conservant toujours un éloquent silence,

LE PARAPLUIE

Un groupe de boursiers courant comme des fous

Nous sépare soudain se jetant entre nous.

Au même instant, un fiacre, ignoble véhicule!...

Arrive au grand galop, et la foule recule...

On me pousse... et je butte en plein sur le trottoir,

Sur lequel je m'allonge à mon grand désespoir.

Je bondis sur mes pieds avec un cri de rage,

Et cherche à rattraper mon aimable entourage.

Je fends la foule avec le sifflement affreux

Et la rapidité d'un projectile creux,

Je renverse un enfant, j'écrase une levrette ;

Et sur tous les passants, follement je me jette.

On s'écarte en criant : « Arrêtez ! au voleur ! »

Je franchis néanmoins tout obstacle en vainqueur.

Sous les pieds des chevaux je vois sur la chaussée
Rouler mon couvre-chef... dans ma course insensée
Rien ne peut m'arrêter... J'arrive aux boulevards.
J'ai beau sur le parcours étendre mes regards...
Je ne découvre rien et j'ai perdu la piste.
Je m'en reviens alors tête nue et tout triste,
Maudissant le guignon qui me fait de nouveau
Perdre mon adorée ainsi que mon chapeau.
Cette fois c'était trop, et ce dernier sarcasme
Du destin me plonge dans un profond marasme.
L'existence me fut à charge, et je voulus
Vite la quitter comme on quitte un pardessus
Qui cesse de vous plaire... Alors, l'âme transie
Tête basse, j'entrai dans une pharmacie
Du faubourg Montmartre où se pressait le public,
Et je sollicitai pour vingt sous d'arsenic.
A peine avais-je ainsi formulé ma demande
Qu'on jette un cri... Jugez si ma stupeur est grande !
« C'est lui!!! » Je reconnais, trônant près du comptoir,

La maman! je chancelle... et l'on me fait asseoir. Ah ! j'avais retrouvé cette trace si chère... Le papa de mon ange était apothicaire!

On me rend mon riflard avec mes douze sous. Et, depuis ce moment, fidèle. au rendez-vous, Près de la douce enfant que je croyais perdue Je revins tous les soirs, m'enivrant de sa vue, En ces lieux consacrés à la graine de lin, Au coca Ghevrier, à l'huile de ricin.

Pour moi c'est la Déesse au milieu de son temple

Et l'œil chargé d'amour... rêveur, je la contemple ! A l'ombre des boccas, je risquai des aveux Qui furent accueillis... On couronne mes feux... Grâce à toi, mon riflard! ma vie est comme un rêve ! Je me couche et je dors et fort tard je me lève. Je mange comme quatre et je bois sec... et puis Tout le reste du temps, je flâne dans Paris, Gai, sans souci, content... existence enivrante ! Ma femme possédant dix mille francs de rente Tout naturellement, j'ai lâché mon grigou Qui me payait si mal quand j'étais sans le sou. Plus de bureau!... de chef!... non! plus rien quim'en-

(nuie !) Ne soyons pas ingrat... Je prends mon parapluie!!!

Eue FRÉBAULT.

RÉPONSE A UNE MENACE

Ce que regretteraient mes yeux sur toutes choses,

Si vous les arrachiez de vos beaux ongles roses,

Ce n'est pas l'heure obscure où, du fond du ciel bleu,
Accourent, coup sur coup, tous ces mondes de feu,
Effarés et confus, comme une horde immense
Qui se range en bataille et s'apprête en silence,
Puis, quand l'aube apparaît à l'horizon jauni,
Se replonge et se perd dans l'abîme infini.
Ce n'est point l'astre pâle épanchant ses mystères
Sur le front dévasté des vieux caps solitaires,
Ni la ruine béante, aux grands trous pleins d'azur,
Où niche l'hirondelle, où rougit le fruit mûr,
Ni l'Océan jetant aux falaises austères
Sa vague échevelée et ses brises amères.
Ce n'est pas le sabbat sombre et mystérieux
Qui, la nuit, dans la nef, roule silencieux.
Quand, au livide éclat des lampes sépulcrales,
Les saints défigurés des vieilles cathédrales.
Tressaillant tout à coup sur leurs sièges poudreux,
Ouvrent leurs yeux de pierre et chuchotent entre eux;
Quand, aux flancs du portail où l'enfer se lamente,
Secouant dans la nuit son écaille éclatante,

Se vautre lourdement sur le granit doré Quelque monstre hideux par les ans éventré, Et que, debout, en haut de la flèche gothique, L'ange au front inspiré, soupirant un cantique, Etend, comme pour fuir au sein des cieux profonds, Son aile qui blanchit sous de pâles rayons. Ce n'est pas le soleil, plongeant dans sa fournaise, Mirage où l'œil voit tout, désert, donjon, falaise, Lac de soufre où scintille une île de rubis, Babylone écroulée où rêvent des ibis.

Gigantesques oiseaux dont les ailes cuivrées Planent en flamboyant sur des plages dorées!... Non, ce n'est pas cela, mais vos pieds andalous, Mais vos beaux yeux d'archange au regard chaste et doux, Mais votre front tout blanc sous vos cheveux d'ébène, Ce sein que le velours presse et contient à peine. Cette épaule nacrée et ce cou tout divin, Voilà, je vous le jure, ô mon beau séraphin ! Ce que regretteraient mes yeux sur toutes choses, Si vous les arrachiez de vos beaux ongles roses.

Constant GUEROULT.

LA FOLIE D'UN COMÉDIEN

Quand Préville, l'illustre acteur de la Comédie-Française, quitta la scène, le 11 mars 1786, il était à l'apogée de sa gloire. Membre de l'Institut, familier de tous les personnages célèbres de son temps, il emportait dans sa retraite les regrets du public et le désespoir de ses camarades qui envisageaient son départ comme une véritable calamité.

Cependant Préville était fatigué par trente-trois années d'exercice et sa femme, comédienne comme lui, le poussait depuis longtemps à se retirer. Le ménage lit ses adieux au théâtre le même jour et s'en fut habiter aux portes de Senlis oii il venait d'acheter une fort agréable propriété.

Alors commença pour les époux une période de bonheur que rien ne semblait devoir troubler. Leur sort était assuré par une quinzaine de mille livres de rentes. Leurs enfants prospéraient , enfin la décence de leurs mœurs, et la distinction de leurs manières leur avaient gagné les sympathies de leurs nouveaux voisins.

En effet. Préville était à peine installé qu'il se vit recherché par tous les châtelains des environs, et que

le prince de Gondé, jaloux de témoigner aux anciens sociétaires de la Comédie-Française son estime particulière, les invita à ses fêtes, à ses chasses et voulut qu'ils eussent leur loge spéciale à son théâtre de Chantilly.

Mais ce n'était pas seulement des grands que Préville recevait les avances. Les habitants de Senlis, séduits par l'aménité de son caractère et l'extrême bonté de son cœur, l'eurent bientôt en profonde vénération. En 1789, ils le mirent à la tête de leur société philanthropique et le nommèrent en 1790 membre de la municipalité.

Notre acteur, jouissant à la fois du calme parfait de l'homme de bien et du crédit que lui méritait une brillante carrière , ne formait d'autre souhait que de finir ses jours dans sa chère retraite; l'intérêt du théâtre en décida autrement.

Depuis nos bouleversements politiques, les affaires de la Comédie-Française allaient de mal en pis et, le public se retirant peu à peu, il fut question vers la fin de 1791 de fermer le spectacle. C'est alors que les acteurs aux abois jetèrent les yeux sur Préville qu'ils implorèrent comme un sauveur. Celui-ci n'hésita pas une minute ; faisant taire la voix de l'égoïsme, résistant aux prières de sa femme qui redoutait pour lui un excès de fatigue, il opéra sa rentrée le 26 novembre 1791, dans « La partie de chasse » qu'il joua au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Ce fut un coup de fortune pour le Théâtre-Français, mais la désillusion ne tarda pas à se produire. Préville malade regagna SenHs au bout de quelques mois, et des revers de toutes sortes fondirent sur la troupe du faubourg Saint-Germain.

LA FOLIE d'un COMEDIEN. 173

Le commencement de l'année 1792, qui vit le départ du grand artiste, fut pour ce dernier le signal de terribles infortunes. Il semblait que le destin n'eût multiplié ses faveurs que pour rendre plus sensibles les coups dont il s'apprêtait à le frapper.

Préville perdit une partie de ses revenus dans la tourmente révolutionnaire; sur trois enfants, la mort lui ravit un fils et une fille ; son gendre, Levacher de Chamois, fut égorgé le 2 septembre 1792 et, le 7 mai 1794, sa femme bien-aimée expirait dans ses bras ! Afin qu'aucune douleur ne lui fût épargnée, le comédien apprenait en même temps l'arrestation d'une partie de ses camarades : Dazincourt, Fleury, Vanhowe, Ghampville; M""®^ Raucourt, Contât, Thénard, Joly, Mézeray, etc., etc.. brutalement enlevés pendant la nuit du 3 septembre 1793, allèrent les uns aux Madelonnettes, les autres à Sainte-Pélagie, expier leur attachement au régime déchu.]

Tant de désastres frappèrent mortellement le pauvre septuagénaire. Ses facultés s'obscurcirent, sa vue s'affaiblit, et sa mémoire se troubla sensiblement. Néanmoins, quand le 9 thermidor eut rendu la liberté aux comédiens, et que ceux-ci invoquèrent de nouveau leur génie protecteur, le vieillard, brisé par le chagrin et les infirmités, puisa dans son héroïque dévouement la force de répondre à leur appel. Du 20 août 1794 au 11 février 1795 il figura de temps à autre sur la scène ;mais, hélas ! ce ne fut plus que l'ombre de lui-même. Un instant vaincue par une volonté surhumaine, la nature reprit son œuvre et elle achemina le généreux artiste vers la catastrophe finale.

On jouait ce soir-là le *Mercurie galant* une pièce où Préville avait débuté quarante-deux années aupara-

vant, et la salle retentissait encore des bravos que venait de soulever le rôle de La Rissole. Tout à coup, l'acteur saisissant le bras de son neveu Ghampville : « Vite, mon ami, lui dit-il, la nuit tombe et nous sommes en pleine forêt. Si nous ne pressons le pas nous n'arriverons jamais à Senlis. — Eh ! mon cher oncle , reprit Ghampville inquiet, ceci est un simple décor. Vous venez de faire La Rissole et nous rentrons dans les coulisses. — Tu as raison, fit Préville rappelant peu à peu ses esprits. Maudite tête !... c'est égal, ne me quitte pas... j'ai peur! » Ghampville souscrivit aux désirs de son oncle qu'il ne perdit plus des yeux et, grâce à son affectueuse surveillance, la soirée s'acheva sans encombre. Mais le rideau baissé : « G'est fini, bien fini ! soupira Préville, je ne jouerai plus la comédie ! » Et il tint parole. N'avait-il point d'ailleurs accompli la tâche qu'il s'était imposée ?

A ceux qui avaient combattu sa dernière rentrée il avait répondu: «Je n'ai jamais séparé mon sort de celui de mes camarades.

Dites-moi qu'ils sont heureux et je me retire. » Or, il se trouvait que, par une heureuse coïncidence, l'instant où ses forces le trahirent fut l'aurore de meilleurs jours pour le Théâtre-Français.

Quant à lui , le malheureux artiste, il emportait la cruelle maladie dont les premiers symptômes venaient de se déclarer . M^{""}^ Guesdon, sa fille unique maintenant, avait pour Préville un culte passionné ; elle obtint de son mari, receveur général à Beauvais, la permission de l'installer dans une charmante villa dont ils étaient propriétaires. G'est là qu'elle se fixa aussi, résolue à se consacrer entièrement au vieillard. Hélas ! elle n'eut pas trop de tout son dévouement et de son abnégation filiale pour lutter contre

LA FOLIE d'un COMEDIEN. 175

un mal qui faisait de rapides progrès. L'intelligence de Préville fléchissait de jour en jour, et, ses yeux s'étant à peu près éteints, les ténèbres peuplèrent son imagination de fantômes contre lesquels le monde extérieur ne pouvait plus réagir.

D'abord ce furent des absences momentanées, des inquiétudes inexplicables qui, par intervalles, tourmentèrent le vieillard. Puis la folie s'accusant, elle affecta une idée fixe, celle de « la persécution ». Préville avait été frappé par l'incarcération de ses camarades et par l'assassinat de hauts personnages qu'il avait connus et aimés. Les scènes de la Terreur se dressèrent sanglantes en face de lui et le comédien ne tarda pas à se croire poursuivi, traqué, enfin emprisonné.

Dès cet instant, sa chambre se transforma en cachot, dont ses visiteurs furent les geôliers. C'est à peine s'il reconnaissait sa fille et s'il consentait à accepter ses soins. Le plus souvent, en proie à

de lugubres hallucinations, il voyait défiler devant lui des victimes imaginaires, il entendait la voix du bourreau, les gémissements des condamnés et assistait, par la pensée, à de véritables exécutions. Alors, ses veines se gonflaient, ses joues s'empourpraient et un flux de paroles inintelligibles débordaient de ses lèvres, jusqu'à ce qu'il tombât dans un sommeil léthargique dont la durée excédait quelquefois dix-huit heures.

Un jour, c'est le comédien Fleury qui raconte le fait, d'après M^{me} Guesdon, Préville, au paroxysme de l'épouvante, s'échappa de sa chambre et, tremblant sur ses jambes, les bras étendus dans un tâtonnement d'aveugle, il gagna le jardin en poussant un appel désespéré : « Au secours! criait-il, ils arrivent, ils vont

m'atteindre les misérables ! — Eh! mon Dieu, mon

père, qu'avez-vous? fit M^{me} Guesdon qui se précipita au-devant du vieillard. — Ici! les vois-tu, mignonne? Cache-moi, je t'en prie! » Et lui-même, sentant sa fille à ses côtés, se réfugia contre sa poitrine ainsi qu'un enfant peureux. « Mon père, mon bon père, calmez-vous. Aucun danger ne vous menace, nous sommes dans le jardin où personne ne vous a suivi! — Ah ! fit Préville se rassurant un peu ! C'est que, peut-être, ils ont perdu ma trace. Mais ils vont revenir

Ne me quitte pas ! — Non certes, et vous me direz la cause de votre frayeur. — Oui, bien que ce soit un

horrible drame Ce matin ils sont entrés dans ma

prison... Dieu! les hideuses gens! Ils m'ont garrotté, puis jeté avec les autres sur la fatale charrette. Si tu savais quelles angoisses! Chaque tour de roue nous rapprochait de l'échafaud.

Soudain, on s'arrête; les condamnés se succèdent et le couteau vingt fois rebondit

avec un bruit sinistre Mais la place est vide, on

me saisit, et je sens qu'une force irrésistible me pousse vers l'instrument de mort... »

Ici se place l'étonnant récit qu'on va lire ; Préville l'accompagna de la savante mimique du comédien ; modifiant ses gestes et son allure suivant la circonstance, gonflant ou diminuant sa voix selon que son interlocuteur ou lui prenait la parole.

« J'étais à la dernière marche, dit le vieillard, tout à coup quelqu'un me barre le passage. C'est le bourreau : ((Oii vas-tu ? hurle-t-il, et moi, d'un ton plaintif: — Vous le voyez, je vais rejoindre mes compagnons. — On ne passe pas! — Je vous en prie, finissons-en; pourquoi prolonger mon agonie? — Point de bavardage inutile : ton numéro? — Plaît-il? — Oui, ton numéro?

LA FOLIE d'un COMEDIEN. 177

— Je ne comprends pas. — Jeté demande ton numéro, c'est clair. Qui m'a bâti un animal pareil ! — Pardon, monsieur le bourreau, mais j'ignorais cette formalité.

— Tu te figures que la République guillotine comme cela son monde, toi! Allons, cherche! — Cherche! C'est bientôt dit; avec ça que vous arrangez commodément les gens pour chercher! » Et Préville, d'un air grognon, fit le simulacre d'un homme attaché qui tenterait vainement de rompre ses liens. Puis il imita les grognements du bourreau, ses propres impatiences et le dialogue, se graduant avec une habileté merveilleuse, se termina par une scène de colère entre les deux personnages, a Le butor ! conclut

le vieil artiste, il m'a secoué par les épaules et, me chassant de l'échafaud: Va-t'en, f... bête, qui vient se faire couper le cou sans numéro ! » A cet instant, écrit Fleury, Préville leva doucement le pied droit, pointe courbée, comme pour ne pas toucher la terre, il se faisait petit, glissait et, portant la main à sa tête, il souriait dans l'attitude ironique de Mascarillo venant de dérober la bourse de son maître. »

Malgré la fin plaisamment sinistre du récit, le vieillard Tie tarda pas à être repris de son effroi. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, une sueur glacée inonda son front et la crise qui suivit fut plus grave que toutes les autres. Il devenait évident pour quiconque observait Préville que la folie prenait de l'intensité et qu'un dénouement fatal était proche. Dans cette extrémité, M^{""^} Guesdon appela de nouveaux médecins : tous déclarèrent la situation désespérée et qu'un miracle seul sauverait le malade.

Ce miracle que la science avait ne pouvoir accomplir, l'amour filial l'entreprit avec cette persistance

tenace, cette sûreté de pénétration qui lui sont propres.

M^{""®} Guesdon avait constaté que, loin de ramener son père à la raison, elle ne faisait que l'irriter en combattant sa folie. Le comédien se croyait dans un cachot, des fantômes hantaient son cerveau malade; mais, pour lui, ces visions étaient une réalité dont il n'admettait point que l'on doutât. Ce qu'il fallait, c'était donc cesser une résistance inutile et s'associer à une démence contre laquelle tout raisonnement demeurerait impuissant. M^{*^} Guesdon s'y décida, elle embrassa résolument les idées de Préville, feignit d'entendre les voix qui lui parlaient, de voir les personnages qu'il lui montrait et, loin de discuter son emprisonne-

ment^ elle l'en plaignit de tout son cœur, ajoutant qu'elle n'était pas sans inquiétude sur l'avenir.

Le résultat de cette ingénieuse évolution ne se fit point attendre. Le vieillard recouvra la confiance en lui-même, et ses maux furent adoucis de l'instant où il les crut partagés.

Mais ce n'était là qu'un acheminement à la suprême épreuve !

Quand l'intelligente femme pensa le terrain suffisamment préparé elle entra brusquement dans la chambre du malade et d'un accent navré : « Mon père, lui dit-elle, vous êtes un homme courageux, votre passé le prouve, et vous sauriez en témoigner encore si le dan* ger se présentait. — Qu'est-ce? mon enfant, interrogea Préville tout ému, en veut-on à ma vie ? — Non. Du moins je Fes-père; mais vos accusateurs ont constitué le tribunal qui doit vous juger. Disposez-vous à y comparaître sous peu de jours. » Et comme M"^(®) Guesdon voyait le trouble que la nouvelle imprimait sur les

LA FOLIE d'un COMÉDIEN. 179

traits de son père : « Oh ! rien n'est désespéré, se hâta-t-elle d'affirmer, nos amis veillent et j'ai bon espoir. Seulement il faut les aider, préparer une défense énergique ! »

Ce procès imaginaire était une trouvaille en ce qu'il arrachait Préville à ses chimères pour diriger son esprit vers un but fixe et nettement défini.

De ce jour M^{TM^} Guesdon s'employa tout entière au tableau final, dont elle ménagea les effets en fille de grand artiste.

Elle introduisit dans la prison un ami de son fils, auquel fut assigné le rôle d'avocat et qui, pour la circonstance, s'adjoignit un camarade, étudiant en droit comme lui. Ce dernier, jeune homme de beaucoup d'esprit, avait pour père le barbier de Bresles, petite bourgade où devait se dénouer le drame convenu. Une fois présentés à leur client, nos deux clercs remplirent leur personnage en conscience, interrogeant le prévenu, discutant ses moyens de défense et rédigeant un mémoire dont ils attendaient merveille.

. En même temps MTM Guesdon tenait le prisonnier au courant de ses démarches personnelles. La lutte avait été chaude, mais le succès paraissait assuré. Le mémoire des avocats était dans toutes les mains, les juges arrivaient à composition et le public embrassait en masse la cause de l'innocent. Pour donner plus de poids à ses paroles, l'excellente créature installa sous les fenêtres des gens à ses gages qu'elle chargea de crier: « La justification du bon citoyen Préville, l'ami du peuple, le père des pauvres, injustement accusé, etc. . . »

Sous ces bienfaisantes influences le malade renaissait à la vie réelle, son sommeil se faisait plus calme et les forces lui venaient peu à peu.

Enfin sonna l'heure décisive. M[^] Guesdon n'avait omis aucun accessoire, aucune disposition propre à frapper l'imagination de son père.

Dans la grande salle du château, convertie en tribunal, les juges attendaient, les avocats étaient à leur banc, et l'assistance formée par les habitants de Bresles s'agitait impatiente.

Soudain Préville apparaît, escorté de sa fille et de son petit-fils; des bravos éclatent de toute part et les marques de sympathie se

manifestent de plus en plus bruyantes.

Mais l'ordre s'est établi , le silence succède aux acclamations et le président donne la parole à l'accusé» Alors Préville se lève et, d'une voix inspirée, il prononce la harangue singulière que nous transcrivons mot à mot :

« Moi, coupable d'enfreindre les lois de la République ! Eh ! messieurs, si cela était, que dirait l'Impératrice de toutes les Russies?... si cela était, messieurs, l'illustre Catherine prendrait mon petit buste de marbre qui est sur sa table et elle le ferait traîner dans les ruisseaux de Saint-Pétersbourg. »

Cette improvisation grotesque , tout le monde l'a entendue et personne n'a souri tant le moment est solennel ! Bien au contraire, sur un signe de M.^{""}^ Guesdon, chacun s'empresse autour de l'orateur que l'on félicite et dont on admire la présence d'esprit. Les avocats n'ont plus rien à dire et cependant ils parlent pour la forme, puis le jury, consulté sur place, proclame à l'unanimité l'acquittement du prévenu.

Des trépignements de joie accueillent le verdict ; toutes les mains se tendent vers Préville, on l'embrasse, on chante ses louanges et le comédien, gagné

LA FOLIE d'un COMEDIEN. 181

par l'enthousiasme général, verse des larmes d'attendrissement.

De retour au logis, où il fut reconduit en triomphe, Préville se jeta dans les bras de sa fille et, la serrant sur son cœur : « Dieu soit béni, mon enfant, s'écria-t-il, je suis sauvé ! »

Grâce en effet au génie inventif de M^{""'} Guesdon, à sa perspicacité filiale, l'artiste était guéri. « Quelle ovation ! disait-il le lendemain à M^{ie} Dangeville qui s'informait de sa santé. J'ai pu rêver encore une fois à mon parterre et à mes beaux jours de gloire ! »

A dater de cet instant, une sérénité parfaite entra dans l'âme du vieillard et la raison ne l'abandonna plus. Quand il mourut, le 18 décembre 1799, en pleine possession de lui-même, son dernier sourire fut pour les siens, ses dernières paroles pour son cher théâtre ! « La Comédie-Française est-elle prospère ? murmura-t-il, et le public ?... Je suis heureux ! ! »

Charles GUEULLETTE.

ETUDE

La Société générale de protection pour l'Enfance abandonnée ou coupable est aujourd'hui fondée, et un décret a consacré définitivement son existence active.

On n'a pas oublié l'émotion qui s'est produite à son .origine, dans la presse, dans le public et dans les régions supérieures du gouvernement. Les journaux ont parlé, et les nombreuses adhésions des hommes les plus considérables donnaient déjà un commencement d'exécution à la pensée du créateur de cette œuvre humanitaire.

De là à sa réalisation pratique, il y avait encore plus d'un pas à franchir, plus d'une difficulté à -vaincre. Mais rien n'a pu décou-

rager le fondateur et les adhérents de la Société, définie dans la Lettre-Circulaire suivante :

« On estime à plus de cent mille pour la France, le nombre des enfants, âgés de moins de 16 ans, et qui, abandonnés de leurs parents, ou vivant dans un milieu vicieux ou criminel, forment ce que l'on a justement appelé: la pépinière des bagnes et des maisons centrales,

« Il n'est pas douteux que ces enfants, qui, dans l'état actuel, deviennent presque tous des vagabonds ou des

malfaiteurs, ne devinssent presque tous d'honnêtes gens et de bons ouvriers, s'ils étaient bien dirigés.

« L'expérience a été tentée, et les résultats surprenants de moralisation obtenus dans une œuvre créée et entretenue par moi, ont engagé un grand nombre de personnes à me prier de prendre la parole en leur nom, pour provoquer un grand mouvement philanthropique et social en faveur de ces malheureux déshérités.

« Nous voulons que tout enfant abandonné ou coupable puisse trouver près de nous l'appui moral et matériel capable de le tirer de la misère, de corriger ses mauvais instincts, de lui donner un état.

« Ce programme est immense, mais immenses seraient aussi les forces d'une Société comprenant tous les hommes de cœur, dévoués à l'avenir de leur pays.

« Toutes les bonnes volontés seront chaleureusement et également accueillies. Les moins fortunés, nos frères des classes laborieuses, rendront des services considérables en entourant d'une bienveillance paternelle les apprentis qui leur seront confiés. Les

plus fortunés permettront, par leur concours pécuniaire, le patronage et même la création de maisons d'éducation préventive ou répressive.

« Aucune cotisation n'est exigée^ chacun demeurant libre de faire ce qu'il voudra.

« A un autre point de vue, nous repoussons énergiquement toute idée d'exclusivisme: nous faisons appel à tous les dévouements, à tous les cœurs français, sans jamais nous occuper des opinions politiques ou religieuses. Nous n'admettons qu'un seul drapeau: celui de la France, avec la devise: Patrie et Charité.

« Paris, le 19 septembre 1879.

« Georges BONJEAN,

« Chevalier de la Légion d'honneur, juge suppléant chargé de l'instruction près le tribunal de la Seine, fondateur de l'école professionnelle d'Orgeville. »

l'enfance abandonnée. 185

Il est facile de voir, en effet, que cette Société n'est pas une œuvre de parti, politique ou religieux; c'est une association philanthropique et libre, une œuvre purement humanitaire dont on peut déjà calculer les effets et le développement.

Nous allons en montrer, dans une rapide étude, Torigine et le but, la réglementation et le fonctionnement, les résultats obtenus et les promesses d'avenir.

L'origine de la Société de Protection pour l'Enfance abandonnée ou coupable est connue. Elle est l'exécution d'une volonté suprême du Président Bonjean, dont le testament vivra dans l'his-

toire comme une grande pensée, supérieure à l'injustice des hommes, et qui affirme ce principe que le crime ne peut être au-dessus du pardon.

Son fils a noblement accepté cet héritage, et la terre d'Orgeville, léguée à M. Bonjean par sa grand' mère, M^{me} de Malherbe, a été affectée à la réalisation de l'œuvre de miséricorde et de réconciliation.

Le but de la Société est clairement défini par la Lettre- Circulaire qui précède. Ce but est de constituer, au point de vue moral, par une action directe et préventive, ce qu'il est permis d'appeler une Société d'assurance et de prévoyance contre les délits et les crimes, et, au point de vue politique, contre les convulsions révolutionnaires. Le volcan ne crache plus, mais une colonne de fumée légère témoigne qu'il n'est pas éteint.

Il en est des révolutions comme des incendies: au début, quelques seaux d'eau suffisent, plus tard il faut des pompes. De même pour le corps: l'hygiène épargne le secours de la médecine. Il est donc d'une saine logique, d'une politique sage et prudente, d'appliquer le même

principe aux mauvais instincts, de les combattre et de les vaincre dans le cœur et l'intelligence de l'enfant abandonné ou coupable, mais toujours malheureux, pour n'avoir pas à les réprimer chez l'adulte et à les punir chez l'homme.

Quelle que soit la répartition de l'héritage humain, l'enfant apporte en naissant deux droits naturels : Vivre et penser; un devoir: Travailler. Il faut donc lui faire sa part. En lui donnant le pain quotidien, l'instruction et un métier, la Société de protection sème le bon grain et sépare l'ivraie. D'une pépinière de criminels,

elle fait une école d'apprentissage; d'éléments destructeurs, toujours énergiques, des forces vives; des ennemis, des auxiliaires ; de la future population des prisons et des bagnes, une jeune armée de travailleurs.

Nous n'examinerons pas ici la législation spéciale, qui est du ressort des jurisconsultes, nous nous bornerons à reproduire l'article 66 du Gode pénal et les dispositions essentielles de la loi de 5 août 1850.

Gode pénal. — Art. 66. — Lorsque l'accusé aura moins de seize ans, s'il est décidé qu'il a agi sans discernement^ il sera acquitté; mais il sera, selon les circonstances, remis à ses parents, ou conduit dans une maison de correction, pour y être élevé et détenu pendant tel nombre d'années que le jugement déterminera, et qui toutefois ne pourra excéder l'époque où il aura accompli sa vingtième année.

Loi du 5 Août 1850. — Art. i^^. — Les mineurs des deux sexes détenus à raison de crimes, délits, contraventions aux lois fiscales, ou par voie de correction paternelle, reçoivent, soit pendant leur détention préventive, soit pendant leur séjour dans les établissements pénitentiaires, une éducation morale, religieuse et pi^ofessionnelle.

Art. 2. — Dans les maisons d'arrêt et de justice, un quartier distinct est affecté aux jeunes détenus de toute catégorie.

Art.^, — Les jeunes détenus acquittés en vertu de l'article 66 du code pénal, comme ayant agi sans discernement, mais non remis à leurs parents, sont conduits dans une école pénitentiaire; ils y sont élevés en commun, sous une discipline sévère, et appliqués aux travaux de l'agriculture, ainsi qu'aux principales indus-

tries qui s'y rattachent. Il est pourvu à leur instruction élémentaire.

Art. 5. — Les colonies pénitenciaires sont des établissements publics ou privés. — Les établissements publics sont ceux fondés par l'État et dont il institue les directeurs. — Les établissements privés sont ceux fondés et dirigés par des particuliers, avec l'autorisation de l'État.

Telle est la réglementation des Colonies pénitenciaires.

Comme on en peut juger par le texte même de la loi, le problème se présente sous deux faces, avec deux solutions contraires :

D'un côté, les établissements publics sont gouvernés d'après un système d'autorité rigide et de répression sévère, qui assimile les enfants à une catégorie spéciale de prisonniers.

De l'autre, les établissements privés appliquent une méthode diamétralement opposée d'influence paternelle et d'indulgence, qui encourage et réforme les enfants par le raisonnement et par l'exemple.

Les premiers violentent la nature en redressant les arbustes par des tuteurs de fer.

Les seconds dirigent les rejetons encore flexibles et

les ramènent à la droiture par une culture progressive.

La conclusion se dégage d'elle-même et l'expérience est faite: La force abrutit, la douceur régénère.

On compte en France cinq Colonies pénitenciaires publiques dirigées par l'État : Les Douaires, Saint- Maurice, Saint-Bernard, Saint-Hilaire et le Val-d'Yère, qui comptent 1,800 enfants à la charge du gouvernement.

Les Colonies privées, plus nombreuses, renferment 5,500 pensionnaires. L'État leur accorde 75 centimes, par jour, pour chacun, et elles bénéficient du travail.

Nous ajouterons, pour compléter cet examen comparatif, que toutes choses égales d'ailleurs, leur exploitation est plus avantageuse au point de vue économique.

- En toute chose humaine, celui qui ne tient compte que des intérêts fait un calcul aussi faux que celui qui ne tient compte que des sentiments. En vertu de cet aphorisme, nous dirons que si la charité est une vertu, ce n'est pas un principe. La philanthropie est respectable, mais l'économie politique est nécessaire. L'homme sensible et bienfaisant devient facilement misanthrope, car il est souvent la dupe des surprises du cœur, et celui qui sème le bienfait au hasard doit s'attendre à récolter l'ingratitude. Aussi nous pardonnera-t-on d'accorder nos préférences aux économistes et aux penseurs. Si leur esprit est froid, leur tête est ferme, et leurs spéculations, tablées sur des calculs solides, donnent des résultats pratiques et positifs pour le bien général. Fussent-ils même insensibles comme leurs chiffres, — ce qui n'est pas à sup-

l'enfance abandonnée. 189

poser, — ils mériteraient encore, par une glorieuse analogie, le jugement porté sur Dupuytren :

a Sans cette impassibilité à la vue du sang, comme « en présence de la douleur et de ses bruyants témoins », il n'y a pas de chirurgien. »

Le cadre de cette étude ne nous permet pas, à notre grand regret, de développer ici l'organisation de la Colonie-modèle d'Orgeville. Il suffira de constater que son Directeur a prouvé qu'une fondation philanthropique peut être en même temps une fructueuse entreprise : 55 pensionnaires se suffisent ; avec 100, elle réalise des bénéfices (1).

Mais il n'a pas circonscrit son terrain d'opération dans les limites restreintes d'un établissement privé; son but est plus élevé, son idée plus large et plus féconde. En faisant appel au concours actif de tous les hommes de bonne volonté, il travaille à la création d'une Société-mère de protection. Des personnages éminents de toutes les classes s'y intéressent, et sous le patronage de tels parrains, elle ne tardera pas à fonctionner partout.

Le rôle de cette Société-mère est tracé d'avance :

D'après ses statuts, elle mettra des capitaux à la disposition des fondateurs de Colonies pénitenciaires, ainsi qu'un personnel spécial pour la direction des futurs établissements.

Par ses comités, elle aura sous la main tous les éléments de surveillance et de contrôle sur ses Colonies.

(1) Orgeville est une commune du département de l'Eure, arrondissement et canton d'Évreux. Le village est situé sur un plateau assez élevé. La colonie comprend 150 hectares, à part le château et le parc. Les enfants sont soumis au régime de la discipline militaire et de la liberté surveillée.

Après avoir formé des hommes, elle les suivra dans leurs diverses carrières, artisans, agriculteurs, employés, soldats, etc.

Enfin, elle usera de son influence acquise pour obtenir, par toutes les voies de droit, la revision des lois et règlements sur la matière.

La question des jeunes filles offre le même caractère d'urgence; mais elle demande une étude spéciale, à mettre en parallèle avec celle que nous venons de présenter.

Maintenant que nous avons jeté ce coup d'œil d'ensemble sur le chemin parcouru, il nous- reste à marquer le point d'arrivée.

Dans une Lettre de convocation, adressée à tous les adhérents, nous trouvons le but de la Société exprimé par son créateur dans une forme plus nette et plus précise :

« Quel besoin plus urgent y a-t-il que celui de racueillir les 100,000 enfants de douze à seize ans qui végètent sur le sol français, dans un état complet d'abandon physique ou moral; que de tarir la source à laquelle s'alimente l'armée sans cesse grandissante des malfaiteurs et des gens sans aveu; que de substituer, chaque année, 20,000 ouvriers honnêtes aux 20,000 mauvais sujets fournis par cette jeune population livrée à toutes les funestes conséquences de la misère; que de donner spécialement à notre agriculture nationale les bras dont l'absence la tue, et à notre armée des éléments précieux pour ses cadres inférieurs, en élevant, sous une discipline militaire et dans des Écoles d'agriculture, tous ceux de ces déshérités que leurs aptitudes ne dirigeraient pas impérieusement vers l'industrie.

Cet exemple, nous en avons le ferme espoir, la con-

viction, aura de généreux imitateurs ; les Colonies privées, comme celle d'Orgeville, se multiplieront dans toutes nos provinces.

Et dans quelques années, sans parler de Taugmentation de la richesse publique, la statistique criminelle montrera, par l'éloquence de ses chiffres, que le roulement du vice est arrêté, que le mal est attaqué dans sa racine, et que l'arbre social a moins de branches mortes, et cette vérité sera acquise à la philosophie qui relève l'humanité : Los méchants sont des malades qui ne veulent pas guérir,

Charles JOLIET.

UN PEU D'ANGLETERRE

24 juillet 1851.

Nous approchons des côtes; la mer se fait plus aimable. Bientôt nous entrons en rivière. Elle semble douce la matinée qui suit une nuit de traversée pénible. Un sourire se dessine sur les figures jaunes et tirées ; chacun s'occupe à réparer les désordres de, sa toilette. Grande consommation de thé à bord. J'en demande une tasse et hasarde ma première phrase anglaise : *Without milk if you please*^ a pas de lait, je vous prie. »

Le port de Southampton se montre bientôt à nous. Il est situé au confluent de la Test et d'une autre petite rivière. Les rives de la Test, dans le voisinage de la mer, sont assez écartées pour que les grands navires puissent remonter jusqu'à Southampton.

On débarque. Il est six heures environ. Mon ami N... et moi nous nous promenons sur le port en attendant

que la douane ouvre ses portes. Les ouvriers se rendent à leurs travaux : des redingotes, des paletots, pas une blouse. Un marchand de boissons chaudes a installé sa boutique ambulante sur le chemin qui conduit au port. La première Anglaise que nous rencontrons sur le sol anglais est une jeune fille fraîche et d'agréable aspect. N'est-ce pas d'un heureux augure?

Ici comme ailleurs les hôteliers sont en quête de pratiques. Un certain Davis, dont la maison est située en face de la gare du chemin de fer de Londres, s'avance vers nous. Pourquoi pas M. Davis aussi bien qu'un autre? Monsieur Davis, nous irons chez vous, quand la douane nous aura rendu notre bagage. Quelques instants après elle nous le remet gracieusement. Nous le confions à un brave homme qui n'a qu'une main, et, très ingénieusement, a remplacé la main absente par un cro~chet de fer dont il se sert fort adroitement. Nos valises placées sur une petite brouette, roulent si lestement vers l'embarcadère que nous avons peine à les suivre.

La pièce de six pence va devenir d'une nécessité urgente, et nous n'avons que de l'or anglais. N... se charge d'aller demander de la monnaie à M. Davis, qui ne saurait en refuser à des consommateurs futurs. Je vois bientôt revenir mon ami suivi de notre hôte qui tient à la main un verre et un flacon. Qu'est-ce que cela signifie? Tout simplement que N... qui ne connaît pas le mot anglais équivalent à notre mot monnaie, a dit à M. Davis : money, qui signifie « argent »; que M. Davis pensant bien que N... ne lui demandait pas de l'argent, a supposé qu'il désirait quelque autre chose; qu'il a cherché ce que cela pouvait bien être, et qu'il

a trouvé que c'était de la limonade, en anglais lemonade, prononcez lémonéde; évidemment quand le

UN PEU d'anglii;terre. 195

gentleman français dit : nioney^ c'est lémonéde, qu'il veut dire. Et voilà pourquoi M. Davis poursuit mon ami N... avec un verre et une bouteille de limonade. Nous parvenons à nous faire comprendre, et désormais nous nous souviendrons que monnaie en anglais se dit chauffe.

Ce qui restera aussi dans notre mémoire^ c'est votre image, belle servante de M. Davis ! Jamais fille à la taille plus noble et plus svelte, aux traits plus purs et plus charmants, aux mouvements d'une élégance plus rare, n'aura versé et ne versera du thé à des mortels.

A huit heures, départ pour Londres. On parle beaucoup du confortable anglais ; ce n'est ni dans les gares ni dans les voitures du chemin de fer de Southampton qu'il faut le chercher. La gare est sale et les voitures de première classe sont étroites ; celles de deuxième, misérables : des banquettes de bois, des affiches sur les cloisons intérieures; celles de troisième sont des tombereaux non couverts ; avec cela des prix plus élevés qu'en France. Le convoi traverse une campagne riche peut-être, mais affreusement monotone et qu'un ciel sombre couvre d'un voile de mélancolie. Des haies séparent les champs. Une ville: c'est Winchester ; pas le moindre détail curieux à saisir au vol ; plus loin, un château, le seul que nous avons aperçu durant le trajet; c'est Hamptoncourt qui garde les cartons de Raphaël. Bientôt, sur notre gauche, dans l'atmosphère brumeuse, une brume plus épaisse et dans cette brume quelques silhouettes pointues : Londres, sans doute.

C'est bien Londres, en effet. Nous voilà passant à la hauteur des toits des maisons. Il pleut à verse. Le train entre dans la gare de Waterloo plus laide et plus sale encore que celle de Southampton. Nous mettons pied à terre pour monter presque aussitôt dans un cab.

Quel est ce pont? Le pont de Londres. Nous passons de la rive droite sur la rive gauche de la Tamise, sans avoir aperçu le grand fleuve tant le brouillard sous lequel il coule est épais, et c'est aujourd'hui 24 juillet. Londres met vraiment une extrême obligeance à nous offrir de la couleur locale. Les rues que nous suivons sont longues et larges. De petites maisons en briques à deux étages les bordent ; cuisines en sous-sol, petites portes bâtardes en joli bois bien frotté, à marteau luisant ; devant beaucoup d'entre elles un jardinet. Elles se ressemblent toutes. Les architectes ne se ruinent pas ici en frais d'imagination. De passants, point, ou si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Pas un seul monument sur notre route, et ce n'est guère qu'une demi-heure après avoir quitté la gare de Waterloo que nous arrivons à Stanhope street, le terme de notre course ; une rue propre, coquette et déserte entre toutes.

C'est dans Stanhope street qu'on nous a retenu un gîte chez de petits bourgeois qui louent une partie de leur petite maison aux étrangers. Ils n'ont qu'une chambre

UN PEU d'Angleterre. 197

à mettre à notre disposition, et cette chambre n'e sera prête que dans deux heures. Allons déjeuner et courir un peu la ville. On nous a recommandé à Paris une taverne d'Oxford street, en face Berner's street. Nous trouvons aisément Oxford street, une

rue qui n'est pas précisément déserte et tranquille, celle-là ; puis, Berner's street et la taverne. Oh! oh ! ce n'est pas un lieu auquel on puisse reprocher d'être gai à l'excès que cette taverne. Des dossiers en bois plein très hauts garnissent les bancs et isolent les gens qui prennent leurs repas dans la salle commune, de telle sorte qu'ils peuvent manger, boire, savourer leur spleen, et au besoin se brûler la cervelle ou s'empoisonner sans redouter les regards indiscrets des voisins. Voilà une invention dont on ne songerait pas à s'aviser en France. Autre angHcisme : la serviette n'est pas en usage dans les tavernes; mais il est parfaitement reçu qu'on s'essuie les mains, voire la bouche avec la nappe. Vous me demandez si chaque fois qu'un nouveau repas est servi, on change la nappe? Pas du tout. Les dégoûtés n'ont qu'à s'arranger de façon à en avoir l'éternelle.

J'ai essayé de la cuisine anglaise et ne m'en suis pas mal trouvé, si j'essayais du rasoir et du barbier anglais ? Et j'entre dans une boutique d'un extérieur assez engageant. Quelle déception, hélas ! Dans c'est la misère et la misère sale. Je ne recule pas. Un homme est là, robuste et massif, en manches de chemise, et portant un grand tablier blanc, sur lequel je cherche instinctivement des taches de sang; c'est le barbier; un barbier qui ressemble prodigieusement à un boucher. Je m'assieds, mets ma tête entre ses mains, et mon âme entre les mains de Dieu. L'homme savonne,

fait mousser, et promène son rasoir sur ma peau. C'est fini, je me retire sans blessure ; mais jamais menton aussi mal rasé n'a fait honte aux barbiers et aux rasoirs d'Angleterre. Je sais bien que le malheureux sur qui je suis tombé pour mes péchés, ne m'a demandé qu'un penny^ à titre de salaire ; soit deux sous en mon-

naie française. Mais cette considération ne m'empêche pas de pester.

Et nous aussi maintenant nous avons notre home. Notre chambre est prête. Elle est assez grande, propre et claire. Les fenêtres sont à coulisse ; pour les ouvrir on fait glisser le vitrage inférieur sur le vitrage supérieur. Pas de rideaux, mais un tapis comme compensation. En somme, un logis très sortable. Seulement il le faudrait habité par les créatures aériennes de la Tempête ou du Songe d'une nuit d'été; des corps humains sont trop pesants pour lui, et au moindre mouvement que nous faisons, toute la maison tremble. Sortons-en bien vite pour qu'elle ne s'écroule pas.

C'est le Londres riche, vivant, brillant, qui nous attire. La belle rue que Régent street, et dans Régent Street, le bel endroit que le Quadrant, cette courbe harmonieuse que fait la magnifique rue entre deux rangées de magasins luxueux, dont beaucoup portent sur leur façade des noms français.

UN PEU d'Angleterre. 199

23 juillet.

Nous sommes arrivés hier; il est raisonnable d'aller faire visite aujourd'hui à l'Exposition universelle.

Pour y arriver, nous traversons Regent's Park. Un parc : est-ce à dire des arbres soigneusement taillés, des charmilles, des rampes et des escaliers de marbre, des vases, des statues, des bassins, des jets d'eau? C'est bien cela à Paris ou à Versailles; à Londres, point. De grands arbres qui poussent en liberté, des ravins, des ruisseaux au cours capricieux, de vastes pelouses irrég-

gulières sur lesquelles paissent des moutons; voilà les parcs de Londres. Des moutons dans des parcs ! que dirait Louis XIV, grands dieux ?

C'est, un édifice qui n'a probablement jamais eu son pareil dans le monde, que ce vaste palais de l'Exposition universelle, tout de fer, de bois et de verre, qui mesure cinq cent soixante-deux mètres en longueur, cent-quarante-sept en largeur, et dont le transept s'élève à trente-trois mètres. Les choses inconnues y abondent ; mais je n'y ai rien vu de plus étonnant que le buffet. Quelle accumulation de vivres ! Il n'y en a pas trop ; l'appétit anglais est un si bel appétit ! Les gâteaux et les babas disparaissent avec une prodigieuse rapidité, et chaque comptoir gastronomique est constamment assiégé. Ce qui se consomme de soda-water est énorme. Et ne croyez pas qu'on ne mange et qu'on ne boive qu'au buffet. L'honnête ha-

bitant de la campagne ou le bourgeois économe, après s'être commodément installé sur une banquette, tire sans façon de sa poche un morceau de fromage de Ghester et un morceau de pain et se restaure avec la tranquille gravité qu'il apporterait à l'accomplissement d'un devoir. Le buffet a d'autres séductions que celles qui s'adressent au palais : les marchandes forment une exposition des plus variées de types superbes ou charmants, et servent aux yeux des visiteurs un véritable festin de beauté.

En sortant du Palais de Cristal, nous nous trouvons, à une des portes de Hyde-Park, en face d'un arc de triomphe que surmonte la statue équestre d'un invalide couvert d'un manteau imperméable. Quel est cet invaUde ? C'est Wellington. De drôles de gens, en vérité, que ces Anglais, qui semblent s'être appliqués de leur mieux à faire une caricature d'une de leurs gloires. Non loin

de là est un Achille en bronze. Cet Achille a été fondu en l'honneur du héros de Waterloo. Il est tout nu, et c'est une souscription des dames de Londres qui en a fait les frais. La pruderie anglaise a de singulières distractions.

Voici Westminster, la vieille abbaye pleine de souvenirs, qui abrite sous ses voûtes l'histoire d'Angleterre. Les murs et le pavé du cloître, petit et sombre, sont formés de pierres tumulaires couvertes d'inscrip-

UN PEU d'angleterre. 201

tions. Au moment où nous entrons dans l'église, on y célèbre un service religieux. Sous ces voûtes gothiques, le culte anglican semble quelque peu mesquin.

L'architecture de Westminster a beaucoup de grandeur, mais l'harmonie des lignes est rompue par les monuments et les statues qui remplissent les bas-côtés de la croix et qui font saillie sur les murailles. Là sont confondus souverains, hommes d'Etat, poètes, savants, guerriers, comédiens. Le mausolée d'Elisabeth et celui de Marie Stuart sont voisins, et l'épithaphe du tombeau de la reine d'Ecosse voue à l'exécration universelle la mémoire de son ennemie.

Dans la chapelle des chevaliers du Bain, la bannière de chaque chevalier est suspendue à la voûte, et le nom de son écuyer est inscrit sur la stalle correspondante. Dans une autre chapelle sont conservés la châsse de saint Edouard et deux sièges antiques sur lesquels s'asseyaient les rois et les reines d'Angleterre le jour de leur couronnement. Cette pierre, placée sous l'un d'eux, figurait au couronnement des souverains écossais, et ce n'est rien de moins qu'une des pierres qui servirent d'oreiller à Jacob la nuit

où il vit en songe la fameuse échelle sur laquelle montaient et descendaient les anges.

Près de Westminster s'élève le nouveau palais du Parlement; il n'est pas achevé encore. Le style en est gothique, mais l'inspiration qui animait ce style-là en son temps lui manque ; les sculpteurs trop pauvres d'imagination, peut-être, pour mettre la variété dans l'unité, ont répété symétriquement le même motif d'ornementation, et qui a vu une petite partie de l'immense façade que baigne la Tamise a vu la façade tout entière.

Trafalgar-Square : « la plus belle place de Londres », dit mon Guide. Sur un des côtés la National-Gallery, musée public de peinture ; au milieu, entre deux fontaines de médiocre effet, une colonne qui porte à son sommet la statue de Nelson. Trafalgar-Square est la plus belle place de Londres, concluons-en tout de suite que Londres, en fait de places, est une ville assez mal partagée. Hay-Market, Gharings-Cross et le Strand, rues dont le nom est connu dans le monde entier, aboutissent à Trafalgar-Square.

C'est plaisir de se promener le soir dans le Strand plein de mouvement, de vie, de lumière. Nous arrivons au petit théâtre qui s'appelle le théâtre de M.^{^^} Vestris. Cette dame Vestris descend-elle du diou de la danse? Je l'ignore. Si nous allions passer la soirée au théâtre de M.^{'''^} Vestris ? Nous demandons des billets au bureau. Il n'y a plus de place. Nous en trouvons dans le théâtre du Strand, une autre petite salle de spectacle que nous rencontrons sur notre chemin.

On y joue des farces qui nous semblent absolument ineptes et qui font rire les Anglais à gorge déployée. La naïveté anglaise au point de vue dramatique nous est révélée. Il y a un orchestre !

quelle musique ! des airs sautillants et maigres qui sont pour l'ouïe ce qu'une salade trop vinaigrée est pour le goût.

Comme l'égoïsme de John-Bull se montre superbe-

UN PEU d'angleterre. 203

ment au théâtre ! Une partie des spectateurs du pourtour se tiennent ici debout, faute de banquettes en nombre suffisant pour que tout le monde puisse s'asseoir. Les hommes gardent bravement leur chapeau sur la tête sans s'inquiéter le moins du monde d'empêcher les femmes placées derrière eux de voir le spectacle, et les femmes ne se formaUsent pas du tout de ce sans-gêne; plus de politesse probablement les surprendrait beaucoup. Un conseil : Français qui êtes habitués à retrouver, après avoir fait un petit tour pendant Tentr'acte, votre place libre, si vous avez eu la précaution de la marquer avec vos gants, votre mouchoir ou votre lorgnette, sachez qu'à Londres la lorgnette, les gants ou le mouchoir sont des gardiens dont l'autorité n'est pas reconnue. Voulez-vous être sûr qu'on n'occupera pas votre place ? n'en bougez pas.

26 juillet.

Cet édifice énorme, c'est Saint-Paul. Il est fâcheux que Saint-Paul ne soit pas isolé ; fâcheux aussi que la hideuse couleur noire dont le brouillard imprégné de fumée salit à Londres la pierre et le marbre, ait jeté sur lui comme un sordide manteau. La grandeur des proportions et une majesté sévère pouvaient donner à l'intérieur de l'église de sir Christophe Wren un caractère saisissant, quelle déplorable idée de gâter l'impression que l'âme y aurait ressentie, en y peignant de petites grisailles relevées d'or ! On affirme que la croix qui domine la coupole a dix mètres de hau-

teur et le globe sur lequel elle repose, deux mètres de diamètre, nous nous dispensions d'aller voir si ces chiffres sont

exacts, et perdons ainsi l'occasion de nous assurer qu'il y a bien six cent seize degrés du sol jusqu'au globe.

Non loin du temple de Dieu, le temple de sa Majesté l'argent; vulgairement la Banque d'Angleterre. Quelle circulation d'hommes, de chevaux et de voitures aux alentours, et l'amusante salire qu'aurait faite Boileau sur les embarras de la Cité de Londres !

Non loin de la Banque est le Monument, dôme de soixante quinze mètres élevé en mémoire d'un incendie qui, en 1666, dévora une grande partie de Londres. Du sommet du Monument le spectacle est admirable : la ville commerçante, religieuse et politique avec le labyrinthe de ses rues, ses innombrables îlots de maisons, ses églises et ses palais; la grande Tamise avec ses ponts gigantesques, ses bateaux à vapeur et ses embarcations de toutes sortes descendant et remontant son cours, ses flottes à l'ancre, ses immenses entrepôts; sur la rive droite du fleuve, la ville industrielle assise sous le nuage sombre que fait la fumée qu'exhalent les mille cheminées de ses usines.

Du Monument à Billingsgate, le marché au poisson, il n'y a qu'un pas. Une surprise nous y atten-

UN PEU d'Angleterre. 205

dait ; nous y voyons des dames acheter des huîtres à des marchandes ambulantes et les manger sur place. Et les convenances, mesdames? — Et la gourmandise, monsieur?

Nous voici devant ce colossal amas de constructions d'un autre temps qui s'appelle la Tour de Londres. Une foule curieuse, bavarde et parée assiège l'entrée de la vieille prison d'État ; elle fait effort et pénètre dans l'enceinte des remparts en dépit des grenadiers de garde. Au risque d'être écrasés entre les deux vantaux de la porte massive nous franchissons le seuil . Les gardiens de la Tour ont conservé le costume des soldats de la reine Elisabeth. Chaque matin les portes sont ouvertes avec les précautions que l'on prendrait si l'on redoutait une attaque de l'ennemi. A la tombée de la nuit, le gardien-chef, à la tête d'une patrouille fait sa ronde, et, lorsqu'il passe, les sentinelles crient : « Qui vive ? — Les clefs, répond le gardien-chef — Quelles clefs? — Les clefs de la reine Victoria. — Clefs de la reine Victoria, passez, » répondent les sentinelles.

Nous visitons d'abord la salle des bijoux de la couronne. Là sont placés sous une cage de verre, des diadèmes, des sceptres, des objets de toutes sortes enrichis de pierreries : le tout vaut soixante-quinze millions de francs à en croire le Guide à Londres , et je veux l'en croire; un voyageur n'est pas fâché de pouvoir dire au retour à ses amis. « Avez- vous vu soixante-quinze millions sous une cage de verre? Non. Eh bien, moi, je les ai vus. » Après les bijoux

delà couronne, les armures historiques : elles sont placées dans une salle du rez-de-chaussée de la Tour blanche, dont les murailles sont couvertes d'armes modernes formant d'ingénieux dessins. Au-dessus de cette salle, dans la salle d'armes d'Elisabeth, on nous montre le billot d'Anne de Boleyn, oii la place du fer qui trancha la tête de la pauvre femme est marquée ; le coupe-ret qui coupa le col du comte d'Essex ; le couteau dont se servit le

bourreau lors de l'exécution du duc de Monmouth. Des instruments de torture étranges sont appendus aux murs de ce tragique musée. Le cicérone qui nous accompagne ne nous laisse pas recueillir un instant nos pensées ; il faut passer, passer vite : une autre journée de visiteurs est là qui attend que la porte s'ouvre pour elle. Demeurer une nuit seul dans cette salle, et lire, accoudé sur le billot d'Anne de Boleyn, le Henri VIII de Shakspeare; voilà ce qu'il faudrait, mais l'honnête gardien-chef de la Tour ne souscrirait jamais à pareille fantaisie.

La Tour de Londres, les Docks de Londres : quel contraste ! Là, le passé; ce qui est immobile, ce qui est mort ; ici, la vie, le bruit, le mouvement, la force, le présent et l'avenir. Qui aurait la patience de les compter ces navires qui se pressent dans les trois bassins alimentés par les eaux de la Tamise, et dont les cargaisons apportées de tous les points du monde sont déposées dans les gigantesques magasins qui bordent les quais de ces ports énormes? Et ce n'est là qu'une des cinq flottes pacifiques à l'ancre dans les

UN PEU d'Angleterre. 207

eaux de Londres ! et il y a, outre les Docks de Londres, les Docks du Commerce, les Docks de Sainte-Catherine, les Docks des Indes orientales et les Docks des Indes occidentales qui ont cinq bassins et qui occupent six cents hectares.

N'allez pas voir le tunnel de la Tamise après avoir vu les docks. Pauvre tunnel, merveille de l'intelligence et du travail humains, qu'il est triste et morne ! Les petites boutiques qui s'y sont installées ne parviennent pas à en dissiper la mélancolie. Il faudrait la foule dans ce long souterrain et les passants, hélas ! y sont déplo-

ramblement rares. Avant d'en sortir et de remonter à la lumière du jour, nous entrons dans une baraque où sont disposés des tableaux qu'on regarde à travers un verre grossissant. Au moment où, je me dispose à donner mon penny au gamin chargé de la recette, j'entends l'enfant murmurer quelques mots. Je crois qu'il me demande davantage. Point. «Vous êtes interprète,, et vous accompagnez ce monsieur, me dit-il en montrant mon ami N..., les interprètes ne payent pas. » Je revendique ma nationalité française, ^puis j'ai un mouvement de vanité : ce gamin m'a entendu parler anglais et à la pureté de mon accent, il s'est trompé. Par mal" heur je me souviens qu'avant son refus d'accepter mon penny, je n'ai pas ouvert la bouche. Ce sont mes favoris qui ont égaré son jugement. Diable I c'est moins flatteur.

A. KAEMPFEN

sous LE SUAIRE

Deux jours avant mon départ de Paris pour retourner dans ma province j'étais aux Variétés, lorsque vers dix heures je vis entrer dans une loge d'avant-scène trois jeunes gens qui, par le tapage qu'ils firent, attirèrent l'attention de toute la salle. Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître dans l'un d'eux un de mes anciens camarades que j'avais perdu de vue depuis longtemps !

A l'entr'acte je m'approchai de l'avant-scène. Mais avant que nous eussions pu échanger dix paroles, ses amis l'appelèrent.

« Pardonne-moi, dit-il, en me serrant la main, je suis obligé de partir tout de suite; seulement je ne pars que si tu me promets de

venir déjeuner demain avec moi pour que nous renouvelions connaissance. »

Lorsque je m'étais lié avec ce camarade à l'école de droit, il se nommait tout simplement Chopart ; sur la carte qu'il me remit je lus : Cho' Pard du Vallon. Je dois dire que cette façon d'écrire Cho' Pard à l'irlandaise m'eût procuré un moment de douce gaïeté si ce nom dans son entier, Cho' Pard du Vallon, n'eût été

un de ceux que j'avais vu cités le plus souvent dans les journaux du sport. Eh quoi! mon ancien camarade était devenu un des plus célèbres gentlemen riders de France.

A onze heures, je sonnais à la porte d'un entre-soU rue de Ponthieu. Un domestique vint m'ouvrir.

« M. Cho' Pard du Vallon ? »

Au lieu de répondre, le domestique secoua la tête.

« Ce n'est pas ici? » demandai-je.

Il pencha la tête trois fois en avant pour dire oui.

« Alors il ne peut pas recevoir ? »

Il secoua la tête pour dire non ; tout cela d'un air lugubre.

a Mais j'ai rendez-vous avec lui.

— Hélas! monsieur, il est sous le suaire, dit-il d'une voix caverneuse.

— Ah! mon Dieu! » et je fis un bond. Sous le suaire, Chopart que j'avais vu la veille si gai et si solide !

Quoique ce domestique ne fût guère causeur, ce que je m'expliquais très bien, pensant à Taffliction dans laquelle un pareil coup l'avait dû jeter, je voulus l'interroger.

« Mais comment cela est-il arrivé ? Je Fai vu hier au théâtre.

— Au diner, monsieur, il n'y pensait pas, mais cette nuit, en rentrant, il me dit : « Demain je me mets sous le suaire. »

— Un suicide !

— Oui, monsieur, c'est le vrai mot, un suicide; un homme si fort, si solide, si bien bâti, c'est un suicide. Les flanelles, les couvertures, ce n'est rien, mais le suaire ! »

sous LE SUAIRK. 211

Je baissai la tête.

« N'est-ce pas, monsieur, que c'est un crime? Une fois, deux fois on en revient, mais trop souvent... »

Je le regardai avec stupéfaction.

« Je vois bien que monsieur est un ami de M. du Vallon, dit-il, si monsieur voulait entrer et le voir... »

Je fis quelques pas en arrière; c'est peut-être une faiblesse, mais je n'ai jamais aimé à visiter les morts. Cependant, dans cette circonstance, je n'osai refuser. Je suivis le domestique.

Dans une antichambre sombre, on respirait une étrange odeur chaude et acre à la fois qui vous prenait à la gorge ; les cierges sans doute qui brûlaient auprès du lit mortuaire. Pauvre garçon !

« Dites-lui bien, n'est-ce pas? qu'il ne recommence pas, » me murmura le domestique à l'oreille.

Avant d'avoir pu me rendre compte de ces paroles insensées, la porte de la chambre s'ouvrit.

Au milieu de la pièce, j'aperçus une grande enveloppe blanche ; la tête du cadavre sortant de cette enveloppe qui serrait au cou.

Chose étrange, il ne paraissait pas couché, mais assis, et cette tête, au lieu d'être décolorée, était rouge comme un homard. Chose horrible, elle remua, les lèvres s'agitèrent, et de cette bouche de spectre sortit une voix qui disait joyeusement :

« Tiens, c'est toi ! »

Assurément, si la porte n'avait pas été refermée, je me sauvais.

« Me prends-tu pour un fantôme ? »

Je balbutiai quelques mots.

« Je comprends ton étonnement, poursuivit du Vallon qui décidément n'était pas mort; tu vois devant

toi un homme qui se fait suer sous le suaire en caoutchouc et qui, avant ce soir, doit avoir perdu quelques livres de son poids.

— Gomment cela?

— Au moyen de trois lampes qui sont allumées sous cette enveloppe et qui font fondre* ma graisse; c'est simple comme le jour, seulement ce n'est pas agréable. »

Je commençai à me remettre de mon émotion. Du Vallon ne s'était pas suicidé, le domestique n'était pas fou, mais moi j'étais

un niais ; il ne fallait pas qu'on en eût trop la preuve si je ne voulais être déshonoré pour le restant de ma vie. Le hasard me faisait tomber chez une des gloires du sport, c'était une heureuse chance que je devais exploiter sans me compromettre : il fallait donc le faire causer sans causer moi-même.

« Sais-tu que c'est drôle de tomber ainsi dans les coulisses du sport.

— Et un jour de grande représentation encore , car tu penses bien que je ne me livre pas tous les jours à cette suée violente, il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles.

— Alors tu es donc dans des circonstances de ce genre ?

— Je crois bien, je monte après-demain dans un handicap , et je ne dois peser que cinquante et un kilos; pour un jockey, c'est un poids ordinaire, mais pour un gentleman, cent deux livres, c'est raide ; il faut donc que d'ici là j'arrive à ce poids, et le suaire en caoutchouc, aidé d'une médecine, peut seul faire ce miracle. Si j'avais été prévenu, je me serais entraîné régulièrement et progressivement, et j'y serais bien arrivé; on peut très facilement maigrir d'une livre par jour sans souffrir.

sous LE SUAIRE. 213

— Vraiment !

— Tu comprends que si tous les matins, en me levant, j'endosse les uns par-dessus les autres trois pantalons de flanelle, cinq gros gilets, si par là-dessus je mets mes vêtements ordinaires, si ainsi chargé je fais une dizaine de kilomètres au pas de course, si en rentrant je bois deux ou trois tasses de thé très chaud, si j'observe une diète sévère, c'est-à-dire si je reste sur

mon appétit ne mangeant ni légumes, ni viande, ni pain, ne buvant ni alcool, ni vin pur, je peux très bien en dix jours, perdre dix livres. C'est là le régime des jockeys qui veulent se mettre en état, et il n'a rien de mauvais. Au lieu d'affaiblir il fortifie. Mais pour maigrir du jour au lendemain il faut autre chose, et voilà pourquoi je suis sous cet appareil comme un Saint-Laurent sur son gril.

— Et quand tu pèserais deux livres de plus ?

— Malheureux, tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un handicap!

Je n'étais pas au bout de mes étonnements avec mon ami du Vallon.

« Veux-tu sonner ? » me dit-il.

Le domestique qui m'avait introduit arriva à mon appel.

c(Retirez-moi de là-dessous, dit du Vallon, et vous nous servirez le déjeuner. »

Les lampes et le suaire avaient produit de l'effet, car lorsqu'il se leva, en moins d'une minute le parquet fut inondé de sueur; les gouttelettes coulaient, passez-moi la comparaison, comme la graisse tombe d'un gigot dans une lèchefrite.

Il se débarrassa de son enveloppe en caoutchouc, et son domestique lui apporte un grand vase plein

d'eau chaude dans laquelle nageait une éponge ; aussitôt il se fit des lotions sur tout le corps, et après qu'il eût été bien essuyé et bien frictionné avec des linges de laine, il endossa des vêtements de flanelle.

a Maintenant déjeunons, dit-il, je me sens faible. »

On l'eût été à moins.

Mais le déjeuner qu'il prit n'était guère de nature à le reconforter; tandis que j'avalais, avec la voracité d'un homme dont le repas est retardé de deux heures, une sole frite, quatre rognons à la brochette et trois tranches épaisses de pâté de perdreau truffé, il se contenta d'une rôtie trempée dans une tasse de thé et de quelques feuilles de cresson.

Je ne pus m'empêcher de lâcher une exclamation de surprise.

« En te regardant, dis-je, je ne peux pas comprendre comment il se trouve d'honnêtes gens pour accepter un pareil traitement et un pareil régime.

— Et la gloire? »

Après le déjeuner mon ami du Vallon se remit sous le suaire ; l'enveloppe en caoutchouc fut hermétiquement close au cou , on la drapa bien , de manière que l'air frais ne pût pas pénétrer et les lampes furent allumées.

En moins de dix minutes la tête de mon ami devint rouge comme une écrevisse, son nez fort et busqué avait l'air d'une patte de homard.

Le déjeuner m'avait mis en gaîté.

« Veux-tu que je t'arrose? dis-je en riant.

— Oui, donne-moi une tasse de thé. »

Le liquide chaud eut pour effet d'augmenter la poussée ; comme une barre de fer qui est au feu, il passait par tous les tons

du rouge, seulement c'était

sous LE SUAIRE. 215

en sens inverse, il avait commencé par le rouge blanc, il était arrivé au rouge cerise.

En le regardant, je me rappelais avoir vu de pauvres diables d'ouvriers verriers qui, pour gagner leur misérable vie , enduraient le supplice de la cuisson, tandis que ce supplice, du Vallon se l'imposait de gaieté de cœur pour la gloriole d'endosser une casaque rose ou grise devant vingt ou trente mille spectateurs qui se moqueraient de lui.

Ces réflexions plus ou moins philosophiques furent troublées par un bruit de voix qui s'éleva dans l'antichambre.

a C'est le marquis de Redhill et Kinghorn, son entraîneur, » dit du Vallon.

Ceux-ci entrèrent. L'un était un homme de grande taille, bien pris, solidement campé, la tête belle, avec un air de dignité et d'indépendance, — le marquis, sans aucun doute; l'autre était un gros garçon pesant au moins cent kilos, tout jeune encore, l'air bon enfant et bon vivant d'un riche fermier, avec cela une mauvaise houppelande grise pour costume, — assurément l'entraîneur.

Quelle fut ma surprise en voyant celui que je prenais pour l'entraîneur donner une poignée de main à du Vallon, tandis que celui que j'avais reconnu pour le marquis de Redhill le saluait poliment ! Je m'étais trompé.

a Est-ce que ce gentleman parle l'anglais? » demanda le marquis dans sa langue maternelle.

Élevé par une bonne anglaise, le hasard voulait que je parlasse cette langue presque aussi bien que le français, mais du Vallon l'ignorait. En entendant la demande du marquis, je pensai qu'il avait quelque

chose de particulier à dire à mon ami et que, si je paraissais le comprendre, il ne parlerait pas devant moi. Je pris un air indifférent ; j'étais là pour m'instruire.

« Lui, répliqua du Vallon, c'est un bon provincial de mes amis ; il n'entend rien ni aux courses ni à l'anglais .

— Alors, continua le marquis en anglais, éteignez vos lampes, mon cher, et sortez de votre suaire, vous ne montez plus Crevette^ vous montez la Gredine.

— Pourquoi diable m'avez-vous laissé me flanquer cette suée? s'écria mon ami en jetant au loin son enveloppe de caoutchouc. La Gredine porte soixante kilos, je n'avais pas besoin de me faire maigrir. »

A cette exclamation, le marquis répondit par un formidable éclat de rire, tandis qu'un air narquois apparaissait sur la figure de Kinghorn.

« Il fallait, dit celui-ci, que tout le monde sût bien que M. du Vallon se faisait maigrir.

— Tout le monde le sait. Maigret est venu ce matin, il m'a vu sous ce manteau.

— C'est parfait.

— Voyons, mon cher marquis, je vous en prie, expliquez-vous.

»

Je m'étais mis dans un coin, où je m'étais plongé dans un numéro du Sport, mais je ne perdais pas un mot de cette conversation.

« Dans le commencement, continua le marquis, nous avions réellement l'intention de gagner avec Crevette j je ne m'en suis pas caché, et comme elle est bonne, comme elle est avantagée par le poids, tout le monde a vu en elle le vainqueur; si bien qu'elle est à 4/1 dans la cote, tandis que la Gredine est à 16/1. Mais voilà

sous LE SUAIRE. 217

qu'aux essais la Gredine se montre meilleure, montée par un gamin, tandis que Crevette était montée par notre jockey; elle l'a battue avant-hier de trois longueurs, hier de cinq, ce matin de dix très facilement. Elle est sûre de gagner. Quand j'ai vu cela, j'ai commencé à faire prendre en cachette autant de la Gredine qu'on a voulu m'en donner; au betting^ ils en sont toujours à Crevette.

»

Cela était évidemment très drôle, car tous trois se mirent à rire.

« Ma foi, je ne regrette pas ma suée, dit du Vallon.

— Vous comprenez, poursuivit le marquis ; tous ils sont convaincus que nous gagnerons avec Crevette, tous ils parient pour CreFe/te; eh bien! Crevette hq partira pas; on la promènera demain bien ostensiblement dans le pesage; les paris continueront d'autant mieux que la Gredine est restée à Chantilly, d'où elle arrivera demain seulement ; à la dernière seconde, j'annon-

cerai que Crevette ne part pas, et ils avaleront un bouillon. H y a assez longtemps que j'arrose le betting. Je me venge et me ratrape. Donc, jusqu'à demain, secret absolu, et laissez toujours croire que vous vous faites maigrir.

— Seulement, maintenant, soignez vos bras, acheva Kinghorn, la Gredine tire en diable, vous en aurez besoin.

— Ils paieront, et ils ne pourront pas se fâcher. » Les rires recommencèrent, et quand du Vallon rentra, après avoir reconduit ses visiteurs, il riait encore.

J'avais compris en gros la machination de ce coup d'adresse, mais dans le détail, il y avait bien des choses

qui m'avaient échappé; je voulus tâcher de me les faire expliquer.

((Probablement, dit-il, tu ne connais ni Bolton, ni Jacob.

— Qui sont ces messieurs?

— Ce ne sont pas des messieurs. '

— Je ne les connais pas.

— Alors tu vas aller chez eux : Bolton, boulevard Montmartre ; Jacob, rue Le Peletier, et chez chacun d'eux, tu parieras cent louis pour la Gredine et cent louis contre Crevette. Tout le monde parie pour cellelà, ils te la donneront, n'importe à quelle cote tu la prendras ; tu feras les paris en ton nom et surtout tu ne prononceras pas le mien.

— Comment, tu paries contre ton cheval ? Je croyais que c'était défendu.

— C'est pour me couvrir; j'ai beaucoup de paris pour, et si, par hasard, je n'arrivais pas le premier, je perdrais trop. Tu comprends?

— Très bien. Personnellement pour qui m'engagestu à parier ?
»

Il me regarda un moment en hésitant.

« Dame... pour le cheval que je monte. »

Il me passa un froid dans le dos. Égorgé par mon ami, c'était raide.

A la porte, du Vallon m'arrêta :

«Un conseil, ne parie pas aujourd'hui; tu sais, dans une nuit, il se passe bien des choses; je te dirai demain sur qui tu devras mettre ton argent. »

Ce dernier mot me toucha ; mais ce fut seulement plus tard, quand l'expérience me fut venue, que je compris combien il était beau, car dans le monde des

sous LE SUAIRE. 219

parieurs c'est généralement son ami intime qu'on trompe le premier.

J'allai chez MM. Bolton et Jacob, et en plus des paris de mon ami du Vallon j'en fis un de cinquante louis pour moi sur la Gredine.

Le lendemain, aux courses, les choses se passèrent telles qu'elles avaient été convenues : Crevette ne partit pas et la Gredine arriva première ; je gagnai cinq cents louis.

Il y eut une clameur terrible ; mais légalement on ne pouvait pas se plaindre.

Hector MALOT.

Vers le milieu du troisième siècle, la ville de Liusannum enArvernien n'avait pas l'aspect modeste et calme de Lezoux, petit chef-lieu de canton de l'Auvergne, situé sur le même emplacement. Liusannum était une vaste cité industrielle, un centre important où la fabrication de la poterie occupait une foule considérable d'ouvriers et enrichissait de nombreuses familles fières de signer de leurs noms les œuvres sortant de leurs officines.

Depuis l'occupation romaine, de véritables artistes figulins, venant de tous les pays, s'étaient établis près des vieilles fabriques gauloises, dans cette région où l'on trouvait en abondance une terre toute préparée pour la céramique. Un grand nombre sortaient de Rome ou d'autres villes de la péninsule ; beaucoup avaient pour patrie la Grèce, l'Illyrie, la Phénicie et même la Judée. Leurs noms conservés sur les débris de leurs vases indiquent clairement leur origine. EUnus, Asiaticum, Particus, Acircie, Uxxopille, Borrillus et cent autres rivalisaient d'imagination pour créer ces

sujets décoratifs, ces guirlandes et ces ornements qui se détachent en relief sur les coupes arrondies et les vases gracieux, dont le vernis d'un beau rouge a résisté à l'action de l'humidité et du temps.

Liusannum présentait donc, vers l'an 250 de notre ère, un aspect très particulier. Sa population cosmopolite offrait aux regards un bizarre mélange de tous les costumes. Tous les idiomes, tous les accents, toutes les races se mêlaient sur ses places pu-

bliques, à l'ombre de ses temples et de ses portiques. Mais l'élément latin dominait. Par leurs alliances avec les principales familles gauloises, les vainqueurs étaient parvenus peu à peu à répandre leurs usages et leurs croyances. Quelques rares enfants du sol, purs de tout contact avec Rome, pleins de haine pour l'envahisseur, conservant encore au fond de leur âme un vague espoir d'affranchissement, étaient restés fidèles au culte et aux mœurs des ancêtres.

Parmi eux se distinguaient, de père en fils, les descendants de l'Archidruide Diorix, celui-là même qui encouragea le fils de Celtill à la résistance contre César. Cette famille nombreuse, grâce à sa fierté, à ses vertus et peut-être à ses richesses, avait fini par imposer le respect aux conquérants eux-mêmes ; et malgré son attitude déclarée contre l'influence romaine et son refus des plus hautes dignités, les propréteurs d'Augusto- Nemetum l'avaient toujours défendue contre le zèle trop vindicatif de leurs lieutenants. « Il faut savoir attendre, avait dit un de ces habiles administrateurs, le temps et la persuasion finiront par vaincre leur résistance. » En effet, le temps avait considérablement diminué le nombre des représentants de cette opulente famille. Depuis l'époque oii les frères et les neveux de

rArchidruide étaient tombés en combattant près de Vercingétorix, ses lils avaient lutté courageusement contre les proconsuls de Rome. Mais peu à peu leurs colères s'étaient calmées à mesure que leurs espérances s'évanouissaient, et depuis longtemps ils se contentaient de diriger la plus célèbre fabrique de poterie de Liussannum, oii ils faisaient fabriquer par de véritables artistes des œuvres connues et recherchées dans tout l'empire.

Les produits de leur immense officine se distinguaient par la pureté et l'harmonie des lignes, par l'élégance d'un dessin très sobre où la figure humaine était rarement représentée, mais surtout par un vernis rose ou verdâtre, d'un lustre vitreux et brillant, dont ils possédaient seuls le secret.

Les potiers gallo-romains, phéniciens ou grecs, leurs rivaux, fabriquaient -aussi avec un rare talent ces ustensiles au vernis uniformément rouge, inaltérable, décorés de sujets variés inspirés par la mythologie grecque. Mais ils n'égalaien pas la finesse, la transparence, l'éclat des œuvres signées : Diorix. Car, malgré tous leurs efforts, ils n'avaient pu découvrir le secret •de ce vernis incomparable.

Ce secret était révélé à l'aîné de la famille qui procédait lui-même aux mélanges prescrits et qui, par osprit de patriotisme plus que par intérêt, se gardait bien de le divulguer, malgré les offres les plus séduisantes.

Le père du dernier des Diorix lui avait dit en mourant : « Je te lègue sur ces tablettes le secret de nos pères. Garde-le précieusement. C'est le seul moyen qui nous reste d'être au-dessus de nos dominateurs. Tu es bien jeune, mais tu te souviendras de la prédiction de

notre aïeul rArchidruide, qui a dit : « que lorsque l'étran-' ger connaîtrait notre secret, la destruction, la ruine et l'anéantissement seraient suspendus sur nos têtes. »

Ainsi Xobert, à dix-huit ans, après avoir entendu les dernières volontés de son père et lui avoir juré de les respecter, était resté seul héritier de richesses immenses et seul possesseur du secret de la famille.

C'était une belle soirée de la fin de l'été. Sur le sommet d'une colline voisine de Liusannum, près de la lisière d'une forêt superbe, un jeûne homme et une jeune fille étaient assis. Le jeune homme, avec ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus, son teint coloré, réahsait le type complet de ces Gaulois farouches, qui autrefois avaient fait trembler la Grèce et Rome.

La saie d'une resplendissante étoffe, le collier où pendait une escarboucle, les bracelets d'or fin, tout dans son costume révélait un Arverne riche et puissant. La jeune fille était belle avec sa robe blanche aux plis droits recouverte de la stola de même couleur. Brune au teint mat, ses cheveux noirs traversés par une épingle de corail rose complétaient merveilleusement son radieux profil de camée. C'était assurément une des plus jolies filles de la colonie romaine.

A les voir tous les deux, dans l'ombre légère et tremblante du feuillage, assis sur un banc de mousse, on comprenait qu'un même sentiment animait ce beau couple d'amoureux. Ils se regardaient longuement. Puig, leurs yeux erraient sur le vaste panorama qui

se déroulait devant eux, entre les chênes gigantesques et les grands bouleaux blancs, dont les branches s'entrelaçaient sur leurs têtes.

A leurs pieds, non loin de la forêt, les premières fabriques montraient leurs toits rouges, espacés de distance en distance. Puis la ville, avec ses frontons, ses colonnades, ses temples, formait une masse imposante ; et le bruit de son mouvement, ralenti vers le soir, montait faiblement jusqu'à la colline. Au delà s'étendait la plaine immense couverte de frondaisons au milieu

desquelles émergeaient çà et là des monticules couronnés de monuments grandioses. Dans le lointain, Augusto-Nemetum, à une distance de huit milles romains, était à peine visible dans la brume. Mais au-dessus la ligne onduleuse des monts d'une netteté parfaite et d'un bleu intense bornait l'horizon et se détachait vigoureusement sur le ciel embrasé par les feux du soleil à son déclin. Au milieu, sur le cône le plus élevé, un léger renflement indiquait la place du temple célèbre de Mercure Dumiate et à côté un point brillant révélait la présence de la statue gigantesque, œuvre merveilleuse de Zénodore.

Ce spectacle contemplé bien souvent paraissait absorber l'attention des deux amoureux et ils se taisaient.

Quels étaient-ils ?

Le jeune Arverne était Xobert, dernier rejeton des Diorix.

La jeune fille se nommait Lydia Balbio; son père, venu de Rome dès la première jeunesse, était un des plus opulents potiers de Liusannum. Sa maison somptueuse était voisine de l'officine de Diorix. Mais aucun rapport, aucun lien n'avaient jamais rapproché les

deux familles. Gomment Xobert, depuis la mort de son père, avait-il oublié la fière dignité de ses ancêtres ? Gomment pouvait-il s'humilier devant une femme de la race abhorrée des conquérants ?

Lorsque Xobert était resté seul à la tête de sa florissante industrie, Lydia presque enfant n'avait point encore attiré ses regards. Mais en moins d'une année l'enfant s'était transformée et sa beauté souveraine avait éclaté soudain. Xobert la rencontrait

quelquefois. Il s'en éprit éperdument. Longtemps il lutta contre une passion criminelle à ses yeux. Longtemps il songea à l'exemple de ses aïeux qui lui traçait sa conduite. Mais il fut vaincu par' la grâce, le charme, la beauté de Lydia. Un jour, l'ayant trouvée seule, il lui exprima en tremblant son amour ; Lydia s'enfuit. Mais peu de temps après, soit que la jeune fille éprouvât le même entraînement, soit que son père eût entrevu dans une union possible une cause d'accroissement de fortune et d'influence et surtout le moyen de connaître enfin le secret si envié de Diorix, elle ne s'épouvanta plus des paroles émues et passionnées de Xobert. Elle l'écouta; elle lui répondit ; et parfois ils se rencontraient seuls, sous les ombres protectrices de la forêt où notre récit les a laissés, le regard perdu dans les éblouissements de l'horizon brûlé par le soleil.

Tout à coup, Xobert sortit de sa contemplation et, se tournant vers Lydia, il lui prit la main et lui dit :

— « Voilà plus d'un an que je t'aime. Voilà bien longtemps que tu m'as dit que ton cœur m'appartient. Et ma bouche n'a pas encore touché ton front candide; et je n'ai pas même effleuré de mes lèvres le bas de ta robe de vierge. o Lydia ! ton père est-il donc inexo-

nable ? Quand verrai-je le jour trois fois heureux oïa tu me tendras la coupe des fiançailles ? »

Lydia, sans retirer sa main, répondit : (c Quand je révélai à mon père mes sentiments pour toi, il entra dans une violente colère. Il me supplia de me défier des promesses de l'héritier d'un des plus ardents ennemis de sa race. Me voyant triste et désolée, il s'inquiétait de mon silence et de mes larmes. Car je lui suis plus

chère que mes frères et que mes sœurs. J'ai saisi ce moment pour combattre ses préventions à ton égard. Depuis plusieurs jours il me semble sur le point de céder à mes vœux. Hier encore, il m'a déclaré qu'il te verrait sans peine entrer dans sa famille, s'il était convaincu de ton désintéressement. « Es-tu certaine, a-t-il ajouté, de la loyauté de ce Gaulois à la parole dorée, de ce fier Arverne dont les ancêtres ont toujours dédaigné notre race et qui garde pour lui seul un secret utile à tous ? Quand il t'aura donné une preuve éclatante de son amour, alors seulement je lui ouvrirai en souriant les portes de ma demeure. »

— « Mais quelle preuve de mon amour puis-je te donner ? Si quelque danger te menaçait, tu me verrais affronter avec joie la mort.

— « Plaise aux Dieux que jamais la destinée ne te donne l'occasion de prouver ainsi ton courage !

— a Je le vois bien, Lydia; ton père ne veut pas consentir à notre union. Il invente à plaisir des obstacles pour retarder notre bonheur, comptant sur le temps pour le délivrer de moi. Eh bien ! Fuyons ensemble. Allons vivre tous les deux dans les vastes forêts; soyons heureux et libres.

— « Jamais, jamais ; mon père mourrait de désespoir. »

Et songeant que Balbio lui avait fait entendre qu'il consentirait à son mariage si le fils de Diorix lui confiait son secret, elle ajouta : « Ecoute, Xobert, j'ai trouvé peut-être le moyen de vaincre ses dernières résistances. Tous tes rivaux sont jaloux des produits de ton officine. Mon père a souvent devant moi envié ton secret. Si tu m'aimes, ne dois-je pas connaître toutes tes pensées ? Révèle-moi ce secret impénétrable. Je pourrai dire alors à mon père

: je l'aime et j'ai raison de l'aimer. Car il m'a donné une preuve évidente de son amour. »

Le visage de Xobert s'assombrit. Un léger doute traversa sa pensée. Mais Lydia était devant lui si émue. Son visage exprimait tant de loyauté et de franchise qu'il rejeta promptement tout soupçon; et puis, il savait bien qu'elle ignorait son serment et la sinistre prédiction. Mais, tout tremblant au souvenir des dernières paroles de Diorix, il répondit :

— « Demande-moi tout ce que je possède, mes richesses, mes biens, mon sang; mais n'exige pas que je te révèle ce secret.

— « Tu ne m'aimes donc pas au-dessus de tout ? Tu ne veux donc pas faire de ton épouse la confidente de tes pensées ?

— « Lydia, je t'aime plus que tout au monde. Mais tu me demandes précisément la seule chose que je ne puisse te confier.

— « Ainsi, tu me refuses le seul moyen de persuader mon père. Tu ne veux pas répondre à ma demande ?

— « Hélas ! je ne le puis, » et le jeune Arverne , inclina tristement son front vers la terre.

— « Tu ne m'aimes pas, tu ne m'as jamais aimée, »

murmura Lydia, qui ne s'expliquait pas ce refus, et de grosses larmes roulaient sur ses joues.

Puis, se levant subitement : « Puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-elle, il vaut mieux nous séparer; adieu, adieu pour toujours. » Et, s'enfuyant à travers les branches, elle disparut bientôt dans l'ombre de la forêt.

En agissant ainsi, la jeune fille était sincère. Vivement éprise, elle ne comprenait pas la résistance obstinée de Xobert. Elle était irritée. Elle souffrait profondément. Car elle savait bien que jamais Balbio ne consentirait à leur union, si un puissant intérêt ne parvenait à le déterminer.

Xobert resta un moment comme privé de sentiment. Mais bientôt, relevant la tête et se voyant seul, il comprit toute la violence de son amour. Sans hésiter, il courut sur les traces de la jeune fille, en appelant d'une voix déchirante : Lydia! Lydia I II l'aperçut de loin qui ralentissait sa marche et, courant à elle, il la serra dans ses bras :

— « Sais-tu bien ce que tu me demandes? Lydia! Tu veux que je trahisse un serment solennel. J'ai juré devant mon père mourant de ne jamais faire connaître à personne le secret de notre art. Ce secret est écrit sur des tablettes d'ivoire que je porte toujours sur ma poitrine, afin que tant que je serai vivant, nul ne puisse y jeter les yeux.

— « J'ignorais tout cela, dit Lydia pâle d'émotion.

— « Tu ignores encore que mon aïeul a prédit notre ruine et notre anéantissement si ces tablettes tombent entre les mains de nosrivaux. Tu conspires donc contre ma vie et mon bonheur ?

— • « Le ciel m'en «st témoin, répondit Lydia épou-

vantée, tout cela m'était inconnu. Garde-toi bien de trahir ton serment, puisque cette révélation entraînerait ta perte. Gherclions un autre moyen de persuader mon père; mais je ne veux pas être la cause de ton malheur. Je mourrais de désespoir si, par ma faute, un seul cheveu tombait de ta tête. Je t'aimer trop! je

t'aime trop! » Et elle fixait sur lui ses yeux pleins de larmes. Xobert ne l'avait jamais vue si belle. Jamais il n'avait éprouvé une passion plus vive. Il oublia tout dans ce moment et lui dit : — « Plutôt que de te perdre, adorable enfant, je satisferai tous les caprices, dût la foudre de Tarann tomber sur ma tête. J'ai pleine confiance en toi. Ne seras-tu pas bientôt mon épouse ? Ne dois-tu pas lire comme moi dans mon âme? Prends donc ces tablettes oii est écrit le secret des Diorix ; je sais qu'entre tes mains elles seront en sûreté comme dans les miennes.

— « Non, je ne veux pas que tu sois parjure, même pour me prouver ton amour.

— ((Est-ce être parjure que de n'avoir avec son épouse qu'une pensée et qu'un sentiment !

— ((Garde ces tablettes sacrées, je t'en supplie !

— « Non, prends-les, c'est notre bonheur qui l'exige. »

Et, les plaçant dans la main de Lydia, il se retourna subitement et s'éloigna à grands pas. La jeune fille le rappela en vain. Puis elle voulut courir pour lé rejoindre. Mais il avait disparu dans l'ombre de la nuit qui commençait à couvrir de ses voiles les collines de Liusannum.

Un mois s'est à peine écoulé. Tout est prêt dans la maison de Balbio pour la célébration des fiançailles de la fille du potier et du dernier des Diorix.

En effet, Lydia s'était bien vite rassurée en voyant qu'aucun obstacle ne pouvait plus retarder son bonheur. Elle s'était empressée d'annoncer à son père sa victoire. Elle lui avait montré les précieuses tablettes; mais en refusant de les lui remettre,

parce que, disait-elle en riant, elles étaient la propriété de son époux. Balbio n'avait pas insisté, se disant que, du moment que sa fille avait entre ses mains les tablettes des Diorix, le secret de leur art ne pouvait lui être longtemps inconnu.

De son côté Xobert, dominé par son amour, avait facilement étouffé ses remords. Accueilli comme un fils par son riche voisin, la solitude n'attristait plus sa vie. Il avait trouvé dans la maison de Balbio une nouvelle famille. Heureux, il s'était dit que sa race avait donné des empereurs au monde romain, et qu'il n'y avait plus ni vainqueurs ni opprimés.

Le jour est donc venu du repas des fiançailles. L'officine de Balbio est en fête. Les ouvriers et les esclaves ont quitté les ateliers, les fours et les séchoirs. Réunis dans les vastes cours, sous les chênes séculaires, les uns boivent les vins du pays, les autres chantent et dansent sur la mousse.

, Dans la salle spacieuse, aux revêtements de marbre et aux pavés de mosaïque, une table circulaire est entourée par les convives de Balbio. La plupart portent

la toge de laine blanche ou la chlaïne bordée de pourpre ; d'autres sont couverts du pallium grec brodé d'or. Quelques Arvernes portent encore le costume national. Parmi eux, Xobert se distingue par l'éclat de ses vêtements, la richesse de ses bracelets et de ses colliers.

Les femmes ont le péplum ou la stola retenue sur les deux épaules par des agrafes d'or. Parmi elles, Lydia se fait remarquer par la simplicité de sa robe de laine ouvrée, retenue sur une seule épaule par une fibule à deux crochets, à la manière des Gauloises.

Cette délicate attention n'échappe pas au regard charmé de Xobert.

La table est pompeusement servie. Les mets fument dans des plats d'argent, à côté des vases rouges ornés de figures contenant les pêches, les pommes multicolores et les raisins aux grappes vermeilles. Les flacons de verre irisé, les amphores pleines de Falerne et de Massique étincellent près des canthares à deux anses entourées de guirlandes, qui renferment les liqueurs fermentées. Un gai soleil d'automne fait resplendir cet amas de vaisselles et de vases précieux, s'accroche aux colonnades de marbre rose et va mettre un rayon sur la bouche souriante du Mercure de bronze debout sur un trépied d'or.

Cependant le père de famille, pour faire honneur à son futur gendre, remplit, suivant la coutume gauloise, une large coupe de vin de Sétia, la porte à ses lèvres et la passe à son voisin, en disant : « Que ce breuvage te soit salutaire ! » La coupe circule de main en main autour de la table, et bientôt le festin est dans tout son éclat.

Une légère inquiétude vient cependant parfois mo-

dérer la joie bruyante des convives. C'est quand ils parlent de la marche rapide des hommes du Nord, qui ont envahi la Gaule, sous la conduite de Ghrock, leur roi. Les derniers courriers les ont signalés se dirigeant vers la Lyonnaise. Ne pourraient-ils pas envahir le pays des Bituriges et s'aventurer jusqu'en Arvernie ? Mais il est probable qu'ils descendront vers le midi par le pays des Allobroges. Cette dernière opinion, plus rassurante, obtient l'assentiment général, et le repas continue joyeusement.

Gomme le festin va se terminer, Lydia, pâle d'émotion, s'approche de Xobert une coupe à la main. Elle la lui présente, en disant : « Tu es mon époux et mon maître et je suis ton humble servante ! » Le jeune Arverne prend la coupe, la vide à moitié, et la remet à Lydia. La jeune fille la porte à ses lèvres; mais elle est si troublée, si tremblante qu'elle la laisse échapper, et la coupe rouge au vernis éclatant va se briser sur le pavé de mosaïque. Plusieurs convives considèrent cet incident comme un présage funeste. Mais l'émotion n'est pas de longue durée, et la fête s'achève aux sons de la tibia et de la flûte phrygienne.

Xobert et Lydia étaient fiancés selon les rites et les coutumes de l'Arvernie. Leur mariage devait être célébré peu de jours après, suivant les prescriptions de la loi romaine.

Le lendemain de cette fête joyeuse, les deux fiancés marchaient l'un près de l'autre dans la forêt voisine de leurs demeures. Ils échangeaient de douces paroles et de doux regards et formaient mille projets.

Cependant les guetteurs, dont la parole se transmettait de colline en colline, avaient signalé à une grande distance l'apparition de quelques bandes d'Alamans. Le bruit s'en était répandu dans la ville. Mais, avec l'insouciance de la jeunesse, les deux amoureux se croyaient à l'abri de tout danger, et rien ne troublait leur sérénité.

Us étaient arrivés à la clairière oii ils avaient échangé leurs premiers aveux. Lydia se rappelait aussi que c'était là que le pouvoir de ses charmes avait triomphé des résistances de Xobert et lui avait arraché son secret. Elle voulut s'asseoir sur le banc de mousse témoin de leurs serments. Le soleil venait de disparaître

à l'horizon. Les teintes rougeâtres de l'automne donnaient à la forêt un aspect plus sévère, presque attristé. La plaine immense s'étendait au loin jusqu'aux pieds de la ligne onduleuse et bleue des montagnes. Mais subitement une teinte sombre et froide avait remplacé les derniers rayons disparus. La nuit allait venir.

Alors leurs regards se portèrent en même temps dans la direction d'Augusto-Nemetum. Ils voyaient de légers nuages de fumée se former au-dessus de la cité. Ils songeaient aux brouillards d'automne qui couvrent quelquefois tout l'horizon. Mais la fumée devint plus noire et plus intense, et de larges flammes semblaient léclier le pied des monts. Bientôt même, le cône central où était bâti le temple de Mercure parut lui-même s'embraser, et des langues de feu se détachaient sur le ciel, comme si un volcan venait soudain d'entrer en éruption.

Alors seulement ils commencèrent à songer aux avertissements des guetteurs, et leurs mains se serré-

rent dans une commune épouvante. Alors seulement, Xobert se souvint de son serment et de son parjure.

— « O Lydia ! s'écria-t-il, les prédictions de Diorix se réaliseraient-elles? Ce n'était pourtant pas trahir mes promesses que de confier mon secret à celle qui sera mon épouse bien-aimée. As-tu conservé les précieuses tablettes, ou les as-tu remises à ton père?

— « Je suis bien coupable, répondit Lydia. Ces tablettes étaient renfermées dans ma chambre, où nul ne pénètre, dans un coffret dont seule j'ai la clé. Chaque jour je les regardais en pensant à toi. Hier matin, elles avaient disparu, et aujourd'hui je les ai retrouvées à leur place habituelle. Mais un autre a pu peut-être

le secret fatal. C'est donc moi qui suis la cause du mal qui nous menace. C'est sur ma tête que doit tomber la foudre de Tarann.

— « Ta tête divine m'est plus chère que la gloire et que la vie. Sois sans inquiétude : tu n'es point coupable. Et puis, regarde; l'incendie semble se calmer. Ce sont probablement des herbes sèches qui brûlent au loin sur les monts, comme aux fêtes des Lupercales. Rentrons et ne songeons qu'à notre bonheur. »

Et cherchant à la rassurer, non sans craindre lui-même, il reconduisit sa fiancée jusqu'à l'officine de Balbio. Puis, ayant constaté que rien dans les environs ne révélait la présence de l'ennemi, il rentra dans sa demeure.

Une bande nombreuse d'Alamans, pendant que leur chef brûlait Augusto-Nemetum et le temple de Mer-

cure Dumiate, s'était dirigée vers la plaine. Ayant entendu vanter les richesses de Liusannum, les Alamans avaient traversé l'Allier et, à la faveur de la nuit, avaient surpris la ville plongée dans le sommeil.

Xobert est éveillé subitement par un grand tumulte. Il monte sur la terrasse de sa maison et voit avec horreur les flammes dévorer déjà la vaste cité. Sans retard, il se couvre de son vêtement de guerre, saisit sa hache à double tranchant et se précipite vers la demeure de Balbio. L'officine du potier est déjà envahie par une troupe de barbares. Il s'ouvre facilement un passage et arrive jusqu'au vestibule. Là, un spectacle affreux s'offre à ses regards . Balbio et ses fils sont étendus ensanglantés. Lydia se débat presque nue au milieu de soldats qui se la disputent comme une proie. La hache levée, Xobert fond sur eux. Plusieurs tombent à ses pieds. Les autres s'enfuient. Lydia, à demi morte, se jette

dans ses bras. Il la presse contre son cœur. Il songe à fuir avec elle. Mais il entend les cris féroces des vainqueurs qui entourent la maison. Le feu consume déjà les constructions légères de l'officine. Bientôt l'incendie gagne l'édifice principal. Nul moyen de s'échapper : — « J'ai trahi mon serment, s'écrie Xobert, la prédiction de l'Archidruide se réalise ; mais je meurs heureux, puisque je meurs près de toi. O Lydia ! mon épouse ! je t'aime ! » Et, pour la première fois, ses lèvres pressent fiévreusement les lèvres de sa fiancée. A ce moment, un tourbillon de fumée les entoure. Lydia pousse un cri d'horreur et ils disparaissent dans les flammes.

C'est ainsi que furent anéantis le temple de Mercure, dont on a depuis peu découvert les débris sur le sommet

du Puy-de-Dôme, et la ville de Liusannum. C'est ainsi que fut à jamais perdu, non seulement le secret des Diorix, mais encore le procédé de ce vernis inaltérable des potiers gallo-romains, que Ton cherche vainement encore. Telle est l'opinion du savant docteur Plicque, qui a retrouvé récemment sur un morceau de poterie le nom antique de la ville de Lezoux, et dont les curieux mémoires sur la céramique ont éclairé de vives lueurs l'histoire si ténébreuse de l'Arvernien au troisième siècle.

Gabriel MARC.

JEAN REYNAUD

Jean Reynaud, né à Lyon en février 1806, passa son enfance et son adolescence en Lorraine.

Il eut pour tuteur Merlin de Thionville, dont la vaillante nature démocratique et guerrière inspira une vive sympathie à l'ardent écolier et lui communiqua de bonne heure le sentiment vrai

de la Révolution française. Une mère à l'âme forte et tendre, origine commune qu'on retrouve au point de départ de presque tous les hommes signalés par la grandeur morale, éleva dans la liberté de la campagne Jean Reynaud et ses deux frères, destinés aussi à se distinguer dans des carrières très différentes. Ce fut là que Reynaud prit ces habitudes d'intimité avec la nature qui ne le quittèrent jamais et se forma ces organes robustes avec lesquels, plus tard, il faisait vingt lieues d'une haleine et passait de glacier en glacier, d'une crête à l'autre des Alpes, sur d'étroites corniches où ne se hasardent point les chasseurs de chamois ; force physique qui, hélas ! ne l'a point préservé d'une fin prématurée !

Ses études furent rapides et fécondes ; tout en manifestant, dès son jeune âge, le goût le plus vif pour les lettres et pour toutes les formes du beau, il tourna d'à-

bord ses vues d'avenir vers les sciences, heureuse direction qui devait lui fournir les aliments et les instruments de sa pensée et faire du savant l'utile serviteur du philosophe. Sorti au premier rang de l'École polytechnique, il était ingénieur des mines en Corse au moment de la Révolution de Juillet. Il revint à Paris ; le saint-simonisme venait d'y faire explosion. Il avait déjà quelques attaches de ce côté. Il fut enveloppé dans ce grand et singulier mouvement qui prenait alors tant de jeunes intelligences par l'attrait du dogme de la perfectibilité du genre humain, du développement des religions et de l'harmonie sociale et qui séduisait surtout l'esprit polytechnique par les maximes transmises de Gondorcet à Saint-Simon, maximes qui promettaient à la science le gouvernement du monde pour le bonheur du plus grand nombre, jusque-là déshérité.

L'école, cependant, prétendit à devenir une Église : Jean Reynaud ne la suivit pas. Il rompit sur la question morale, reliée, dans les théories du chef, à une métaphysique qui absorbait l'individu dans la société, la liberté dans l'autorité, et la famille dans un sacerdoce omnipotent. La vigoureuse individualité de Jean Reynaud résista invinciblement à ces plans de théocratie renouvelés d'un vieux monde.

Il quitta le saint-simonisme pour la démocratie et rejeta le cosmopolitisme humanitaire pour le patriotisme, mais sans cesser de concevoir la patrie comme destinée au service de l'humanité, sans abdiquer du saint-simonisme les aspirations progressives, ni l'effort pour interpréter et s'approprier la tradition, au lieu de la repousser à l'exemple du XVIII^e siècle, sans renoncer enfin à chercher une nouvelle philosophie religieuse et un renouvellement social, mais par des

voies plus conformes aux principes essentiels des sociétés.

Il tâcha de reconstituer un groupe et un centre d'action intellectuelle avec les amis qui s'étaient séparés, en même temps que lui, du saint-simonisme. Pierre Leroux, Carnot et lui reprirent des mains de "Julien de Paris la Revue encyclopédique" ; ce fut là que Jean Reynaud publia le morceau si frappant de "L'Infini des Cieux" germe de son grand livre de Terre et Ciel, ainsi que ces études sur l'organisation de la République où il se dégagait du courant qui portait l'opinion démocratique à l'unité conventionnelle ; il tendait, lui, à un organisme politique plus savant et qui distinguât les éléments principaux de la société au lieu de les confondre dans le tout.

Le cadre d'une Revue parut trop vague à Reynaud et à ses amis. Ils tentèrent une entreprise plus synthétique et plus hardie. Le titre à l'Encyclopédie nouvelle, « sous la direction de Pierre Leroux et de Jean Reynaud, » dit oii se porta leur ambition : à dresser le tableau des connaissances humaines au dixneuvième siècle, tableau dont toutes les parties seraient liées par l'unité de doctrine. Ils visaient encore alors à une entière unité, à une sorte de nouvelle orthodoxie, mais comme devant résulter du libre concours des esprits et non plus d'une autorité mystique. Dans les questions pohtiques et historiques, la réaction contre l'insuffisance du libéralisme, trop effacé alors sous l'école doctrinaire, emportait encore quelque peu Jean Reynaud; il accordait encore un peu trop à l'autorité, à l'action du pouvoir central, quoique au fond il représentât déjà plus particulièrement que Leroux, dans leur groupe, l'élément de la hberté, et

qu'il tendît déjà, contrairement à l'esprit qui dominait dans les sectes du temps, à rasseoir la philosophie sur l'individualité humaine.

La variété, l'immensité des travaux dont Reynaud remplit V Encyclopédie nouvelle frappe d'étonnement ; ou ne peut suivre sans l'admirer le développement de cet esprit vraiment encyclopédique. On retrouve là cette surabondance de vie, cette belle faculté de s'intéresser et d'intéresser à tout, qui avait signalé Diderot dans le siècle passé, mais avec ce qui avait manqué à Diderot, avec une fermeté de sens moral inébranlable, et avec cette lumière de l'idéal qui transfigure les plus vulgaires objets et qui jette un reflet de l'infmi jusque dans les plus basses conditions des choses finies. Depuis la théodicée jusqu'à l'économie domestique, en passant par l'histoire, surtout l'histoire des rehions, et

par les sciences naturelles, il touche à tout, supérieur en tout et ravivant tout par l'inspiration religieuse, qu'il infuse dans l'âme de la révolution française.

Toute son œuvre est un commentaire de la souveraine parole de saint Paul : *In Deo vivimus, et movimur et sumus* (1). C'est l'homme impérissable dans le Dieu vivant, le Dieu vivant reprenant la place usurpée par l'abstraction appelée Nature.

Un fait surprenant fera comprendre l'espèce de divination qu'il portait dans l'interprétation du passé. Il écrivit une étude d'un haut intérêt sur l'antique religion des Bactriens et des Perses, la religion de Zoroastre. Les documents très insuffisants dont il dispo-

(1) « Nous vivons, nous agissons (nous nous mouvons) et nous sommes en Dieu. »

JEAN HEYNAUD. 243

sait mêlaient, à ce qui lui semblait être les principes essentiels de la croyance zoroastrienne, un autre principe, une divinilé fatale et indifférente, dont le caractère était pour lui absolument incompatible avec la théologie toute morale, libre et spiritualiste du prophète bactrien. Il raya de sa propre autorité le principe contradictoire (lui l'embarrassait et n'en tint aucun compte. Bien des années après, il est résulté des travaux de l'érudition allemande, continuatrice de notre grand Burnouf, qu'en effet, la divinité détrônée si audacieusement par Jean Reynaud était étrangère à Zoroastre et n'avait été introduite dans sa religion que par les Babyloniens, à une époque de confusion et de décadence.

1/ Encyclopédie nouvelle iiQ fut pas terminée : il était devenu de plus en plus difficile qu'elle s'achevât par le concours de ses deux directeurs. Pierre Leroux, esprit étendu, fécond, à grand souffle, et de ceux qu'il n'est ni facile de définir ni permis de juger en quelques mots, quoi qu'on puisse penser des phases plus récentes de sa carrière philosophique, Pierre Leroux avait^ durant plusieurs années, fourni kV Encyclopédie un large contingent de haute valeur ; mais il n'avait, au fond, pas plus les tendances que les méthodes de Jean Reynaud ; la collaboration se ralentit ; les dissidences s'accusèrent toujours davantage. Leroux n'avait quitté qu'à regret le saint-simonisme ; il tendait de plus en plus à retourner dans cette voie, sous des formes à lui personnelles, tandis que Reynaud se rapprochait de plus en plus des traditions de Descartes et surtout de Leibniz et de la théodicée chrétienne.

Il manquait donc là non pas seulement l'unité totale et absolue, qui est un idéal irréalisable, mais

l'unité sur les points fondamentaux, qui est une nécessité.

]J Encyclopédie fut suspendue. Elle est aujourd'hui comme un monument inachevé et inhabité. La jeune génération ne la connaît point ; elle a droit et intérêt pourtant à connaître les trésors de pensée et de savoir enfouis dans cette construction demeurée imparfaite par le puissant esprit qui vient de sortir de ce monde. Rien de ce riche héritage ne sera perdu ; une main pieuse rassemblera ces fragments épars d'un vaste corps qui apparaîtra dans son imposant ensemble (1).

Reynaud eût sans doute continué seul l'entreprise commencée avec Leroux ; mais, sur ces entrefaites, le 24 février enleva le philosophe à ses paisibles travaux pour le jeter dans la poUtique ac-

tive. Président de la commission des hautes études scientifiques littéraires, puis sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique , il élaborait avec le ministre Carnot, un de ses plus anciens et de ses plus constants amis , des plans destinés à mettre l'instruction publique au niveau des institutions démocratiques, à élever et à fortifier l'enseignement primaire en élevant la condition et les lumières des instituteurs ; à assurer à la société , par l'enseignement secondaire , les services des natures d'élite que produisent les classes pauvres; à créer enfin un enseignement supérieur qui compensât pour la démocratie les avantages des traditions héréditaires des patriciens et qui préparât à la patrie des agents éclairés et capables ; pour les relations extérieures

(1) Écrit en 1863. Les travaux de Jean Reynaud ont été en effet réunis en 6 volumes in-8".

surtout, quel homme politique n'a parmi nous maintes fois regretté l'absence d'une telle institution ?

On se rapprochera des vues du ministère de 1848 à mesure que le courant de l'opinion réagira plus fortement contre l'esprit funeste qui a régné en 1849 et en 1850 (1). .

De l'instruction publique transféré au Conseil d'État, Jean Reynaud y prit rapidement une autorité qui procédait de son caractère autant que de ses lumières, et, si court qu'y ait été son passage , il y laissa dans la mémoire des hommes spéciaux les plus éminents une impression ineffaçable.

Les événements qui donnèrent à la Révolution de février un tour si contraire aux désirs et aux visées de Jean Reynaud le contristèrent profondément sans l'abattre. Il savait trop la diver-

sité et l'obscurité des voies de la Providence ; il ne douta point du but parce que la route était changée et que les passions et les erreurs humaines retardaient la marche des destinées. Sans cesser jamais de suivre avec anxiété tous les incidents qui modifiaient le sort de sa patrie et du monde , il rentra dans la sphère des hautes spéculations et y rentra seul cette fois , quittant toute œuvre collective pour se replier en toute liberté dans les profondeurs de sa pensée.

, Il en sortit avec son livre de Terre et Ciel.

(1) Les événements ont réalisé cette prévision.

Il pouvait se consoler désormais d'avoir ÉLÉ réduit à l'impuissance de servir son pays dans le champ de la politique ; quel service rendu au présent eût pu égaler ce qu'il venait de faire pour l'avenir, si, comme il en était persuadé, le principal obstacle au développement et à l'achèvement de la Révolution française était en ceci : qu'elle n'était point parvenue encore à assurer son édifice politique sur une base religieuse !

Pour lui, comme pour le saint-simonisme, il s'agissait d'opposer aux conceptions du moyen âge, non plus seulement une critique, mais une affirmation nouvelle, une interprétation plus compréhensive du christianisme et de la tradition universelle.

Le saint-simonisme avait aperçu et manqué le but.

Lui, venait de faire dans cette direction le premier effort qui eût avancé vers le but depuis le xvm^e siècle.

Il avait vu son temps flotter entre un retour superficiel au moyen âge, causé par l'affaissement de.s âmes, et un panthéisme tantôt mystique , tantôt matérialiste ou plutôt nihiliste^ inca-

pable de les relever. Il s'établit et s'affermir sur un terrain solide entre ces deux abîmes : le terrain de la personnalité divine et de la personnalité humaine , inséparables l'une de l'autre. A travers le chaos germanique de nos jours, il ressaisit la traduction rompue de Leibniz et le vrai sens de la parole qui contient toute science de l'homme et de l'univers : perfectibilité.

Tous le prononçaient ; lui, en tira les conséquences et en reconnut la loi. D'autres y voyaient seulement le progrès social et l'avancement des sciences ; lui, comprit que la vraie science est celle de l'homme intérieur, et que la perfectibilité doit être la loi de la personne humaine, de l'être véritable, aussi bien que de l'ordre

de rapports entre les personnes que nous appelons société, aussi bien que de l'univers physique : la loi des individus comme des mondes.

Il appelle donc l'histoire , la tradition , la science, à éclairer cette loi , de laquelle il déduit toute sa grandiose théorie de la nature et de la fin de l'homme. Il interroge tous les pressentiments, toutes les intuitions du passé ; il demande à la géologie ses secrets ; il recourt aux révélations de l'astronomie sur l'infinité des cieux les destinées infinies qui attendent l'âme humaine dans son activité sans fin à travers les sphères sans nombre.

Le principe même de la perfectibilité lui imposait, tout en cherchant des conceptions nouvelles , de les relier à celles du passé et de tâcher d'embrasser le passé tout entier , pour associer à la théodicée chrétienne les éléments essentiels des religions et des philosophies antiques. A mesure que se déployaient simultanément et le mouvement propre de son esprit et le résultat de ses

recherches , il avait la satisfaction de reconnaître que le grand courant de l'antiquité avait porté là o11 il allait de lui-même. Ce fut surtout avec une joie profonde qu'il put constater la conformité des données fondamentales oij l'avait conduit la marche spontanée de ses idées avec celle des traditions anciennes que son patriotisme devait naturellement lui rendre plus chère qu'aucune autre, la tradition gauloise.

Là encore, il manifeste cette sorte d'intuition historique que nous avons signalée à propos de Zoroastre. Les Grecs et les Latins lui avaient fourni des traits capitaux sur la croyance des Gaulois à une immortalité. toujours active de sphère en sphère , croyance dont l'antiquité classique faisait le signe distinctif de ce.

peuple ; il s'avait de plus , mais seulement par des témoignages très controversés et de seconde main, que la tradition gauloise s'était mainlenue, tout en s'imprégnant de christianisme, chez les bardes du pays de Galles. Il ne douta point que le développement de l'idée celtique conservée chez les bardes, si l'on pouvait retrouver leurs Hvres , n'apparût analogue à celui qui s'était opéré dans son propre esprit. Son éclatant article Druidisme, de V Encyclopédie, avait été un hommage à la pensée religieuse de nos pères et un appel au génie de la France , pour qu'il s'inspirât , en vue de l'avenir, d'un passé plus primitif et plus national tout ensemble que la tradition des Romains.

Plus tard , la publication des Triades, traduites par M. Adolphe Pictet, et enfin, dans la dernière année de sa vie, la communication que put lui faire Tauteur de cet article d'un corps entier de documents théologiques et métaphysiques provenant des bardes du moyen âge, justifièrent complètement ses prévisions ; il n'y avait guère, sur le problème de la destinée humaine, de dif-

férences entre Terre et Ciel et les livres bardiques que celles qu'impliquaient le progrès de l'esprit moderne et le prodigieux essor de la science ; mais le philosophe du xix^e siècle était bien l'héritier direct de ces philosophes inconnus du xm^e et du xv^e.

L'affinité de la croyance égyptienne avec celle de la Gaule , dans l'esprit , sinon dans les formes, révélée par les travaux si importants de M. de Rougé sur le fameux Livre des Morts , fut encore pour lui , vers le même temps , une confirmation de ses vues sur la tradition du genre humain.

Sa santé avait commencé de s'altérer après l'immense effort de Terre et Ciel. Ses amis le virent , avec in-

quiétude et tristesse , obligé d'ajourner un grand travail projeté, complément de son œuvre capitale. Il avait, dans Terre et Ciel, exposé la théorie de la destinée humaine : il eût voulu étudier dans un autre livre l'histoire et la théorie des croyances relatives aux rapports du Créateur et de la créature, à l'idée du Verbe et du Médiateur, telle qu'on l'a conçue dans le passé, telle qu'on peut la concevoir aujourd'hui.

Il lit trêve à ses préoccupations religieuses par un épisode d'histoire politique qui n'exigeait pas une semblable tension de sa pensée. Ce fut la Vie de Merlin de Thionville , souvenir reconnaissant envers un homme d'action, dans lequel il croyait voir le sentiment vrai de la Révolution en dehors des sectes. Il jeta dans ce livre l'indication sommaire de conceptions originales sur la constitution finale de la démocratie ; il ne la concevait pas condensée en une masse informe et inorganique, sous prétexte d'égalité et d'unité.

Cette nature héroïque luttait stoïquement contre les progrès d'un mal qui fait de tout effort moral ou physique une angoisse, mal le plus cruel de tous pour cette prodigieuse activité à laquelle le repos, même sans la douleur, eût été un supplice. Les travaux de longue haleine devenant impossibles, il semait des études aussi attachantes que variées dans le Magasin pittoresque^ excellent et modeste recueil où sa vivifiante collaboration avait été acquise dès l'origine à son ami Edouard Gharton ; il projetait une sorte de catéchisme philosophique, qui eût donné une forme populaire et familière à ses idées ; il préparait une nouvelle édition de Terre et Ciel et remaniait son essai sur le Druidisme.

Son âme était indomptable, ses organes furent

vaincus. Une longue et douloureuse opération plusieurs fois répétée épuisa ses forces. Après plusieurs semaines de lutte, il succomba.

Jusqu'à sa dernière heure, préoccupé de la patrie et de la liberté, la dernière joie que nous lui ayons vue sur la terre a été la nouvelle du succès complet de l'opinion libérale et démocratique dans les élections de Paris (en 1863).

Ainsi finit cette noble vie en ce monde, pour continuer ailleurs, suivant sa ferme croyance, le cours de l'existence sans fin. Si la phase nouvelle qui suit la mort est logiquement déterminée par la manière dont nous avons soutenu l'épreuve terrestre, quel homme a fait un meilleur usage du petit nombre d'années qui lui ont été assignées ici-bas ! Quel homme a mérité de s'élever ailleurs dans une plus haute sphère ! Nul n'a mis plus naturellement sa vie en accord avec ses principes et ses actions avec ses idées ; nul n'a été excepté à un plus haut degré de ces contra-

dictions qui semblent le commun attribut de la faiblesse humaine.

La simplicité et l'unité singulière de sa personne et de son œuvre étaient la source de cette candeur qu'on signala chez lui comme associée à tant de force. Il était simple parce qu'il était complet. On pouvait lui appliquer la belle parole du poète latin : « Rien de ce qui est de l'homme ne m'est étranger. » Ce philosophe eût été au besoin un capitaine ou un politique, mais un capitaine d'une guerre de l'indépendance ou un politique d'action organisatrice dans une crise décisive, non pas un général des guerres ordinaires ni un politique de discussion quotidienne ou d'administration dans le train habituel des choses ; l'ennui l'y eût pris Hen vite, et il fût au plus tôt remonté sur les hauteurs

de la spéculation solitaire. De ces hauteurs toutefois, il se plaisait à redescendre , mais pour se mettre au niveau des petits et des humbles. Les enfants l'aimaient et il savait les retenir durant des heures autour de lui à Tentendre expliquer dans un langage à leur portée les merveilles de Dieu dans la nature.

Pour les petits comme pour les grands , il était, ainsi qu'on l'a très bien dit , une source inépuisable de vie. Pour tous ceux qui avaient été éclairés de cette féconde pensée, échauffés au foyer de ce grand cœur, c'est comme une nuit soudaine qui s'est faite ; mais non pas, grâce à Dieu, la nuit sinistre de ceux qui ne connaissent point l'espérance.

L'action directe de sa personne a pris fin avec sa vie terrestre; l'action de son œuvre, que deviendrat-elle ?

Quand, après la période actuelle , dominée par le grand mouvement scientifique , le vrai mouvement religieux reviendra , à

son heure , conformément aux lois de l'histoire , il prendra là , nous le croyons du moins, un point d'appui et un flambeau.

Henri MARTIN.

Nota. — Il nous a semblé utile, après dix-neuf ans écoulés, de faire reparaître au jour cette étude par Tun des esprits les plus élevés et l'une des plus fortes âmes qu'ait enfantés la France : la jeune génération connaît peu Jean Reynaud, et il lui serait bon de le connaître.

A LA POINTE DE L'ÉPÉE

NOUVELLE

Le soleil était à la moitié de sa course : la pendule se chargea de l'annoncer en frappant sur son timbre le fameux coup de midi.

M. de Torcy ne cessait de s'agiter dans son fauteuil, en donnant toutes les marques de la plus vive impatience ; s'il paraissait plongé dans la lecture d'un journal politique, c'était par pure contenance ; mais il s'en tenait aux faits divers, tout en prononçant des paroles inintelligibles.

Cet homme aux épaules voûtées, au cou de taureau, produit intégral d'un Européen et d'une corpulente négresse, avait passé sa vie entière à fabriquer des châles ; il devait à ce commerce lucratif une fortune dont lui-même ne connaissait pas l'étendue et qui lui permettait de mener à Paris un véritable train fastueux.

Non pas qu'il fût un fanatique de la grand'ville, ce Brésilien fortement bronzé ; il s'en souciait comme d'une guigne ; il était

de ces gens qui vivent indistinctement dans toutes les capitales du monde ; il avait cédé au caprice de sa femme, une Bordelaise aux yeux

noirs, à la chevelure ardente, belle encore malgré ses quarante ans.

En agissant de la sorte , la dame obéissait à deux sentiments respectables : se rapprocher de sa famille et chercher pour sa fille Ernestine un parti glorieux, soit dans la magistrature, soit dans la diplomatie.

Ce parti, on avait cru le rencontrer dans la personne d'un monsieur de la Renaudy, jeune attaché d'ambassade qui^ du moins, avait le rare mérite de déplaire à toute la famille. La vie est, dit-on, remplie de ces contradictions.

Quant à M'^® de Torcy, elle représentait une assez agréable personne dont la dot colossale rehaussait encore la jeunesse et la beauté.

Donc le Brésilien aspirait à longues bouffées les restes d'un délicieux panatellas, quand la sonnerie de la pendule vint provoquer de sa part une bordée de jurons énergiques.

Il se rappelait que depuis une heure cinquante-sept minutes son nègre Tom était parti avec une missive amoureuse et qu'il n'avait point reparu dès lors. Il songeait que ce croquant à la face d'ébène jouissait d'un bonheur idéal en foulant à ses pieds le sol béni de la liberté oia un bon maître n'a pas le droit de rouer, comme à Rio, le corps de son domestique.

Mais une pensée d'un autre genre venait aussitôt rasséréner son front en lui montrant qu'à part cette légère impossibihté de

battre ses gens, Paris offrait au moins d'autres distractions, surtout pour les personnes affligées comme lui d'une belle dizaine de millions, et ces distractions se traduisaient par la possession de ces belles filles à la taille souple, au regard

A LA POIIVTE DE L'ÉPÉE. 255

lascif, à la démarche élégante et mutine qu'on rencontre dans les grands quartiers.

Il résumait en lui-même. les trésors de grâce accumulés dans ces délicieuses toilettes que promènent sur les boulevards un essaim de jolies impures et, de son esprit surexité, se dégageait alors fermes et précis les contours d'une suave créature dont il avait entrevu la jambe, rien que la jambe, un jour où les ruisseaux étaient devenus torrentueux.

Il avait suivi cette jambe, il avait suivi celle qui en était la propriétaire, et ses démarches, sinon fructueuses à tous les points de vue, avaient au moins amené ce résultat de lui apprendre un nom et une adresse.

La femme s'appelait Polkette, un surnom sans doute, et demeurait au n° 17 de la rue Mogador.

Pour le reste, hélas ! il avait tenté d'imiter Jupiter amoureux d'une simple mortelle et se répandant sur elle en une pluie d'or ; mais par contre-temps, quand il s'était apprêté à lancer sa rosée, la sotte personne avait ouvert son parapluie. En d'autres termes, Polkette avait refusé les présents d'Artaxercès de Torcy, ne les trouvant pas assez considérables peut-être ou, ce qui est plus probable, dans l'impuissance de les accepter.

C'était à cette même Polkette que M. de Torcy, deux heures auparavant, avait dépêché son domestique avec une lettre doijt il espérait les plus heureux résultats.

Il achevait de se remémorer ces faits au moment oii le petit nègre se dressa devant lui. Sa première idée fut de sauter sur un magnifique bambou, qu'il avait rapporté du Brésil, et de le casser sur les épaules de son esclave, mais M. Tom était pourvu d'une telle vé-

locité qu'il fallut presque aussitôt se rendre et capituler avec lui.

Après les protocoles indispensables pour calmer la terreur du jeune drôle, le millionnaire l'interrogea avec intérêt sur le résultat de sa mission.

Le nègre répondit qu'elle passait tout ce que l'on en pouvait attendre et plus qu'il n'aurait osé l'espérer. Ainsi, il avait sonné chez la personne en question, un petit blanc, bien gentil, mais très brutal, avait répondu d'entrer ; il avait fait asseoir le pauvre mulâtre bien fatigué ; il avait lu la lettre malgré les efforts contraires d'une petite blanche qui ne paraissait pas satisfaite du tout, après quoi il avait jeté le messenger à la porte avec un coup de pied tout rempli de promesses. * — Et mon cachemire ? demanda anxieusement le Brésilien. Mon cachemire qui accompagnait la lettre?

— Petit blanc très brutal l'avoir arraché des mains à pauv' Tom.

Le nègre, comme s'il avait prévu de nouveaux dangers, s'échappa lestement, laissant son maitre en proie aux accès d'une

rage folle.

Quel était cet homme qui demeurait chez Polkette, cet être mal élevé et brutal qui lisait sa lettre, volait son cachemire et froissait ses gens dans leur dignité d'ambassadeur ? Démonio ! Ah ! si l'on avait été à Rio ! Mais on en était loin. Il fallait imposer silence aux bouillonnements de sa vengeance créole et tout attendre du temps et de la justice. Néanmoins, comme il est toujours agréable de passer sa colère sur quelque chose, à défaut de quelqu'un, le Brésihen prit une chaise et la lança rudement contre la porte, au risque de blesser M^{me} de Torcy dont il n'avait pas remarqué la présence.

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 257

Celle-ci contempla son époux irrité, lui demandant, avec le plus grand calme, quel tort il reprochait à cette pauvre chaise :

— Elle vous résistait sans doute ? ajouta la belle Bordelaise.

Le négociant commanda trêve à la raillerie, le moment n'étant opportun, puisqu'il était furieux :

— Furieux 1 le jour où nous devons recevoir le prétendu de notre chère Ernesline.

M. de Torcy l'avait oublié.

— Quoi ! vous avez oublié que votre fille se mariait ?

— Non sans doute ; mais il me semble qu'on apporte une trop grande précipitation dans une affaire aussi grave. Lorsqu'une femme se marie sans amour, son mari est exposé à des choses...

— Qui vous dit, mon ami, que votre fille n'aime pas le mari que nous lui destinons ? N'est-il pas attaché d'ambassade, beau cavalier, jeune, aimable, spirituel ?

L'amoureux de Polkette plissa les lèvres :

— Assez, madame, assez ! Moi aussi j'ai été beau, jeune, aimable, spirituel, et cependant...

^mo ^Q Xorey regarda son époux jusque dans le blanc des yeux, pour y chercher ses intentions.

— Qui me prouve, continua^ celui-ci, que vous m'avez toujours aimé, que vos premières palpitations soient écloses à mon profit ?

Le visage de la belle Bordelaise se colora d'une vive rougeur :

— Que je vous plains, mon ami, dit-elle, de vous montrer jaloux à ce point !

Ce court dialogue interrompu par l'arrivée subite de M^^ de Torcy, empêcha peut-être une scène conjugale. Elle embrassa ses parents avec effusion et s'assit au-

près d'un liéle guéridon pour occuper ses doigts à des travaux de jeune fille.

Chacun gardait une contenance gênée qui trahissait de la part des trois personnes comme un vague désir d'élucider certaines questions.

Ernestine légèrement abattue, pâlie, accusait un peu de souffrance :

— J'ai si mal dormi ! répondit-elle à son père qui le premier lui en fit la remarque.

— Le plaisir de ton mariage, sans doute? demanda la mère.

— Non, je n'y pense pas du tout.

Le Brésilien regarda sa femme d'un air victorieux. La jeune fille continua ;

— Vous paraissez désirer que j'épouse M. de la Renaudy, je l'épouse ; mais cela n'est pas de nature à m'empêcher de dormir.

Sur un nouveau sourire du fabricant de châles, la belle Bordelaise s'écria sur le ton du dépit :

— A son âge, sait-on ce que c'est que l'amour ? La républicaine était superbe pour M. de Torcy :

— J'adore cet aveu ! Vous ne m'aimiez donc pas, quand vous m'épousâtes? Vous aviez juste le même âge.

^me ^Q Xorcy se mordit les lèvres. Ernestine alla vers la fenêtre.

— Comme il tarde à venir, mon professeur, dit-elle un instant après ; c'est pourtant mon jour de leçon.

Sa maman la regarda d'un œil sévère : tu parais bien passionnée pour la musique, depuis quelque temps ? semblait-elle dire, et la jeune fille le comprit ainsi, car elle ajouta :

— C'est un si bon maître, M. Henry ! On est presque fière d'être son élève.

^|mo jg Torcy réprima l'élan de cette franchise en affirmant qu'un tel enthousiasme, à propos d'un pianiste, était inconvenant et le papa se promit in petto d'avoir l'œil sur un gaillard qui développait chez son élève de tels transports d'admiration. Il profita même de la circonstance pour tomber à bras raccourcis sur la musique et les dilettanti :

— Je les envoie promener, dit-il, ainsi que M. de la Renaudy.

Le feu était aux poudres ; chacun s'envoya promener : le Brésilien chez Polkette, Ernestine dans sa chambre pour y boudier à son aise.

Demeurée seule, la belle Bordelaise réfléchit aux événements passés. La mauvaise humeur de son mari, et quelques allusions saisies au passage, lui firent craindre qu'il n'eût découvert les traces d'une étourderie de jeune fille, bien innocente, sans doute, mais qu'elle regrettait tous les jours. Quoi de plus innocent, en effet, qu'une correspondance échangée au travers d'une grille de pensionnat, avec un jeune homme qu'elle n'avait jamais revu ! D'ailleurs, elle avait brûlé toutes les lettres avant son mariage, le jeune homme en question avait dû en faire autant des siennes, il était donc impossible que son mari ait pu se procurer la moindre preuve contre elle. Le hasard seul avait amené de sa part les mots acerbes qui l'avaient effrayée.

Tandis que ces événements se passaient au boulevard des Italiens où demeurait le couple de Torcy, une scène d'un autre genre avait lieu dans le réduit habité par la jeune Polkette.

Le petit rageur, celui-là même qui décachetait les lettres et gardait les cachemires comme des trophées, se tenait accoudé sur le bord d'une table boiteuse, la

tête entre ses mains, étudiant un plan de campagne aussi savant que déshonnête.

Il s'appelait, par une dérision du sort, Alexis Bienvenu, ce bout d'homme qu'on ne pouvait regarder sans rire et qu'on recevait sans égard dans quelque endroit qu'il se présentât. C'était comme une plante parasite reléguée dans un des coins les plus malsains et les plus obscurs de la capitale, une étude de notaire oïi il portait le titre relevé de saute-ruisseau, aux appointements de vingt-cinq francs par mois, avec le déjeuner : une carafe d'eau et un fragment de pain ; ce détail pourrait laisser craindre que le destin n'eût la cocotte le jour où il l'avait voué à ce métier malpropre.

Un jour qu'il grossoyait l'acte de vente d'une villa, sise à Ville-d'Avray, — Seine-et-Oise, — un nom de femme se dressa devant lui comme un phare : Lodoïska Ganuchet, femme de Torcy. Il se rappela tout aussitôt, car il était doué d'une mémoire prodigieuse, que ce nom faisait partie de l'héritage d'un de ses oncles, l'oncle Christophe, décédé depuis plusieurs années. Saisir son panna-ma de quarante-cinq sols, rester sourd aux réclamations énergiques du maître clerc et planter là l'étude, fut pour cet esprit aventureux l'affaire d'une minute. Il vola, c'était dans ses habitudes, jusqu'à la rue des Mulets, sa rue, car tout le monde est exposé à demeurer rue des Mulets ; il gravit son huitième... oui, son huitième, — il y a bien des quarts d'agent de change, pourquoi n'y aurait-il pas des huitièmes de saute-ruisseaux, — et sauta sur un volumineux paquet de lettres ; il en extraya une à l'aveuglette, l'ouvrit 'et lut au bas, à la signature : Lodoïska Ganuchet. »

En présence de cette identité, il pouvait se considérer comme ayant fait banco et donner à sa joie toute l'expansion du triomphe, car une idée, aussi chatoyant® que vigoureuse, venait de germer en son cerveau fécond : il tenait entre ses mains une lettre d'amour écrite par une naïve pensionnaire à un beau jeune homme, et si cette personne, aujourd'hui même avait une fille, rien qu'une, lui qui sentait germer toutes les effluves du printemps dans son corps de bamboche, rien ne l'empêchait de la demander en légitime union.

Il entait sur cet échafaudage d'improbabilités les plus énormes espérances et les plus improbables résolutions, car, à n'en pas douter, la maman Lodoïska sonnait sa valetaille, pour le jeter à la porte, mais il lui montrait son épître amoureuse ; elle tombait à ses pieds en le suppliant de lui pardonner et, l'embrassant sur les deux joues, elle terminait en l'appelant : son cher gendre.

C'était une seconde édition de Perrette et le pot au lait.

Grisé par ses projets insensés, il avait recours à tous les arguments pour dorer la pilule qu'il se confectionnait de la grosseur d'un bœuf; il se posait de propres objections qu'il savait résoudre sans hésitation, comme celle du papa de Torcy intervenant avec son autorité prédominante.

Mater le BrésiUen ! c'était le pont aux ânes, d'après son langage prosaïque et figuré ; le procédé restait le même : avec la lettre écrite à Polkette, il le sommait de l'unir à sa fille et, quelques semaines plus tard, il se représentait avec une femme, une voiture, du beaune première et des beefsteaks à volonté.

Lorsqu'un homme, acceptons sa laideur et son exigüité, entend les affaires de cette sorte, il faut s'avouer lestement qu'il n'a

pas été créé pour croupir chez un notaire en qualité de saute-ruisseau.

Une seule pensée venait troubler les calculs d'Alexis Bienvenu : Si M^{'''}® de Torcy n'avait qu'un enfant et que ce fut un fils ! 11 s'en remit à la Providence du soin de trancher le différend.

Au sommet de tant de réflexions, c'est-à-dire au moment où nous traçons ces lignes, le huitième clerc d'étude sautait de nouveau sur son panama de quarantecinq sols, — il n'en avait point d'autre, — prenait un petit paquet sous son bras et d'un pas agile que ne pouvait gêner la graisse il arpentait l'espace qui le séparait du boulevard des Italiens.

Une demi-heure plus tard il abordait la future bellemère de ses rêves.

L'impression du freluquet mal équipé fut déplorable sur l'esprit de M^{''''^} de Torcy. Elle toisa le petit homme d'un air superbe :

— Le but de votre visite, monsieur? demanda-t-elle avec une impertinence qui déconcerta le visiteur.

— Le but de ma visite, madame, balbutia celui-ci, oh ! c'est bien simple, mais excessivement délicat. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Il oubliait que la belle Bordelaise était chez elle :

— Il s'agit sans doute d'une œuvre philanthropique? reprit la dame en remarquant le pantalon frangé de son interlocuteur.

— De la plus haute philanthropie.

Alexis Bienvenu continua avec inquiétude et lentement :

— Vous avez une fille, madame ?

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 263

— J'ai ce bonheur, monsieur.

Cet aveu si impatiemment espéré faillit compromettre les plans que s'était tracés le saute-ruisseau, car il répondit avec enthousiasme :

— Bonheur est le mot, madame, car elle est très richement dotée !

— Monsieur !

— Par la nature! par la nature! se hâta d'ajouter Alexis cherchant à conjurer l'impudence de sa phrase.

M^{'''} de Torcy garda le silence, un silence de vingt degrés au-dessous de zéro.

— Vous avez été fille aussi, vous, madame, reprit le jeune drôle qui commençait à perdre la tête.

Le silence de la dame descendit encore de plusieurs degrés :

— Moi, madame, c'est différent, j'ai un oncle, — Alexis s'emballait définitivement, — ou plutôt j'avais un oncle, car il est mort! Nous sommes tous mortels, n'est-ce pas, madame ? C'est une question de temps... de temps... temps... Il est mort sans postérité, madame... il m'a laissé son héritage, dix mille francs de dettes, que je n'ai pas payées, je vous prie de le croire.

La belle Bordelaise regardait depuis un instant le paletot râpé du saute-ruisseau.

— Et je vous crois, ajouta-t-elle en le cinglant du plus profond mépris.

Alexis Bienvenu ne broncha pas, malgré tant de sarcasmes ; il sentait revenir en lui cette verve et cet aplomb qui formaient le fond de son caractère ; il continua comme s'il n'avait rien entendu :

— Il m'a laissé aussi une correspondance amoureuse... que j'ai en poche.

Le silence recommença de la part de M""® de Torcy, mais avec des signes d'agacement, mêlés de soubresauts nerveux.

— Mon oncle était un Christophe Dubrouillet... L'orateur s'arrêta complaisamment sur es nom,

pour mieux juger de l'effet qu'il allait produire. L'impassibilité de la dame l'étonna grandement :

— Savez-vous oii il demeurerait? A Ghaillet, madame, Chaillot, petit faubourg de Paris, aujourd'hui annexé... Ghaillet !...

— J'entends parfaitement... Chaillot! Mais je ne suppose pas que vous soyez venu ici uniquement pour me réciter des noms de villages ?

Le saute-ruisseau resta la bouche ouverte devant cette forme passive adoptée par la belle Bordelaise qui lui parut une gaillarde : Puisqu'il lui faut des détails, se dit-il, donnons-lui des détails :

— Il y a vingt-cinq ans, mon oncle Christophe était jeune, entreprenant, fougueux... il faisait des ravages à Chaillot... Vous savez, Ghaillet, petit faubourg de Paris?

— Ce nom que vous répétez sans cesse avec intention est en effet celui de l'endroit où je suis restée, jusqu'à l'âge de seize ans, dans un pensionnat, que j'ai quitté pour rentrer dans ma famille habitant Bordeaux, mais je ne sais à quoi vous voulez faire allusion et si, par hasard, monsieur votre oncle a été l'un de mes professeurs, je suis toute disposée à vous être utile en échange de ses leçons.

Alexis se gratta l'oreille : il devinait qu'une place de concierge allait lui être offerte ; il reprit timidement :

— Mon oncle n'a jamais rien professé qu'une manie : celle de collectionner les missives plus ou moins

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 265

orthographiées que lui écrivaient de douces et imprudentes victimes. J'yime Jq Torcy se troubla.

— J'en possède quelques-unes, continua le bourreau, qui offrent un grand intérêt d'actualité.

— Vous, monsieur?

— Sans doute, puisque j'ai eu l'honneur de vous dire que mon oncle est mort* sans enfants.

— Mais enfin, ces lettres ne sauraient compromettre personne ?

— Grâce à mon éducation.

— Elles sont sans signature ?

— Oh ! madame, quelle déplorable mémoire vous avez, ou plutôt quelle déplorable mémoire distingue M"[®] Lodoïska Ganuchet, ex-pensionnai*e à Ghaillot... petit faubourg... Voyez vous-même.

Alexis planta la lettre qu'il venait de sortir de sa poche devant les yeux de sa victime.

— Imprudente ! s'écria -t-elle après un examen sommaire.

Le petit clerc était maître de la situation.

— Ah ! monsieur, par quelle fatahté ces malheureuses lettres, vieilles de vingt ans, ne sont-elles pas anéanties ?

Alexis haussa les épaules et leva les mains pour protester qu'il n'en savait rien.

— Mais je suis mère de famille, monsieur, mariée à un homme honorable que j'aime et dont la jalousie est extrême. Voulez-vous abuser d'un secret que vous seul et moi connaissons?

Le clerc fit un geste de dénégation.

— Que vous êtes bon! ainsi ces lettres... Fixez vous-même le prix.

Il n'était plus question d'une loge de concierge ; mais M"[®] de Torcy allait offrir à son sauveteur une pièce de vingt francs. Celui-ci coupa court à ses illusions :

— Depuis votre sortie du pensionnat, madame, vous avez fait une chose bien remarquable : votre fille.

— Vous connaissez Ernestine?

— Je ne l'ai jamais vue... sans une émotion toute particulière... Et sa vue m'a suggéré ce raisonnement : puisque mon oncle Christophe a dans le temps ébauché un petit roman innocent, pourquoi, moi, son neveu, ne le terminerais-je pas avec la seconde génération?

— Je ne vous comprends plus, fit labelle Bordelaise, qui craignait maintenant de trop comprendre.

— Par-devant monsieur le maire... Je suis jeune, je ne manque pas d'un certain je ne sais quoi ; mais j'ai des mœurs ! C'est pourquoi j'ai l'honneur de vous demander la main de votre adorable fille.

Toutes les foudres du ciel tombant à la fois sur la tête de M^{me} de Torcy ne l'eussent point écrasée aussi complètement que la dernière phrase du saute-ruisseau.

Dans un cri du cœur oii se mêlaient et le mépris et l'étonnement, elle répondit :

— Ma fille 1 Vous n'y songez pas ?

Alexis y songeait, et sérieusement; aussi, quand il entendit sa future belle-mère ajouter : Elle aura un million de dot ! il répondit à son tour :

— Je suis très bien élevé, ce ne sera pas un obstacle.

En vain la belle Bordelaise objecta que sa fille allait se marier, qu'on signait le contrat dans quelques jours, qu'il était impossible qu'il parlât sérieusement et qu'il eût à lui demander autre chose, le jeune audacieux ré-

pliqua que si M'^® Ernestine allait se marier, elle ne l'était pas encore, qu'il n'y aurait qu'un nom à changer, qu'il parlait. si sérieusement qu'il venait de donner sa démission de huitième clerc de notaire. Quant à demander autre chose, il n'y était point décidé, voulant absolument trouver le bonheur près d'une douce compagne, au coin du feu, avec sept ou huit marmots.

— C'est impossible ! formula W^ de Torcy.

— Pourquoi donc ? répliqua le petit homme légèrement piqué, j'aimerai beaucoup ma femme.

— Je n'y consentirai jamais.

— Prenez le temps de réfléchir.

La dame se récria de nouveau ; ell'e accusa le détenteur de ses lettres d'abuser étrangement de sa position, en lui demandant la seule chose qu'elle ne fût pas libre de lui accorder. D'ailleurs, sa fille ne le connaissait pas. Et son mari ! que dirait son mari ? Ne conviendrait-il pas mieux de mettre un autre prix à son fragment d'héritage ? Elle essaya même d'attendrir son farouche créancier ; lui, si honnête au fond, pouvait-il admettre qu'elle satisfît ainsi, tout de suite, à une demande aussi extravagante ?

Alexis trouva réponse à tout ; si la belle Ernestine ne le connaissait pas, on fait vite connaissance à Paris, et puis il se chargeait d'amener M. de Torcy à capitulation. Quant au prix, jamais il ne surfaisait ; c'était tout au juste.

Comme conclusion, il ajouta :

— Je suis trop bien élevé pour ne pas savoir ce qui plaît aux dames. D'ailleurs, je ne suis pas positivement pressé... je reviendrai demain.

— Pas ici, répondit faiblement MTM de Torcy, vos visites pourraient éveiller la jalousie de monsieur.

— Où VOUS voudrez. A Pantin, à Ghaillot, Ghaillot ! petit faubourg de Paris.

— Non, à notre villa de Ville-d'Avray.

— Rue du Parc, 6, récita le saute-ruisseau, charmante propriété d'une contenance de douze cents mètres, corps de logis entre cour et jardin, mise à prix : cent mille francs ! J'y serai à dix heures du matin, l'heure du déjeuner.

— Non, venez à deux heures.

— C'est tard, pensa le blond Alexis. Enfin, je prendrai un bouillon en attendant.

— D'ici là, je verrai, je chercherai. Et, dans une explosion de colère. MTM® de Torcy s'écria : Ah ! monsieur, votre conduite est indigne.

Le vilain petit clerc fit entendre un ricanement :

— J'en suis pénétré... de regret, dit-il, mais il est si difficile de se faire une position aujourd'hui ! Un dernier service, madame. Oii puis-je trouver M. de Torcy ?

La belle Bordelaise eut un moment de folle terreur.

— Veuillez vous rassurer, ma diplomatie est inépuisable, et rien, dans ma conversation, ne trahira notre intéressant

entretien.

La maîtresse du logis agita fébrilement le cordon d'une sonnette.

— Tom ! conduisez monsieur auprès de votre maître.

— Madame, j'ai bien l'honneur, fit Alexis dans un salut prétentieux.

MTM® de Torcy détourna les yeux avec mépris.

Le maître chanteur suivit le nègre qui marchait prudemment à reculons, sachant très bien qu'il fallait faire face à bon blanc.

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 269

Une porte s'ouvrit et le huitième clerc se trouva tout à coup en présence du Brésilien en ce moment occupé aux derniers préparatifs de sa toilette :

— Je vous dérange peut-être? demanda-t-il.

— Vous me dérangez pour sûr, répliqua M. de Torcy d'un ton bourru. Quoi? que voulez-vous ?

Pour toute réponse, le petit clerc déroula le paquet qu'il portait toujours sous son bas, en tira un cachemire de pacotille et retendit sur un canapé.

— Ah! ah! reprit le Brésilien, vous vendez des châles, mon brave homme? C'est une marchandise qui m'est fort connue, en ayant fabriqué moi-même. Combien demandez-vous de celui-ci?

Il se baissa pour examiner le tissu :

— D'autant plus qu'il ne saurait vous coûter très cher, si je ne m'abuse? Vous devez même l'avoir obtenu gratuitement.

Alexis se croisa les bras, regarda son adversaire en face et d'un air de bravache :

— Ah! vous le reconnaissez, dit-il, voilà qui n'est pas fort de votre part, vieux débauché !

M. de Torcy s'évertua vainement à protester de son innocence, en objectant qu'il avait acheté le cachemire pour une de ses cousines. Alexis lui répondit effrontément, en lui riant au nez, que sa parente était très connue dans le monde sous le nom très aristocratique de Polkeite. Et comme le Brésilien étendait le bras pour ressaisir sa propriété, le saute-ruisseau plus dégourdi s'en empara d'un bond, puis, pour la soustraire à de nouvelles tentatives, la fourra derrière lui, sous son paletot, se donnant ainsi la physionomie qu'on prête à M. Mayeux.

Était-ce une intention mercantile, une

chantage de la part du jeune homme? Le gros Lovelace le comprit ainsi et lui tendit bravement une pièce de cinq francs.

Alexis pris la pièce et la glissa dans la poche de son gilet, avec la ferme intention de l'employer aux frais de son voyage du lendemain ; mais il ne rendit point le châte. Gomme compensation, néanmoins, il plaça la lettre écrite à Polkette sous les yeux du vieux céladon. Ce procédé lui réussit comme avec la belle Bordelaise :

— Vous êtes un bon vivant, vous, déclara de Torcy. Vous offrirai-je quelque chose? un doigt de vin? quelques cerises à l'eau-de-vie?

— Si vous le préférez, parlons un peu de votre fille.

Un léger bruit se fit entendre dans la pièce voisine, le Brésihen se troubla légèrement :

— Pas ici, dit-il, revenez demain, avec ma lettre, nous réglerons cette petite affaire.

— Où cela ?

— A ma villa de Ville-d'Avray.

— Rue du Parc, 6.

— Tiens! vous savez cela?

— Sur le bout du doigt : corps de bâtiment double en profondeur, très joli kiosque au fond du jardin. J'y serai à cinq heures, pour dîner. Ne faites pas de façon, j'aurai solidement déjeuné.

Alexis Bienvenu partit avec l'assurance que la dot ainsi que la fille étaient sa propriété.

M. de Torcy assista de la fenêtre au départ du petit clerc; quand il eut acquis la certitude qu'il dirigeait ses pas du côté de la Madeleine, il prit son chapeau, descendit en toute hâte et s'en fut droit chez Polkette.

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 271

La jeune fille, en apercevant son vieil adorateur, devint rouge comme une cerise :

— Chez moi? dit-elle. Quelle surprise!

— Il faut bien vous relancer au gîte, belle enfant, puisque vous affectez de me fuir sur les routes. Suisje à ce point dangereux?

— Vous êtes homme, qui dit homme dit suborneur, répliqua la modiste qui se piquait d'avoir lu les Maximes de M. de Laroche-foucauld, et j'ai ma vertu qu'il me faut protéger.

— J'en ai beaucoup entendu parler par un petit blond, répondit le Brésilien d'un ton goguenard, celui-là même qui a commis des voies de fait sur mon esclave, qui a lu ma lettre et confisqué mon cachemire.

— Ah, oui! un petit blond, un criquet, pas beau du tout ; c'est le trottin de mon magasin. Et ne disiezvous pas que ce jeune drôle était allé traîner ses guêtres chez vous ? Chez votre femme ?

— Je ne suis point marié; je n'ai chez moi qu'une sœur, déclara le fabricant de châles avec assez d'effronterie.

— Encore jeune, pas vrai ?

— Trente-cinq ans.

— De l'embonpoint? de la fraîcheur? Je l'aurais parié.

M. de Torcy devenait inquiet :

— Qu'est-ce à dire?

— Ah, bon vieux! murmura Polkette en se laissant aller dans les bras du mastodonte, nous sommes refaits. Heureusement ce n'est que votre sœur! Si c'était votre femme, ce serait beaucoup plus drôle.

L'avis n'était point partagé; quand la drôlesse dé-

Clara son féal amant tout à fait irrésistible dans le tête-à-tête, ce fut l'homme de couleur qui tomba lui-même en pâmoison :

— Ah ! je me vengerai ! déclara tout à coup la jeune fille.

' Cette résolution toute féminine rendit à M. de Torcy une énergie nouvelle.

— Nous sommes au mois de mai, dit-il à son tour, la campagne a revêtu sa robe verte, imitez-la et venez à Ville-d'Avray, demain, vers midi, 6, rue du Parc, je vous y offre les mets les plus exquis et les vins les plus généreux.

La modiste accepta; l'autre pensa tout de suite à son fluet adverse :
:

— Je perpétrerai ma vengeance en le rendant témoin de ma victoire.

Tandis que M. de Torcy roucoulait auprès de sa tourterelle de la rue Mogador, une idylle plus fraîche, et plus chaste, se déroulait dans le salon du boulevard des Italiens entre la jolie Ernestine et le jeune Henry, ce professeur de piano dont nous avons déjà prononcé le nom, sans avoir présenté la personne. C'était un grand jeune homme brun, très souple d'allures, très correct sans afféterie, portant fièrement de petites moustaches coquettement frisées.

M""® de Torcy s'était retirée dans sa chambre en proie à des remords aussi cruels qu'exagérés :

— C'est-à-dire que vous blâmez ma démarche ? demandait le bel Henry qui continuait une conversation depuis longtemps commencée, tandis que ses doigts plaquaient sur les touches d'ivoire quelques accords destinés à couvrir le son de ses paroles.

-- Pouvez-vous le croire I répondait Ernestine.

— Mes leçons vous sont devenues inutiles, qui sait, importunes !

— Le vilain caractère ! prononçait la demoiselle en inclinant la tête avec des mouvements d'oiseaux. Voyez, monsieur, comme vous vous trompez. Une fois mariée, je veux que vous restiez mon professeur.

— Moi ? Jamais !

— Pourquoi donc ?

Ceci fut dit avec une résolution fébrile de la part d'Henry, avec un étonnement simulé de la part de la jolie fille.

— Parce que !... parce qu'il serait au-dessus de mes forces de supporter la vue d'un bonheur, double ruine de mes plus chères espérances !

— Que dites-vous ?

— Je dis que, depuis deux ans, je n'ai pu vous voir chaque jour sans être pénétré d'une tendresse respectueuse ; j'ai voulu lutter, imposer silence à mon cœur, éloigner une passion insensée, ridicule... je croyais y avoir réussi, lorsque tout à l'heure l'idée de votre mariage avec un autre m'a révélé toute l'étendue de mon amour.

Ah ! que n'y avait-il dans un coin de ce salon, dissimulé derrière une vaste draperie, un de ces maestri qui savent traduire dans leurs accords mélodieux les chastes effluves du cœur humain ! Il eut reçu du bel Henry la plus éloquente et la plus sublime leçon que l'amour ait encore appliqué aux sept notes de la

musique. Le piano résonnait parfois avec des trémolos dans les basses qui peignaient admirablement les fluctuations de son âme tourmentée; parfois aussi la tendresse de sa voix s'achevait dans le langoureux pianissimo de la flamme qui vacille :

27 i ENTRE AMIS.

— Il m'aime ! pensait la blonde Ernestine, avec une tendresse ineffable.

— Vous vous taisez? Je vous ai offensée, peut-être? Pourquoi aussi ai-je été si audacieux ?

Cette dernière phrase était soulignée par des trilles suraigus de l'instrument dont les notes cristallines tombaient en cascades et s'égrenaient comme les perles d'un collier sur le velours.

Les yeux de Télève étaient empreints d'une vague langueur :

— Non, non, vous ne m'avez point offensée, murmura-t-elle.

— Daignez me pardonner, je me retire.

Le professeur quitta le piano devenu muet :

— Adieu, mademoiselle.

— Monsieur Henry ?

— Vous me retenez encore ?

— Il y a longtemps que je vous ai deviné.

— Et vous ne m'avez pas chassé ?

— Non, puisque je vous aime aussi !

Le bruit d'un long baiser, véritable point d'orgue dans ce duo d'amour, vint interrompre la leçon délicate de cette belle journée.

Le lendemain , le soleil s'était levé radieux sur les grands arbres verts, dardant ses flèches d'or sur toute la nature.

Alexis Bienvenu s'était levé presque aussi radieux, portant des flèches d'une matière plus vile que l'or, mais aussi puissante : ses fameuses lettres avec lesquelles il s'était gaillardement dirigé vers le chemin de fer de la rue Saint-Lazare, et, sans encombre, il put arriver à Ville-d'Avray, dans cette fameuse rue du Parc, au bienheureux n° 6.

A LA POINTE DE L'ÉPÉE

M^{me} de Torcy avait prié sa fille de se rendre à Meiidon, chez une vieille dame de ses amies, pour ne point avoir la désolante perspective de rougir devant elle.

Grâce à ce subterfuge elle avait reconquis, avec sa présence d'esprit, une très forte dose de sang-froid ; elle aborda le saute-ruisseau en le priant de terminer la sotte affaire qui l'avait amené. Elle comprenait que sans fortune, sans position, il voulût corriger ce qu'il appelait, sans doute, l'injustice du sort, fût-ce en usant d'un expédient peu digne d'un galant homme; mais capable en réalité de se tarifer autrement que par un mariage.

Le maître chanteur soutint ses prétentions de la veille avec une énergie doublée, dit-il, d'un appétit britannique, déclarant

qu'il lui serait agréable de continuer la conversation le verre... c'est-à-dire la fourchette en main.

La maîtresse du logis avait fait dresser la table sous les ombrages d'une tonnelle; mais peu soucieuse d'y tenir tête à si détestable compagnie, elle pria le clerc d'y prendre place à son aise et d'y trancher en maître.

Il y avait là tout un échafaudage de bouteilles présentées par la femme coupable sous un jour favorable à ses projets.

Elle supposait au petit homme le vice odieux de l'ivrognerie ; elle voulait le faire tourner à son avantage :

— Qu'il tombe ivre mort, pensait-elle, et je reprends mes lettres.

Tout à coup, la cloche d'entrée fit entendre ses sons horripilants, et M^{mo} de Torcy reconnut à travers le feuillage son mari lui-même qui s'avancait grave et pesant.

Alexis n'en parut point ému, ni troublé. A peine fut-il étonné que le Brésilien, dont il attendait l'arrivée à cinq heures, vînt en avance d'une demi-journée ; mais devant l'effarement de la Bordelaise, qui déclarait n'avoir point été prévenue de ce voyage, qui de plus affirmait la jalousie féroce de son époux et la crainte qu'il n'eût contre elle de graves soupçons, suivis peut-être de résolutions funestes, il consentit à la suivre dans le petit kiosque, à l'extrémité du jardin.

M. de Torcy n'arrivait point tout à fait seul ; il était flanqué de la sémillante Polkette dans ses atours les plus avantageux: une capote rose que rehaussait dans sa pensée l'éclat d'une robe de soie mauve, sa robe de combat, disait-elle.

Son instinct fureteur la conduisit tout droit sous la treille; en apercevant deux couverts étalés sur la table, elle risqua d'étouffer sous ses baisers le vieux de Torcy qu'elle appelait familièrement : son petit homme ; sa gaîté devint fébrile quant elle reçut du maître l'assurance qu'elle pouvait s'asseoir et se repaître.

Un gouffre buvant un fleuve donnerait à peine l'image de la modiste engloutissant tous les mets du festin ; elle absorbait sans proférer une parole, au risque d'étouffer.

Dans les environs du dessert, et suffoquant dans son corset devenu trop étroit, elle eut encore le courage de réclamer quelque chose de bon, de la chartreuse, par exemple. L'homme éléphant se déplaça comme il put, embrassa sa compagne et se dirigea de son pas lourd vers le cellier, soufflant et peinant comme un bœuf.

La modiste à son tour disparut pour des causes que nous n'avons pas à consigner ici. Cette retraite forcée de quelques instants fut compensée* par le retour

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 277

d'Alexis Bienvenu, dont la fringale allait toujours en croissant.

Ce qui le ramenait au point de départ, c'était la perspective d'un repas à peine entrevu.

Certes, il éprouva quelque étonnement en constatant la brèche faite aux victuailles, mais il attribua la cause à M. de Torcy et, comme il en restait pour six il n'en demanda pas davantage. Le hasard le fit asseoir à la place qu'occupait naguère sa maîtresse.

Cette place était destinée au spectacle des avalanches et, si Polkette avait englouti la moitié du repas, le huitième clerc

d'étude allait consommer l'autre comme un boa consomme son lapin.

Il dévorait à belles dents quand réapparut M. de Torcy avec une armée de bouteilles dans les mains. On frémit à la pensée de ce qui pouvait arriver si les bras lui fussent tombés d'étonnement, car il éprouva tous les effets d'un saisissement facile à comprendre :

— Vous ? dit-il, en cherchant des yeux ce que pouvait être devenue sa compagne.

— A votre santé, gros père ! répondit Alexis. Vous remarquerez que je n'ai pas dit : beau... mais ça viendra.

— Monsieur, reprit le Brésilien en montrant les dents comme un dogue, vous êtes venu, je l'espère, afin de m'éclairer sur votre démarche ténébreuse d'hier matin. J'attends vos explications, qu'elles soient brèves et précises.

— Mon Dieu, voici la chose, je suis à la veille d'unir ma destinée à celle d'une jeune et ravissante créature douée d'un million de dot.

Le gros homme jeta sur son convive un regard hébété.

— Le fait est assez improbable, dit-il, mais la vie est remplie d'improbabilités qui prennent corps ; et quelle est cette créature, cette Jenny l'ouvrière qui se contente de si peu ?

— M^{re} Ernestine de Torcy.

— Je vous enjoins de cesser des plaisanteries aussi saugrenues, répondit sèchement le fabricant de châles.

— Il fallait prêcher d'exemple vous-même, répliqua le petit Alexis en exhibant pour la seconde fois la lettre confisquée à Polkette, car voici la plus saugrenue de toutes les plaisanteries; Vous verrez ce qu'en pensera M^^ votre épouse.

— Diable ! je vois qu'il convient d'entrer en "arrangement, déclara M. de Torcy; mais de semblables questions ne peuvent se débattre que dans le silence du cabinet. Veuillez me suivre.

Sous ce prétexte il entraîna le saute-ruisseau jusque dans sa bibliothèque et l'y enferma sous clé.

A son retour, il trouva Polkette promenant avec dignité sa langue sur les assiettes et vidant le fond des verres.

Ce tableau champêtre ne déplut pas au fabricant de châles ; il compara la modiste à ces bacchantes qui festoient sous le regard de Bacchus et, grisé de liqueurs, grisé de joie, il se hâta de raconter à la grisette le succès facile remporté sur le chanteur Alexis.

— Ah! le bandit est chez vous, dit la jeune fille en montrant ses quenottes dans un rire large et sonore, gare à vos poules !

— Vous le croyez capable de dévaster mon poulailler?

— Vos poules, c'est votre sœur et toutes les femmes qui viendraient habiter la maison.

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 279

— Je le crois en effet vicieux, car il prétend épouser ma fille, c'est-à-dire la fille de ma sœur, en me menaçant de montrer à celle-ci la lettre que je vous écrivais.

— Eh ben, quoi ! elle ne vous mangerait pas pour si peu votre sœur ! Elle n'a pas à se mêler de vos actions, n'est-ce pas ? Vous n'en avez pas peur ?

— Je n'ai peur que de tes beaux yeux, friponne. Pour affirmer un si charmant danger, le Brésilien

entoura de ses bras musculeux la taille souple de la modiste et déposa deux ou trois baisers bien sonores sur la fine peau de ses joues.

Un cri de colère et d'indignation retentit, poussé par M^o^« de Torcy.

— Bravo! monsieur, dit-elle en se détachant d'un groupe d'orangers, vous ne m'attendiez pas, à ce que je vois? Faites sortir cette fille !

Polkette s'exhalta; l'insulte qu'on lui jetait à la face, quoique méritée, lui parut par trop sanglante ; aussi, malgré l'intervention du Brésilien, murmurant à son oreille : c'est ma sœur ! elle se campa fièrement ei répondit :

— De quel droit m'ordonnez-vous de sortir?

— Du droit que possède une maîtresse de maison dont on souille la demeure.

— Ah! je souille! Chipie, va! C'est pas une raison pour vouloir m'humilier et me flanquer à la porte. Je suis vertueuse, moi, madame, et vous ne me verriez pas dans votre logis si mon prétendu n'y était luimême avec je ne sais quelle lettre, dont il veut se servir pour épouser votre fille.

Cette menace à double détente, lancée sans la moin-

dre intention, bien qu'elle visât en apparence le couple de Torcy, produisit un résultat presque inespéré.

Non seulement les deux époux se calmèrent subitement, mais ils devinrent si souples que Polkette n'hésita pas à les comparer à une gomme élastique.

En effet, la femme s'approcha d'un côté, le mari de l'autre, et chacun lui remit en cachette une bourse rondelette, avec ce mot conciliant ; silence !

La modiste glissa les deux boursicots dans sa poche i

— Pour ma famille! pensa-t-elle.

— Nous excusons votre conduite, mon enfant, prononça avec bonté la belle Bordelaise. Quant à votre prétendu, nous ferons le possible afin qu'il soit bientôt rendu à votre amour. Allez !

La modiste était congédiée cette fois avec poHtesse; elle s'exécuta bravement.

A peine avait-elle disparu qu'une fenêtre du rez-dechaussée s'ouvrit brusquement, livrant passage à l'homme le plus furieux de la création :

— Vous séquestrez les gens, vous ! s'écria le clerc de notaire en se campant, les bras croisés, devant le mulâtre. Ce procédé me met à l'aise et coupe court à mes hésitations : La main de votre fille ou...

Le Brésilien ne laissa pas achever la phrase ; il avait aperçu dans les mains du traître la lettre qui le plaçait sous sa dépendance :

— Attendez ! fit-il.

— Oui, attendez ! affirma M^{TMo} de Torcy pour les mêmes causes. Attendez ! C'est la main de ma fille que vous demandez, n'est-ce pas ?

— Sa main, sa dot et lieux circonvoisins.

— Vous l'aimez donc réellement ? reprit la dame.

— A en perdre l'esprit ; je l'adore !

A LA POINTE DE l'ÉpÉE. 281

— Qu'en dis-tu, gros loup ?

— Et toi, ma chatte ? Si j'étais certain qu'il la rendît heureuse...

— Qu'il fût pour elle rempli d'attentions et de prévenances...

— Je n'hésiterais pas à donner mon consentement.

— Ni moi non plus.

Et comme si la belle Ernestine n'attendait que ce moment pour donner satisfaction à tant de vœux malsains, elle arriva pimpante de sa visite à Meudon :

— Ma fille, prononça solennellement M. de Torcy, embrasse tes parents qui songent à ton avenir en te donnant un époux.

— Un époux ? demanda la jeune fille avec un triste pressentiment. Lequel ?

— Monsieur !

La blonde enfant n'avait qu'un seul parti à prendre ; elle ne le manqua pas ; elle s'évanouit. Ce fut un désarroi qui suivit ce pénible incident. On se hâta de transporter la jeune fille sur son lit virginal, tandis qu'Alexis, très ému, se gonflait de chartreuse.

Dieu sait ce qu'il en eût ingurgité sans une main qui s'abattit brutalement sur son épaule :

— Monsieur, dit un jeune homme de notre connaissance, je suis le professeur de piano de M"® Ernestine, j'étais là, j'ai tout entendu et je vais avoir l'honneur de vous tuer séance tenante.

— Me tuer ! pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que je l'aime.

Alexis regarda les mains de son adversaire, elles tenaient des épées de combat.

— Mais c'est un crime avec préméditation, répon-

dit-il en voyant briller les deux lames; on n'a pas comme ça des épées toutes prêtes !

— La Providence est en effet pour moi, car un de mes amis m'en a fait présent tout à l'heure ne sachant pas que j'aurais à les utiliser sitôt; c'est elle encore qui m'a permis d'accompagner aujourd'hui M"® Ernestine jusque dans sa famille et de surprendre vos abominables projets contre lesquels je prétends réagir. Al-
lons, en garde !

Alexis tremblait la fièvre.

— Je ne sais pas tirer l'épée, moi, et puis nous n'avons pas de témoins.

— De témoins, nous nous en passerons ; quant aux chances de combat, nous pouvons les égaliser : Vous conserverez votre arme nue; j'aurai la mienne tamponnée.

Cette pensée sourit à Bienvenu :

— Seulement, reprit le professeur, vous serez assez aimable pour me fournir la matière du tampon.

Alexis chercha dans ses poches et tira son mouchoir :

— Non, pas cela. Ce que vous agitez dans vos mains, il y a cinq minutes, et qui doit être un talisman, si je ne me trompe.

— Mes lettres? ah, mais non ! je les garde.

— Soit ! Nous allons tirer sans tampon.

Le huitième clerc de notaire fit, après tout, la sage réflexion qu'il lui restait la chance de perforer son adversaire et de reprendre sur son cadavre toute la correspondance. Il en prépara un énorme tampon qu'il piqua dans Tune des épées, celle d'Henry, il garda l'autre.

Le combat n'eut qu'une passe ; elle fut brillante •

A LA POINTE DE L'ÉPÉE. 2HS

Alexis Bienvenu reçu une blessure dans le dos, par la faute d'une muraille qui l'empêcha d'aller plus loin.

Ses cris terribles mirent en émoi la maison, on accourut, on provoqua des explications :

— La chose n'a rien de grave, déclara le professeur, et je viens de donner à monsieur une simple leçon d'escrime, pourtant je

suis heureux que ses appels aient été entendus et vous aient réunis, car j'en profite, pour vous demander humblement la main de mademoiselle.

Les époux se regardèrent.

— Trop tard, monsieur, trop tard !. reprit le chef de la famille, notre fille est promise et, dans une quinzaine de jours, elle aura changé de nom, comme les serpents changent de peau.

Le bel Henry sourit respectueusement.

— M. Bienvenu, dit-il, se démet en ma faveur et daigne se charger de ma dot ; la somme est en papier, voyez !

Il commença lentement à déplier les lettres :

— Ainsi vous demandez la main de ma fille ? fit en minaudant la belle Bordelaise. Vous l'aimez donc réellement ? '

— A en perdre l'esprit ; je l'adore ! C'était Henry qui parlait.

— Qu'en dis-tu, gros loup?

— Et toi, ma chatte? Si j'étais certain qu'il la rendît heureuse...

. — Qu'il fût pour elle rempli d'attentions et de prévenances...

— Je n'hésiterais pas à donner mon consentement.

— Ni moi non plus.

Le saute-ruisseau suivait ce dialogue avec uu mélange d'intérêt et d'inquiétude :

— C'a déjà été dit tout ça, proféra-t-il.

M. et MTM® de Torcy ajoutèrent ensemble, en s'adressant au professeur :

— Nous vous accordons la main de notre fille.

— Et moi? demanda le huitième clerc de notaire.

— Vous, répondit le Brésilien, très heureux de trouver une vengeance à sa portée, vous épouserez Polkette.

— Gomment avez- vous pu obtenir ma main ? demanda Ernestine dont le visage s'illuminait de toutes les joies du bonheur.

Son fiancé achevait de brûler les lettres :

— A la pointe de l'épée ! répondit-il.

Edouard MONTAGNE.

Le repas s'était prolongé beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire.

— Si c'est possible! s'écria Jacques Aubryet, entendant sonner deux heures et qui se leva vivement.

— As-tu donc quelque travail pressé qui t'appelle, quelque chose qui te réclame? dit MTM° Boisboissel.

— Pas le moins du monde, mais songe qu'il y a tout simplement une heure et demie que nous sommes à table.

— Eh bien après, n'es-tu pas libre, n'habitons-nous pas Château-Gontier, charmant pays à l'abri des sollicitateurs et des fâcheux? N'as-tu pas trente-cinq ans, de la santé, de l'appétit; c'est-à-dire devant toi beaucoup de temps à vivre, soixante mille hvres de rente et des espérances, c'est-à-dire rien à faire ?

Aubryet se mit à rire et reprit sa place.

— C'est juste, dit-il, mais toi c'est différent, tu as toujours quelque préoccupation, quand cela ne serait que de me faire enrager.

MTM Boisboissel, veuve à vingt-sept ans d'un capitaine d'artillerie, mort des suites de blessures reçues dans la campagne de 1871, était une femme

fort instruite et presque jolie; n'ayant point d'enfant, ne songeant point à un second mariage, elle était venue habiter à Château-Gontier chez son frère, avec lequel elle vivait dans une excellente conformité d'idées. Cela le paraissait du moins, et avait dû être jusqu'alors, mais depuis quelques mois un sourd orage grondait, s'annonçant par plusieurs signes précurseurs. L'accord, un accord complet et somnolent, cessait de régner entre le frère et la sœur. Notre héros cédait, hélas ! mais il y avait lutte, et MTM Boisboissel, quoique triomphante, n'en avait pas moins le droit de s'écrier :

— Dieu ! que les hommes ont un mauvais caractère, si j'avais jamais eu un mari comme toi!

— Boisboissel était donc sans défaut ?

— Non, monsieur, il en avait, il en avait même beaucoup.

— Un mari sans défaut. . .

— C'est possible, cela n'existe pas, mais le mien au moins corrigeait les siens par d'excellentes qualités, une surtout, il était soumis.

— Soumis? eh bien, voilà justement pourquoi je ne me marierai jamais, je suis réfractaire à toute soumission.

M""® Boisboissel haussait les épaules et le lendemain l'attaque recommençait. Simple escarmouche, mais qui tous les jours s'accroissait et menaçait de prendre les proportions d'un conflit.

Le jour où nous nous hasardons à Château-Gontier en votre compagnie, la situation s'était encore aggravée, et si le déjeuner ordinairement rapide s'était si indignement prolongé, ce n'était que grâce à M""^ Boisboissel, qui, au lieu d'activer le service, avait congédié les do-

mestiques et profitant d'un instant de répit avait engagé le feu.

Que voulait donc la charmante femme?

— Oui, que me veux-tu à la fin? s'écria Jacques Aubryet dans un beau mouvement oratoire, pardieu! je le sais bien, me marier !...

— Oui.

— Quelle rage ! Est-ce une gageure, une vengeance, est-ce parce que tu l'as été ou parce que tu ne l'es plus? Qu'est-ce que cela signifie de ne point laisser les gens en repos? Est-ce que je te demande quelque chose moi? Quand tu étais jeune fille, me suis-je préoccupé de toi, t'ai-je cherché un mari?

— Oh! pour cela non, tu es bien trop indifférent.

— Quand tu as été mariée, me suis-je mêlé de ton ménage? aujourd'hui tu es veuve, est-ce ma faute si tu le regrettes, rien n'est plus simple.

— Pardon, pardon, reprit M""® Boisboissel, ne transformons pas les rôles s'il te plaît, il ne s'agit pas de moi, mais de toi, moi je

saurai toujours ce que j'ai à faire, je suis une femme, c'est-à-dire un être raisonnable, toi c'est différent et notre pauvre mère te connaissait bien quand elle disait : « Mon bon Jacques, c'est la bête au bon Dieu, on l'écraserait par mégarde qu'il ne bougerait pas. »

Aubryet sonna.

— Tu permets, dit-il, que je demande le café, ce sera toujours une compensation.

— Parfaitement, d'ailleurs j'ai peu de choses à te dire.

— Mais il y a sept ans que tu parles, j'étais encore au collège que tu me choisissais une femme qui était alors en nourrice.

— C'est pourtant vrai.

— Comment, si c'est vrai, mais archi-vrai, elle est morte sans prospérité à dix-neuf mois et sept jours d'une affreuse coqueluche.

— al soignée.

— Mal soignée encore. Et avec cela que ça te réussit les mariages. Rappelle-toi les Brissonnet qui ont aujourd'hui neuf enfants, les malheureux, neuf petits Brissonnet... et toi, toi-même... qui tombes sur un mari excellent et qui le perds, c'était bien la peine !

— Mais encore une fois...

— Il ne s'agit pas de toi, pardon, je la connais. Cependant si tu n'avais pas l'intention de te remarier, tu ne me fatiguerais pas ainsi de tes obsessions. La vérité est que tu redoutes de me laisser

seul, tu ne veux pas m'abandonner... tu es bien bonne et puisque tu n'as pas le courage de vivre tranquille, respecte au moins la tranquillité d'autrui, et ne fais pas sciemment le malheur des autres.

MTM® Boisboissel à son tour ne put s'empêcher de rire.

— Quelle exagération ? crois-tu que si j'avais envie de me remarier, je ne te le dirais pas franchement ; je n'en ai pas l'envie, mais sur ce sujet je demande à faire mes réserves.

— C'est prudent.

— Et naturel, nous autres femmes, la situation est différente et nous avons à peine le droit de désirer, alors que vous avez celui de vouloir.

— Je te comprends , ma chère sœur, mais alors qu'as tu à gagner à mon mariage? Si tu installes une rivale ici, tu risques simplement de te voir dépouiller de l'affection que je t'ai vouée ; qui sait si tu ne seras

pas un jour dans l'obligation de quitter la place?... tu sais comme les hommes sont faibles quand une femme les mène.

— Plus que faibles, je le sais, mais tu gratifies d'avance la femme que tu aimeras d'un épouvantable caractère.

— Parce que, sur un pied d'égalité, elle ne s'entendrait pas avec toi, mais ce serait un ange s'il en était différemment.

— Jacques, écoute-moi, reprit MTM® Boisboissel; si je tiens tant à ce que tu te maries, c'est bien moins, soisen convaincu, pour les soins de ton intérieur, puisque je suis là, que dans l'espoir d'apporter une autre direction à ta vie, voilà la vérité. J'es-

père que la femme que tu épouseras, sera une femme instruite, intelligente, et assez vaillante pour ne pas donner son affection à un homme insouciant , indifférent, inutile aux autres et à lui-même.

— Décidément c'est le grand jour, dit Aubryet,

— Absolument, car il faut enfin en finir. Je pense en outre que cette femme aura assez d'influence sur son mari, pour le tirer de sa torpeur, et en faire quelque chose.

— Faire quelque chose de moi, dit Aubryet très étonné, que diable, qu'est-ce que tu pourrais en faire? Je suis avocat, c'est un titre, il me semble, et très suffisant pour un homme qui a juré de ne plaider de sa vie. Je suis riche, nous sommes riches, ma chère sœur, qu'est-ce que tu veux que je fasse? Me vois-tu juge de paix, substitut ou juge d'instruction, au fond de quelque affreuse ville de province. Veux-tu que je devienne grand industriel. Non, tu préférerais peut-être que je jouasse au grand seigneur, que je fisse courir,

que j'organisasse des chasses brillantes, que mes équipages et ma livrée fissent sensation dans le département. Non, ma bonne sœur.

»— Oh ! je te laisse dire.

— Et je dis. Je veux vivre tranquille, j'ai quitté Paris, où le plaisir m'emportait un peu loin et où je sentais que je ne devenais plus maître de mes relations et de mes occupations, je suis rentré ici pour y vivre en bon campagnard, cultivant mes terres, soignant mes chevaux, veillant sur mes fermes, et ne demandant

rien de plus à Dieu que de m'y oublier le plus longtemps possible... en ta compagnie, bien entendu.

— Oh ! ceci est inutile ; ainsi donc tout peut crouler autour de toi, sans même que tu te déranges, tout ce qui se passe dans le monde que tu habites t'est indifférent ?

— Ah çà, dit Aubryet, il s'y passe donc quelque chose dans ce monde que j'habite ?

— S'il s'y passe quelque chose, ah ! te voilà bien. Oui, monsieur, il s'y passe quelque chose, et de grandes choses ! Il est en ce moment question de substituer aux frères si dévoués de nos écoles communales d'horribles instituteurs laïques.

— Ah bah !

— Cela te semble tout naturel, n'est-ce pas ? Tu ne trouves pas qu'il est indigne de faire ainsi la guerre à Dieu et aux saints.

— Qh ! pour ce qui est des saints...

— N'aurais-tu plus de religion, Jacques ? notre mère cependant, était pieuse, et notre père avait des principes.

— Oui, oui, c'est très mal.

— A la bonne heure, je te retrouve. Il en est de même de nos bonnes sœurs que nous garderons malgré les criaileries des radicaux. Tu sais qu'il est question de changement de ministère.

— De ministère, s'écria Jacques Aubryet au comble de l'étonnement, mais, ma parole d'honneur ! je crois que tu fais de la politique.

— Sans doute, j'y suis contrainte. Nous allons à l'abîme. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il n'appartenait pas à un homme comme toi de se désintéresser dans un moment aussi opportun.

— Oh! pour cela, ma chère sœur, permets...

— Mon frère, dit M^{""}® Boisboissel, en matière de conclusion, je veux avant six mois que tu sois marié et un homme influent dans le département.

— Non, non, non, non, répondit Aubryet, avec énergie, j'entends n'être rien et ne serai rien. Que les autres s'arrangent, c'est leur affaire. Ce n'est pas moi qui ai fait la République, ce n'est pas à moi à la renverser. En attendant, ma bonne amie, je vais aller fumer un cigare sur l'esplanade afin de me délier les jambes et me rafraîchir les idées. Quel singulier esprit elle avait aujourd'hui, ma chère sœur, se disait Aubryet, qui avait enfin quitté la table et activait sa marche .

Jacques Aubryet ne fut pas plutôt à quelques pas de sa demeure, qu'il fut surpris de l'animation qui régnait dans la ville. On eût dit que tout le monde était dehors et que c'était fête carillonnée.

c< Je n'avais pas en effet pensé que c'était dimanche, songeait-il à part lui, mais c'est égal cela dépasse les proportions d'un dimanche ordinaire.

Sur la place de la mairie qu'il avait à traverser, il y avait surtout beaucoup de monde, et des groupes nombreux qui stationnaient.

Aussitôt qu'on l'aperçut et qu'il eût été reconnu, plusieurs personnes vinrent à lui et le saluèrent avec affectation, quelques-

unes même, qui le connaissaient à peine, lui présentèrent la main.

— C'est bizarre, se dit Aubryet, très doux, très cordial, mais généralement peu familier.

Un jeune homme alla plus loin et se pencha à son oreille.

— Ça va bien, lui dit-il.

— Gomment ça va bien, mais certainement que ça va bien, que diable, ils vont s'informer de ma santé à présent!

Il n'avait pas fait trois pas que le pharmacien de la place, qui le connaissait fort peu, lui saisit la main, la pressa avec violence et lui cria :

— Vous y êtes.

— Gomment! j'y suis. Ah ça ! ils deviennent tous

fous dans ce pays.

Aubryet dirigea sa promenade du côté de la campagne», et ne rentra chez lui que vers les six heures, mais toujours fort intrigué et ne s'expliquant en aucune façon l'accueil qui lui avait été fait.

Une autre surprise l'attendait dans son intérieur, le

buffet était garni comme dans les grands jours, les meubles débarrassés de leurs housses, le salon rempli de fleurs.

— Ce n'est pourtant pas aujourd'hui ma fête, se dit Aubryet.

Le diner fut servi, mais dans la crainte de provoquer une discussion comme celle qui avait eu lieu à déjeuner, notre héros se garda bien d'interroger sa sœur et se contenta, autant que ses

moyens le lui permettaient, de faire honneur au repas. Au dessert cependant, remarquant que M[^]" Boisboissel avait fait quelques frais de toilette, il ne put s'empêcher de le lui faire observer.

— C'est une erreur, répondit celle-ci en souriant, c'est que tu es dans un de tes bons jours, et que tu me revois avec tes yeux d'enfant.

— Pas du tout, répliqua notre héros, je suis au contraire d'une humeur exécrable.

— On ne le dirait pas.

— Tu m'as agacé ce matin, et figure-toi que depuis...

Il n'avait pas terminé que la sonnette du dehors carillonnait à toute force, et que le domestique entraît, prévenant qu'il y avait trois personnes au salon qui désiraient parler à monsieur.

— Trois ! s[^]écria Aubryet, mais ce sont des huissiers.

— Non, monsieur, répondit aussitôt le domestique, car il vient de survenir deux autres personnes, et elles sont cinq.

— Mais que peuvent-elles me vouloir?

La sonnette s'agita de nouveau.

— Elles sont dix, monsieur.

— Ma foi j'ai bien envie de m'esquiver, dit Aubryet, je n'ai pas l'habitude de recevoir tant de monde, ce ne peut être que des créanciers.

— Mon ami, dit M^{""^} Boisboissel, avec douceur, ce sont des électeurs qui viennent te féliciter de ta nomination.

— Quelle nomination?

— Au conseil municipal.

— Moi, conseiller municipal, c'est une plaisanterie. De ma vie je n'ai sollicité rien de semblable. Je n'accepte pas. On n'avait pas le droit de me nommer sans mon autorisation et sans même me prévenir.

— J'étais prévenue pour toi, va vite, ne fais pas attendre ces messieurs, ce ne serait pas convenable. Surtout ne va pas t'amuser à avoir l'air de refuser, ce serait du plus mauvais goût, vu que j'avais accepté pour toi.

— Gomment, ma sœur, tu t'es permis?...

— Tout à l'heure nous discuterons cela, pour le moment sauve l'honneur du pavillon, et aie au moins le talent de dissimuler devant le monde les misères •de notre intérieur.

Aubryet ne put faire autrement que d'ébaucher un sourire, et il se dirigea aussitôt vers le salon.

— Oh ! ma sœur, ma sœur, grommelait-il, faisant de vains efforts pour se débarrasser des étreintes d'un groupe d'électeurs enthousiastes. L'un lui écrasait les pieds, l'autre le pressait sur sa poitrine. Le père Ganivet, de la place au marché, ne put contenir son émotion et Tembrassa avec des larmes plein les yeux. Quel triomphe ! le premier sur la liste avec une majorité de plus de sept cents voix.

— C'est Pichenot qui n'est pas content.

— Qu'est-ce que cela, Pichenot?

— Votre rival.

^^ J'avais un rival ?

— Certainement.

— Mais il a été aplati, étourdi sur le coup, jamais il n'en reviendra.

— Me voilà bien, se dit Aubryet reveillé le lendemain, à sept heures matin, par un nouveau groupe d'électeurs, et cinq conseillers municipaux, qui venaient s'entendre avec leur collègue pour les dispositions à prendre au sujet des bornes-fontaines à établir dans l'allée des Tilleuls et del'égout de la rue de la Grande- Pinte.

— Oh! ça va bien!... Ma sœur me joue de jolis tours.

Mais ce fut bientôt autre chose, et huit jours après la première séance du conseil eut lieu.

Jacques Aubryet revint chez lui avec une mine consternée.

— Sais-tu ce qu'il s'est passé au conseil? dit-il à sa sœur.

— Je ne m'en doute même pas.

— Oh î tu as bien agi à mon égard, ma sœur, tu abrégeras ma vie; après tout c'esttoi qui hériteras, tout cela est bien combiné. Eh bien ! il y avait un maire à nommer et deux adjoints.

— Ils t'ont peut-être fait adjoint?

— Ils m'ont fait maire.

— iEt tu as accepté?

— Le moyen de refuser, le conseil tout entier s'est jeté dans mes bras, s'est traîné à mes genoux; tout était perdu si je refusais, Château-Gontier était compromis, l'arrondissement, le département, la France at-

tendaient cette nomination comme une réparation à d'injustes malheurs. J'ai cédé, provisoirement je l'espère, car je compte bien ne pas prolonger longtemps cette plaisanterie.

— Ce n'est pas une plaisanterie, mais une chose très sérieuse et combinée comme tu dis, et depuis longtemps, dit M^{""}® Bois-boissel se rapprochant de son frère et lui prenant les mains ; voyant que tu étais réfractaire au mariage et que la femme sur laquelle je comptais, n'avait pas la chance de paraître, j'ai résolu de commencer moi-même la besogne et de faire quelque chose de toi.

— Quelle nécessité, à quoi bon?

— Tu le demandes, tu ne devines pas pourquoi j'agis?

— Me donner une occupation, comme si je ne trouvais pas chez moi dans la gérance de mes propriétés et dans l'amour de mes livres suffisamment de quoi passer ma vie !

— Non, ce n'est d'ailleurs pas la grande raison.

— 11 y en a une autre ?

— Sans doute. Tu ne comprends donc rien, tu ne sens rien... la société est ébranlée, il faut au pouvoir des hommes solides et bien pensants, des fonctionnaires intègres, amis de leur pays et ennemis de la révolution, voilà pourquoi je t'ai fait nommer conseiller municipal, pour que tu veilles aux intérêts de la com-

mune, maire, pour que tu la diriges au nom des principes conservateurs et religieux.

— Me voilà bien, dit Aubryet.

- — N'es-tu pas conservateur?

— Certainement que je le suis; j'ai soixante mille livres de rente, je n'ai pas l'intention de les jeter à la tête du premier venu.

— N'es-tu pas religieux?

— Sans doute, comme tout le monde, j'ai la religion des honnêtes gens.

— Oh! je sais que de ce côté-là, tu n'es pas parfait et que tu pêches passablement, mais enfin je pense que tu défendras l'Église, si on l'attaque, et que tu prendras le parti de la bonne société, contre la canaille.

— Incontestablement, mais il ne s'agit pas de cela, on n'attaque personne à Ghâteau-Gontier, tout le monde s'aime, il n'y a que de braves gens !

— Oh! mon ami, comme tu connais peu Ghateau- Gontier, et les mœurs de ton temps! G'est tout une éducation à refaire, mais je serai là, je veillerai, et je ferai en sorte que tu marches dans la bonne voie.

— Pourquoi ne t'es-tu pas plutôt fait nommer à ma place ?

— Oh! si j'avais pu!

Cependant les choses ne devaient pas rester à l'état de théorie, et la semaine ne s'était pas écoulée, que le pauvre Aubryet, assailli à la mairie par les sollicitations de toute sorte, ne trouvait

plus de répit dans son intérieur, et avait à répondre aux exigences d'un ministère irrité.

Le ministère, c'était M'^^Boisboissel, présentant tous les matins un ultimatum. Placets au sous-préfet, réclamations près du préfet, destitution du percepteur des contributions , ' maintien des frères congréganistes , renvoi d'une institutrice laïque nouvellement débarquée, autorisation de processions dans l'intérieur et au dehors de la ville, tout le conseil municipal derrière le saint sacrement, en frac et un cierge à la main.

— Mais ma bonne amie, c'est insensé, ce que tu de-

mandes là, je ne dispose pas de la conscience de chacun, ■et je ne peux pas obliger chaque conseiller municipal à s'acheter un frac, et à porter un cierge.

— Très bien, dites tout de suite que vous passez du -côté de la révolution. Oh ça va bien, ça ira loin; nous n'en avons pas pour six mois à voir les églises se fermer et le bonnet phrygien sur la place de la Révolution.

— Tant qu'il n'y aura que le bonnet.

— Mais la tête, la tête qui sera dedans sera coupée. Elle était pâle de colère et parlait avec conviction.

— Ma sœur, vous devenez sinistre, lui cria Aubryet.

Quelle existence !... Oh! ce pauvre Aubryet ne se •doutait pas de tout ce qui l'attendait au seuil de la vie publique. Plus de repos, de journées passées dans les bois, le fusil sur l'épaule ou de doux farniente^ le cigare aux lèvres, et le livre à la main. Plus de ces bons entretiens avec les vieux auteurs, Rabelais, Montaigne,

Pascal depuis couverts de poussière et se moisissant dans les coins. Tous les jours c'étaient des réunions, des commissions, des expertises, actes à signer, consultations à donner, visites à recevoir et à rendre, sans parler des mariages où tous les nouveaux épousés refusaient les adjoints et réclamaient M. le maire.

Un maire, c'est un président de la République au petit pied, ses adjoints sont ses ministres, le conseil municipal représente sa Chambre des députés et le préfet, son Sénat ; il a son secrétaire général dans le

secrétaire de la mairie, son Conseil d'État dans le sous-préfet; son tribunal dans le juge de paix, et sa force publique dans la personne du garde champêtre.

Malheur à lui, s'il déplaît à quelque haut fonctionnaire ■ou s'il manque aux lois de l'étiquette et du savoir-vivre, malheur à lui s'il veut trop faire ou ne rien faire, l'ennemi le traque et le frappe au premier délit.

Chose singulière, Jacques Aubryet qui eût été loin, quelques mois auparavant, de se douter de ses aptitudes, prenait goût au pouvoir. Tenant en horreur les rois fainéants, c'était un véritable maire du palais. Par un contraste bizarre avec son ancienne existence, cette vie active lui plaisait. Il y avait tant de bien à faire, et tant de mal à empêcher dans le poste qu'il occupait. Le fait est que la commune et ses subordonnés étaient enchantés de lui, et qu'il avait trouvé le moyen, dans une position qu'il n'avait pas sollicitée et qui l'effrayait, de contenter tout le monde... et sa sœur.

Sa sœur, c'était pourtant là le côté le plus terrible de son affaire et l'administrée qui lui donnait le plus de fil à retordre. Ja-

mais satisfaite entièrement , M'^^Boisboissel. Des réclamations sans nombre, une opposition systématique , puis tous les jours des soirées, des bals, des fêtes, de grands dîners.

— Toute ma fortune y passera, s'écriait Aubryet.

— Oui, mais tu seras conseiller d'arrondissement.

— Comment, conseiller d'arrondissement, pourquoi faire, mon Dieu?

— Etant maire de ta commune, tu ne peux rester simple conseiller municipal, il te faut un certain prestige.

Le mot fit rire M. le maire, il se rappela l'avoir

entendu sous l'empire , à propos d'un ministre très capable peut-être, mais qui manquait absolument de ce prestige si nécessaire à tout fonctionnaire et à tout homme en vue.

Jacques Aubryet, comme sa sœur l'avait résolu et sans qu'il prît même la peine de s'en occuper, fut nommé conseiller d'arrondissement.

Quelques mois après, ce fut bien autre chose, et M'^ Boisboissel annonçait à son frère un grand dîner pour le soir, et une fête de nuit.

— Mais c'est de la folie, fit celui-ci, de la folie tout simplement.

— Non, j'ai mon idée.

— Tu as toujours ton idée, j'ai aussi la mienne, moi, qui est celle de vivre sans ambition et de donner ma démission.

— Quand tu seras conseiller général.

— Que veux-tu dire ?

— Que des élections au conseil général vont avoir lieu le mois prochain et que j'entends que tu sois nommé.

— Mais, ma sœur, cela touche à l'aberration.

— Nullement, ce n'est pas d'ailleurs pour toi que je travaille, mais pour Dieu que tu défendras et le roi que tu ramèneras.

— Ah ! permets, pas de mandats impératifs et si tu me fais de telles conditions...

— xFe ne te fais que celle de protéger la famille et de défendre la propriété.

— Celle-là c'est différent; quant à Dieu, il n'a pas besoin d'avocat et pour ce qui est de ramener le roi, je ne m'en charge pas.

— o mon frère, sois zélé, dévoué; et prise d'un

bel élan d'enthousiasme, M"" Boisboissel se jeta à son cou et l'embrassa comme lorsqu'ils étaient enfants. Montre-toi le champion d'une sainte et digne cause, sois le défenseur d'une société outragée, Dieu dans son église, le roi sur son trône, un peuple égaré rentré dans le devoir ; voilà ce qu'il faut et ce que tu feras.

— Tout seul ?

— Avec l'aide de Dieu.

Jacques Aubryet aurait bien voulu encore répondre quelque chose, mais il vit sa sœur si surexcitée, si sincère dans son emportement, qu'il eût craint de la blesser. L'esprit un peu moqueur, mais de tempérament doux, il était peu fait pour la lutte et la révolte. D'ailleurs il l'adorait, sa sœur, et pour quoi que ce soit

il n'eût voulu lui être désagréable. C'était un peu sur cette affection et sur cette bonté d'âme que M^{me} Boisboissel comptait. Aussi ce soir-là, le pacte fut signé, un nouveau pacte; le frère et la sœur s'embrassèrent, et il fut convenu entre les parties que le conseiller d'arrondissement se laisserait porter au conseil général.

En attendant, il fallait subir le grand dîner du soir et la fête de nuit. Aubryet s'y soumit de bonne grâce, et tous ceux qui le virent dans cette nuit extravagante où M^{me} Boisboissel avait accompli des prodiges de merveilles et de luxe, ne doutèrent pas un moment qu'il ne fût le plus heureux des hommes, et le complice de toutes ces folies.

Oh ! la belle fête! tout Château-Gontier y assistait, les gens bien pensants s'entend, tous personnages marquants et triés sur le volet. M^{me} Boisboissel connaissait son monde, et n'était pas femme à commettre un impair. A une heure du matin, on ne pouvait plus

tenir dans les deux salons, et la foule débordait jusque dans les escaliers, éclairés à giorno, couverts de tapis et disparaissant sous les caisses de plantes exotiques et les corbeilles de fleurs. Rien ne manquait à cette fête, pas même les jolies femmes, c'est ce dont M. le maire, peut-être pour la première fois de sa vie, fit mine de s'apercevoir.

En effet, ce n'était pas un homme à bonnes fortunes que notre héros. Homme froid, poli, aimable si l'on veut, il n'avait jamais dépassé les bornes d'une familiarité permise et ignorait le premier mot du jeu de la galanterie. Était-ce timidité ou indiffé-

rence, toujours est-il qu'on ne l'avait jamais vu rechercher la conversation des femmes et se complaire dans leur intimité.

Cette nuit-là il en était différemment, il paraissait très occupé d'une certaine personne près de laquelle, dans un court espace de temps, il avait trouvé le moyen de se rapprocher plusieurs fois. W^^ Boisboissel qui l'avait deviné, vint au-devant de lui et lui prit le bras.

— Notre bal est charmant, lui dit-elle.

— En effet et l'honneur t'en revient, comme tout ce qui se fait ici ; mais dis-moi donc, quelle est cette jeune fille là-bus, près de M^o^® Delasalle, brune, avec des yeux très vifs, et mise avec un excellent goût.

— Gomment tu ne la connais pas, dit M^m^® Boisboissel, mais c'est tout simplement la plus jolie personne de Château -Gontier.

— Ah bah! comment se fait-il ?...

— Que tu ne la connaisses pas, cela n'a rien d'étonnant, tu ne regardes pas les femmes.

— Madame ma sœur...

— C'est un mérite, oui je le sais... quand elles sont laides, mais celle-ci ne l'est guère .

— Aussi l'ai-je vue tout de suite.

— Tout de suite !... il y a plus de trois mois qu'elle est à Château-Gontier, c'est la fille unique du docteur Despinois, le nouveau médecin que nous avons fait venir de Libourne.

— Comment, madame, vous avez fait venir un médecin de Li-bourne ?

— Nous, c'est toi, c'est moi, moi agissant en ton nom. Ah çà, tu ne sais donc rien de ce qui se passe dans la commune?... nous avions ici deux médecins, n'est-ce pas, le docteur Vaudoyeret le docteur Trabut.

— Je les connais, le premier est un original, et le second un cuisire.

— Non, pas précisément, il fait régulièrement ses pâques et ne manquerait pas pour un empire les offices le dimanche ; mais il nous fallait un médecin qui fût à la fois un bon praticien et un homme bien pensant. Je l'ai cherché, et je peux me flatter de l'avoir rencontré dans le docteur Despinois, il a d'ailleurs épousé une demoiselle de Saint-Prix, une grande famille du Poitou, et on le dit à la tête d'une très jolie fortune.

— A la bonne heure, plus de crainte à avoir, c'est un chevalu-
léger.

— Mon frère, je vous voudrais plus sérieux. Mais j'y songe, M'^^ Despinois doit être un fort joli parti.

« Peu importe, mais M'ie Claire Despinois, est ravissante. »

C'est ce que se disait et se répétait le maire, qui n'ayant rien répondu à l'insinuation de sa sœur, suivait la jeune fille d'un œil attendri à travers les méandres de la danse.

Après tout, pourquoi pas?... il n'avait point juré qu'il ne se marierait jamais. Sa sœur avait raison, on ne pouvait pas toute la vie rester garçon. Fille de médecin, profession noble, la plus noble

des professions. Quoi de plus beau que de dévouer sa vie à ceux qui souffrent ? Jacques qui avait dit souvent un mal horrible des médecins, n'aurait pas ce soir-là tari d'éloges sur leur compte.

Cette petite Claire était vraiment charmante. Vive, éveillée, spirituelle, petite sans doute, mais le buste bien pris, la taille fine et dansant à ravir.

Ce que Jacques remarqua surbout, c'est que sous cette légèreté apparente, sous ce sourire délicieux de la jeune fille qui se laisse enivrer par l'éclat des lumières et les caresses du monde, il y avait une femme sérieuse.

Il le devina, à la dignité de son attitude, à l'arrogance de ses allures, et il put bientôt s'en convaincre en prêtant l'oreille à une échappée de conversation dont elle faisait en partie les frais.

« Oui, mais c'est folie, se disait-il, folie, pourquoi?... parce que... parce que c'est toujours une foie d'être amoureux, et de songer, sans s'y être suffisamment préparé, à l'acte le plus sérieux de la vie.

Cette folie, il y pensa le lendemain, les jours suivants, et ce fut au point que M^{me} Boisboissel remarqua sa préoccupation.

— Déjà les soucis du pouvoir, lui dit-elle, ou du mariage. Tu sais qu'on la dit vraiment fort agréable

personne, très instruite et sagement élevée. La mère paraît-il, était d'une distinction extrême...

— Je te demande un peu qu'est-ce que tout cela peut me faire? interrompit Aubryet, furieux d'être si bien deviné.

Oh 1 les femmes, pas moyen de rien leur cacher. Cependant l'amour qui naissait dans le cœur de notre héros était un secret qu'il entendait bien renfermer en lui-même et ne pas livrer aux commentaires de qui que ce soit.

Le lendemain, il y avait conseil municipal et, en qualité de maire, Jacques Aubryet présidait. Il fut question de la commission de la salubrité qui, par suite de la démission du docteur Tra-but, se trouvait sans médecin.

— N'avons-nous pas le docteur Despinois ? dit M. le maire.

— Il y a un tout petit malheur, dit un conseiller, c'est que le docteur Despinois n'acceptera probablement pas.

— Pourquoi, pourquoi?... dit M. le maire, jouant l'indifférence.

Mais, le conseil terminé, notre maire se donna d'excellentes raisons pour aller rendre visite au docteur.

Fâcheux contretemps, le docteur Despinois n'était pas de retour de ses visites, et ce fut sa fille qui le reçut. Il voulut s'excuser, et fit mine de se retirer, mais celle-ci le retint avec quelque insistance.

— Ce n'est pas l'heure des consultations de mon père, dit-elle, mais il ne me pardonnerait pas de vous avoir laissé partir sans l'avoir attendu.

— Ce n'est pas pour une consultation, dit Aubryet, je me porte à ravir. C'est pour un simple renseigne-

ment, que peut-être, mon Dieu! pourrez-vous me donner?

Et s'étant assis dans le salon, à quelques pas de M^{mo} Despi-
nois, il avait en quelques mots rapides expliqué le but de sa visite.

— Ce qu'on vous a rapporté est très vrai, répondit celle-ci ; in-
terrogé par quelques personnes sur ses intentions, mon père a en
effet laissé entendre qu'il n'était pas dans ses intentions d'accep-
ter aucune situation officielle à Ghâteau-Gontier.

— Mais, pourquoi ?

— Sa santé, ses occupations, un peu de lassitude et de
découragement.

— Mauvaises raisons, suffisantes à peine pour dissimuler la
vérité.

— Ah! dame, si vous êtes si difficile, c'est que, la réelle, je ne
peux pas vous la dire, il me faudrait certaine habileté de langage
qui me manque absolument.

— Votre père me le dirait-il?

— Sans doute, mon père n'a jamais rien de caché pour
personne.

— Eh bien, alors, dites-le à sa place, vous lui éviterez peut-être
une explication désagréable, et quant à moi, je suis de ces
hommes qui peuvent tout entendre.

— Mon Dieu, somme toute, c'est très simple, dit M^{re} Despi-
nois, et cela peut se résumer en un mot. Mon père veut faire de la
médecine à Ghâteau-Gontier comme à Libourne, et ne s'occuper
en rien de poli- »tique.

— Oh ! il a bien raison.

— Sans doute, car un médecin n'est pas un maire. — ' G'est absolument la même chose.

— Cependant un maire est un homme politique. .

— Jamais de la vie.

— Celui que nous avons l'honneur d'avoir en ce moment n'est arrivé à ce poste que par un accord tacite entre certains partis, dit la jeune fille en souriant.

— C'est une erreur.

— C'est différent, dit Mi^{^o} Claire Despinois. Pour ce qui est de mon père, sa situation est très nette. Ma mère était légitimiste, toute notre famille se pique de cette opinion très bien portée. Mon père qui désire vivre en bonne intelligence avec tout le monde, surtout avec les siens, et qui adorait ma mère, ne s'est jamais permis delà combattre sur ce sujet. Il a respecté ses opinions et a rephé les siennes en lui-même; cela lui étant d'autant plus facile, qu'il vivait loin de Paris, dans une petite localité, qu'il est d'un tempérament réservé, et que possédant au fond du cœur quelque mépris des hommes, il s'est voué entièrement à la science.

— Je vois que notre cher docteur est un philosophe.

— Absolument, et je ne vous ferais même pas cette révélation, si mon père n'avait appris il y a quelques jours, et par le plus pur des hasards, le rôle que vous lui avez fait jouer.

— Moi ?

— Vous-même, monsieur le maire, ou tout au moins ceux qui vous entourent, mais ne vous en alarmez pas, nous ne vous en

conservons aucune rancune. Ma mère morte, après une maladie très longue et très douloureuse, mon père avait résolu de ne plus rester à Libourne ; quand il lui a été écrit qu'il y avait une place à prendre

à Ghâteau-Gontier, que le pays était bon, la population agréable; qu'il y serait bien accueilli, il y est venu. Maintenant il paraît que cette offre dissimulait une question politique, qu'il s'agissait de faire pièce à un vieux médecin dont on ne voulait plus, dont les opinions n'étaient pas en accord avec celles des autorités, nous n'en savions rien, mais aujourd'hui que mon père est instruit, et qu'il sait le rôle inconscient qu'on lui a fait jouer dans cette affaire, vous comprendrez qu'il se tienne à l'écart.

— Quelle diplomatie, se dit Aubryet, Richelieu est à Ghâteau-Gontier, mais... pardon, mademoiselle, le docteur Despinois n'est donc pas légitimiste?

— Mon père est républicain, dit-elle simplement. Jacques Aubryet fut pris d'un fou rire.

— Elle est bien bonne, s'écria-t-il, mais c'est une trahison, vous nous avez joués par-dessous la jambe. Oh ! ma sœur, ma chère sœur, qu'allez-vous dire ?

Le docteur Despinois entra, et fut vite au courant de l'hilarité. Il y eut une explication ensuite, et les menées sourdes de M^{me} Boisboissel apparurent dans toute leur horreur.

— Pardonnez-lui, dit Jacques Aubryet au docteur Despinois, elle appaj'tient à un parti qui n'oublie pas.

— Et moi, répondit le docteur, à un parti qui comprend tout et sait tout oublier. Mais il ajouta aussitôt: Il y a un moyen de tout

réparer. Dites un mot, monsieur le maire, et je vais planter ma tente ailleurs.

— Je ne le souffrirai pas... Vous resterez à Ghâteau- Gontier d'abord ; et comme le bureau de bienfaisance et la commission de la salubrité ont besoin d'un médecin, c'est vous qui le serez.

— Permettez.

— Je ne permets rien, je suis le maire, j'ai quelque autorité et je m'en servirai.

Il serra la main du docteur Despinois, salua M"« Claire et sortit.

Il avait été superbe. Quelle audace, quelle énergie dans ce caractère ! Gomme il avait bien dit : je suis le maire. La volonté du docteur s'en était trouvée paralysée. M"e Claire, toute frissonnante, en avait pâli. Quel homme, quel tribun, et dire que jusquelà, il s'était ignoré lui-même. Mais il allait réparer le temps perdu, et devenir, qui sait, un homme politique.

Un homme politique, mais il lui fallait une opinion alors, et il n'en avait pas une bien précise. Bah ! cela viendrait, il y songerait. Sa sœur n'était-elle pas là pour le conseiller ! Claire aussi était là, et avec deux ministres de cette force, il ne pouvait manquer d'acquérir un jour des convictions solides et durables.

— Ma sœur, le docteur Despinois est charmant, s'empresst-il de crier à M""® Boisboissel, aussitôt son retour.

— Et vous allez le nommer ?

— Il refuse.

— Il faut le nommer quand même, il a en quelque sorte des engagements envers nous, c'est un devoir de sa part de se soumettre.

— C'est ce que je me suis dit.

— Et sa fille?

— Sa fille, c'est différent, c'est un ange.

— Je le savais bien.

Et ce soir là, M^{me} Boisboissel fut toute réjouie, tout lui réussissait, et elle avait Heu d'être satisfaite, le fonctionnaire marchait bien, et le frère marchait mieux. 11 y allait avoir, sans nul doute et d'ici peu, à

Ghâteau-Gontier, un mari de plus et au pouvoir un maire réactionnaire, impitoyable pour les ennemis du roi et de Monseigneur.

Dieu ! que la commission de salubrité donne de mal aux maires d'une commune bien intentionnée! 11 n'était pas de jours que pour cette diable de commission M. le maire de Ghâteau-Gontier ne se dérangeât, et n'eût occasion de rendre visite au docteur Despinois.

Les malins riaient et prédisaient qu'avant peu on verrait du nouveau à Ghâteau-Gontier, et que cette fois-là ce ne serait pas M. le maire qui ceindrait son écharpe, mais lui-même en personne qui s'inclinerait devant le nouvel officier ministériel.

Gela pouvait être vrai, en effet, car par une belle après-midi du mois de mai, Jacques Aubryet apparut le visage rayonnant et se faisant annoncer chez M^{me} Buisboissel.

— Ma chère sœur, lui dit-il, prenant à peine le temps d'ébaucher le salut d'usage^ j'ai un service à te demander.

— G'est l'habitude ici, répondit celle-ci, de mauvaise humeur apparente depuis quelque temps, tu les demandes, et je les rends, c'est, paraît-il, chacun notre rôle.

— Le tien ne te conviendrait-il plus?

— Fort au contraire, s'il n'est pas des plus avantageux, il est au moins des plus nobles, et des plus dignes.

— Oh! oh ! se dit Aubryet, les choses, à ce que je

UN FUTUR MINISTRE. 31 î

crains, ne vont pas aller toutes seules, et à haute voix : Voici, ma chère sœur, ce dont il s'agit. J'aime M'^Despinois, elle ne me paraît pas de son côté m'affronter d'un air courroucé, j'ai compté sur ta bonne amitié pour rendre une visite officielle au docteur, et solliciter de lui la main de sa fille.

M'^ Boisboissel était pourpre de colère.

— - Je vous attendais là, dit-elle.

« — En effet, le moment psychologique prévu par toi' ne pouvait tarder à se montrer.

— Jamais je ne ferai la démarche que tu me demandes, par la raison que je m'oppose à ce mariage.

— Tu t'opposes... ah ça... mais ma parole d'honneur...

— Je m'oppose dans la mesure de mon autorité s'entend, mais je tiens à te dire que je ne prêterai jamais les mains à une union

que je considère comme une mésalliance.

— Une mésalliance ? qu'est-ce que cela veut dire ?' les Despinos ne valent pas les Aubryet !... mais, ma chère sœur, M"[®] Despinos est d'aussi excellente maison que nous.

— Il ne s'agit pas de cela, mais M. Despinos nousa trompés, c'est un traître, il s'est donné à moi comme légitimiste, et c'est encore un infâme républicain.

— Permits, il ne s'est jamais ouvert à toi sur ses opinions, et tu ne lui en as même jamais donné l'occasion ?

— Il pouvait la faire naître.

— Tu es trop exigeante, et cela vient de ta rage,. de fourrer la politique partout. Est-ce qu'un médecin a besoin d'avoir une opinion pour sauver les gens l

une opinion, je m'en passe, bien moi, quoique maire, et je ne m'en porte pas plus mal !

— Oh ! on le voit bien que tu t'en passes, tu fais de jolies choses depuis quelque temps, tu l'administres bien ta commune. Si ce n'est pas épouvantable d'agir ainsi que tu le fais. Le percepteur maintenu, les congréganistes chassés, l'instituteur laïque attendu, refus de subvention de la ville à notre œuvre des vieux papiers, parce que le curé y a la haute main, le garde champêtre lui-même ébranlé dans son poste. Où allonsnous ? Dieu juste!... La société n'en a pas pour huit jours. Ah! tu vas bien, j'ai fait nommer là un joli maire, mais qu'est-ce que cela fait à M. le conseiller municipal, à M. le conseiller général, car te voilà enfin conseiller général, le but de ton ambition.

— Moi, ambitieux !

— Ah! çà, qu'est ce- que tu deviendrais donc si tu l'étais?

— Je n'ai rien sollicité.

— Il est inutile de discuter, je refuse pour ma part de me prêter à un scandale. Et elle reprit aussitôt : Quand j'y songe, toi, Jacques Aubryet, le fils d'un homme que tout le monde considérerait ici, épouser la fille d'un républicain !

— .Ah! çà, tu m'ennuies à la fin, dit Aubryet avec colère, et tu sauras que les républicains après tout valent mieux que les misérables qui ont fait décimer la France.

M""® Boisboissel se retourna violemment, prit les mains de son frère et le regardant dans les yeux :

— Et aussi, n'est-ce pas, que les hommes fidèles à l'honneur de leur drapeau, et à la mémoire du roi ; et comme il ne répondait rien, elle s'exalta davantage

et elle eut un cri d'indignation. Alors tu as tout oublié, la piété de ta mère, les convictions de ton père, l'éducation de ta jeunesse, les souvenirs de notre sainte maison, tu es devenu républicain !

Il haussa les épaules.

— Ma chère sœur, sois donc convaincue une bonne fois d'une chose, dit-il à la fin, c'est que républicain, bonapartiste, légitimiste, tout cela ne signifie absolument rien, et n'existe même pas. Il n'y a que deux partis dans le monde, les honnêtes gens et la canaille. Tu veux bien admettre que je reste dans les premiers.

— Je n'en sais rien, du train dont tu vas.

— Merci, je suis déjà habitué à l'injustice et à l'ingratitude humaines.

Il dit très bien cela, Jacques, on eût pu croire qu'il était déjà ministre.

— Il y en a encore deux autres, poursuivit-il, les intelligents et les imbéciles, je suis toujours dans les premiers.

— Si je te comprends et pour me résumer en un mot, reprit vivement MTM® Boisboissel d'un ton qui ne souffrait pas de réputation, les canailles, ce sont les communards, et les imbéciles ce sont les conservateurs. Les communards, ceux qui font flamber la finance, les conservateurs, ceux qui ont gardé le culte de Dupassé, la mémoire des grands faits historiques de la France, qui croient en Dieu et en sa sainte église; toi tu planes rayonnant au-dessus des partis, tu ne veux rien b'rûler, mais tu laisses tout abattre, tu te paies de grandes phrases, tu ne veux rien du roi ni de la vraie république, et tu serais même^ par parenthèse, très embarrassé de dire ce que tu veux, car tu répudies les assassins, mais tu acceptes les assassinats. Joli parti que le tien,

344 EWTRE AMIS.

si ce n'est pas celui de la canaille et des imbéciles, c'est sûrement celui des fous et des dupes et qui, plus que tous les autres partis, nous mènera directement et plus rapidement aux grandes catastrophes.

— Ma chère sœur, je n'ai jamais entendu dire que le capitaine qui monte sur le pont d'un navire et flairer le vent dans le péril de la tempête, soit une dupe, alors même qu'il se trompe, et qu'il

soit appelé à être vaincu par les éléments. L'homme sage en France aujourd'hui • et qui a le bonheur de n'avoir pas une opinion, toute faite, due à l'influence de son milieu ou de son éducation, doit se montrer doux, patient, conciliant, modéré dans ses actes et dans ses discours, secondant le gouvernement, morigénant tous les partis...

— Tu t'en acquittes déjà bien.

— Raisonnant les impatients, imposant silence aux rancunes et acceptant franchement la république, qui est le seul gouvernement possible en France aujourd'hui' et pour toujours.

— Oh ! tu vas bien, train express, mais prends garde, chauffé à ce point je te préviens, la machine va éclater.

— Ça m'est égal, je vais franchement devant moi, je ne suis ni bonapartiste, ni orléaniste, ni légitimiste, ni républicain, mais conservateur de ce qui est, parce que c'est la chose la meilleure, et dans tous les cas la seule chose possible. Je trouve aussi qu'il est plus juste de donner satisfaction aux appétits d'un peuple qui a longtemps souffert, aux besoins d'une grande nation, cruellement éprouvée, qu'aux rancunes des partis tombés et aigris.

— Mon frère, dit M^{^^} Boisboissel rouge de colère, il n'y a plus rien de commun entre nous.

— En politique.

— En toutes choses, je quitte cette maison, j'irai vivre seule, et de ma vie je ne te reverrai.

— Voyons, remets-toi, ma sœur, causons raisonnablement.

— Raisonnablement, tu as prononcé le mot, car

depuis une heure tu ne dis que des fohes. Et quand
je songe que c'est moi qui t'ai mis à même de puiser
'de tels principes^dans de mauvaises fréquentations et
à même surtout de les mettre en pratique...

■ — Voyons, ma sœur, dit Jacques, dont la bonne humeur ne s'était pas encore complètement altérée, veux-tu faire de moi un mari ?

— Je mettrai plutôt le feu à la mairie.

— C'est ainsi? eh bien, ma chère sœur, je m'arrangerai pour me passer de toi.

. Jacques sortit, quelque peu ému, et se dirigea aussitôt du côté de la petite maison du docteur Despinois.

Le digne homme fmissait de déjeuner ; ils allumèrent un cigare, ils causèrent de choses et d'autres, puis à brûle-pourpoint, Jacques un peu hésitant dit :

— Monsieur Despinois, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.

L'imprudent, la victime paraissait justement dans l'encadrement de la porte. Elle ne pouvait plus mal ou mieux tomber. Elle fit mine de se retirer.

— Reste, ma fille, lui dit le docteur, qui se tournant vers Aubryet: ma foi, mon cher monsieur, dit-il, vous m'aviez fort embarrassé et je ne savais que vous répondre, voici quelqu'un qui me sauve à propos, arrangez-vous.

— Mais cela ne se fait pas ainsi, murmura Jacques, la gorge serrée.

— Parbleu! cela va sans dire et c'est ce qui constitue l'originalité de la situation.

La jeune fille s'avance au milieu de la pièce.

— C'est tout arrangé, dit-elle, je refuse.

Le docteur eut un geste d'étonnement et Jacques Aubryet un cri de douleur qu'il eût peine à contenir. Il lui prit la main et la regarda dans les yeux.

— C'est sérieux? dit-il.

— Très sérieux.

— Alors, c'est fini?...

— Fini... à moins que . . . écoutez-moi . . . Monsieur Aubryet, j'ai fait un serment, serment d'enfant gâté si vous voulez, mais auquel je resterai fidèle, je me suis jurée de n'épouser qu'un député.

Jacques pâlit.

— Je vois que cette fois, il faut décidément y renoncer.

— Pourquoi ? devenez député, les élections vont avoir lieu dans quelques semaines.

— Vous savez bien que ce n'est pas possible, et si vous étiez disposée à m'aimer un peu...

— Je vous aimerais beaucoup... si vous étiez député.

— Vous êtes une méchante, une ambitieuse, je ne vous suivrai pas sur ce terrain, vous savez bien que le député de cet arrondissement, est l'honorable M. Grimaldi.

— Qui ne parle pas, et vote mal ; or, si un homme comme vous, maire influent, conseiller général...

— Alors il faudrait un républicain ?

— Eh bien, ne l'êtes-vous pas? Dans tous les cas, vous pouvez le devenir. Il est toujours facile...

— Jamais, Monsieur Despinos, dit Jacques Aubryet, se tournant vers le docteur et lui serrant la main, croyez à tous mes regrets et à la persistance de mon amitié.

— Je n'y puis rien, mon cher maire, je n'y puis rien, cette enfant-là a sa marotte, il lui faut son député, donnez-le-lui.

— Et un député de l'extrême gauche, n'est-ce pas? Le docteur se pencha à l'oreille de Jacques:

— Elle se contenterait d'un centre gauche pour le moment.

— Ah ! pour le moment.

Il ne rentra chez lui que fort tard ce soir-là, et demanda aussitôt M^{me} Boisboissel, qui par extraordinaire n'était pas encore au lit.

— Ma chère sœur, lui dit-il, nous sommes, paraît-il, à la veille d'élections générales.

— Tu dois le savoir mieux que moi, puisque tu es devenu si fort en politique.

— J'ai envie de me porter contre M. Grimaldi.

— Toi, député! ah ça, deviens-tu fou, qu'est-ce que tu as fait pour cela ?

— Qu'a fait M. Grimaldi?

— Il l'est depuis vingt ans.

— C'est juste, c'est une raison cela ; il est vrai que s'il n'avait rien fait avant, il n'a jamais rien fait depuis, mais ce n'est pas là la question et je n'ai pas à m'occuper de la valeur de l'honorable M. Grimaldi. Ce qui est en cause ici, c'est moi, et je te demande ton avis sur ma candidature?

— Mais elle est absurde, le peu de crédit que tu as, tu vas le perdre.

— Et pourquoi?

— Parce que tu ne seras pas nommé. M. Grimaldi à tort ou à raison a. la confiance des électeurs. D'ailleurs, c'est U!i homme très bien, riche, posé, fidèle...

— Oui, je sais tout ce que tu vas dire, interrompt

Jacques Aubryet, aussi je n'ai pas l'intention de solliciter les électeurs de M. Grimaldi, mais bien, de me présenter comme candidat de l'opposition.

— L'opposition, tu as dit' l'opposition ! tu oserais, toi, Jacques Aubryet, le fils de notre père, donner ton nom en pâture à la basse classe de ce pays !

— Ma sœur, pas de gros mots ; si tu ne veux pas me seconder, tu resteras neutre, voilà tout.

— Rester neutre !... mais je te ferai une guerre effroyable, je te démasquerai, je déclarerai à qui voudra Tentendre que cette candidature est une honte pour le nom que nous portons.

— Eh bien, c'est convenu, dit Aubryet, tu feras ce que tu voudras, tu m'ennuies à la fin ; quant à moi, j'agirai comme je l'entendrai.

— Oh ! mon frère, oii vas-tu?

Il avait son chapeau sur la tête et la main sur le bouton de la porte.

— Chez mes électeurs ! répondit-il.

Un mois après, l'honorable M. Grimaldi était blackboulé et Jacques Aubryet passait sur la hste avec une majorité de plus de deux mille voix.

Quel triomphe !

M""* Boisboissel, en apprenant ce résultat, faiUit se trouver mal, mais se remettant aussitôt, elle se jeta au cou de son frère avec des sanglots.

— Eh bien, tant mieux, dit-elle, il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Ce Grimaldi était décidément trop vieux,

il faut des jeunes gens à la Chambre, tu y représenteras l'élément campagnard bourgeois ; Jacques, tu seras beau à la tribune, je brûle de t'entendre.

— Je parlerai peu.

— Oui, mais si bien.

— Vous nous ferez rendre toutes nos libertés, dit le docteur Despinois.

— Les libertés nécessaires, appuya M^{""^} Boisboissel. Et se tournant vers M^{^^} Despinois qui avait

accompagné son père dans sa visite, Jacques dit :

— A quand notre mariage?

— Quand vous serez validé.

— Rien à craindre, j'appartiens à la majorité.

— Ah oui, où siégerez-vous?

— Sur la montagne.

— Tout en haut?

— Non, pas précisément, un peu au-dessous.

— Mais c'est parfait, s'écria M^{^^*} Despinois. Madame, dit-elle à M^{^^} Boisboissel, vous aviez donné un maire à Château-Gontier, pardonnez-moi d'avoir donné un républicain à la France.

— La France n'a rien gagné de plus, répondit M^{""^} Boisboissel avec un sourire malicieux, mais empreint d'une grande bonté, elle avait déjà un honnête homme.

Et se saisissant des mains de la jeune fille, l'embrassant sur le front, et la poussant doucement dans les bras de son frère :

-7- Nous avons été toutes les deux ambitieuses, mademoiselle, dit-elle, mais vous seule tirerez avantage de tout ceci, car vous y gagnez un bon mari.

Eugène MORET.

POURQUOI JE NE SAIS PAS L'ANGLAIS

Gela tient à la méthode que j'ai suivie, méthode charmante, mais pleine d'écueils.

Je demeurais alors à Jersey et je n'avais nullement éprouvé jusque-là le désir d'apprendre la langue de Shakspeare et de M. Gladstone. Pour plusieurs raisons ; d'abord on parle français dans tous les coins de la ville ; ensuite, les beautés de la langue anglaise ne m'étaient dévoilées chaque matin que par quelques insulaires qui me demandaient, de celte voix enrouée qui semble rouler des galets:

How are y ou, sir?

Je leur répondais : wery well, thing you ! ce qui les flattait, et j'étais tranquille pour toute la journée.

Une autre observation m'entretenait dans nion indifférence.

Figaro qui n'avait étudié l'anglais qu'à Londres, prétend que Goddam y est le fond de la langue. S'il eût pratiqué l'anglais à Jersey, il eût reconnu que le fond de la langue, c'est yes, au moins dans la portion féminine de la population. Il n'est pas de question journalière ni même nocturne qu'une jolie miss ne tranche avec un yes, gracieusement dit et accompagné d'un

doux sourire. Quelques-unes même poussent la grâce jusqu'à vous dire yes avant qu'on ne les interroge.

Cette extrême intelligence de nos jolies voisines est peut-être ce qui a le plus contribué à nous entretenir dans cette ignorance des langues étrangères, que l'on nous reproche aujourd'hui.

Je donne cette réponse à une question importante comme une opinion tout à fait personnelle, mais probable toutefois.

Cependant, un soir d'hiver, miss Anna Hartley, la fille de mon propriétaire, me demanda si je voulais qu'elle m'apprît l'anglais.

Anna avait des yeux grands comme tout, de grands yeux bleus, au regard profond avec des cils qui n'en finissaient pas; une épaisse forêt de cheveux noirs (elle était Irlandaise) d'un noir chaud, des cheveux lins et souples, tombant en longues boucles sur ses épaules. Contraste exquis, son teint avait la blancheur incomparable de la neige. Sa voix était une musique adorable de candeur et de bonté, et il y avait en elle tant de pudeur enfantine, tant de jeunesse d'âme que le sang lui montait aux joues, chaque fois que je lui parlais. Avec cela une taille souple, gracieuse, élancée, et dixhuit ans à peine.

Lorsque j'étais invité à prendre le thé dans la famille Hartley, mon regard ne pouvait se détacher du doux visage d'Anna. Ses grands yeux bleus, ce regard limpide, ce teint virginal exerçaient sur moi une fascination dont je ne songeais pas même à secouer le charme.

Aussi, lorsque Anna me demanda si je voulais apprendre l'anglais avec elle, je me crus transporté dans le paradis de Mahomet et je répondis moi-même

POURQUOI JE NE SAIS PAS L* ANGLAIS

/es avec une ardeur qui rae valut un doux sourire et lui fit augurer des merveilles de son élève.

Et nous nous assîmes l'un près de l'autre à la grande table, tandis que la bouillotte chantait sur le feu de houille et que le vent qui faisait rage dans la place nous apportait les grincements de l'orchestre de Argyh- Roow.

Argyh-Roow^ était cependant bien séduisant, on y trouvait chaque sqir Marie la Granvillaise, Lilly, Sarah et tant d'autres, toutes jeunes personnes avenantes et de bonne volonté.

Lo directeur, un grand Yankee qui tutoyait tous seshabitués, y avait engagé une chanteuse célèbre qu'il disait venir de Govent-Garden.

Ce n'est pas que la prima dona eût une belle voix; elle chantait de la gorge, ce qui est le grand genre à Jersey, mais elle avait des épaules et une poitrine merveilleuses, ce qui a bien son charme pour ceux qui apprécient peu la musique anglaisç.

Mais que pouvaient les belles épaules de cette opulente fau-vette et les sourires de toutes les sirènes d'Argyh-Roow devant la grâce et le sourire d'Anna ?

Elle prit ce qu'ils appellent là-bas le livre par excellence : la bible, et l'ouvrant avec tout le sérieux que comportait la situation, elle étendit sa main fine sur la première page.

Ah! la johe main, les jolis doigts fuselés, les beaux ongles nacrés qui avaient l'air de petits pétales de roses éparpillés sur les pages du livre !

Elle commença, en étendant son doigt sur chaque mot pour m'en faire comprendre la traduction :

« Au commencement. Dieu créa le ciel et la terre. » — Oh! ce n'est pas là ce qu'il a fait de mieux, dis-je.

Et comme elle m'interrogeait d'un regard sévère :

— Ce qu'il a créé de plus beau et de plus parfait, c'est vous, miss Anna.

— Aou! c'était un blasphème !

— Un blasphème, dites une vérité éclatante.

— Oh ! vous, Français, farceur...

Voyez la détestable réputation qui nous suit partout. Ce farceur dans la bouche d'une autre personne, m'eût choqué; mais en disant cela, Anna avait levé son doigt, son doigt mignon en signe de menace et aussitôt sa manche très large, en étoffe souple, était retombée laissant à nu son poignet fm, d'un blanc rosé, marbré de mille petits réseaux bleus sous lesquels on sentait courir le sang, et tout l'avant-bras, rond, potelé, frais comme la neige nouvelle, et appelant les baisers.

Ce fut mistress Hartley qui entra, bonne et souriante comme toujours; elle apportait la théière dans laquelle elle versa l'eau de la bouillotte.

Elle nous regarda avec intérêt, tandis que, résigné, je répétais les premiers mots que miss Anna m'avait fait épeler.

— Apprendrez-vous bien, monsieur? me demanda mistress Hartley.

— Je l'espère, madame, et j'y mettrai tous mes efforts.

— Anna est bien peu sérieuse, elle est bien enfant! Pauvre Anna! c'est elle qu'on accusait !

Elle prit en silence sa tasse de thé et y trempa ses lèvres en me jetant un regard qui voulait dire : vous entendez.

Je voulus protester, moi aussi, mais je compris bien vite que mon éloquence faisait fausse route et je repris ma leçon. ■•

POURQUOI JE N'IVE SAIS PAS l'ANGLAIS. . 325

Et comment aurais-je su ce que je disais ! Les longues boucles d'Anna frôlaient mon visage; je sentais son épaule contre la mienne ; ses yeux, ses beaux yeux pleins d'une grâce troublante s'arrêtaient sur les miens, longtemps parfois, et toujours un bon sourire accompagnait le regard.

Elle me regardait ainsi lorsqu'elle voulait me faire comprendre une difficulté de prononciation ; alors en exagérant un peu, elle ouvrait toutes grandes ses belles lèvres rouges et montrait ses toutes petites dents fines, qui avaient l'air de perles serties dans des topazes.

Combien de fois, malicieusement, lui demandais-je de me faire répéter jene sais quelle phrase difficile que je ne pouvais articuler jusqu'au bout.

Je prononçais mal exprès, elle riait aux éclats, elle avait le rire le plus mélodieux que je sache, et en me reprenant, elle faisait toutes sortes de petites moues qui la rendaient plus ravissante encore.

Je jouissais de son regard, je respirais son haleine, et je ne savais plus du tout ce qu'elle me disait.

Une préoccupation bien plus grave que celle de la bible, avait été de passer mon bras autour de sa taille sans l'effaroucher.

Le griffon Bob était venu à mon aide ; un soir, il s'était réveillé si bruyamment, qu'Anna en avait fait un grand mouvement ; je m'étais empressé d'entourer sa taille de mon bras, et je profitai de la circonstance pour la presser tendrement contre moi.

Elle voulut se dégager, elle protesta un peu, mais j'étais plus brave, je revins à la charge, et je lui fis comprendre qu'il fallait que je fusse tout près d'elle pour mieux l'écouter.

Parfois nous oublions la leçon ; elle s'interrompait et restait toute rêveuse, et je sentais sous ma main les battements de son cœur.

Et puis elle sortait, tout à coup de sa rêverie :

— Oii en sommes-nous donc? disait-elle.

Le savais-je? J'étais bien plus occupé à contempler ses beaux yeux voilés alors,, le profil de son doux visage, le galbe de son cou oii se mêlaient de petites boucles frisées ; je devinais sous la robe montante des épaules fines et tombantes,, une poitrine jeune et vierge, plus de trésors que la triomphante prima doua, elle-même, n'en pouvait exhiber à Argyh^-RQOv^-.,

Parfois MTM Hartley renouvelait saijestion. :

— Apprenez-vous bieu?

— Il est bien distrait» répondaitAniia.

o Anna, à qui la faute ?

Elle s'impatientait quelquefois; un. jour que je. la contemplais en silence, elle me: dit tout. à. coup :

— Mais à quoi pensez-vous donc?

— A vous, Anna?

— A moi ?

— Je vous aime, Anna.

J'essayai de l'attirer vers moiymaiselle se leva et se dégageant doucement, sans colère :

— Taisez-vous! Vous ne. pouvez pas m'aimer et je ne puis vous entendre.. Les Français disent la même chose à toutes les jeunes filles.

— Eh.! que m'importe ce que disent les Français? Ne le savez-vous pas, Anna? Estrce qua mon trouble, mon silence ne sont pas les témoins de ce. que je ressens auprès de vous ? Ne pas vous aimer, est-ce que cela est possible, lorsque depuis plusieurs mois, je vous vois auprès de moi, que je m'enivre de vous, que tous les deux penchés sur le Uvre, je respire votre

POURQUOI JE NE SAIS PAS l'aNGLAIS. 32f7

haleine etque voi» cheveux viennent frôler mes lèvres? Comment-ne vous l'ai-je pas dit plus tôt? Ah! bien que tout eai-tier au bonheur de vous voir, j'ai toujours douté; de moi, j'ai, tou-

jours craint de vous déplaire et de perdre le bonheur présent. Mais ne Favez-vous pas compris, Anna, et ne l'avez-vous pas permis ?

Elle s'écarta encore et plongeant sa tête dans ses deux mains, elle éclata tout à coup en sanglots.

— Anna, Anna! m'écriai-je, se peut-il que mes paroles vous causent une telle peine et que mon amour VQXts offense?

Vous méprenez-vous à ce point ?

Je voulus dégager sa tête et poser, pour la première fois, hélas! mes lèvres sur son front, mais elle se tourna vers moi, les yeux mouillés de pleurs et souriant à travers ses larmes.

— Plus tard, monsieur, plus tard nous causerons. — Vous m'en, voulez ?

— Non! je suis toute troublée; je vous crois un honnête homme, mais je ne puis rien vous dire encore. Laissez-moi; ma mère peut venir,, qu'elle ne voie pas mon trouble et mes larmes

Et comme j'insistais :

— Je vous en conjure, me dit-elle, suppliante.

Je n'eus le temps ni d'obéir, ni de répondre, Bob se précipita à la porte eu aboyant joyeusement, c'était le père Hartley qui arrivait inopinément après avoir passé dix mois à Dublin.

Anna se jeta dans ses bras, le bonhomme embrassa sa fille comme je l'eusse bien embrassée moi-même, et. s'il aperçut les larmes. d'Anna, il les mit sur le compte de l'émotion causée par son retour.

Ma présence était bien inutile; je me retirai en mau-

dissant le beau temps qui avait permis au paquebot de Southampton d'entrer ce soir-là dans le port.

Les leçons ne furent plus reprises ; de grands préparatifs se firent dans la maison. Anna, sévère et grave, m'apprit que son sort était décidé ; un frère de sa mère était revenu très riche de Sydney; cet oncle avait un fils et le mariage était résolu ; il s'agissait de l'avenir de ses parents qui devenaient vieux et qui étaient pauvres, etc., etc.

Elle eut pu parler longtemps, j'écoutais sans l'interrompre, admirant avec quelle facilité les jeunes filles se transforment et deviennent sérieuses.

— Une autre vous apprendra l'anglais.

— Les autres ne seront pas vous, Anna, dis-je en considérant encore ce beau visage tant aimé et ces trésors que je perdais.

Allons! soyez heureuse, Anna, avec l'Irlandais; je souhaite de grand cœur que le whiskey ne soit pas pour vous un rival perfide.

C'était lâche, mais les amoureux ont si peu de raison.

Je ne sais pourquoi, du reste, mais je rie puis me figurer un Irlandais, galant, empressé, capable de rendre aux femmes ce culte déhcat qui leur est dû.

Miss Anna me regarda d'un air triste, mais ne me répondit pas.

Je quittai la maison le soir même, ne voulant pas passer un jour de plus sous le toit de miss Anna, ne voulant pas surtout me

trouver face à face avec son fiancé.

Je revins à Paris où je vécus pendant deux mois comme une âme en peine, toujours obsédé par le souvenir de mon adorable maîtresse d'anglais.

Un jour, obéissant à je ne sais quel fatal pressenti-

POURQUOI JE NE SAIS PAS L' ANGLAIS. 329

ment, je retournai à Jersey, je voulais revoir une dernière fois ce cher séjour d'où j'avais emporté des souvenirs si cruels et si doux, je voulais repasser encore sous les croisées de celle que j'avais tant aimée, jeter un dernier regard sur cette maison où s'étaient écoulés de si délicieux instants.

Mais, à peine débarqué sur le port, au milieu du bruit de l'arrivée des passagers, des colis qu'on débarquait et du sifflet strident du steamer, j'entendis une voix terrible qui dominait tout ce bruit, une voix que j'entends encore et qui criait :

« Demandez le journal contenant la mort de mistress Z . . . »

Mon front se mouilla d'une sueur glacée, et je restai sur place comme pétrifié.

Je n'eus que la force de tendre la main vers le crieur maudit et je lus avec horreur le récit suivant :

c(Un affreux événement vient de jeter la consternation dans notre ville. Une jeune femme d'une remarquable beauté, mariée depuis un mois à peine à un riche Irlandais, M. Z..., s'est précipitée hier du balcon de sa chambre à coucher et s'est brisé le crâne sur le pavé.

« La malheureuse, ayant cru devoir adresser des remontrances à son mari rentré chez lui en état d'ivresse, ce dernier l'aurait frappée au visage. C'est à la suite de cet acte d'odieuse brutalité que la pauvre jeune femme s'est laissé entraîner à cette funeste résolution.

« Ses obsèques auront lieu aujourd'hui à midi. »

Il était deux heures !

Je courus au cimetière, un fossoyeur s'en allait, la bêche sur l'épaule, chantant un gai refrain. Il venait

de jeter les dernières pelletées de terre sur le corps inanimé de ma chère miss.

Je le priai de me conduire près de la tombe où venait d'être ensevelie cette belle et douce créature, je m'agenouillai et pleurai longtemps.

Le lendemain, à la première heure, je quittais Jersey.

Je n'y retournerai jamais.

Eugène PAZ.

LE CRI SUR LA MONTAGNE

Pierre avait pour parents des fermiers à leur aise, Travaillant dur, mais sans que le travail leur pèse, De tout luxe privés, mais pouvant, en hiver, Dans le foyer aux lourds chenets de fer, Jeter, sans les compter, les sarments et les bûches, N'ayant jamais de gants, mais du pain plein les huches, Et, quand rentrent le soir bêtes et gens absents, Tenant l'avoine prête aux chevaux

hennissant[^]. Aux travailleurs le broc de cidre blanc d'écuma, Et la marmite avec sa soupe au lard qui fume.

Pierre armait simplement, sans Tnots exubérants. Tout ce qui l'entourait, et d'abord ses parents, Les anciens serviteurs, les gens de comiaissance, Ceux qui devant sa fraîche et forte adolescence, S'écriaient : Je l'ai vu pas plus haut que cela ! Puis le chien qu"tme i[^]oue en passant mutila, La chèvre aux bonds joyeux, la vieille jument baie, Enfln, d'une façon vague, mais non moins vî*aië, Le sol natal, le ciel, la plaine, la moisson, La nature, depuis l'oiseau dans le buisson,

Jusqu'à la source au fond du bois, jusqu'à la mare Où le bœuf calme, auprès du cheval qui s'effare, Baigne ses pieds et boit, empourpré par le soir. Que de fois, sur le bord, il est venu s'asseoir, Surveillant moins au fond son grand troupeau qu'un

(âne] Et deux chèvres, menés par la brunette Jeanne!

Un jour, dans le hameau, le bruit s'est répandu Que le sol du pays étant mal défendu Par l'ignorance jointe à la forfanterie, Les étrangers se sont rués sur la patrie, Et que les paysans, des paquets sur le dos. S'enfoncent dans les bois, descendent les cours d'eaux Pour fuir la soldatesque insolente et farouche. Or, comme nul grand peuple au tombeau ne se couche, Qu'ayant contre le sort mis du sang pour enjeu, C'est l'heure de marcher, comptant ou non sur Dieu. Pierre n'hésite pas ; il a dit à son père : Nous sommes des heureux, notre vie est prospère. Faire notre devoir n'en est que plus sacré. Quiconque est jeune et fort doit combattre, j'irai. Le père a répondu : C'est bien parlé, mon Pierre. Quelques pleurs de la mère ont mouillé la paupière, Mais sans plainte à la lèvre ; et, quand il est parti, Quand Jeanne, l'œil ha-

gard, le cœur anéanti. Et lui passant autour du cou sa croix d'ébène, Le fit souffrir au point qu'il ployait sous sa peine. C'est la mère, frappée en son cœur et sa chair, C'est l'âme dont fuyait le rêve le plus cher Avec l'enfant si noble et si beau, son ouvrage, Qui lui souffla 'tout bas à l'oreille : Courage !

LE CRI SUR LA MONTAGNE

Pierre n'est pas longtemps resté dans les conscrits. Il s'est, tout un long jour, battu par un froid gris. Vers le soir, les troupiers n'avaient plus de cartouches. Un cercle de canons ouvrait sur eux ses bouches. Tous ils voulaient ne pas se rendre. Il le fallut.

On mit les prisonniers, bien qu'à torrents il plût. Sur un sol détrempé, perdu dans les ténèbres. Puis on leur dit : « Dormez ! » Sentinelles funèbres, D'invisibles soldats montaient la garde autour. Et, dans l'entassement, plus confus loin du jour. Quand un de ces soldats voyait bouger une ombre, Il armait son fusil et tirait dans le nombre.

Pierre ne dormait pas. Mais, dans son noir souci, Il gardait un espoir et raisonnait ainsi : « Mon pays n'est pas loin ; je connais la montagne « Qu'au jour tombant j'ai vue, à droite de ce

(bagne;] <(D'un côté, la prison, les outrages, l'exil ; « De l'autre, le foyer, et peut-être un fusil « Pour venger mon affront. »

Il faisait nuit encore, Mais, dans une heure au plus, allait poindre l'aurore. Il était temps d'agir. Pierre en rampant s'enfuit. Il se cacha si bien, glissa si bien sans bruit Qu'il était loin du camp déjà, quand une ronde, Distinguant une forme en la nuit

moins profonde. Et lui criant en vain de s'arrêter, fit feu. La montagne, suprême espoir, unique vœu, Se dressait à deux pas du fuyard. A l'épaule Il se sentit cinglé comme d'un coup de gaule.

S34 ENTRE ÀOTIS.

Un instant, il fit halte en s'étonnant du choc, Puis il dit : Ge n'est rien! et monta dans le roc.

Le ciel s'est azuré; mais la neige est épaisse. Pierre y marche avec peine, et par instants s'affaisse; L'invariable neige et l'uniforme azur, Échangeant leur éclat cruel, tant il est pur, Par leur trop de lumière, aveuglent ses prunelles. Ses pas foulent sans bruit les blancheurs éternelles. Et rien n'est d'un vivant, dans cet être qu'il bouge, Hormis, derrière lui, les taches de sang rouge. On -dirait que la neige a fleuri. Rien n'est beau Comme cet incarnat sur le blanc du tombeau, Comme ces fleurs de pourpre, écloses d'un cœur

(d'homraej Dont la splendeur s'accroît, quand sa mort se consomme.)

Pierre est presque au sommet; mais l'effort Ta tué.

Au moins veut-il mourir, en ayant salué,

De la cime du mont, sa campagne natale.

Pour retarder un peu la minute fatale,

Pour renaître un instant, prenant sa gourde, il boit.

Il boit de l'eau-de-vie, et se relève droit.

En lui court une flamme, il part, puis il retombe.

Il lui reste à gravir un rocher qui surplombe.
Sur ses mains il se traîne, en s'aidant des genoux.
Il est lent, il respire avec peine ; une toux,
Par saccades, lui rompt la poitrine et la tête.
Mais il la ïtriom:phé ; le voilà sur le ffaîte.
Le coup d'œil est immense. Il voit tout le pays :

LE CRI SUR LA. MONTAGNE. 38S

A sa droite, les points pai* la guerre envahis, Le camp des étrangers,
toutes tes routes pleines De fourgons, les soldats manoeuvrant dans les

(plaines,] Par essaims noirs, avec des mouvements rythmés ;
A sa gauche, la paix des champs accoutumés, Et là-bas, dans un pli de terrain qui l'abrite, Une ombre du village où sa famille habite, lia son père, les bras croisés, songeant à lui. Sa mère soupirait : « Pas de lettre aujourd'hui ! » Et, muette, filant du lin, sa bien-aimée, Il voit tout dans un peu de loiatA Lne fumée.

Dans son icœur, d^tm côté, s'élève le passé.

Le souvenir des temps où des chants l'ont bercé ;

Et puis, à Topposé, descend un autre rêve,

Un rêve d'avenir, tout débordant de sève :

Jeanne qui lui sourit, une couronne au front.

Oh ! comme c'est cruel ! comme son cœur se rompt !

Avoir tant espéré se faire un nid de mousse

Où le concert des voix se mêle en chanson douce !

Toucher presque à ce nid, — et devoir tout quitter!

Pierre alors devient lâche et se prend à douter. A quoi bon ces combats? Si c'était un mensonge Pour lequel, follement, dans la mort on se plonge, Laissant derrière soi tant d'amour et de deuil! Mais bientôt, reprenant sa force et son orgueil : Non! c'est bien de mourir pour une telle cause ! Et s'adressant au ciel d'un geste grandiose, Au delà du présent, au delà du connu, Par l'immortelle idée, en mourant, soutenu.

Il jette, comme un cri de suprême espérance, Comme un acte de foi, ces mots : Vive la France!

Repose en paix, soldat ! ton cri n'est point perdu Parce que les hauteurs seules l'ont entendu. Nous en avons l'écho vibrant dans la poitrine; Et tous, portant le glaive ou semant la doctrine, Comme toi, nous voulons qu'aux sommets les plus

(hauts,] S'en aillent fièrement retentir ces trois mots. Car, droit sur nous, voici l'avenir qui s'avance. Et c'est pour lui qu'il faut crier : Vive la France !

Armand RENAUD.

SCENE PREMIERE

Pierre, Jeanne, Nénette endormie.

Le samedi, sept heures du soir. — Pierre rentre de mauvaise humeur. — Il jette sa paye sur la table comme on jette un vieux soulier dans la rue. — Il regarde sa femme de cet air qui veut dire : — Ah!' par exemple, je serais content que quelqu'un se permît de me faire une observation ! — Puis il marche de long en large, s'arrêtant de temps en temps pour parler.

Pierre. — Le souper n'est pas prêt. Ça devient une habitude ! Qu'est-ce que ces guenilles font sur ces cordes? La journée n'est peut-être pas assez longue pour les faire sécher! Auguste n'est pas revenu. Il s*y

prend de bonne heure pour devenir un vagabond. C'est de ta faute ! Jamais une taloche. Ça le casserait !

Jeanne^ surveillant la marmite qui bout sur le poêle. (A part.)

— Je pourrais bien lui répondre que si je suis en retard pour le souper, c'est que j'ai passé une heure à dorloter la petite qui est malade ; que si le linge n'est pas sec, c'est que je n'ai fini de le laver qu'à une heure de l'après-midi ; et que, si Auguste court les rues, c'est plus souvent pour le compte de son patron que pour le sien. Mais je ne dis rien. J'aime mieux laisser passer la bourrasque.

Pierre, — Tu n'es pas bavarde ce soir. On voit bien que tu es dans ton tort. Quand tu as raison, le diable ne t'arrêterait pas.

(Il prend une chaise, la caHjpe ideyant le ;poêle en en faisant craquer les pieds, et se met à cheval dessus, les bras croisés sur le dossier, la tête enfoncée, l'air farouche. Un silence.)

Jeanne, — Pierre !

Pierre^ sans relever la tête. — Quoi?

Jeanne. — Qu'est-ce que tu as'?

Pierre, — Je n'ai rien .

Jeanne, — Mais si, tu as quelque chose.

Pier.re.. — Eh bien! oui, j'ai quelque xjhoaa. J'ai^.. j'ai que l'année 'va finir, et que c'est bête'!

Jeanne. — C'est bête, quoi?

Pierre. — La vie que je m'ène depuis que je vois commencer et finir les années. Je me lève de grand matin,; je m'éreinte tant que .dure ie jour.; le soir, je «entre et je me iCdmche. £X c'est Jj^Dis^ceat rsoixanteoinq fois .de. suite la mêiEie chose. Il .y en^a qui font de bons dîners, qui boiveat du vin cacheté, qui vont -au

REVUE «DE rm d'année. 33^^

spectacle, qui voient du pays. Moi, je travaille. Et puis encore? je travaille. Et puis toujours? je travaille. Où est la satisfaction? Si encore je pouvais me dire : « Ça te profite, mon bonhomme ; tu sues, mais tu amasses; quand tu seras "vieux, tu te reposei^as. Mais non. C'est à peine si j'arrive à faire toucher les deux bouts, et, quand le terme de janvier arrive, ma toquante est deux fois sut quatre forcée de se rappeler le chemin du clou. Il ne m'est seulement pas permis d'être malade : la smala crèverait de faim. Est-ce vrai?

Jeanne. — Eh ! sans doute, c'est vrai. Mais que veux-tu y faire? Est-ce que tu t'imagines que je-suis mieux partagée? Tu te lèves de bonneheure, mais je suis debout avant toi pouT te faire chauf-

fer ta soupe. Quand tu es parti, c'est le tour d'Auguste; ensuite c'est celui de Nénette; ensuite c'est le ménage. Ça n'est pas beau, ici; Taïson de plus pour que ça soit 'propre, ^e lave, je raccommode, je couds, je fais tout moi-même, tu le VDis^bien, et je trouve encore moyen de gagner mes dix sous à travailler pour la confection. Est-ce que j'en suis plus avancée? Est-ce que j'ai seulement unerobe à «me meltre? Est-ce que je m'amuse toute la journée là, a aller, à venir, à cuisiner, à rapetasser ? Ah ! si j*avais su tout cela quand j'étais jeune fille !...

Pierre. — Tu ne te serais pas mariée ? Tu aurais aussi bien fait
î

Jeanne. — Je ne dis pas ça. Mais franchement la vie est trop bête. Petite fille, on me faisait porter mes frères qui étaient plus lourds que moi et on me battait quand je les laissais tom'ber; apprentie, on ne me donnait pas à manger mon soûl....

Pierre. — Moi, on me donnait des coiips de pied...

Jeanne. — A dix-huit ans, je t'ai rencontré. Auguste

est venu que je n'en avais pas vingt. En cherchant bien, qu'est-ce que je trouverais de bon? Le jour de ma première communion ? Ma robe avait les manches trop courtes. Le jour de nos noces? Tout le monde était après moi à m'embêter. Depuis, ça n'est pas un reproche , mais la peine l'a toujours emporté sur le plaisir.

Pierre. — Je savais bien que tu serais de mon avis. Vois-tu, Jeanne, dans ce monde, l'argent est tout, le travail n'est rien. Il y a des farceurs qui vous disent : « Épargnez, assurez-vous, placez votre argent à une caisse pour quand vous serez vieux. » Mais, pour placer son argent, il faut en avoir, et nous sommes obhgés

de regarder à deux sous, tu le sais aussi bien que moi. J'ai beau me tourner de tous les côtés, je ne vois rien. On ne devrait jamais penser à ces choses-là, ça rend fou. Il y a des moments où l'on enverrait tout promener. Je suis comme ça ce soir. Pour un rien, j'irais voir ce qu'il y a au fond de la Seine. Ça serait toujours moins embêtant que de vivre comme je vis !

Jeanne. — J'ai eu souvent de ces idées en retirant mes fers du fourneau. Le feu était rouge et le charbon sentait. L'envie me prenait de boucher les fenêtres et de me coucher sur le lit, avec ma Nénette dans mes bras. La pauvre enfant ne sera pas plus heureuse que moi. Peut-être elle le sera moins.

Pierre. — Voilà ce qui s'appelle fmir gaiement l'année.

Jeanne. — Ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas, si les uns ont tout et si les autres n'ont rien. Nous n'avons pas de reproches à nous faire...

Pierre. — A quoi cela nous sert-il ?

REVUE DE FIN d' ANNEE. 341

SCÈNE II

Les MÊMES, Auguste.

(Il entre en courant. Il est rouge, essoufflé. En voyant la mine de son père et de sa mère, il s'arrête court et retire sa casquette.)

Auguste. — Bonsoir, p*pa. Bonsoir, m*man !

(Il remet sa casquette, leur tourne le dos et va au petit lit de sa

sœur.)

— Bonsoir, Nénette.

Nénette, réveillée en sursaut, pleurant. — Heu ! heu ! heu !

Auguste. — Oh ! la grande dinde, qui pleure ! Veux-tu bien te taire ! Veux-tu bien faire risette tout de suite !

Nénette, riant. — Hi ! hi ! hi !

Auguste. — A la bonne heure ! C'est comme cela que je te veux : grande fille et comprenant la plaisanterie, hi ! hi ! hi ! Rit-elle bien ! Je riais comme ça à son âge. C'est bête les enfants ! Nénette ! Comment est-ce que je m'appelle ?

Nénette. — Tu t'appelles fréro.

Auguste, — C'est évident. Mais de mon autre nom ?

Nénette. — Guste Palu.

Auguste, — Pour Auguste Lapalud, ça n'est pas mal ! Il y a progrès. Récompensons l'élève. Mademoiselle, aujourd'hui samedi, jour de paye pour ceux qui sont payés, le patron, qui ne me paye pas, m'a donné dix sous. Devinez ce que j'en ai fait ? D'abord, j'ai acheté un porte-monnaie pour m'man, qui a toujours beau-

coup d'argent. Ça te fait rire, sans-cœur ! Mais, motus, entends-tu, jusqu'au 1^{er} janvier. Ensuite tu jaseras si tu veux. J'ai aussi pensé à toi. Regarde ce que je t'apporte.

(Il tire un petit maréchal[^]fercant d'un sou, avec son marteau fiché dans la poitrine, qui se lève et se baisse à volonté.)

Néuette, étendant les mains [^]vec avidité.. — Pour.IXLûi.

Auguste. — Si vous êtes sage.

-Nénette, — Je suis sage. Je dors.

Auguste. — Je ne t'en demande pas tant. Embrassemoi.
M'aimes-tu?

Nénette. — Oh ! oui, oui.

Auguste, — 'Voilà le maréchal, 'lemaréchal de "France, le seul
et unique maréchal ! Il est en bois et il va sur l'eau! Tableau ! Prix
: cinq centimes, un sou! Prends garde de le casser !

(La petite tient le joujou; elle le regarde en extase. La curiosité
agrandit ses yeux. Tout à coup, elle le -pose devant elle et se 'met
à taper ses mains l'une icontre l'autre. Son îuère lui .fait risette.
Tous deux ont l'air <eHchanté,)

Jeanne. — Les as-tu vus?

Pierre, — Oui, les pauvres enfants ne savent rien de rien. Ils
s'amuse

-Jeanne. C'est toujours ça ûe pris. N'est-xîe pas

heureux qu'ils s'aiment ainsi'! Tu disais qu'Auguste était un
vagabond. . .

•Pierre. — Moi ? Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que... plus 'tard...
peut-être... on ne sait "pas... Voilà ce qxfe j'ai dit. G'eât 'comme
toi qui voulais que la petiotte fût

REVUE DE FIN d' ANNEE. 343

malade. Elle se porte comme un charme. Regarde les bonnes
joues !

Jeanne. — Et les mains donc ! Et les pieds ! C'est un amour, c't'ange-là.

Pierre. — Le fait est qu'elle n'est pas mal. Elle te ressemble vaguement.

Jeanne. — Ton fils te ressemble aussi, mais en mieux. Bon, la soupe est prête. Auguste, as-tu faim ?

Auguste. — Non, m'man. C'est égal, je mangerai tout de même. Je vas porter mon assiette à côté de la petite sœur pour qu'elle ne crie pas.

Jeanne. — Je te dis qu'ils s'adorent. Elle n'est contente que quand il est là.

Pierre y à genoux devant le berceau. — Mais c'est que c'est vrai qu'il est très bien le maréchal, et ressemblant ! On lui mènerait un cheval à ferrer !

Nénette, — Papa.

Pierre. — Hein! Gomme elle me connaît ! Dis donc, la mère, on voit tout de suite qu'elle n'a pas été changée en nourrice, celle-là. (Il rit.)

Jeanne. — Que t'es bête ! Te voilà bien! (Elle rit.)

Pierre. — C'est les enfants !

Tony RÉVILLON.

La loi du 16 juillet 1850 restera célèbre par l'amendement, adopté sur la proposition de MM. de Tinguay et Laboulaye, qui prescrivait que tout article de journal devrait être signé par son auteur, s'il avait trait à la discussion politique, philosophique ou

religieuse. Cette disposition était étendue aux articles dans lesquels seraient discutés des actes ou des opinions des citoyens et des intérêts individuels ou collectifs. Cette énumération embrassait, on le voit, tous les articles.

Les feuillets littéraires, cependant, n'y étaient pas mentionnés. Mais si les romanciers trouvèrent une grâce qu'ils ne réclamaient pas, puisque de tout temps ils ont tenu à honneur de se faire connaître, l'Assemblée nationale leur infligea, dans la même séance, une peine à la fois injuste et inutile.

L'article 14, — autre amendement adopté sans raison plausible, — disposait que tout roman-feuilleton publié dans un journal ou dans son supplément serait soumis à un timbre d'un centime par numéro : c'est par exemplaire qu'entendait le législateur, et ce centime, qui paraissait peu de chose, grevait chaque nu-

méro du journal d'un droit de dix francs par mille exemplaires.

Ce nouvel ordre de choses jeta un grand émoi dans le camp des directeurs de journaux, et par suite dans celui des romanciers. Un journal, alors comme aujourd'hui, voyait un grand élément de succès, sinon le principal, dans le nom du feuilletoniste en vogue : concession nécessaire à tant de lecteurs, et surtout de lectrices, que les destinées de leur pays intéressent médiocrement, mais que les aventures d'Anatole et de Goralie tiennent sous un charme infailible et quotidien.

Bon nombre de journalistes cherchèrent à éluder la loi, pour éviter cet impôt onéreux. Quelques-uns continuèrent à publier en

feuilleton, des mémoires,, des voyages, des récits soi-disant authentiques.

L'imagination n'y perdait rien; car ces articles n'étaient autres que des romans sous une forme déguisée. Mais le fisc, qui se voyait frustré, suivait tout d'un^ œil sévère et vigilant. Les inspecteurs de la presse entendaient que les personnages mis en scène existassent bien en chair et en os ; quelques-uns même allèrent jusqu'à réclamer la production de leur certificat de vie dressé en bonne forme.

La mine nouvelle: n'était donc pas facile à exploiter. Comment remplacer, cependant,, les romans qui attendaient dans les cartons; l'avenir prochain où l'article 14 serait abrogé?

Cette situation éveilla la sollicitude, du garçon de bureau d'un grand journal, qui, chaque jour, entendait son directeur se plaindre de la pénurie de manuscrits en matière, de feuilleton.

Ce brave homme était locataire d'un M. Pistache qui lui avait rendu divers services. Pour lui témoigner sa reconnaissance, il ne trouva rien de mieux que de l'en-

gager à écrire ses mémoires^ l'assurant, qu'ils seraient imprimés en feuilleton', dès qu'il les aurait terminés, attendu que ce genre de copie faisait à peu près complètement défaut.

M. Pistache était un ancien négociant frisant la soixantaine, qui avait un tel amour pour son pays qu'il ne l'avait jamais quitté. Cet honnête bourgeois avait bien fait, dans le midi de la France, deux ou trois excursions que n'avaient marquées aucun incident extraordinaire ; mais l'idée que lui suggéra son protégé lui sourit. Alexandre Dumas avait bien publié, avec un vif succès, ses im-

pressions de voyage, pourquoi donc lui, Pistache, ne publierait-il pas aussi les siennes ?

Il se mit à l'œuvre, sans faire de grands- frais d'imagination, et raconta tout naïvement ses aventures : à Lyon, il avait égaré son parapluie qu'il avait retrouvé à Mâcon; sa montre s'était arrêtée et il avait par suite manqué un rendez-vous; en descendant de* voiture, il avait déchiré son habit, et ce contretemps l'avait mis dans la nécessité d'en acheter un autre ; en route-, il avait dormi, et pendant le cauchemar; il avait rêvé qu'une bande de brigands assaillait la diligence qui le' transportait. Tout cela lui semblait fort amusant. Il s'aurait bien gardé de s'écarter de la vérité en vue d'augmenter l'intérêt; il s*en défendait d^ ailleurs, en assurant que tout était réellement arrivé !

Il se sentait d'autant plus rassuré qu'il avait lu son récit.à sa domestique et que celle-ci avait ri à en perdre la. respiration. C'était bien un succès qu'il allait obtenir. Et comme ces mauvaises-rapsodies formaient un volume assez mince, pour allonger son texte déjà fort prolix,, il ajoutait chaque jour quelques fastidieuxdétails.

Lorsque M. Pistache, ne trouvant plus rien à racon-

348 ENThE AMIS.

ter, eut revu la quinzième copie de son œuvre, la trouvant suffisamment polie et repolie, il la remit à son locataire, le garçon de bureau, qui se borna à la déposer dans la boîte du journal.

Le directeur du journal jeta un coup d'œil sur le cahier de M. Pistache, et, fort de cette condition qui permet au journaliste de

ne pas rendre les manuscrits déposés et non insérés, il se disposait à le faire flamber lorsque Frontispice vint lui serrer la main.

Nommer Frontispice, c'est dire l'homme de lettres répandu, le faiseur de romans à la plume fertile, brochant la nouvelle, satisfaisant tout le monde par sa faconde, le trésor des directeurs de journaux, l'auteur aimé du bourgeois.

— Vois donc, cher ami, lui dit le directeur, jusqu'où peut conduire la manie d'écrire ?

Et il lui passa le manuscrit.

Frontispice prit avec indifférence le papier noirci, et au bout de quelques minutes, il s'écria :

— Voilà notre affaire ! ils veulent un être palpable. Nous l'avons. Ce bon M. Pistache ! Mon Dieu, qu'allais-tu faire. Il y a là dix volumes ?

Et sans ajouter un mot, il disparut laissant stupéfié le directeur.

Peu fait aux choses du journalisme, M. Pistache avait la conviction que la publication de son œuvre allait commencer tout de suite. Le lendemain de la remise de son manuscrit, il se leva de bon matin et ne se fit pas faute d'acheter le numéro du journal, s'attendant à y trouver son nom au bas du feuilleton. Et ainsi.

il continua pendant quinze jours, se répétant cette phrase qui lui devint familière :

— Diable ! diable ! Il paraît qu'ils n'ont pas apprécié mes impressions de voyage.

Il aurait dû dire vrai. Il se trompait cependant.

Un mois ne s'était pas écoulé et Frontispice entra dans le cabinet du directeur, plaçant sur sa table, devant lui, un manuscrit assez volumineux, portant pour titre :

PREMIÈRE PARTIE Voyage dans la mer de feu

La signature de Frontispice était dissimulée. Les mémoires étaient de M. Pistache.

Ses aventures surprenantes dépassaient en imagination tout ce qui avait été raconté jusque-là, ou plutôt elles étaient la répétition sous une autre forme de faits très curieux, vraisemblables ou non, édités par les narrateurs les plus fantaisistes.

Elles intéressèrent le public. Au cinquième feuilleton, le tirage était augmenté de dix mille exemplaires.

M. Pistache n'avait pas tardé à être appelé à la rédaction du journal. Par un acte bien en règle, qu'avait libellé le directeur, il avait autorisé toute correction à son manuscrit qui pouvait recevoir tels développements que jugerait utiles son collaborateur anonyme. Séance tenante, il avait touché le prix de son ouvrage sur quittance en bonne et due forme. Il avait lieu de se féliciter de percevoir ainsi d'avance des droits d'au-

leur, alors que tant d'autres ne les obtenaient que longtemps après la publication de leur travail. Il faut dire que ces droits, une fois payés, étaient des plus modestes.

Gela importait peu à M. Pistache. Mais ce qui le préoccupait davantage, c'était de savoir de quelles corrections il s'agissait: il avait tant de fois remanié son travail qu'il ne comprenait guère que l'on eût à y retoucher.

Il éprouva donc une vive surprise en voyant, dans le premier feuilleton, un sous-titre dont il ne saisissait aucunement le sens. Son étonnement fut plus grand en ne trouvant pas une ligne de lui dans ceux qui suivirent.

Il se rendit, tout irrité, auprès du rédacteur en chef, le menaça d'un procès, et, bien qu'intérieurement satisfait de la tournure que prenaient les choses, il cria assez fort.

Le rédacteur n'eut pas de peine à apaiser M. Pistache. Après quelques courtes explications, celui-ci revint à la raison, et il s'en retourna ivre de joie, quand il eut appris que ses mémoires tiendraient le feuilleton pendant plusieurs mois.

Bientôt il se vit assailli, non par les brigands qui ne l'avaient blessé qu'en rêve, mais par une foule d'amis, de connaissances, qui lui disaient, comme en refrain :

— Pistache, mon ami, dites-nous donc comment vous avez pu échapper au grand serpent boa.

— Mon bon Pistache, les arbres de Sakagosse ressemblent-ils à ceux du bois de Boulogne ?

— Monsieur Pistache, comment se fait-il que vous soyez encore M. Pistache ?

Et bien d'autres questions auxquelles il répondait

peu, faute d'esprit ... et de la connaissance des choses qui lui étaient advenues sans qu'il s'en doutât.

Il se mit alors en rapport avec Frontispice et l'implora pour qu'il lui apprit la suite de son histoire. Mais Frontispice, qui en était venu à faire son feuilleton au jour le jour et qui ne savait pas la veille ce qu'il y mettrait le lendemain, l'induisait en erreur sur ses aventures imaginaires. Et le bon M. Pistache, répondant aux interrogations nombreuses qui lui étaient faites, racontait qu'il avait presque été dévoré par un lion affamé, qu'ensuite il avait fait un voyage de trois jours en pleine mer, sur le dos d'une tortue ; qu'un aigle enfin, le prenant en pitié, l'avait transporté sut le sommet d'une montagne, où le hasard lui ayant fait casser un morceau de roc, il avait trouvé dans ce monolithe, enfermé là depuis bien des siècles sans doute, un crapaud vivant qu'il avait mangé pour apaiser sa faim et que ...

On faisait cercle autour de lui, et on en arrivait à envier ses malheurs passés, puisqu'ils n'avaient en rien altéré sa santé.

Tous les amis de M. Pistache n'avaient pas le bonheur de le voir. Il y en avait un, Joseph Bristol, qui lisait assidûment ses mémoires, et qui ne prenait jamais sa fourchette, après la lecture du feuilleton, sans répéter au moins deux fois : — Pauvre Pistache !

C'était un véritable ami. Il s'intéressait fort aux pérégrinations du compagnon qu'il avait perdu de vue depuis bien longtemps et il voulait que tout le monde s'y intéressât également. Si bien que son fils, jeune peintre, qui songeait au prix de Rome, ne pouvait dé-

jeûner sans entendre le récit des faits et gestes de M. Pistache.

— Pistache, lui disait son père, a eu des aventures bien extraordinaires. Il est surprenant qu'il ait pu survivre à tant de souffrances. Pistache. . .

Le jeune Bristol ne connaissait pas M. Pistache; mais il était au mieux avec Frontispice qu'il avait souvent rencontré chez un de ses amis et avec lequel il s'était lié lui-même ; et il savait que la grande mystification qui émerveillait tant son père était l'œuvre du romancier. Fatigué d'entendre ainsi prendre chaque jour les fictions les plus extravagantes pour parole d'évangile, il imagina de comploter avec Frontispice quelque bonne farce dont son père ferait les frais.

Il alla donc trouver ce dernier.

— Ton Pistache, lui dit-il, est un ancien ami de mon père qui s'attendrit chaque jour à la lecture des vicissitudes étranges que tu fais traverser au bonhomme. Ne pourrais-tu mettre mon père en scène, le faire apparaître dans une situation particulièrement pathétique?

— Volontiers, répondit Frontispice, le nom de ton père donnera dé la vraisemblance au récit, et la censure, aux yeux d'Argus, ne m'accusera pas d'avoir imaginé ce nouveau personnage.

Le jeune artiste promit à Frontispice de le tenir au courant de ce qu'il ferait, et il rentra chez lui d'autant plus satisfait de son stratagème qu'il comptait y trouver l'occasion d'une gageure heureuse, et tirer par là du coffre-fort paternel le subsidie inutilement soUicité jusqu'alors pour rendre plus attrayant son séjour à la Ville-Éternelle.

L'occasion ne se fit pas attendre. Deux jours après,

son père, de plus en plus enthousiasmé, dit au jeune homme :

— Pistache se trouve en présence d'un lion terrible. Je voudrais être à demain pour savoir comment il s'en délivrera.

— Je ne vois guère que vous qui puissiez l'en délivrer, riposta le jeune homme.

— Allons donc! Sitôt qu'on veut parler sérieusement avec toi. .

— Mais c'est qu'en effet, je ne vois que vous qui puissiez le tirer de ce mauvais pas; il faut un ami plein de dévouement et vous êtes cet ami. Gageons que ce sera vous.

La gageure tant désirée par l'artiste s'ensuivit, et le J'endemain matin, le père Joseph Bristol lut ce qui suit:

«... J'étais seul (Pistache) dans la forêt. Le lion « continuait à rugir. . . Sans autres armes que ma <c canne, j'allais succomber. Plus de doute, il n'était « plus qu'à quelques pas de moi. Je n'avais nul moyen « de l'éviter, ni de me défendre. J'allais devenir sa € proie lorsqu'un coup de feu se fit entendre.

« Une balle avait atteint au front mon ennemi, qui « roula dans une gorge voisine.

« Mais quel était mon sauveur? Comment, dans ce « lieu désert, avais-je pu échapper à ce nouveau « danger?

« Ainsi je songeais, lorsque j'aperçus à peu de dis « tance mon vieil ami Joseph Bristol que je n'avais « pas vu depuis plusieurs années. . . »

Joseph Bristol n'acheva pas. Il faillit tomber à la renverse, lui qui n'avait jamais quitté le bassin de la Seine.

Il se remit bientôt, finit par rire avec son fils de cette innocente plaisanterie, et lui accorda le subsid j qu'il réclamait. '

M. Pistache devint un personnage important dans l'opinion publique. Une rumeur croissante s'éleva contre le gouvernement aveugle qui n'avait pas su décorer un homme aussi prodigieux. On ne pourrait affirmer qu'il ne le fut pas.

Victor ROZIER.

ÉTUDE RÉALISTE

.XiE femme >eX les femmes.

Dieu a créé la femme : la société a fait les femmes.

Donc, partant de l'œuvre humaiaa«, nous allons essayer de remonter à l'œuvre de Dieu.

iL'œuvre de .Dieu sest une : l'œuvre du monde est multiple.

Des femmes tout le mal vient : le bien est l'effet de la fenmie.

.Ce que la femme fait, les femmes le défont, le brisent, le dénaturent, le corrompent.

A la femme l'inspiration de Dieu : aux femmes lestantations séductrices de Satan.

Eve et Marie, c'est-à-dire la femme ;avec le péché; la mère sans le péché.

L'innocence, la candeur, la bonté, le dévouement, toutes les grandeurs, toutes les abnégations, toutes les vertus, résumées dans ce mot divin : l'amour.

(Puis, les inquiétudes^ les tentations, les mauvais conseils, les curâosités saïis frein, les envies haineuses, les violences matérielles et morales, les effrénés besoins d'émotions, les appétits amouïs de jouissances déréglées, les rêves brûlés parla fièvre, les sensations

énervantes, les sensualités brutales, les féroces instincts, les barbares plaisirs, les atrocités sauvages, toutes les mauvaises passions, en un mot, confondues dans cette formule sociale : le vice.

In caudâ venenum, — D'Eve, mère du péché, descendent les Pasiphaés, les Laïs, les Phrynés, les Marguerite de Bourgogne, les Isabeau de Bavière, les Brainvilliers, les Dubarry, c'est-à-dire la longue génération des empoisonneuses, des adultères, des incestueuses, des hétaïres, des courtisanes, des femmes galantes, des belles impures, des baronnes du demimonde, comme on les a tour à tour si étrangement appelées ! Toutes ces immondes créatures que la paresse tient, que le luxe séduit, que l'opulence nourrit, eurentelles jamais, en aucun temps et en aucun pays, la faveur, la puissance et l'effronterie de nos jours en plein Paris? o civilisation!...

Voyez plutôt.

Qu'importe qu'elles aient , les malheureuses, une chemise de coton ou une robe de brocard, une mansarde ou un hôtel, une chambre garnie à trente francs par mois ou un appartement de douze mille francs l'an ; un miroir large comme la moitié de la main ou des centaines de glaces, hautes de trois mètres, enchâssées dans l'or; une cuvette de soixante centimes ou une baignoire en marbre blanc ; des bottines éculées ou une Victoria à deux chevaux bais, à l'avant et à l'arrière de laquelle se prélassent un cocher et un laquais à grande livrée ; qu'importe la position ou l'origine, le malheur ou la chance^ comme elles disent ? Que fait la misère? Que vaut le succès ?

Le fond est le même.

Ce sont bien là les filles d'Eve, les femmes d'une

société corrompue : rebut d'ua monde qui les tolère, honte d'une époque qui les souffre ; stigmaté ignominieux des gros messieurs du xix^e siècle, autrement dit des enrichis, qui les débauchent et les soudoient; des raffinés, des repus, qui, aussi sales, mais encore plus vils qu'elles, se débraillent dans leur boudoir, se vautrent sur des tapis impurs; puis... à peine secs de l'orgie, puant la tabagie, rentrent chez eux, près de leur femme et au milieu de leurs enfants qui, souvent, de leur côté, font comme eux, tous laissant par où ils sont passés, une odeur pestilentielle de dégradation et d'abrutissement. •

Paris, — un certain Paris, très restreint d'ailleurs, — connaît bien ces viveurs; le public, le vulgaire, profanum vuïgus, qui les voit passer, les regarde non sans quelque sentiment d'envie; mais il sent que ce sont les grands du jour, contre lesquels toute critique Est interdite. N'est-ce pas pour eux qu'on a fait cette

maxime... opportuniste, cet absurde paradoxe : la vie privée est... murée! Qu'ils jouissent donc, en vertu de leur pouvoir discrétionnaire. Qu'ils jouissent : ils n'en sont pas moins flétris !

A Paris, capitale de la France et cerveau du monde, la femme vit — avant tout — par son corps. Gela s'appelle l'amour, et cet amour peut aisément se classer, savoir :

L'amour de 15 à 20 ans ;

— de 20 à 30 ans ;

— de 30 à 40 ans ; . — de 40 à 50 ans;

— de 50 à 60 ans ;

Et enfin (ô dégoût) l de 60 ans jusqu'au charnier.

Que si nous essayons, toujours- à vol d'oiseau, de remonter du charnier au berceau, nous ne saurions nous le dissimuler, c'est marcher dans un chemin difficile, plein d'encombrement, de désolations, de haines... ; car il faudra casser bien des œufs...

Essayons néanmoins, aussi légèrement que possible, avec la clarté et la gaze de la queue de la comète de cet été.

" — Gomme ! vous écriez-vous, il y a des femmes qui ont encore des amants à soixante ans passés ?

— Eh ! oui, certes, et beaucoup plus que vous ne le pensez. Faites exception pour les pauvresses, car cela se paye, un amant du genre. Et qu'on ne nous accuse pas du paradoxe banal et ridicule : que nous calomnions une partie de la société au bénéfice de l'autre ; que nous excitons la haine entre les citoyens ; et autres

niaiseries du même panier. Nullement, nullement. Chacun aura sa part. Notre devise est : A tous justice et vérité !...

Donc, disons-nous, il est moins rare qu'on ne pense ce spectacle honteux et repoussant d'une vieille femme entretenant un jeune homme!... Mais la pudeur, comme le reste, nous interdisant toute digression, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps. Tirons le rideau sur cette saleté.

— De 50 à 60 ans, reprenez-vous, c'est une anomalie. C'est un peu vrai. Passons.

— De 40 à 50, il n'y a là rien de très extraordinaire, sinon les contrastes... Une femme de 45 ans n'aimera jamais un homme de son âge; elle a la faiblesse du jeune homme, le goût du fruit vert. N'ajoutons rien.

— De 30 à 40, âge volcanique de la femme, c'est l'expression des sens qui cherche un cadre pareil, un reflet, un miroir plutôt. Un aller ego. L'amant et la maîtresse sont de force et de taille égales. Jusqu'ici rien à redire.

— De 20 à 30 ans, c'est le plaisir dans son essence, dans son expansion loyale et large, dans sa raison d'être ; c'est juste, c'est bon, c'est bien, c'est naturel.

— De 15 à 20 ans, la question redevient délicate, frisant le code pénal ou... le mariage. C'est ici encore et surtout que le vice apparaît d'un côté, et l'innocence de l'autre. C'est par ici que nous allons entrer en plein dans notre sujet. La femme va succomber dans sa candeur et se perdre dans les femmes, car le gouffre attire!....

Première aventure, — La jeune fille du peuple.

Voici passer une toute jeune fille, une apprentie ouvrière. 11 est huit heures du soir : elle sort de son magasin ; elle s'enfuit d'un pas allègre et léger, son petit panier sous le bras, ignorante de tout, confiante dès lors. Un monsieur bien mis l'entrevoit, se retourne, la suit et bientôt l'accoste. L'enfant va son chemin. Le monsieur bien mis lui parle. L'enfant effrayée traverse la chaussée ; le monsieur bien mis l'imite, lui adresse de nouveau la parole, poliment, respectueusement même. La jeune ouvrière regarde alors pour la première fois son interlocuteur et lui répond à demi-voix qu'elle ne sait pas ce qu'on lui veut... Ah! la malheureuse ! elle a parlé, elle

est perdue. Trois mois après, elle a quitté ses parents, moitié de son gré, moitié chassée. La voilà dans un garni à trente francs. Elle va encore, il est vrai, chez sa maîtresse ; elle travaille ; mais elle ne chante plus, mais elle n'est plus gaie, enjouée, rieuse. On dirait même qu'elle cherche à se rapprocher de celles de ses compagnes plus âgées et dont elle évitait naguère les propos et les plaisanteries légères. — C'est qu'elle est en garni : le monsieur bien mis qui lui paye sa chambre et qui lui avait promis des meubles, ralentit ses visites ; il parle d'un voyage, etc., etc. Un soir, qu'il s'est fait attendre longtemps, il n'est pas venu... La pauvre lille a brûlé sa bougie, s'est endormie à demi vêtue sur sa chaise et s'est couchée, triste, en pleurs, dans les ténèbres. Le surlendemain, elle a reçu daté d'Orléans, puis de Ghâteauroux, puis de Saint- Yrieix, un mot laconique, froid, écrit en style d'affaires, qui l'invite à ne pas l'attendre d'ici plusieurs mois, mais au retour il viendra la voir. — P. S. « Sois sage, travaille bien et ne te tourmente pas trop ; ton Jules. »

La délaissée est restée, en effet, sage, travailleuse, mais non sans inquiétude. Le temps approche... Plus de nouvelles. — « Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! » se dit-elle souvent. Cependant les jours s'écoulent ; l'ennui les fait trouver longs, et bientôt s'y mêle un pressentiment vague : le doute. — « Ah î s'il me trompait ! » murmure-t-elle.

Une de ses amies, plus vieille, plus avancée surtout, a remarqué son trouble, sa tristesse et ce rapprochement insolite.

Le secret est bientôt connu.

Il faut la distraire

On va au bal. C'est le printemps. Mabille, Bullier, le Château-Rouge sont là.

Deuxième aventure. — Les deux amies font leur plus belle toilette et les voilà parties.

Chemin faisant, deux messieurs, toujours bien mis, le cigare à la bouche, les rencontrent. L'un d'eux connaît quelque peu Virginie, la plus âgée des deux jeunes filles. C'est d'un merveilleux à propos. L'un de ces messieurs à des billets pour le cirque. Le temps menace d'ailleurs et le luxe de Mabille effraie un peu les modestes ouvrières, qui ne sont pas fâchées d'éviter un lieu où l'éclat des lumières exige des toilettes à Favenant, tant la mode et la réclame provoquent. Va pour le cirque.

La soirée est finie, mais il est à peine onze heures et c'est l'heure où la vie commence sur les boulevards. Il faut souper. On entre quelque part, au hasard, pour un instant... Pour plus de discrétion, on prend un cabinet particulier, où le garçon n'entre point sans frapper; où, à certains entr'actes, et le dessert servi, il

ne devra se présenter que sur deux coups de sonnette. On mange peu, on boit beaucoup. Les propos s'allument, les aveux deviennent pressants. Puis, la plus âgée des amies ne donne-t-elle pas l'exemple ? Elle boit, elle rit, elle se laisse embrasser... Fi de la bégueule !

La deuxième duperie est consommée : le temps a éié plus court, voilà tout. Se reverra-t-on ? Peut-être.

— « Un de ces soirs, nous nous rencontrerons, »

dit l'un des roués à son ami. — Un de ees soirs? hélas ! c'est comme s'il avait dit : « Attendez-nous sous l'orme. »

Et les vêtements les plus propres sont fripés, salis^ souillés par le vin et la luxure...

Alors, le doute naît, l'amertume vient, la honte s'efface, l'effronterie commence. — « A bon chat bon rat! » dit la jeune, et désormais ce n'est plus la femme : elle se classe dans les femmes, elle a part de cité. Elle sait le vice, elle l'observe et en tire profit..

Suite du même sujet.

Le commerce va,, les commandes affluent. Dans telle fabrique de bijouterie qui occupe en moyenne trente ouvriers et dix polisseuses, ces dernières sont insuffisantes.

Une mère a demandé pour sa fille une place d'apprentie. On la prévient. L'enfant est amenée. Elle a eu quinze ans quelques jours auparavant. Le chef d'atelier l'a remarquée: — « Elle est jolie, la petite! » s'est-il dit.

Cela explique tout. La nouvelle apprentie sera, non pas la femme dir chef d'atelier, car il est marié ; non pas sa maîtresse,

car la première ouvrière a déjà l'emploi de la chose; mais sa fantaisie, son caprice, sa.... bienvenue. Rassurée d'ailleurs sur ses intérêts, la maîtresse s'y prête d'autant plus, qu'elle se charge de faire mettre à son gré, à son heure, l'apprentie au rebut, dehors, sans autre forme de procès. '

En effet, la pauvre enfant, insidieusement accusé©

de coquetterie, d'ambition &t de paresse, est — un soir — brusquement remerciée à la paye.

Sa vieille mère qui Ta vivement grondée, vertement sermonnée et finalement menacé© de la mettre à la porte, la fait entrer dans une autre maison.

Ici, ce n'est plus le chef d'atelier qtii s'en empare,, car, celui-ci, quoique garçon, est rangé et honnête avant tout. Mais un jeune ouvrier, — apprenti festoyé hier, — trouve la petite à son goût et lui propose dès. le soir même de la mener, le prochain dimanche, dîner à Romainville... chez une de ses tantes»

On devine le reste.

Neuf mois plus tard la jeune fdle est mère. Elle quitte ses parents, confie son enfant, comme elle peut, à une nourrice ; travaille, et, désormais éprouvée,. blessée dans ses affections, abusée dans son innocence, trahie dans la plus sacrée des situations, abandonnée, reniée, honnie, montrée du doigt, traitée d'idiote ici, de fille perdue là, elle travaille toujours ;. puis elle s'achète au Temple une toilette de friperie, hante les bals publics, tombe de chute en chute et, de femme aux pudiques instincts, elle devient une de ces harpies qui ne croient plus à rien, n'aiment plus per-

sonne, trompent tout le monde ; en résumé, elle se range dans la classe des femmes... civilisées au fer rouge...

La demoiselle de boutique.

Un magasin de bonneterie a besoin d'une... demoiselle de comptoir.

Se présente une jeune fille, simplement mise, modeste, d'une éducation convenable. Issue de parents

honnêtes, elle désire se placer soit pour tenir les écritures, soit comme caissière, soit enfin comme préposée à la vente ou à l'étalage. Elle convient à la maîtresse de la maison, grosse femme rougeaude, grasse, rebondie, prétentieuse, maniérée, n'appelant son mari que M. Grapouzet et ne permettant pas, en sa dignité d'épouse, qu'on ne lui dise pas toujours : madame Grapouzet.

Or, M. Grapouzet, en dépit de M^{^^} Grapouzet, est resté le maître. Et ici nous devons faire une pointe ■ dans un passé déjà loin.

En ce temps-là, M. Grapouzet était caporal dans la garde nationale, et en même temps du dernier mieux avec son sergent-major, qui le mettait très souvent de garde. A rencontre des autres, M. Grapouzet ne se plaignait que d'une chose : c'est de n'être pas .sans cesse de garde.

• — Encore ! toujours ta garde ! répliquait M^{*^} Grapouzet. Est-ce que tu crois que je suis dupe? Tu n'aimes plus que le corps de garde et la tabagie... Vous 'êtes libertin, vicieux, monsieur Grapouzet!

— Ma bonne, répondait M. Grapouzet, tu t'effarou- 'Ches pour rien. Je suis dévoué à l'ordre : nos affaires prospèrent, et il faut bien que mes galons soient fêtés au poste : — « Noblesse oblige ! » disaient les gentilshommes d'autrefois. Eh bien! madame Grapouzet, avec la garde nationale, il n'y a plus de gentilshommes, de privilèges, et vive Dieu ! comme disait feu Henri IV, le bourgeois a... sa poule... Tu es ma poule adorée, madame Grapouzet, et ce dit, M. Grapouzet embrassait bêtement sa grasse moitié.

Get argument irrésistible finissait par désarmer M^{""} Grapouzet. Cependant, elle se trouvait bien seule.

quand M. Grapouzet couchait au corps de garde, ce qui, avons-nous dit, arrivait fréquemment. M^{^^} Grapouzet eut un jour une idée.

— Si nous prenions une demoiselle, dit un matin à déjeuner M^{""} Grapouzet.

— Ça te regarde, répartit, sans songer à rien, M. Grapouzet.

En effet, l'un et l'autre cherchaient à se tromper, et fin contre fin, disait /tî petto M. Grapouzet, nou& verrons bien. M^{TM®} Grapouzet évidemment a ses raisons. Et soudain M. Grapouzet se prit à rire en lui ; il venait aussi d'avoir les siennes. Tous deux voulaient une demoiselle de boutique.

o monstruosité !

Et cela est pourtant.

M^{TM^} Grapouzet avait pour son digne mari la même tendresse, la même vigilance que certaines mères... vertueuses pour le fruit de leurs entrailles.

Le raisonnement est simple. — Mon époux se dé[^]bauche, se disait en soi M^{TM^} Grapouzet; il m'abandonne; que faire? que faire? Si je lui donnais un intérêt k domicile?

G'est ainsi que M. Grapouzet, qui avait le cœur tendre, ne tarda pas à trouver les billets de garde de son sergent-major par trop fréquents; il réclama; il cria à l'injustice et ne demanda désormais rien plus que la suppression immédiate de la garde nationale.

M^{TM®} Grapouzet avait gagné son procès. Elle voulut bien fermer les yeux sur le passé suspect de M. Grapouzet et, du moment où celui-ci ne déserta plus, n'alla plus au café et coucha consciencieusement aux côtés de M^{TM®} Grapouzet, la grasse et plantureuse [^]me Grapouzet se tint pour satisfaite.

Quant à la jeune Anaïs, la demoiselle de comptoir, habilement apprivoisée par les récits de M^{TM^} Grapouzet qui, elle aussi, avait débuté... dans la partie, elle <iomprit assez vite son rôle et s'y rés[^]igna, en guettant mieux. Chaque dimanche, on allait ensemble dîner sur l'herbe dans les bois de Gliamart ou de Meudon; et pendant que M^{TM®} Grapouzet digérait sur le gazon, M. Grapouzet et M^{TM^} Anaïs cueillaient du chèvrefeuille et cherchaient des fraises pour le réveil de M^{TM^} Grapouzet. G'était charmant et bucolique. Pan eût bien ri dans les lierres, s'il n'était pas si... blasé. De retour, -comme à l'ordinaire, M. Grapouzet enfermait sous clé M^{TM^} Anaïs dans sa chambrette et ronflait benoîtement dans le lit conjugal.

Mais, tout en ayant les passions vives, tout en étant ■ d'homme folichonne, et quoique bonnetier, M. Grapouzet était jaloux; et, un beau matin, d'accord d'ailleurs avec M^{TM®} Grapou-

zet, sur un prétendu rapport, il ■ congédia M[^]* Anaïs, dénoncée comme" faisant des œillades à certain commis d'en face.

Était-ce pure calomnie? T<i)ujours est-il que ledit -commis — qui en tenait — accepta sous bénéfice d'inventaire le renvoi d' Anaïs. Il lui chercha une chambre dans un hôtel meublé,, paya la quinzaine d'avance, établit une quarantaine sévère autour de la jeune fille et, au bout d'un mois, comme nous l'avons déjà expliqué., la farce était j-ouée.

— Bis in idem ! s'écriera le critique. Il aura raison. Mais ce n'est pas la faute du chroniqueur. Si certaines ■ causes produisent des effets divers, en fait de cœur, bien des sentiments amènent des -résultats identiques.

Inutile d'ajouter qu'Anaïs, naguère encore femm©,
est involontairement enrôlée dans la catégorie des femmes. . . parisiannisées. . .

Les esquisses qui pi[^]cèdent appartiennent à la première période de la vie, qui peut devenir la plus triste, la plus sérieuse, la plus désespérée à la fois ; car c*est alors celle des abandons et des renoncements succes- & ifs, e<n pleine fleur[^] <ea pleine croyance, en plein [^]mour.

La femme dite du grand monde.

La femme n'est réellement femme que de 20 à 30 ans. Avant 20 ans, elle est encore une jeune fille ; après 30 ans, elle se ride et décline.

C'est d'ordinaire entre 20 et 30 ans que la femme se marie. C'est la pleine floraison physique, morale, intellectuelle et

sociale.

Physique, en ce qu'elle jouit de toutes les forces vives de sa constitution ; morale, en ce qu'elle a le sentiment de ce qu'elle est ; intellectuelle, en ce que chez elle le cœur, l'esprit, la tête agissent de concert, en quelque sorte, guidés par la raison de la coquetterie calculée et des exigences du monde ; sociale, enfin, parce que c'est la transition définitive qui doit s'y faire : — le mariage.

Beaucoup de mères présentent dans le monde, il est vrai, leurs filles à peine âgées de seize ans ; et il n'est pas rare de voir la mère dans la valse et la fille piétiner dans le quadrille. La polka est une danse cosmopolite, presque ridicule chez nous, soit dit en passant. Qu'arrive-t-il dès lors ? C'est que ces mères, valseuses à perpétuité tombent dans l'équivoque, et que leurs

filles, à vingt-cinq ans, sont de vieilles poseuses, que font tout au plus pirouetter quelques sous-lieutenants, saint-cyriens d'hier, pleins d'ignorance et attirés par les œillades raffinées de ces petites ci-devant très connues des premiers clercs de notaires, des commis d'agents de change et des quelques employés de ministères, reçus dans ce qu'on nomme la bonne société.

Pour la jeune fille que ses parents n'introduisent dans le monde qu'à Vêge raisonnable, à vingt ans, c'est un horizon de féeries, fait d'illusions, de rêves, d'espérances, qui se découvre. C'est son Ghanaan, la pauvrete, le Ghanaan de Moïse, s'entend ; car de ces espérances, de ces rêves, de ces illusions, que restera-t-il bientôt ? Rien. Nous nous trompons : il lui restera des insomnies, des yeux rougis et une amertume sans nom. Demain ce fiel sera de la haine et gare alors. La femme deviendra vipère.

Examinez cette jeune fille : elle est jolie, elle est même belle ; elle est mise à ravir ; on la dit riche.

Autour d'elle papillonnent en foule pressée les muguets, les muscadins, les gommeux (style du jour), les jolis garçons aux compliments faciles, aux galanteries affectées, aux obséquiosités intéressées, car c'est un parti; — car le premier clerc convoite sa dot pour s'entendre appeler maître X. . . , en successeur de son patron, démissionnaire. . . en sa faveur ; — car le commis d'agent de change qui rêve déjà les opérations pour son compte, et le luxe, et l'opulence, et la villa de son chef, aspire à l'achat de sa charge ; — car le fils oisif de l'ex-apothicaire enrichi, trouvant que « l'auteur de ses jours » tarde bien à mourir, soupire après le coupé paternel et brûle du désir de visiter Spa, Baden, Nice, etc., et la dot de sa petite danseuse mettrait, se

dit-il, « du beurre dans ses épinards » ; — car le petit vicomte, quelque peu à sec, Inais plein de vanité de porter un nom pour lequel il n'a ni l'aptitude, ni l'esprit, ni la force, ni le sang — dégener ortu, — ne serait pas fâché de... redorer son blason, comme il jargonne avec des lèvres niaises et des yeux bêtes.

Le parti est une course au clocher, un véritable handicap, pour nous servir de la logomachie du sport, si fort en honneur parmi les hommes d'argent qui sont parvenus à enrôler dans leur société quelques individus se parant de titres.

Que l'un ou l'autre de ces messieurs soit accepté, rien qu'en « distançant d'une tête » ses concurrents, la chose est bientôt bâclée ; on s'épouse avec toutes sortes d'annonces et de réclames payées; l'on part le soir même pour quelque voyage d'une distance relative, pour les Alpes ou les Pyrénées, d'oij l'on revient au

bout de trois mois, saturés l'un de l'autre... D'une part, le mari préfère l'asphalte du boulevard aux plus belles pelouses de la Suisse et regrette son ancienne existence de fumerie et de club ; de l'autre, la femme, enfiévrée, irritée des grossiers procédés de Monsieur (sic), redemande, à grands souhaits, ses amies de pension et ses bals de Paris !... De là à la chute, il suffit de moins que rien : l'occasion.

Voilà pour la lune de miel du... grand monde.

La femme de l'ouvrier. ♦

Cette ouvrière, née de parents ouvriers eux-mêmes, s'occupe tout le jour dans son intérieur. A l'inverse de ses amies et de ses anciennes compagnes de l'école,

elle n'a pas l'ennui de sortir de chez elle tous les matins, à une heure impitoyablement fixe, pour travei'ser les boues de Paris et s'enfermer dans quelque atelier empuanti. Elle a de l'ouvrage chez elle et relègue au plus loin ses moindres sorties. Le dimanche, elle se promène en famille et s'en va cueillir en compagnie des siens des pâquerettes et des marguerites sur les talus des fortifications, ou derrière les buttes de Montmartre et des BatignoUes. Elle ignore Paris, c'est-à-dire les bals, les cafés-concerts et ces salons suspects qui échappent à la police. Elle n'a jamais mis le pied dans aucun de ces bouges infects où, sous l'œil paternel des gardes de Paris, on se livre à ces danses incongrues, à ces gestes ignobles, à ces frénétiques saturnales qui font à la fois le triste plaisir de nos jeunes gens et l'affreuse volupté des vieillards habitués. Elle ignore ce qui se joue le long des boulevards dans ces salles enfumées, suffocantes, qu'on décore du nom de théâtres; elle n'a jamais été de sa vie au spectacle, et elle

mourrait de honte ou de peur, si on la menait voir le nez d'Hya-cinthe au Palais-Royal...

L*heureuse enfant ne eonnaît rien de la vie, que la joie pure, instinctive, indicible, qu'elle ressent chaque fois que ses parents reçoivent à dîner un brave jeune homme de vingt-six ans, un bon ouvrier, un peu triste, studieux, dit-on, et qui doit bientôt passer contre-maître dans une importante fabrique. De son côté, Albert se montre toujours discret, réservé, respectueux; et si celui-ci se dit en lui-même : voici mon affaire, Suzanne croit entendre en elle une voix qui lui sussurre : — Voilà le rêve de ta vie !

On les marie. Les grands parents sont heureux : le jeune ménage semble réunir tout ce qui fait la satis-

faction d'un intérieur modeste, mais honnête. Hélas ! hélas I Albert qui jadis ne voyait sa fiancée que tous les huit jours à peine, qui passait ses autres soirées en compagnie de ses camarades d'atelier à jouer d'interminables joow/es ; qui, le lundi, se rendait invariablement à la barrière chez la mère, avec ses compatriotes et oubliait alors très parfaitement sa belle Suzanne, Albert se trouve, au bout d'un mois d'intérieur à peine, dans un grand malaise, dans un grand ennui. A l'atelier, ses amis plaisantent sa facile sujétion, et il s'avoue en lui-même que ses parties de billard lui font défaut. N'est-ce pas assez de coucher avec ma femme?... Cette existence de pot-au-feu m'embête! — « Ce soir, à la barrière ! » crie-t-il par une sorte de déli à ses compagnons. — Bravo ! répète-t-on en chœur.

Et le soir, la pauvre Suzanne dînera seule pour la première fois peut-être de sa vie ! Elle s'attriste, s'inquiète, se tourmente. Vingt fois, au moindre bruit, elle va à la porte, l'entr'ouvre : Rien! c'est

le vent, ditelle. Elle se couche à minuit, succombant de fatigue" et de fièvre.

A une heure du matin, un coup violent frappé à la porte la réveille en sursaut : — Ouvre donc ! lui crie une voix avinée et irritée.

Elle accourt vers cet homme qu'elle aime de toutes les puissances de son âme et qui l'a tant fait souffrir. Elle le questionne affectueusement, doucement, avec intérêt.

— Qu'est-ce que ça te fait ce que j'ai fait? lui répond une voix bourrue. Donne-moi à boire.

— Tu sais bien, mon ami, que depuis hier, notre provision est épuisée et toi-même, ce matin, tu d(passer chez le fournisseur.
/^^^*^

— Donne-moi à boire, te dis-je ! réplique le butor. Suzanne pleure, ouvre l'armoire, cherche vainement

un résidu de bouteille peut-être oublié. Rien! Il n'y a plus de vin, hasarde-t-elle de nouveau, effrayée.

— Ah! il n'y a plus de vin! et tu refuses de me donner à boire, esclave, femme de malheur ! Nous allons voir ! Et Albert va lui-même fouiller dans l'armoire; il casse, brise bouteilles et assiettes, et jure et sacre; il ne trouve rien. Sa colère redouble. Il prend la chandelle pour mieux vérifier. Sa main tremblante laisse choir le chandelier : il est dans l'obscurité.

Alors, il se déshabille en silence et de son mieux. La nuit lui fait peur. Il tâtonne, trouve le lit, s'y précipite et sentant sa

femme qui s'y est, en quelque sorte, cachée et blottie, donnant libre cours à sa fureur, il la saisit et veut l'étrangler.

La malheureuse s'esquive à la faveur des ténèbres et s'assied sur une chaise.

Le mari s'endort.

Au bout de quelques heures, il se réveille, il se demande où il est, et son vin à demi cuvé, il comprend qu'il est chez lui. Il tâte et cherche sa femme. Personne.

— Suzanne? crie-t-il

— Que veux-tu? lui répond sa femme.

— Où es-tu ?

— Où ? Que fais-tu là? Veux-tu venir te coucher ?

— Tu me feras encore du mal.

— Quel mal? (car il a tout oublié). Viens donc. Quelle idée de te coucher ailleurs, dit-il, viens donc !

La femme hésite et se décide en tremblant. La réconciliation se fait par l'abandon de l'une et la bestialité de l'autre.

Le lendemain, Albert parti, deux voisines, deux commères qui ont entendu, appellent Suzanne :

— Tu as un drôle de mari ; c'est du propre, vraiment ! dit l'une ; et ce n'est pas pour dire, mais si le mien s'avisait jamais de m'en faire autant, ça ne serait pas long.

— Ni moi non plus, fait l'autre.

— Et quoi ! Gomment?

— Je lui en ferais porter plus qu'il n'a de cheveux.

— Et moi donc !...

Voilà Suzanne dégrisée, elle aussi, et elle se souviendra du conseil, à l'occasion. Or, l'occasion fait la tentation, et c'est ce qui n'a jamais manqué dans Paris à la femme... par les femmes.

La femme de lettres.

Entre la femme du grand monde, sacrifiée par son mari au désir de reprendre des habitudes chroniques de Cercle, et la femme de l'ouvrier qui ne peut se résigner, marié, à renoncer à ses libations périodiques de compagnonnage, il existe une autre catégorie de femmes, quelquefois désillusionnées dès le principe, méchantes toujours sur la fm. Chacune d'elles d'ailleurs active sa chute, on peut le dire, tant, dans une situation donnée, elle manque d'esprit pratique, d'abnégation, de g jrosité, de dévouement, et aussi de résignation à ses devoirs.

La femme a rarement la nature et l'esprit de sa condition : elle en comprend difficilement la raison d'être.

Cette jeune fille, héritière d'un bien-être modeste, née de parents assez riches pour lui donner un aperçu d'éducation et une instruction aussi complète que possible, se trouve, en outre, douée d'une imagination ardente, d'où une présomption exagérée. Elle a pour prétendant un capitaliste, d'humeur calme et facile, mais d'idées rassises.

Ils se marient.

Au boutde quelques mois, une séparation à l'amiable a lieu.

Le mari se retire à l'écart : il se livre, corps et cœur, à l'agriculture. De son côté, sa femme, libre désormais, fonde à Paris un salon de beaux esprits, et avec force verres de punch et de petits fours, elle est bientôt entourée d'une courtoisie de gens de lettres très obscurs et de petits commis de ministère qui cherchent un patronage. Qui ne sait qu'à Paris, le canal d'une femme jeune et assez jolie est une porte grande ouverte aux succès académiques, comme à tous les ►avancements ? Ajoutons que l'intrigante se fait forte ■d'obtenir tout ce qu'elle demande, depuis un bureau de tabac communal jusqu'à une commission de surnuméraire des 'Gontributions indirectes. Elle descend à tout. Elle sait par cœur le nom de tous les secrétaires d'État, des directeurs généraux, des chefs du personnel, etc. Ils n'ont rien à lui refuser. Elle a ses grandes et petites entrées chez toutes nos puissances : elle fait les préfets et propose les évoques. Elle en arrive même à correspondre avec le chef de l'Etat.

Alors, ce ne sont plus les petits écrivains ni les petits commis qui encombre son salon ; mais les directeurs de la province, les curés, les sous-préfets, les percepteurs, les consuls en herbe se font présenter

à ses soirées. On s'y iresse. Les belles dames à la

. mode n'y font pas faute et, où il y a des femmes, les

hommes de tout âge — les plus âgés surtout — abondent.

Le crédit existe. On bat la monnaie.

Il n'est pas jusqu'aux multiples décorations étrangères qui ne se trafiquent dans les salons de la dame.

Gela dure ce que tout dure : peu de temps. En effet, peu à peu, insensiblement, les petits, désenchantés, désabusés , las d'attendre , déçus dans leurs espérances , trouvent que c'est perdre trop improductivement des heures précieuses; ils désertent. Les demipersonnages , mieux placés pour connaître le crédit honoraire et quelque peu hétéroclite de la maîtresse de céans, commencent à réfléchir et rougissent presque d'y avoir été pris. Ils ne viennent plus. Les dames, plus ou moins fardées, plus ou moins coquettes, plus ou moins protectrices ou solliciteuses à leur tour, se trouvent seules, un soir qu'il pleut à verse, sans le plus mince cavalier pour les reconduire. . .

La maîtresse de maison, pour sa part, a diminué, puis supprimé le punch et les petits fours , et ne fait plus passer ça et là qu'un verre d'eau sucrée après une lecture de vers peu poétiques, et tout est dit. Cette désertion successive l'irrite. Ses lèvres se pincent, ses joues se cavent, son œil flamboie, son front se plisse, son poing se crispe. Un peu plus, n'était sa vieille coquetterie, elle s'arracherait les derniers cheveux.

Son règne est passé, son triomphe a fui, son crédit est mort, son amour-propre est vicié. Elle a désormais la rage de l'ange déchû : cette rage se change en bile, en irritation nerveuse, en haine, en envie, en besoin de faire du mal , . .

Et cette femme, bien douée, devient alors la pire des mégères .
. .

Vous croyez tout dit? Nous n'avons montré qu'un faible côté des choses, nous n'avons levé qu'un coin du voile. En fait de femme, c'est l'antique Prêtée, variant à l'infmi. On pourrait dire, à l'exemple des botanistes qui prétendent qu'il n'y a pas deux

feuilles semblables, qu'il n'y a pas deux femmes qui se ressemblent

La vieille femme.

Si le botaniste n'a pas tort pour les feuilles, l'observateur a peut-être raison pour les femmes.

La variété, — nous ne disons pas la nuance, — peut satisfaire l'imagination la plus mobile, la nature la plus inconstante.

— Il y a soirée, tantôt, chez la baronne de V. Si nous y allions, dit Gustave Flambart, attaché aux Affaires Étrangères, à son ami Félix Pichaud, attaché à l'Intérieur.

— Va pour la soirée, réplique Félix, si tu te fais fort de me présenter. Mais encore ? Gomment y eston reçu? En frac et dès lors avec la cravate blanche?

— Gomme tu viendras, cher, tu seras bien accueilli. La baronne aime le monde, il lui en faut à tout prix, et la toilette lui est tout à fait inférieure, comme disent les calicots . A quelle heure me prendras - tu au café d'Orsay ?

— A neuf heures.

— Soit, à neuf heures, et surtout, si tu m'en crois, je te le répète, dit Gustave, tu t'abstiendras de toute toilette excentrique ou de trop grand appareil . Viens

simplement. Il y a là, je dois te le dire, des gentlemen de tous les âges, de tous les physiques, de toutes... les professions. Que sais-je? Des « comtesses du noble .faubourg Saint-Germain » et des baronnes du demimonde du riche faubourg Saint -Honoré. Les jeunes et jolies filles, quelque peu sevrées et les femmes...

veuves y foisonnent. En un mot, méfie-toi des coquetteries, des embûches, du laisser-aller, non sans bon ton d'ailleurs, qui sont V attraction du lieu. Tu verras le tout rangé autour d'un piano convulsif, et provoqué par d'incessants plateaux de punch.

— On danse beaucoup?

— Moi, je bois du punch et j'observe.

— Et tu ne parles à personne ?

— La grande diplomatie du monde consiste en quatre points : se taire, observer, boire du punch et — parfois — faire le quatrième à une table de whist. Je ne joue jamais. Le reste me suffit.

• A dix heures, nos deux amis se faisaient annoncer chez la baronne de V.

Personne ne fit attention d'ailleurs. C'est ainsi dans le monde. Si on les connaît, à quoi bon regarder les entrants ? Si ce sont de nouveaux venus, qui s'intéresse à eux ? Chacun pour soi ; et cette maxime est des plus vraies et des plus exactement observées que nous sachions. C'est la consigne ÔM monde.

Ceci se passait en 1855. A Paris, les morts vont vite, beaucoup même plus vite qu'ailleurs.

La baronne était un de ces types devenus excessivement rares, presque fossiles ; une sorte de contrefaçon du classique premier empire, lui-même flou obhtéré de Pignoble Directoire, qui tenta de parodier la Ré- .gence...

'378 ÎINTRE AMIS.

Restée veuve en 1813 et sans enfants d'un général tué à Bautzen, toute jeune encore, et pensionnée avec *cette largesse d'un gouvernement qui savait le prix du sang, la baronne se consola peu à peu : mais, en femme prudente qui sent qu'un mari doit corriger d'un second, elle ne voulut jamais consentir à se remarier. Chez elle l'épreuve avait été décisive. Libre de sa liberté (ce qui m'est : peut-être un pléonasme), elle ouvrit son salon...

Pourquoi lui demander compte d'une existence placée dans de telles conditions ? Un confesseur seul a le droit d'interroger, et encore sauf peut-être sur le chapitre des péchés mignons.

Or, à l'époque où eut lieu la soirée à laquelle assistaient Gustave et Félix, la baronne comptait quatorze lustres au moins. Son salon, malgré cela et peut-être à cause de cela, était gai, plein d'entrain, d'une allure quelque peu décolletée, très recherché dès lors. C'est ainsi qu'en les fils des croisés comme les comtes de l'empire ils sollicitaient leur présentation et, en fait de femmes jeunes et jolies, élégantes et belles, il n'y manquait, Dieu merci ! - que le hasard, conduisit expressément.

Quoique mûre, la baronne aimait encore d'amour tendre... et elle avait conservé le goût de la valse d'une façon désespérante. Il s'agissait pour elle, d'avoir ses valseurs attirés, rangés et attendant le signal.

Bientôt le piano glapit. O malédiction ! au second tour, son valseur a glissé, entraînant la baronne...

L'émotion retient les rires et vaillamment la baronne s'accroche à un nouveau valseur. Aie ! nouvelle chute, où la baronne exhiba des charmes d'un autre âge. ».

— Eh bien ! que dis-tu du salon de la baronne ? dit Gustave à Félix, en sortant.

— Proh pudor! s'exclama celui-ci.

— Non, mon cher, miseratio !

La vieille femme vit peut-être encore, regrettant et maudissant à la fois la jeunesse, le plaisir, la société. Ainsi va le monde. . .

La femme de l'employé.

Une individualité qui n'est pas sans intérêt dans l'espèce, c'est la femme de l'employé; et par ce dernier mot, nous entendons tout commis du gouvernement ou de grands établissements commerciaux.

L'employé est d'ordinaire âgé d'au moins vingt ans, au plus de soixante ; et encore, cette dernière période ne se rencontre-t-elle que chez l'employé du gouvernement qui, toute sa carrière durant, soumis à des avancements tous les cinq ou six ans de 200 ou 300 francs, compte quelquefois trente ans et plus de service avec un salaire de 2,500 francs. On conçoit que dès lors, la retraite — en admettant d'abord le maximum acquis, — réduisant les pièces de cinq francs de moitié, doit trouver de rares adhérents. L'employé de l'État touche donc son traitement intégral aussi tard que possible. Il est pauvre, et la pauvreté tue la dignité. Il persiste jusqu'à ce qu'on le chasse, comme un laquais inutile.

Quant à l'employé du commerce, ou il hérite d'un père quelconque, et devient l'associé de son patron, ou il prend avec ses économies et les ficelles du métier un établissement modeste, en épousant

quelque fille de magasin, suffisamment intelligente et économe. On en a vu qui, pourvus d'une encolure de bœuf et de favoris largement taillés en côtelettes, ont obtenu la main de la fille du patron et lui ont succédé de fait. La question d'âge devient dans ce cas très secondaire et se justifie par une cessation de commerce et l'achat d'une campagne à Neuilly ou à Saint-Mandé.

Ajoutons bien vite que cette dernière phase frise l'aristocratie du genre. Bornons-nous à tracer ici le modèle de la femme de l'employé, — proprement dit.

D'abord, souhaitons que le sort les préserve d'une belle-mère. Une fille se laisse mener par sa mère; un fils s'habitue à lui obéir sans raison. Delà, en ménage à trois, un de ces supplices sans nom que Dante n'a pas trouvé en enfer.

Quand un employé, physiquement passable, tombe amoureux, le mariage est la conclusion nécessaire, forcée, inévitable du fait. Le moyen, avec . quinze, dix-huit ou deux mille francs d'appointments, de détourner une mineure, d'être d'une galanterie soutenue avec une fille majeure, en un mot, de faire de la femme qu'on aime une maîtresse ; de la compromettre assez, pour lui assurer, hors du toit domestique, le logement, la nourriture, la toilette, les plaisirs et tout le confort à l'avenant ?

Parbleu ! messieurs les romanciers nous la baillent belle avec leurs personnages, toujours millionnaires, toujours jeunes, toujours ornés de tous les agréments physiques et de toutes les qualités morales... L'intrigue se noue ainsi fort bien et il y a lecteurs. Tant mieux pour les uns et les autres, et surtout pour la caisse de la Société des gens de lettres...

— Georges, vous aimez Aglaé : épousez-vous, dit le beau-père.

— Elle est sans dot, ajoute la belle-mère, mais c'est une perle, un trésor d'économie. Je lui ai appris le ménage et elle sait sur le bout des doigts toutes les ressources de la vie domestique. C'est un cœur d'or... Ma pauvre fille ! je ne mange ni ne dors plus, à l'idée de m'en séparer !... t

*On s'épouse.

Georges va à son bureau : Aglaé reste seule tout le jour. Ses parents lui ont bien donné un état... contre la faim ; mais elle est la femme d'un employé et sa qualité ne peut plus être à la merci du public ; et, d'ailleurs, son mari lui doit aide et assistance. Cependant, son ménage fait, elle commence à trouver les heures de bureau longues, bien tristes, bien ennuyeuses. Racommoder des chaussettes et reprendre des mouchoirs tout le jour, ce n'est pas fort récréatif Si Georges n'était pas si jaloux, se dit-elle, j'irais voir M^{""}^ Mitoufleau. Elle a le secret de ne jamais s'ennuyer; puis elle sort seule, quand bon lui semble. Tant pis. J'irai en cachette, demain, lui faire une petite visite.

Les deux amies se revoient, se retrouvent comme autrefois et causent... ; et quelles causeries ! et quelles confidences ! et quelles révélations ! et quels secrets d'alcôve et de garde-manger... Grand Dieu!

— Mais tu es une sottie, ma chère, dit Eugénie.

— Que veux-tu ? dit Aglaé ; il emporte les clés et ne me laisse juste que la dépense du jour.

— C'est un chien !

— Non, je ne crois pas ; il est au contraire bien gentil pour le reste {sic}.

— Grande niaise, va î A ta place...

— Et que ferais-tu?

— Je ferais des dettes ou.... je connaîtrais quelqu'un.

Aglaé ouvre de grands yeux, ouvre ses oreilles, ei ne comprend pas.

La femme naît innocente : la société, avons-nous dit, la rend ignoble. En contrefaçon de la création, chacun crée à son image.

Pour la première fois, Aglaé a réfléchi. Son amie, femme d'un employé égal au sien, a de la toilette,, prend des petits soins qui Tétonnent et affecte surtout des allures singulières, étranges de sans-façon, de haut goût et de suprême expérience, qui la troublent, la gênent, l'embarrassent, la charment aussi et lui font venir à chaque minute l'interrogation sur les lèvres. Elle tremble, elle hésite et se hasarde enfin :

— Et comment fais-tu ?

A cette question, Eugénie, plus forte que jamais, la regarde d'un œil de pitié, hausse les épaules et la confusione de plus en plus. Toutefois, avant de se livrer, Eugénie tient à dominer tout à fait Aglaé, à lui rendre impossible tout subterfuge, toute retraite, et partant toute indiscrétion.

— Ma chère, je fais pour le mieux.

Et ce mot prononcé, elle veille à l'arrangement de son petit intérieur, elle complète sa toilette, se mire, se mire de nouveau, si bien qu'elle semble dire à Aglaé : Va-t'en.

Celle-ci se retire-.

— Adieu, dit-elle, quand te reverrai-je ?

— Mais... excuse-moi, si je ne vais pas chez toi; ton mari est un jaloux, un ours et je ne veux pas te

causer des ennuis inutilement. Le mercredi, je ne sors pas d'habitude : c'est mon jour. Viens. Adieu, biche. (Elles s'embrassent.)

Aglaé est rentrée: soucieuse. Son mari revient, dîne,, lit et se couche aussi prosaïquement que d'habitude et sans rien soupçonner du trouble, de la rêverie et de la tristesse de sa femme. Les maris sont ainsi. Possession vaut titre, dit un ancien adage, et le titre de mari trompé leur est acquis assez bénévolement.

Le mercredi, Aglaé n'a garde d'oublier son amie. Elle reste chez elle, donc elle reçoit, se dit-elle, et à cet effet, tant pour elle que pour honorer son amie, elle se pare de sa plus belle; toilette, met ses bagues son bracelet, et son collier avec médaillon, et se fait annoncer.

Le salon est dans un demi-jour. M""® Mitoufleau est occupée dans sa chambre. Un monsieur, très, chauve, est chargé de recevoir en l'absence de la maîtresse. C'est un vieil ami de la famille, qui a tenu sur ses genoux la belle Eugénie. — C'est sans conséquence, pense Aglaé.

Le vieillard est galant, expressif; il a des diamant», partout, aux doigts, à la chemise, au nœud de sa cravate. Il est veuf, ne veut pas se remarier par respect pour sa défunte, et pourtant il se. sent jeune encore, capable d'aimer et ne cherche qu'à faire le bien-être d'une femme honnête, qui n'a pas par elle-même les. ressources suffisantes...

Aglaré a compris : elle va se retirer, rouge de honte et de colère, devant cet aveu cru, « dépouillé d'artifice » ; quand Eugénie accourt, belle, parée, charmante, enchanteresse et gracieuse, aimable et pleine d'excuses pour ce tête-à-tête (ménagé d'avance). Aglaè

se rasseoit, puis le vieux monsieur s'esquive sous prétexte d'autres visites.

Les deux amies, restées seules, se questionnent d'abord du regard. Aglaré est confuse et troublée. Eugénie le remarque à propos :

— Eh bien ! ma chère, qu'est-ce-à-dire ? Le baron t'a donc enlevé la voix... avec le cœur peut-être, car on le dit très voleur de cœurs.

— Nullement ; seulement la présence de ce monsieur me gênait énormément et j'allais m'en aller, quand...

— Ah ! pas possible ! mais quoi ? Il est donc décidément éperdu ? Je m'en doutais. Et que t'a-t-il dit ?

— Mille galantries qui ne vont pas à ma position.

— Rien que cela ! Vilaine, et moi qui l'accusais ! Mais tu as eu grand tort de mal agir avec lui. Il est plein de cœur et... riche. Enfin, je tâcherai d'arranger les choses. Une autre fois, ne sois pas si farouche. Ton mari ne te dit pas tout ce qu'il fait : pourquoi lui dirais-tu, de ton côté, tes actions ? Réfléchis, ma toute chère, c'est à prendre ou à laisser. Ce monsieur t'aime, il est riche, je te le répète, et il peut, comme on dit vulgairement... faire bouillir la marmite. Qui s'en plaindra ? Est-ce ton mari, d'aventure ?

Aglaé se sent le cœur gros ; son front a rougi et ses oreilles bourdonnent. Il lui semble que sa conscience, si elle se rendait à ces arguments, protesterait et la dénoncerait ailleurs.

— Viens me voir vendredi, ajoute Eugénie ; je ne compte pas sortir.

Au jour dit, Aglaé se présente, quelque peu confuse, embarrassée, inquiète : — Si j'allais encore le trouver là ! se dit-elle, et elle sonne.

Eugénie vient ouvrir elle-même. Elle est mise simplement, elle se montre très affectueuse et commence par lui dire : Ma chère amie, j'ai besoin de causer avec toi. Nous serons seules. J'ai fait défendre ma porte. Personne ne viendra, excepté... lui^ peut-être.

A ce mot de 7«i, Aglaé a senti comme un fer rouge lui entrer au cœur. Lui ! cet homme entre deux âges, brûlant et obséquieux, pressant et poli, ardent et modéré, libertin et retenu; en un mot, mettant dans ses gestes des atténuations à ses paroles, et dans ses paroles des notes correctives de ses mouvements.

— Tu es rancuneuse, je le vois, s'empresse d'ajouter Eugénie. Et, mon Dieu ! quand je dis qu'il viendra, c'est une supposition. Je l'ai chargé, l'autre jour, d'un renseignement et je le sais si obligeant, qu'il s'empressera de venir me le porter, aussitôt qu'il aura su quelque chose.

— Cet homme m'inspire j e ne sais quelle répugnance.

— Folle, va ! Mais il t'adore ! Il me l'a dit, il me l'a écrit, il est affolé de toi ! Tu ne comprends donc pas ton bonheur ?

— Et quel bonheur? répKque Aglaé.

— Mais celui qui fait courir toutes les femmes : la toilette d'abord et... Regarde-toi donc plutôt. Quelle mine a ton chapeau ! les rubans en sont plus que fanés; les ruches de ton mantelet se décousent et sont toutes fripées, et ta robe, ma chère ! dame ! un mari fait ce qu'il peut, et du moment que tu es heureuse d'être fagotée de la sorte, je te donnerai un conseil, c'est de ne t'habiller que le dimanche ; tu conserveras ainsi tes nippes ad vitam œter-nam^ comme dit le premier vicaire, un farceur!

Aglaé est toute interdite. Elle, qui se croyait d'une

388 ENTRE AMS.

élé^nce convenable et relative', être ainsi maltraitée.... Elle n'ose plus se regarder dans k glace et tremble plus que jamais que le monsieur n'arrive.

Eugénie, de son côté, à qui Tagitation de son amie n'a pas échappé, et usant du vieux proverbe- : « il faut battre le fer, quand il est chaud, » ajoute hardiment :

— Écoute, Aglaé, tu es trop jolie pour n*être pas un peu coquette. Eh bien- ! il y a un moyen d& tout concilio'r. C'est une idée qui me vient. Veu«4um'éeoutep?

— Parle,

— Au lieu d'être maussade, dédaigneuse pour le baron, je serais adroite, j©- veux dire prévenajnte ©t gracieuse. Il a le cœur sur k main et sera heureux- de t'aid'er dans ta transformation.

Eugénie s'arrête avec intention.

Aglaé, pensive et ne comprenant pas encore trop bien> prie du regard son amie d'achever.

— Quand je dis transformation, reprend Eugénie, je veux dire embellissement. Par exemple, supposons qu'à ta fête, ton mari te donne deux ou trois louis, — une misère, quoi ! Que feras-tu avec cela dans les magasins du Louvre, du Printemps, même du Bon - Marché? Les chefs de rayons, sans oser te rire au nez, teregarderont d'un air de compassion. Or, voici : le baron t'aime éperdument ; il fera des folies rien que pour te baiser la main... et, en t'y prenant bien... tu comprends maintenant, dit Eugénie avec un demi-sourire, Qu'en résultera-t-il? Que tu passeras aux yeux de ton mari pour une femme supérieure, très habile, sachant doubler la valeur de la toilette par ta seule façon de t'habiller et... de bien marchander. Le pauvre homme'. C'est ainsi qu'ils sont tous !

Aglaé qui comprend parfaitement cette ibis, se contient devant ce positivisme éhonté. Elle va se lever.

— Connais-tu M^{me} Caroline Richelot? reprend vivement Eugénie. En voilà une femme.... futée, stylée, celle-là! Avec un mari qui gaga^ à peine dix-huit -cents francs., elle^ est parvenue à être une des femmes les plus élégantes des Tuileries et des Champs-Elysées. Son mari n'y vmt que du feu. Il est très glorieux^ à cinq heures du soir, de venir lire son journal près de sa femme, qui fait tranquillement de la tapisserie au Carré où Joue la musique. Quel heureux ménage ! Toujours Caroline se montre gaie à la vue de son Auguste; ^t de son côté, Auguste est radieux de contempler la toilette exquise et presque recherchée de Caroline. Puis, le petit Gaston ne quitte jamais sa mère : — N'est-ce pas, Gaston ? dit le père. — Non, papa î

- Bêtise humaine 1 murmure entre ses dents Aglaé.
- Félicité domestique ! dit Eugénie.
- Pdvmptes et œuvres de Satan î pense Aglaé.
- Nécessités de la condition sociale, s'exclame Eu* géaie.

Morale : Triomphe de Satan.

Là "ûièTe coqaelte.

— Dis donc, maman, il y a bal^ demain, chez la comtesse***, dit Ernestine, âgée de treize ans, à sa mère, oi*née de quarante - deux printemps, occupée à cueillir des roses dans le jardin. Iras-tu, bonne maman?

— Et qui vous a parlé de ce bal, s'il vous plait ? répond la mère d'une voix courroucée.

— Mais, c'est Julie, l'autre jour, tandis que tu causais avec son père.

— Ah! M^i® Julie est bien sotte et bien niaise de s'entretenir de choses qu'elle ne connaîtra pas d'ici longtemps, — heureusement pour elle, — et vous, ma fille, je vous défends ces propos familiers avec cette petite étourdie. Julie, je le crains, sort de pension bien avant l'âge et ne fera jamais qu'une fille ignare, un enfant gâté. Moi, j'ai pour vous, Ernestine, des vues plus élevées, en rapport avec votre naissance, et je ne vous le cache pas, votre instruction a été jusqu'ici bien néghgée, et votre éducation a besoin d'un œil autrement sévère que celui d'une mère. Je compte vous faire passer encore quelques années au couvent. Là, vous complétez tout à la fois et vos études et le savoir-vivre nécessaire en

société. A votre sortie, je serai heureuse et fière de vous présenter dans le monde.

Ernestine ne souffla plus mot : elle semblait trop bien comprendre.

En effet, la mère d'Ernestine est une de ces femmes coquettes, ardentes, avides de plaisirs, de triomphes, d'adorations ; — une de ces femmes dont un ancien a dit : « Même lasses, à bout de forces, elles ne se retirent pas, n'étant jamais satisfaites !... »

Mⁱ de la Mottefauve aime le monde plus que qui que ce soit. Il est probable qu'à soixante ans, elle l'aimera encore et même avec plus de frénésie qu'à quarante. Sa fille la gêne. Sa fille qui grandit est une formidable révélation de son état civil Il faut supprimer Ernestine pendant quelques années, le plus longtemps possible. D'ailleurs, pense la mère, rien n'empêchera qu'Ernestine ne se marie à seize ans, le lendemain de

sa sortie du couvent... Ce sera... un fruit exquis, un cadeau de roi !... Nous lui chercherons cela : un mari déjà mûr, sur le retour, qui sera un père, au besoin, pour Ernestine.

Donc, la douce enfant est enfermée au couvent de Chartres, oii M^{""}® de la Mottefauve passe les étés. Maintenant maîtresse d'elle-même , sans inquiétude pour sa fille, M[^] de la Mottefauve, rajeunie de sa solitude, s'en donne à cœur-joie. Pas une fête, pas un bal sans elle. Son corps de fer, sa tête de feu, son cœur bouillant se prêtent merveilleusement à ce genre de vie.

Cependant Ernestine (car le temps marche vite) approche de sa seizième année : elle est grande, forte, rêveuse, enthousiaste, et ses maîtresses déclarent qu'il est urgent de lui élargir l'horizon.

La mère s'alarme, non pour sa fille, bien entendu, mais pour elle. — Mon Dieu ! quel ennui ! quel supplice ! se dit-elle; et je ne connais personne pour elle ! Le secrétaire général de la préfecture est marié ; l'ingénieur se marie, le commandant du génie veut rester garçon. Quant aux capitaines de la garnison, généralement gonflés d'absinthe et de bière, informations prises, ils sont sans le sou, si ce n'est F adjudant-major, qui est très bien et excellent valseur. Comment lui dire que j'ai une fille... bonne à marier? Si encore ce régiment venait à partir! Comment faire? Qui trouver? Tant pis : il y a chez M[®] Picoiseau, le notaire, le premier clerc, le petit Mutlot, qu'on dit de parents très aisés, des paysans, c'est vrai. Mais il achètera une étude... Horreur! Entendre annoncer ma fille avec son mari : — M. et M^{""}^ Muflot! Ciel ! Après tout, c'est un préjugé Les noms se font aujourd'hui. Ce nom vaut bien du reste ceux de messieurs les fermiers généraux et autres grands per-

sonnages de l'ancien régime qui n'étaient guère aristocratiques : les Camus, les Bernard, les Grimaud, les Couturier, les Mercier, les Rougeot, les Taillepiéd, etc., etc., dont les descendants ont heureusement, sinon oublié leur origine, du moins leur nom patronymique. Eh bien! je ferai ma cour à M. le garde des sceaux et mon gendre, le sieur Muflot d'aujourd'hui, après-demain s'appellera, à son choix, M. de la Forêt, M. de la Rivière, M. de la Garenne, M. de Grandchamp, M. du Bourgneuf, M. de la Villeneuve, M. des Étangs, que sais-je? Et le noble faubourg Saint-Germain, si gourmé et encore plus ignare, n'y verra goutte. Le petit Muflot, transformé en M. de la Pinelaye ou de la Rosière, y sera accueilli à bras ouverts i Les naïves gens !

Ce qui fut dit, fut fait.

A quelque temps de là, les bans furent publiés : « M. Muflot de la Bergerie, propriétaire, » épousait « M^{me} Ernestine de la Mottefauve, sans profession. »

Des milliers de lettres furent lancées et, à part quelques critiques grincheux, des mauvaises langues, il fut admis dans le susdit noble faubourg Saint-Germain •qu'il y arrivait une recrue du plus vieil estoc. Il se arouva des fabricants d'ancêtres qui attestèrent qu'un La Bergerie était aux guerres saintes et qu'il avait des «rmes parlantes : Un agneau pascal d' argent en champ d'azur; au chef de gueules chargé d' un croissant d'or entre demx étoiles du même. Le chef, ajouté par ses descendants en souvenir des croisades.

Gomme on le voit, le Muflot avait fait peau neuve; et la chose ayant été ratifiée officiellement, ledit ex- Muflot, héritier de son père, envoyait trois mois plus tard à ses locataires ce petit mot : « M. Paul Muflot a l'honneur de prévenir M. X., locataire (ici l'étage

et le numéro de l'immeuble) qu'à l'avenir, les quittances seront signées : De la Bergerie. » Parfaitement authentique.

M. de la Bergerie, que l'accueil du noble faubourg a fait se prendre au sérieux, est en réclamation pour l'inscription de son nom dans les salles des croisés à Versailles. Quant à la belle « baronne » de la Bergerie, on dit tout bas que, comme bon chien chasse de race, elle est la bergère d'un troupeau d'adorateurs qu'elle enguirlande tour à tour de ses faveurs les plus effectives....

Balzac prétend qu'un homme, tel malicieux qu'il puisse être, ne dira jamais des femmes autant de bien ni autant de mal qu'elles en pensent elles-mêmes. Après l'opinion de ce grand mo-

raliste dont le scalpel a sondé si profondément le cœur humain, il ne nous reste plus qu'à... tirer l'échelle.

Denis de THEZAN,

Dans le pays castrais, où la nature et l'art ont rassemblé des curiosités de toute sorte, il y a dans un mamelon de la Montagne-Noire, à six ou sept lieues de Castres, entre Dourgne et Sorèze, une immense grotte, aujourd'hui à peu près délaissée, mais, qui recevait beaucoup de visiteurs autrefois. C'était du temps où la célèbre École de Sorèze était dans tout son éclat et attirait une affluence extraordinaire, à la fin de chaque année, à l'époque des vacances.

Pour clore les études, les élèves jouaient la comédie, dansaient des ballets, faisaient des assauts d'armes et exécutaient des joutes militaires, à cheval et à la lance.

Ces fêtes, qui avaient beaucoup de renommée, s'appelaient : les Exercices et duraient trois jours. Les parents des élèves et de simples curieux s'y rendaient en foule et quelquefois de très loin.

Mais comme la soirée seule était occupée d'une façon attrayante, les curieux négligeaient un peu les examens des élèves et employaient la journée à des excursions

diverses, telles que la cascade de Durfort, où retentissent les martinets des travailleurs et fabricants de cuivre, ou encore le bassin de Saint-Ferréol, gigantesque réservoir des eaux de la montagne qui alimentent le canal du Midi, creusé par Riquiaet et chanté par Corneille. Il était passé en habitude qu'en sortant vers minuit du spectacle donné par les élèves, on soupait; après quoi, l'un de ces trois jours de réjouissances, on faisait la partie d'une

visite au Trou du Calel, ce qui n'était pas une petite affaire ; car cette grotte, où l'on ne pouvait aller qu'à pied, était encore assez éloignée de Sorèze et, pour s'y rendre, il fallait se livrer à une ascension nocturne de deux ou trois heures, à travers les aspérités, les rochers et les précipices de la montagne.

Nous nous souvenons d'avoir assisté,, en 1836, aux exercices de l'École de Sorèze. Les hôtels, les i»uber* ^es ei les maisons particulières regorgeaient de voy-agaurs, et c'étaivt à grand'peine si j'étais parvenu à me loger sous les toits de l'hôtel Salvetat. Mais qu'impotrte le nid à l'oiseau de passage?

Une après-midi que je l'evenais d'une promenade au pittoresque village de Durfort, iim domestique de l'hôtel .me fit part d'une petite révolution intérieure accomplie pendant mon absence; il s'agissait d'un léger changement de domicile sur place. Le départ d'un voyageur m'avait fait hériter de sa chambre, la plus plaisante de l'hôtel à oe qu'affi.rmait le valet, et la mienne étaii échue à un arrivant. Par l'effet de <oe nouvel ordre de choses, j'étais monté d'un cran et descendu d'un étage.

La précipitation de ce petit déménagement m'avait fait ouhher dans mon ancienne chambre un des objets

LE TROU DU CALEL. 59Sl

les plus précieux (\$& mon bagage. C'était un A'ioil» exemplaire de' Michel Montaigne, édition de 1588. xFe letenais d'un homme que j'avais beaucoup aimé au collège âe Castres, où il enseignait la rhétorique. M. de- Scopont, mon professeur, ou plutôt mon ami, m'avait fait ce cadeau quand j "avais quitté le collège et, de-^ puis lors, je n'avais pu témoigner au donateur combien j'avais été fidèle à cette religion du sauvenm .. Je ne l'avais plus

revu. Seulement j'avais appris qu'il avait été appelé à la même chaire à l'École de Sorèze, et qu'après deux années de professorat, il s'était cru obligé d'abandonner ce ool"iège pour des chagrins de cœur dont j'ignorais et l'objet et la cause..

Aussitôt après avoir remarqué l'absence du livre en question, j'envoyai mon valet de chambre le réclamer à mon remplaçant. Le serviteur me revint les mainsnettes, sous prétexte que le nouveau détenteur se refusait de remettre le livre à tout autre qu'à son propriétaire.

Cette bizarrerie m'intrigua un peu ; aussi, quelques minutes après cette réponse, j'allai demander à l'auteur le mot de son énigme.

Jugez de mon étonnement! La personne qui vint m'ouvrir était M. de Scopont.

Quelle surprise! Quelles accolades et que de joie! Gela se devine sans peine, et puisque le lecteur connaît les personnages, il saura aisément bâtir la scène et rédiger les paroles de cette reconnaissance amicale.

Les premiers épanchements de cette cordiale effusion nous empêchèrent, lui de continuer et moi de remarquer certains préparatifs étranges auxquels il se livrait avant ma venue.

Sur ses meubles étaient épars çà et là de grossiers vêtements, une blouse, des guêtres de cuir, une casquette de crin, puis, dans un coin, un long bâton aigu et ferré par un bout, de gros souliers, un paquet de chandelles, des allumettes et un briquet.

— Vous voyez, mon cher, dit M. de Scopont répondant à l'interrogation qu'il lisait dans mon regard, vous voyez que je me

prépare à une exploration souterraine.

— Oui, et je m'aperçois qu'à l'endroit où vous allez, on viole expressément la consigne du jardin des Tuileries au sujet des casquettes.

— Vous pourriez ajouter que, par opposition aux bals de société, une mise indécente est ici de rigueur.

— Parions que vous préméditez une visite au Trou du Calel?

— Précisément j'or, comme il n'est permis qu'à une chausse-trappe de se tenir debout sur ce terrain gluant, inégal et fangeux, je me costume de manière à mépriser les glissades et les chutes dans les trous et dans la boue. Et puisque vous voilà, vous allez m'aider à découper, en petits morceaux, cette botte de parchemin.

— Je comprends, vous en éparpillerez les fragments sur votre passage. Les cailloux du Petit/ Poucet sont plus de mise ici que le fil d'Ariane : quand comptez-vous partir ?

— Cette nuit, après le spectacle. André, l'ancien concierge du collège, doit venir me prendre.

— Gomme, le père André en est ? Vous avez donc un guide ?

— Sans doute, et il ne tient qu'à vous que j'aie un compagnon.

— J'accepte, très volontiers. Et je vais me procurer

d'ici là les objets de toilette indispensables pour la circonstance.

A minuit, nous étions tous trois sur pied et en route; après deux heures de marche ou plutôt de pénible ascension, le trio que

vous savez s'insinuait à quatre pattes et à reculons dans l'orifice étroit qui sert de seuil à la grotte du Calcl.

Comme à l'entrée on rencontre une pente à pic, sur un terrain mouvant, il aurait fallu être doué des tenailles du homard, dont nous imitions la marche, pour modérer la descente. Un ghssade involontaire m'envoya au fond, avec mes ongles limés et mon flambeau éteint.

— Beau début! me cria M. de Scopônt, en se traînant vers moi pour rallumer ma torche, vous oubliez que nous sommes ici à la Grotte du Calcl, ce qui signifie en langue d'oc : « La Grotte de la Lampe. »

— Je l'oublie si peu^ répondis-je, que je pense au poète patois Goudelin qui appelle le soleil : Lou gran calcl d' al cel (la grande lampe du ciel).

— Eh bien ! tâchez de ne pas éteindre la vôtre. Cette grotte oii nous venions de pénétrer est un des

phénomènes les plus curieux de la géologie. La fraction de montagne dans l'intérieur de laquelle se creuse son immense cavité, se nomme le Causse. Des pyrites, des couches de lave et de basalte qui hérissent sa surface témoignent qu'un ancien volcan avait établi son cratère à cet endroit. Un ruisseau de la montagne disparaît et s'enfouit dans un gouffre qui figure le pavillon d'un cor et s'infiltré dans la grotte, oh il va continuer sa course souterraine. Trois heures suffisent à peine pour parcourir cette énorme caverne. Le plus souvent, on longe de profil et en corniche un sentier

gluant qui serpente entre deux abîmes. Ici, la voûte de rochers, qui tout à l'heure menaçait votre tête, disparaît à vos yeux dans sa hauteur, et là elle vous écrase au point qu'il faut vous aplatir comme un reptile et vous traîner ventre à terre pour passer sous sa masse abaissée jusqu'au niveau du sol. Tantôt un ruisseau limpide murmure à vos côtés et vous accompagne, et tantôt, un peu plus loin, les pierres que vos pieds déplacent vont tomber dans des précipices sans fond avec un bruit si sourd qu'il échappe à la perception de votre oreille attentive. Bref, à travers tant d'obstacles, on marche, on rampe, on glisse ; un tiers du chemin se fait sur les genoux, un tiers sur les épaules, et le dernier tiers sur les pieds.

Côteyez avec précaution ces puits insondables, ces gouffres béants; et pourtant levez les yeux, au risque d'imiter l'astrologue, car jamais un palais des contes arabes n'a scintillé de tant d'étoiles. Des cristallisations innombrables tapissent les parois de ces galeries, sous une pluie suspendue de ruisselantes stalactites d'un spath jaune et onde. Ces congélations pierreuses, sans cesse alimentées par les sucs lapidifiques qui suintent de la voûte, font pointer leurs gracieux culs-de-lampe. Les marbres luisants, les albâtres polis se mêlent aux stalagmites resplendissants et tous ces ornements affectent les formes de la plus grande magnificence et de la plus étourdissante poésie. Des colonnes gigantesques, de sveltes ogives, des franges aériennes, des pyramides, des clochetons renversés, 'des pinacles, des dômes, des portiques; toutes ces fantaisies d'une forme capricieuse et grandiose, reluisent, miroitent et reflètent les mille clartés inconstantes et soudaines dont vos flambeaux les allument.

Garde à vous, entendez ces légions de chauvesouris qui effleurent vos torches de leurs membranes velues en poussant des cris effarés.

Parvenus à un carrefour formé par plusieurs gorges, le père André s'arrêta auprès d'une table de marbre taillée par la nature dans les flancs d'un rocher. Notre guide s'assit en tirant de sa poche une bouteille miraculeusement sauvée des risques du trajet, et nous demanda la permission de « se rafraîchir un peu ».

Nous le laissâmes, poussant plus loin notre exploration. A quelque distance du lieu où notre guide faisait sa collation, mon compagnon s'arrêta tout à coup sur un tertre anguleux, s'orienta du regard ; puis, d'un air de réminiscence, il frappa du pied ce terrain visqueux en disant :

— Il me semble que c'était .ici.

Cette exclamation spontanée, il la répéta en me regardant.

— Oui, je ne me trompe point, ajouta-t-il, c'était là le premier théâtre d'un drame au dénouement duquel j'ai le regret d'avoir survécu.

Je l'écoutais avec autant de curiosité que d'étonnement.

— C'est toute une histoire fort triste, mon ami, et il me semble que j'éprouverai quelque soulagement à vous la dire.

— Je vous écoute, répondis-je, avec autant de sympathie que d'intérêt.

— Mon père, ajouta-t-il, vous ne l'ignorez pas, était un vieux gentilhomme^ qui avait toujours compris plutôt la lettre que l'es-

prit de la noblesse. Il eût plutôt fait bon marché des privilèges de sa caste que de ses

titres, de son nom. Il se vit confisquer d'un œil sec son domaine de Scopont ; mais il versa des larmes de rage en apprenant qu'on avait débaptisé le château de son père pour l'appeler ; Roche libre. Il chassa un jeune domestique, au risque de s'en faire un ennemi qui pouvait le dénoncer et l'envoyer à l'échafaud. Le seul crime de ce serviteur était de l'avoir traité de citoyen Scopont, suivant la mode et les prescriptions de l'époque. L'orgueil individuel et la glorification de notre famille étaient les grandes et presque uniques préoccupations de mon père. Volontiers il eût dit : La noblesse, c'est moi, c'est ce nom que je tiens de mes ancêtres. Aussi son plus amer souci fut-il, pendant les premières années de son mariage, de ne pas avoir des héritiers pour perpétuer son nom. Ma mère m'a raconté qu'à la naissance de mes deux sœurs, qui étaient mes aînées, mon père ne put contenir un geste de dépit et un mot de reproche. « Dieu a détourné sa face de notre famille ! » s'écria-t-il d'un ton de regret.

Un pauvre hobereau de ses voisins, qui, à cette occasion, s'avisait de lui offrir une quenouille, sous forme de plaisanterie, payait d'un coup d'épée, reçu dans un duel, cette espièglerie qu'il avait jugée aussi innocente qu'inoffensive.

Lors de ma naissance, mon père oubliant les disgrâces de l'émigration, la perte de ses domaines, et m'élevant vers le ciel, dans ses bras, comme faisaient les Romains de leurs enfants, il dit avec le transport d'une joie excessive :

— Je puis mourir, mon Dieu, quand il vous plaira, voici l'héritier de mon nom !

Dès cette époque, ma mère fut plus heureuse ; ildai^

gnait sourire à mes sœurs, qu'il traitait avec tant de dureté auparavant.

Une vocation très prononcée m'entraînait vers l'état ecclésiastique ; ma pauvre mère, moins orgueilleuse et plus tendre, avait favorisé en moi ce penchant secret ; de là de fréquentes querelles dont j'étais le motif et ma mère la victime. Je m'en aperçus et quittai la maison paternelle, faisant au repos de mes parents le sacrifice de ma vocation.

Je devins professeur au collège de Castres, oii j'ai eu le plaisir de me lier d'amitié avec vous. De là j'acceptai avec bonheur la chaire de rhétorique à l'Ecole de Sorèze. C'était pour moi comme un terme moyen entre le monde et la solitude. Je me consolais de ma vocation contrariée, en me disant que si je n'avais ni l'habit ni la règle des bénédictins, j'habitais du moins une de leurs plus célèbres abbayes.

Pendant mon séjour à Sorèze, je me liai d'une étroite amitié avec un de mes collègues, M. Daverseul, professeur d'histoire naturelle. Les circonstances me firent son commensal, et, par la force des choses, je fus admis dans l'intimité de cette excellente famille.

— J'ai eu l'honneur de connaître W^^ Daverseul, dis-je en interrompant mon ami. Elle venait quelquefois à Castres d'où elle était sortie, voir ses parents, qui étaient nos voisins.

— Ah! vous l'avez connue, reprit M. de Scopont, avec un sentiment de douce et triste satisfaction. Je n'ai donc rien à vous en dire ; car pour peu que vous ayez eu le bonheur d'approcher

d'elle, vous avez dû remarquer et éprouver tout ce qu'il y avait de noble aménité dans sa voix et de naïve fascination dans son regard. Malgré moi, ou plutôt à mon insu, je me laissai

subjuguer par tous ces charmes dont j'étais l'imprudent admirateur. Bientôt, et toujours sans y prendre garde, je passai de longues heures dans d'interminables causeries avec M^{me} Daverseul. Le mari qui, parfois, me trouvait en rentrant à la même place où il m'avait laissé, me raillait sur mes assiduités, « sur la cour que j'adressais à sa femme ».

Ces plaisanteries m'agrèèrent d'abord, parce qu'elles se faisaient devant elle ; plus tard, elles me déplurent pour le même motif. C'est qu'alors j'étais réellement épris, en cachette et sans espoir. Et cette perspective, au delà de laquelle je ne voulais rien voir ni prévoir, me désolait pourtant. Cette situation, cette vérité, je n'osais me les avouer à moi-même, encore moins à la personne qui était l'objet de mon amour : elle dut le comprendre néanmoins, ne fut-ce qu'aux précautions que je prenais pour éviter l'occasion du tête-à-tête.

Cette occasion s'offrit bientôt d'une manière impérieuse. Un soir que nous causions tous trois, au coin du feu, le directeur du collège fit appeler M. Daverseul. Il se leva sur-le-champ pour sortir avec lui. — Restez ! restez ! me dit-il alors en me contraignant à me rasseoir, j'ai quelque chose à vous communiquer à mon retour.

Je demurai donc face à face avec M^{me} Daverseul, qui n'avait essayé aucune insistance pour me retenir.

Restés seuls, la conversation languit entre nous et devint des plus insignifiantes : quand le cœur parle, la langue se tait et tout

esprit s'envole. Ceux qui causent le mieux sont les gens qui n'ont rien à se dire. Un silence que personne ne songeait à rompre nous reposa bientôt de cette mutuelle contrainte.

Rien de plus pauvre que le langage des amants honteux. Leur vocabulaire réside tout entier dans un mot, le seul qu'ils ne prononcent jamais : « Je vous aime ! »

Entre eux, les paroles perdent leur signification usuelle et deviennent autant de variantes d'un sentiment toujours identique. Les expressions, comptent pour peu de chose : le geste, l'accent, le regard sont les interprètes délicats des banalités les plus triviales. « Monsieur, quel beau clair de lune il fait ce soir » peut aussi bien se traduire par : « Je vous aime, » que si l'on répond : « Madame, la couleur de votre écharpe est de bon goût. »

Néanmoins, au bout de quelques minutes, cet effort qu'il nous fallait faire pour prononcer tout haut des choses si éloignées de celles que nous pensions tout bas nous devint insupportable, et notre dialogue s'éteignit de nouveau dans le silence. W[^] Daverseul le rompit la première, et secouant la tête avec une mélancolie compatissante : ' « Pauvre jeune homme ! » dit-elle.

A ce mot, qui ressemblait autant à une plainte qu'à un soupir, mon cœur éclata tout à coup comme sous un choc électrique ; je saisis, dans ma frénésie, une main qu'elle retira, mais pas assez vite ; mes lèvres frémissantes l'avaient effleurée. M. Daverseul rentrait presque à ce moment, sa femme se retira d'un pas rapide. !K Je laisse ces messieurs à leurs graves confidences, » dit-elle ; et, prenant cet adroit prétexte pour cacher son trouble, elle s'envola dans la chambre voisine.

M. Daverseul me parlait, mais ma tête n'était plus à moi, encore moins à lui. Je ne l'écoutais que machinalement, c'est à peine si je l'entendais et si je parvins

à saisir qu'il s'agissait pour le lendemain jeudi, jour de congé pour tous les deux, d'une excursion à faire ensemble au Trou du Galel. « Surtout que ma femme n'en sache rien ; elle croirait tout perdu ! » Telle fut la seule phrase que je perçus distinctement dans tout cet entretien : peut-être parce que c'était aussi la seule qui,, par son objet, rentrait dans l'ordre de mes pensées.

Le lendemain donc, M. Daverseul et moi, nous nous acheminâmes de grand matin vers la grotte où. nous sommes. Mon ami, que ses études portaient vers les phénomènes de la nature, l'avait explorée à deux reprises avec l'exaltation du savant. Pour moi, c'était la première fois que je pénétrais dans ce périlleux dédale. Ces éblouissantes splendeurs, cette profusion de merveilles nous jetèrent dans un enthousiasme irréflechi. Mon compagnon s'était chargé de semer derrière nous des feuillets de papier. Après de longs circuits dans ces excavations admirables, mais effrayantes, l'heure du retoui* nous sembla venue et même il fut constaté par nous avec un léger mouvement de terreur, non avouée de part et d'autre, que nous avions consumé la plus grande partie de notre luminaire. La retraite s'effectua aussitôt, silencieuse et rapide ; chacun de nous, en proie à de sinistres préoccupations. Les yeux fixés en terre nous ramassions une à une les traces trop espacées que la main distraite de mon ami avait laissé tomber sur nos pas. Tout à coup, à l'endroit où les sentiers se bifurquent et se dirigent de toutes parts vers des gorges inconnues, M. Daverseul se baissa, prit un de ces morceaux de papier, le considéra et s'écria avec

effroi : « Ces traces ne sont pas les nôtres. Nous suivons une fausse

piste. Notre papier était imprimé, n'est-ce pas? Celui-ci est blanc, tenez, regardez plutôt ?

— Eh ! qu'importe, répondis-je, ces traces nous conduisent vers l'issue. — Ou peut-être nous en éloignent. » Et il ajouta en me montrant une torche presque entièrement consumée : « C'est la dernière ! »

Et nous courûmes au hasard à travers ce labyrinthe qui semblait tout exprès multiplier ses défilés et ouvrir ses précipices. Bientôt notre torche s'éteignit et ses dernières clartés projetèrent des lueurs vacillantes et lointaines qui ne faisaient qu'accuser la profondeur de ces abîmes. Cette grotte, naguère resplendissante, nous apparut lugubre comme des catacombes ; et notre arrêt de mort nous sembla gravé sur les reflets funèbres, que se renvoyaient les stalactites jaunâtres.

— O mon Dieu, nous sommes perdus !

Ce cri de détresse nous fut arraché simultanément par le dernier souffle de notre lumière : « Nous sommes perdus, car personne ne nous sait ici ! »

— Il nous reste un dernier expédient, m'écriai-je après un moment de silence et d'anxieuse réflexion.

— Lequel?

— Daverseul, vous avez dans vos poches un briquet et des allumettes.

— Oui, après?

— J'ai des vêtements et vous aussi.

— Je comprends.

Et sur-le-champ mes habits et les siens, mis en pièces, furent tordus en mèches grossières. Mais hélas ! les flammes eurent bientôt dévoré ces niaigres aliments, et les quelques pas que nous fîmes, avec le secours de cette lumière suprême, ne servirent qu'à

nous dévêtir en nous démontrant davantage l'inutilité de nos efforts. Gomme l'homme en détresse s'accroche à l'espoir le plus frivole ! Je vois encore M. Daverseul, saisissant le dernier lambeau que mes doigts brûlés avaient laissé échapper, le soulevant avec impétuosité, courir en furieux, à travers les gouffres, pour revenir ensuite vers moi, haletant, épuisé, anéanti.

Enfm, exténués de lassitude, de frayeur et de désespoir, nous nous couchâmes côte à côte sur cette terre humide qui glaçait nos corps dépouillés. Longtemps nous dénombrâmes nos chances de salut ; mais toutes nos investigations aboutirent à cette conclusion terrible et inévitable : la mort !

Cette perspective inexorable, à laquelle nous étions condamnés à aboutir à travers la plus cruelle et la plus lente des agonies, nous glaça de terreur. En face de l'éternité qui s'ouvrait devant nous, abandonnés, comme nous l'étions, de la nature entière, nos regards se tournèrent vers Dieu, notre unique ressource. Oh ! combien je me félicitai de l'éducation religieuse qui m'avait été donnée. Quelle consolation de croire et d'espérer en ces heures suprêmes ! M. Daverseul prit l'initiative d'une proposition qui peut-être vous paraîtrait étrange partout ailleurs, mais que vous trouverez naturelle, puisque vous avez sous les yeux le théâtre de cette lugubre scène. Notre religion, dit-il, autorise la confession

de laïque à laïque, en cas d'absolue nécessité et d'impossibilité évidente de recourir à un prêtre; mon ami, mon frère, recevez la mienne, j'écouterai ensuite la vôtre, et le bon Dieu sera peut* être touché de notre contrition et de nos souffrances. Ce qu'il me confia est un secret enterré dans mon cœur ; mais il m'est permis de vous révéler une partie

de ma confession. Mon amour insensé pour sa femme, mes folles pensées, mes luttes impuissantes, tout lui fut dévoilé, tout, même l'entrevue de la veille. Je n'osai pas hésiter; je m'adressais à mon juge, sur le seuil de l'éternité. Je n'ai rien de bien précis à ce sujet dans ma mémoire, mais je crois me rappeler que mon ami fit un mouvement d'horreur et tressaillit sur son séant. Je venais d'attaquer, par un raffinement d'inévitable cruauté, la seule fibre encore épargnée, encore intacte de ce désespéré. Bien des heures s'écoulèrent après cette mutuelle confiance. Nous n'avions aucune perception du temps. Faisait-il jour? faisait-il nuit? Nous l'ignorions au milieu de ces ténèbres infinies, interminables peut-être, qui nous ensevelissaient lentement, inexorablement dans leur horreur. Il arriva un moment que la faim, dont nous avions comprimé les sollicitations premières, nous harcela de son impitoyable aiguillon ; la faim, ce mauvais conseiller, moins violent pourtant que la soif, une soif de Tantale qu'irritaient les criailleries de ce ruisseau qu'on entend là-bas au fond du piécipice. Si vous n'étiez mon ami, mon meilleur ami, je n'oserais pas vous exposer les idées affreuses qui bouillonnaient dans ma tête. J'ai pu sonder alors les horribles appétits de cette faim homicide qui pousse à l'anthropophagie ! Faut-il vous mettre à nu les plaies hideuses de l'égoïsme? Je méditais avec mon compagnon un combat sans merci, après lequel celui qui aurait succombé devait servir de pâture à l'autre. Oui, dans le délire

de la fièvre, cette abominable pensée me torturait sans relâche, et j'ai appris plus tard que M. Daverseul, de son côté, était en proie aux mêmes hallucinations.

Dominé, subjugué par cette exaltation, par la faim et par une indomptable lassitude, je me sentis comme enveloppé du sommeil de la mort.

A partir de ce moment-là, je ne me souviens plus de rien.

Ce n'est que par le récit qu'on m'en a fait plus tard, que j'ai appris comment on avait fini par nous retrouver et comment on nous avait extraits tous deux de ces ténèbres pour nous rappeler à la lumière et à la vie.

En cet endroit du récit survint le père André qui probablement avait fini par s'ennuyer "en tête-à-tête avec sa bouteille vide. Du plus loin qu'il nous aperçut :

— Messieurs, nous dit-il, voilà plus d'un quart d'heure que je vous, cherche: nos torches s'en vont il faut faire comme elles.

— Partons, dit le narrateur, en jetant autour de lui un long regard où se peignait toute la mélancolie d'un adieu.

A quelque distance de là, comme nous nous en retournions, l'ex-concierge se tournant vers mon ancien professeur, avec cet air humble et rusé si familier aux gens du pays, se prit à dire :

— Si je ne suis pas trop curieux, messieurs, m'est avis, s'il n'y a pas d'indiscrétion, que vous parliez de la fameuse perte d'il y a une dizaine d'années.

— Précisément, André, dit M. de Scopont ; est-ce que vous vous la rappelleriez ?

— Pardi! messieurs, si je m'en rappelle, comme de ce que j'ai fait hier. Vous étiez là-bas juste à la même

place où je vous ai rencontrés. Voici l'histoire. Personne ne savait où vous étiez et tout le monde savait que vous étiez partis ensemble. Mais pour où? Voilà le diable. Tout Sorèze vous plaignait; car; sauf votre respect, on vous considérait joliment tous les deux et on vous aimait aussi, pardi! Pensez si MTM^ Daverseul était dans la désolation, la pauvre dame ! Elle ne pouvait s'en consoler, elle ne faisait que pleurer comme une Madeleine et courir partout comme une folle. Ni elle ni moi, ni personne ne savait qu'en penser. Car, sans vous commander, je vous prie de croire que tout un chacun avait la tête à l'envers, par rapport à vous, deux; il semblait que le diable s'en mêlât, par ma foi! On alla, on envoya vous chercher partout où l'on pouvait présumer que vous pouviez vous être perdus ; car personne ne savait qu'en dire: les plus malins n'étaient pas plus avancés que les plus bêtes. On examina les puits, on alla au bassin de Saint-Ferréol, à la rigole du canal, au moulin du pont Grouzet; on parlait d'assassinat, de chute dans la montagne, de duel, de tout le tremblement enfm. Mais tout cela n'était que de la fumée de lentilles, pardi! On était au troisième jour, et personne n'avait entendu mentionner les pauvres professeurs; car c'est comme ça que vous appelait \epauvre monde, par pure amitié et famiUarité. Alors la mère de ma femme, qui était une vieille fort entendue, viédaze ! prit un tamis, le fit tourner, et il lui vint une idée. Vous savez que nous avons un sorcier fameux dans le pays. On le consulte à vingt lieues à la ronde, et même plus; on vient depuis Cordes, comme

pour saint Stapin. Ce sorcier habite à Enealcat, et on l'appelle 70« Rébeillou dé Dourgno. On dit que ce nom lui vient d'un ancien de sa famille qui, dans le temps,

faisait le métier de ré veilleur de nuit, quand la ville de Dourgne, qui était fort conséquente autrefois, voulait être gardée contre le feu et contre, les voleurs. Le Rébeillou^ qui est aujourd'hui cardeur de laine, est donc un devin des plus fameux; il est terrible pour les ensorcellements. La mère de ma femme y alla et l'attendit sous une treille pendant que quelqu'un était allé le prévenir qu'on le demandait, heRébeillou la fit monter et, en faisant quelques simagrées, après avoir récité trois pater et trois âve, il dit, en faisant trois fois le signe de la croix :

Le grillon du trou sortira.

Quand le jour y pénétrera.

Ce verset ôvi sorcier fut aussitôt répété de bouche en bouche, et les personnes qui savent deviner \es devinations décidèrent que le trou du sorcier ne pouvait être que le Trou du Calel. Pardi, c'était bien clair, pour ceux qui s'y connaissent, vous me direz; car mieux vaut un qui sait que cent qui cherchent. Moi j'avoue, le diable m'emporte ! que je n'aurais jamais trouvé ça tout seul. Pardi ! je n'ai pas été éduqué comme vous autres, quoique pour me plaisanter il y a des imbéciles qui disent que j'ai fait toutes mes classes derrière la porte du collège de Sorèze.

Bref, à travers le verbiage du père André, j'appris tous les détails de ce sauvetage.

L'ex-concierge partit de Sorèze à la tête d'une douzaine de jeunes gens pour le Trou du Calel, avec la ferme résolution de

parcourir la grotte dans tous les sens. Après une heure d'exploration, ils trouvèrent, gisant à terre, couchés côte à côte, deux hommes nus.

couverts de boue, de sang et ne donnant plus signe de vie.

Le concierge eut Tidée de nouer ensemble les mouchoirs de toute la troupe et d'improviser ainsi des vêtements bizarres pour les malheureux qu'il s'agissait de couvrir et de sauver. Gela fait, la bande se divisa en deux groupes, pour transporter ces deux corps. On arriva ainsi, au petit pas et sans encombre, jusqu'au lieu dit le Pas de la Fouine. Ici, la difficulté devenait très grande; c'est une sorte de tuyau presque à pli de corps percé dans un rocher ; et, seul, on a de la peine à se ghsser comme un reptile dans cette sorte de fihère; à plus forte raison, quand il s'agissait de faire passer par ce pertuis deux corps inertes. Le père André usa d'adresse et de sang-froid ; il s'engagea le premier, après avoir lié à sa ceinture, une corde dont l'autre bout était attaché sous les aisselles de l'un des deux corps qu'il fallait traîner dans cet orifice. La manœuvre était des plus pénibles et des plus incertaines. On crut qu'on n'en viendrait jamais à bout. Gomme on ne pouvait s'insinuer qu'un par un dans cette sorte d'étroite cheminée, celui qui était en avant ne pouvait concerter ses moirvements avec l'aide qui poussait par derrière, séparés qu'ils étaient par toute la longueur d'un corps inanimé. De là, aucune entente possible, ce qui produisait une impuissance réciproque et des efforts perdus faute d'être combinés; de là résultaient un découragement et une fatigue doublés par l'isolement des deux sauveteurs. Enfin, après une grande déperdition de temps et de forces, on parvint à extraire un des deux professeurs; il était nuit noire

quand on le sortit de la grotte et, à l'aide de quelques paysans de bonne volonté, on le coucha sur une sorte

de brancard improvisé et on le dirigea sur Sorèze pendant que le concierge et ses compagnons rede'scendaient dans la caverne pour porter secours à la seconde victime.

Les deux corps étaient tellement défigurés qu'ils en étaient méconnaissables. Toute la population était ■ en Tair pour les recevoir, ce qui fit que, dans la confusion, dans la joie et dans la nuit, les porteurs se trompèrent de domicile et que M. de Scopont fut dirigé sur la maison de M. Daverseul et réciproquement. Cette méprise ne tarda pas à être reconnue, mais on jugea qu'il y aurait eu péril à la réparer sur-le-champ, tant on avait eu de peine à transporter jusque-là les deux moribonds. Un déplacement nouveau pouvait être fatal à l'un ou à l'autre et peut-être même à tous les deux.

Notre guide venait de terminer son récit quand nous arrivâmes à l'orifice de la grotte. Ce n'était plus une voûte souterraine, c'était le ciel que nous avions sur la tête. Il faisait grand jour. Oh! comme la terre nous parut belle ! comme on se prosternerait volontiers devant la lumière du soleil lorsque, six heures durant, on a marché dans un pays de ténèbres à travers un air méphitique, empesté par le guano infect des oiseaux de nuit qui vivent dans ces cavernes, sur un sol visqueux qui n'a pas le plus petit brin d'herbe pour couvrir sa gluante nudité. Oh ! passer ainsi et sans transition d'une nuit opaque à un jour aveuglant... c'est un bonheur qu'il faut avoir éprouvé pour le bien comprendre. Sans doute, il vous est arrivé quelquefois, dérogeant aux habitudes urbaines, d'assister à un lever de soleil dans la campagne.

Ce réveil de la nature, ce bruissement folâtre qui circule dans l'air matinal,

cette teinte rose et blanche dont se colore l'Orient; ce^ derniers adieux de l'étoile qui pâlit ; le premier œil ouvert de cet argus de flamme qui se découvre peu à peu en roulant devant lui des flots de pourpre lumineuse : ce spectacle vous a ému, transporté, ravi. Et pourtant ce n'est que par degré que la nature vous a initié à toutes ces splendeurs. Entre ces deux contraires, la nuit et le jour, elle nous a ménagé une transition : l'aurore. Jugez de notre enthousiasme quand elle se révéla à nous tout d'un coup, ex abrupto, cette belle nature, cette nature riche, gaie, exhubérante du Midi, ce soleil d'or qui se promène dans son ciel bleu, à nous qui échappions à peine à une nuit profonde. Dans notre joie déhrente nous eussions voulu nous jeter dans les bras de la nature entière, il nous prenait envie d'entamer de tendres dialogues avec les oiseaux qui volaient dans l'espace, les arbres qui nous prêtaient leur ombrage, le vent frais qui respirait dans nos cheveux. Absorbés par cette extase, nous arrivâmes aux portes de Sorèze, sans y avoir pris garde, sans presque avoir échangé une parole. Chose étrange, au milieu de la campagne, pour si belle que soit la nature qui vous environne, l'homme ne se trouve ni pauvre ni laid; sans doute parce qu'il n'existe aucun rapport de comparaison entre elle et lui, et qu'il s'oublie luimême vis-à-vis de toutes ces magnificences. Mais qu'un autre homme vienne à passer, fût-il un rustre; qu'une maison se présente à ses regards, fut-ce une chaumière, et aussitôt malgré vous, et à votre insu, un parallèle s'établit et vous faites un retour sur vous-même.

Cette opération involontaire nous suggéra à mon ami et à moi ces diverses réflexions qui se terminé-

rent par une stupéfaction mutuelle, à l'aspect du grotesque accoutrement que vous connaissez. Par surcroît une couche de boue, brochant sur le tout, avait métamorphosé notre costume en un fourreau de malpropreté, en une gaine de fange épaisse, assimilables au plus dégoûtant des uniformes ; il fallait un certain courage (le seul qu'on n'ait pas en France) pour oser se montrer en cet état dans une petite ville où la curiosité est toujours aux aguets, où portes et fenêtres sont autant de loges ouvertes sur le spectacle de la rue. Il fallait pourtant s'offrir ainsi faits aux regards et aux railleries des curieux et des oisifs. Notre bravoure recula devant cette perspective. Notre guide eut pitié de notre embarras. Une cabane, qu'il possédait dans sa vigne, nous servit de refuge en attendant qu'elle devînt notre cabinet de toilette, alors qu'il nous rapporterait nos vêtements ordinaires qu'il alla chercher à notre hôtellerie.

Je profitai de ce tête-à-tête pour prier M. de Scopont de continuer son récit.

— Très volontiers, me dit-il, je vais le reprendre à l'endroit où l'a laissé ce brave homme. Je suis seulement fâché qu'il ne soit pas là : il m'eût aidé à remplir une lacune assez peu intéressante, il est vrai, mais qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire disparaître, et pour cause, ajouta-t-il en souriant. Je ne sais rien de ce qui se passa dans les premiers jours qui suivirent : toutes mes forces étaient trop absorbées par le duel à outrance que je livrais à la mort pour qu'il m'en soit demeuré quelque chose, même des impressions confuses.

Un matin, je sentis mes yeux s'ouvrir, comme après un sommeil léthargique. Si l'enfant avait conscience

de l'heure où il vient à la vie, je suppose qu'il devrait éprouver une sensation pareille. Je crus renaître : il me sembla que je ressaisissais l'existence par la dernière branche qui m'était offerte. Malgré la double barrière des persiennes et des rideaux, le soleil avait éludé ce veto du docteur pour ghsser quelques rayons auprès de mon lit. Je regardai autour de moi, mais d'abord je m'imaginai que je voyais mal, car je ne reconnus dans tous les meubles qui m'entouraient, ni mon secrétaire, ni ma table de travail, ni ma petite bibliothèque en merisier. Les meubles qui remplaçaient ceux-là ne m'étaient pas étrangers, mais ce n'étaient pas les miens.

Alors je les examinai un à un, je creusai le vague de mes idées, je fis appel au peu de mémoire que j'avais à mon service, et je me jugeai fou. En effet, il me sembla que j'étais dans la chambre de M^m® Daverseul ; dans cette chambre où je n'avais jamais pénétré sans sentir ma poitrine se gonfler et mon cœur battre avec violence ; dans ce sanctuaire où je ne posais jamais le pied sans trembler autant que sous les voûtes d'un temple ; vénération que j'aimais à m'imposer à moi-même pour en écraser de tout son poids ces frémissements intérieurs, ces tumultueuses pensées qui soulevaient la vase des passions mauvaises, boue intestinale que je refoulais au fond de mon âme.

L'inventaire que je ne me lassai pas de faire de cette chambre me confirma dans ma première croyance. Plus de doute, je suis dans sa chambre. o délire! ô transports fougueux! Je me soulevai sur mon séant afin de me donner à moi-même un certificat d'homme qui agit et qui veut, qui pense et qui veille. Ce mouvement subit irrita mes douleurs, et la souffrance que

j'en ressentis me ramena incontinent à ma position horizontale.

Aux cris aigus que je poussai, quelqu'un accourut :

— Par pitié, demandai-je, apprenez-moi oii je suis?

— Chez un ami, rassurez-vous, répondit mon docteur.

— Et pourquoi pas chez moi, monsieur?

— Vous le saurez plus tard : mais vous serez bientôt en état de quitter cette chambre si vous le désirez.

— Sur-le-champ, monsieur, je le veux, je l'exige... Je vous en supplie ! ordonnez que je sorte d'ici. Tirez-moi de ce lit : il est brûlant, il me consume ; voyez, docteur, mon sang y bout, la fièvre me calcine. Si' vous m'y laissez encore, j'y mourrais, je le sens ; sauvez-moi, docteur, sauvez-moi !

Sur mes frénétiques instances, on me transporta, le soir même, dans mon domicile, que M. Daverseul venait de quitter.

Ainsi, cette méprise, un seul jour suffit à la réparer matériellement. Mais le mal moral était produit : la nouvelle de ce déplorable quiproquo avait couru de bouche en bouche. Vous comprenez avec quelle malveillance furent interprétés les soins affectueux que m'avait prodigués MTM Daverseul pendant les courts moments où ' elle avait partagé l'erreur générale. O ignominie ! on alla jusqu'à prétendre que ce malentendu avait été concerté peut-être : on parla presque de jeu joué. Pauvre femme !

Le premier jour que mon docteur et ma maladie me permirent de me tenir debout, je me promenais seul

dans ma chambre. On frappa discrètement à la porte ; j'allai ouvrir, c'était M"® Daverseul, mais pâle, tremblante, éplorée.

— Qu'avez-vous donc, madame? lui dis-je en la priant de s'asseoir ; et la conduisant à un fauteuil : vous avez l'air de bien souffrir ?

— N'est-ce pas, répondit-elle en secouant la tête, oh! oui, je souffre, je souffre beaucoup; et elle appuya la main sur son cœur.

— Croire que je puisse quelque chose pour diminuer votre peine, c'est un espoir dont je n'ose me flatter, madame.

— Écoutez-moi, monsieur, vous déciderez après, dit-elle d'un air solennel.

— Parlez ! ordonnez, madame, j'obéirai ; trop heureux d'accomplir un ordre qui émane de vous.

— Mon mari n'est plus le même à mon égard : si vous saviez, monsieur, avec quelle froideur il reçoit mes soins assidus, de quel sourire glacial et sceptique il récompense mes prévenances attentives ; il me repousse avec un dédain poli : M. Daverseul ne croit plus en moi. Entre nous, il existe une arrière-pensée, un sous-entendu fatal. L'œil soupçonneux de mon mari interroge tous mes regards, épie tous mes gestes; il est jaloux et défiant autant que je suis malheureuse. Cette démarche va peut-être me perdre à jamais ; mais, jugez si le service que je viens vous demande? est important, cette démarche était indispensable, et je n'ai pas hésité un moment à l'entreprendre.

— Oh! mon Dieu, madame, vous m'effrayez.

— La méprise fuReste, poursuivit- elle, la méprise, qu'occasionna votre catastrophe de la grotte du Calel^

a glissé le soupçon dans l'esprit de mon mari et le deuil dans mon ménage. M. Daverseul s'est fait raconter dans les plus minutieux détails les épisodes les plus insignifiants. Enfm, mon mari a compris ou deviné que je vous aimais.

— Madame, m'écriai-je hors de moi, cet aveu me rend tout mon courage ; il centuple mes forces ; me voici à vos pieds, qu'exigez-vous de moi?

— Que vous quittiez ces lieux... à l'instant même et sans retour.

— Plutôt cent fois la mort, madame; que je prenne la fuite, que je me dérobe à votre vue, que je vous abandonne quand vous venez d'inonder mon cœur d'une ineffable félicité ; quand d'un mot vous venez de réaliser mon rêve le plus ardent, mes vœux les plus inespérés. Jamais, madame ; mais, pour me contraindre à l'exil, il fallait m'accabler de vos dédains et de votre froideur. Ehl qui sait encore s'il m'eût été possible de me priver de votre présence adorée? N'insistez pas, madame, je resterai ; car vous m'aimez ! oh ! vous l'avez dit, vous m'aimez!

— Oui, monsieur, je le répète, je vous aime !

A ces mots. M""® Daverseul se leva, et l'air grave de sa figure, la dignité de son geste, ne furent pas démentis par l'imposante fierté de ses paroles.

— Oui, je vous aime, reprit-elle, pourquoi le nier? Mais, en fouillant tous les rephs de mon cœur, je saurais bien y trouver de la haine et du mépris pour l'homme dont l'égoïsme me repousse

quand je lui demande l'aumône de ma tranquillité et de mon honneur. Oui, j'en fais ici le serment devant Dieu, si ma prière vous trouve insensible, j'apprendrai facilement à vous mépriser et à vous haïr, car Thonneur que je

VOUS demande n'est pas seulement le mien, c'est encore celui de ma fille, d'une enfant à qui je ne dois pas laisser un héritage de honte et d'opprobre. Adieu, monsieur, adieu pour toujours, vous êtes un ingrat.

Je me précipitai vers elle pour la retenir et la calmer; toutes mes instances furent vaines; elle disparut sans vouloir rien entendre.

Après cette douloureuse entrevue, ma détermination fut bientôt prise; le jour même j'allai voir le directeur du collège, et, dès le lendemain, je me présentai chez M. Daverseul.

Il était assis dans un large fauteuil, un livre dans les mains, qu'il faisait semblant de lire; mais, en réalité, l'œil fixé sur sa femme qui brodait à quelques pas de là; il me parut désagréablement surpris de ma visite, ce qu'il me témoigna suffisamment par ces paroles :

— Monsieur, je ne m'attendais pas à vous voir... tout au moins de sitôt... Pourrais-je savoir à quel motif je dois attribuer cet honneur?

— A un devoir que je viens remplir auprès de vous.

— Lequel, s'il vous plaît ?

— Celui de vous demander pardon de tout le chagrin que je vous ai fait, et de tous les ennuis que je vous ai causés.

— Monsieur, il n'y a pas lieu à pardon là oii il n'y a pas eu d'offense, reprit-il d'une voix fière; ainsi, vous n'avez pas besoin du mien. Et d'ailleurs, pourquoi cette hâte ?

— Je ne pouvais retarder plus longtemps ; car j'ai attendu le jour de mon départ.

A ces mots, je vis la figure de M. Daverseul changer tout à coup. Elle avait repris cet air de bienveil-

lance qui lui était habituel: il m'offrit un siège à côté de lui. M^{""}^ Daverseul qui, jusque-là,- n'avait pas levé la tête, trouvant dans le travail de sa broderie un prétexte suffisant à cette attitude, M^e Daverseul dirigea ses beaux yeux de mon côté, et, par ce geste muet, me dit avec mille fois plus d'éloquence et d'expression ces mots que son mari m'adressa :

— Quoi! mon ami, vous êtes décidé à nous quitter?

— Dès aujourd'hui, j'ai tout disposé pour mon départ, et je viens vous faire mes adieux.

— Mais ne craignez-vous pas, me dit-il avec douceur, qu'un départ aussi subit soit mal interprété?

— Non, répondis-je ; c'est un projet de longue main que je vais mettre à exécution. J'ai pris congé du directeur du collège ; mes élèves en sont instruits, et vous êtes les derniers à qui je sois venu l'apprendre.

Cet entretien fut court, il devint même affectueux, ce qu'on n'aurait guère pu présumer d'après le début. M. Daverseul me serra tendrement la main et je vis une larme muette tomber des yeux de Jenny. J'étais au bout de mes forces ; je sentais ma poi-

trine oppressée, des pleurs déborder mes paupières ; mon émotion allait me trahir. Je pris congé brusquement et sans retourner la tête en arrière, comme si le feu du ciel fût tombé sur cette maison.

Rentré dans mon logis, je donnai un libre cours à mes larmes et à mes réflexions. Je regrettais de m'être engagé ; j'aurais voulu reprendre la résolution que j'avais publiée. Pourquoi tant de hâte ? me disais-je. Ne pouvais-je pas attendre encore ? Le mal n'est peut-être pas aussi grand que je l'ai supposé. Pourquoi m'arracher de vive force à cette solitude où j'ai pris racine ? Et, d'ailleurs, faut-il que je subisse la peine d'une

faute que je n'ai pas commise ? Elle est innocente, elle !... Et moi innocent aussi ?... Non, coupable, oui, coupable devant Dieu qui lit au fond des âmes, devant son mari, à qui j'ai dévoilé le secret de mon amour adultère. Aux yeux du juge suprême, la criminalité consiste dans le désir, dans la volonté, dont le fait n'est que la manifestation matérielle. Les hommes, pour vous condamner, ont besoin d'un corps de délit ; mais l'intention suffit devant le tribunal de la conscience, l'intention quiéinane de nous, de la volonté qui est libre, tandis que l'action ne l'est pas toujours. Oui, je suis, je me sens coupable. Je dois, je veux partir ; cet air me pèse, il est trop chargé de souvenirs et de remords.

En me parlant ainsi, je sortis de la maison et je courus dans la rue comme un insensé. Une heure me restait encore avant le départ ; où la passer ? Celui qui a fait ses adieux doit se considérer comme exilé, déjà. Quel ami avais-je le droit d'attrister de mes plaintes ? A quelle porte pouvais-je aller frapper, en disant : « Voici un malheureux ; ouvrez et consolez-moi ! »

L'éghse de Sainte-Marie se rencontra sur mon passage. Une éghse! c'est le refuge de ceux qui n'en ont point. Dans une église, on est toujours le bienvenu. Triste ou gai, humble ou puissant, la porte s'ouvre pour tous. Bien souvent, j'étais allé puiser des conseils et des inspirations dans le silence majestueux de cette basilique. Maintes fois j'avais senti ma tête brûlante se rafraîchir sous Tair glacial qui tombait de ces sveltes ogives. Mes pensées vagabondes bondissaient moins impétueuses dans cette atmosphère, et je rapportais toujours de cette visite un peu de la paix et de la sérénité du saint lieu.

Ce jour-là, l'église me parut avoir un aspect plus austère que de coutume : les rayons d'un soleil mourant, tamisés par les vitraux de la rosace, s'épanouissaient près du jubé, dans un pêle-mêle de couleurs indécises et plongeaient le reste de l'édifice dans une obscurité, à laquelle l'œil s'habitueait insensiblement. - J'aperçus au fond d'une petite chapelle une femme agenouillée ; si absorbée qu'elle me parût dans sa méditation, le bruit de mes pas lui fit retourner la tête; elle tressaillit et se leva.

C'était elle !... c'était M^o^« Daverseul ! C'était elle ! et je ne courus pas à ses pieds; c'était elle et je ne me précipitai pas pour embrasser le bas de sa robe et la mouiller de mes larmes!... Cloué à ma place par un irrésistible pouvoir, je demeurai anéanti comme devant une apparition surnaturelle. Je ne me sentais plus exister, toute ma vie était passée dans cette femme, que je vis glisser dans l'ombre, s'enfuir et disparaître.

Je ne fus pas plus tôt seul dans l'église que le sentiment de ma personnalité revint, et, avec lui, la désolation et les larmes.

Je me maudissais pour ma lâche immobilité ; je me reprochais amèrement de ne m'être pas jeté en travers de la porte pour barrer le passage à M"® Daverseul et en arracher ou en obtenir un adieu, un mot, un geste. Et j'errais éperdu dans cette église déserte et je parcourais le chemin qu'elle avait suivi ; puis je tombais à genoux sur la dalle où je l'avais vue prier. Je couvris de baisers brûlants la place où elle se tenait naguère; je cherchais dans l'air un parfum oublié; je demandais à l'écho des sombres voûtes de me rendre le frémissement de ses pas, le frôlement de sa robe, et je n'entendais que mes sanglots.

Tout à coup, prosterné la face contre terre, je sentis un anneau sous mes doigts; je le pressai contre mes lèvres; je le dévorai du regard, car cet anneau pieux, cil était jalonnée en relief une dizaine de rosaires, cet anneau avait sans doute appartenu à Jenny ; il avait été le témoin et l'instrument de ses prières. Mais comment se trouvait-il entre mes mains? Était-ce hasard ou volonté ? Oubli de sa part ou chance de la mienne ? L'avait-elle perdu dans la préoccupation de sa fuite ? Me l'avait-elle laissé, de dessein prémédité et comme un souvenir d'adieu éternel ? Ma pensée flottait entre ces deux probabilités.

Don ou larcin, je remerciai Dieu de ce trésor, et je l'emportai comme le signe du bonheur de toute ma vie que je venais de voir s'évanouir et disparaître avec cette femme idolâtrée.

Trois jours plus tard, je gravissais la frontière d'Espagne, et un mois après, du fond d'un séminaire de la Catalogne, où j'étais allé demander asile, j'écrivais à M. de Scopont, mon père, pour m'excuser de n'avoir pu prendre la hardiesse d'aller lui dire un adieu qui eût déchiré nos cœurs.

Voici cette lettre :

« Mon cher père,

« Peut-être vous sera-t-il difficile de me pardonner une résolution que j'ai prise et exécutée sans votre consentement ; mais vous serez sans doute attendri en

songeant à ce qu'il m'en a coûté d'efforts et de souffrances pour ne pas aller me jeter dans vos bras et recevoir de vous le baiser d'adieu. Oh! combien j'aurais désiré, mon père, faire provision à vos genoux de conseils et de forces pour mieux supporter l'absence ! Hélas ! je n'avais point oublié que, rempli d'un louable orgueil pour votre famille, vous souhaitiez que votre fils unique, en restant dans le monde, perpétuât votre nom vénéré et les exemples de votre noble existence. Je me rappelais encore une inexorable parole qui vous était échappée lorsque ma pauvre mère, à son lit de mort, essayait de vous rendre favorable à mon penchant religieux : « Je l'aimerais autant mort que prêtre, » fut votre réponse. Et pourtant, mon père, il m'a été impossible de résister plus longtemps à cet appel du Seigneur! mais je n'ai pas voulu vous désobéir en face; je n'aurais jamais osé affronter votre colère en votre présence, car au bout, je pouvais rencontrer une terrible malédiction !...;

« L'ardeur de la lutte vous l'eût arrachée peut-être; mais, si je connais bien votre cœur, le sang-froid de la réflexion ne saurait vous l'inspirer, et votre main se refuserait à l'écrire contre un fils qui expie, loin de vous, dans la douleur et dans les larmes, tout le mal que vous causera sa détermination. Pardonnez-lui d'être assez malheureux pour n'avoir pu sacrifier sa vocation à celui auquel il eût volontiers sacrifié sa vie ! Pardonnez-moi, mon père,

car je n'ose vous demander qu'à deux genoux une faveur que vous vouliez bien me laisser prendre autrefois, celle d'embrasser votre auguste figure. »

Cette lettre écrite et envoyée, je me sentis allégé

d'un poids immense. L'aveu de ma désobéissance était pénible à faire et je me félicitai d'avoir pu le formuler, en le motivant, devant ce juge inflexible qui était mon père. Longtemps j'attendis une foudroyante réponse, mais elle n'arriva point; déjà j'éprouvais l'influence du nouveau régime auquel je m'étais soumis. Dans le monde, on vit peu en soi et de soi ; le bruit qui se fait autour de l'individu domine sa voix intérieure. Dans la solitude, au contraire, tout étant silence et recueillement au dehors de vous, l'agitation et le bruit se réfugient au-dedans. C'est dans la solitude qu'on estime exactement la valeur, qu'on peut mesurer l'étendue et connaître la nature d'un sentiment.

Mon amour s'agrandit au sein de ma retraite ; mais il s'épura aussi. M^{""}® Daverseul avait cessé d'être pouimoi une femme que je pouvais aimer sans crime. Mon attachement s'était imprégné de je ne sais quoi de pur et d'éthéré, qui tenait à la fois de l'affection que vous inspire et une mère et une sœur, avec quelque chose de plus tendre encore. Je me complaisais dans cette passion; je m'y abandonnais sans remords; j'étais heureux d'imaginer que ma bien-aimée conservait de moi un noble souvenir. Tantôt emportée sur les ailes de ma volonté, ma pensée se jouait des distances pour aller surprendre M^{^^}e Daverseul dans quelque occupation que je lui savais familière. Gomme autrefois, je n'éprouvais plus de ces transports jaloux qui fixaient l'insomnie au chevet de ma couche, en songeant que cette femme se vouait au bonheur d'un autre : plus de ces désirs de vengeance,

de ces imprécations haineuses, de ces élans furibonds, qui venaient m'assaillir durant mes nuits désolées. Mon amour était devenu calme et solide ; aussi pur que cet anneau d'argent

qui me rattachait à la terre et au ciel ; au ciel par la prière, à la terre par le souvenir. L'événement que je vais dire servit encore à me rendre plus cher, s'il était possible, ce gage si précieux. J'avais choisi pour directeur spirituel, un abbé dominicain, le père Manoël. En stratéliste habile, il avait étudié le fort et le faible de mon âme, et il avait mesuré les épreuves à mes forces ou plutôt à mes faiblesses de novice. Et il ne m'imposait les épreuves que par degré, et dans la proportion qu'il jugeait que je pourrais les supporter. Il y avait trois ans que je menais cette existence de dévotion et d'ascétisme. L'époque de l'ordination approchait, j'étais désigné pour entrer dans les ordres ; car l'austérité de ma conduite m'avait attiré la faveur d'être appelé au ministère de sous-diacre. Le père Manoël me fit mander dans son oratoire la veille de cette solennité ; et là, d'un ton à moitié affectueux et à moitié sévère, il me parla ainsi :

— Mon fils, jusqu'à présent, vous étiez libre encore; mais il s'agit aujourd'hui de vous engager dans des liens indissolubles, et de prononcer des vœux éternels. Moi, qui suis la caution de votre fidélité devant Dieu, j'ai besoin d'avoir par devers moi toutes les garanties et tous les otages de votre foi sincère. A ce titre, mon fils, je viens vous demander un sacrifice qui vous coûtera peut-être, mais qui n'en sera que plus agréable à celui à qui vous allez l'offrir. Je désire que dès ce jour vous vous sépariez, en me le remettant, de cet anneau qui vous tient au cœur. Il est indispensable de le sacrifier à ce Dieu jaloux dont vous allez devenir le représentant sur la terre.

— O mon père, répondis-je, condamnez-moi aux pénitences les plus rudes, aux macérations et aux jeu-

nés les plus violents, je suis prêt à tout; mais par pitié ne m'imposez pas un sacrifice au-dessus de mon pouvoir.

^^ Il le faut absolument, répliqua avec sévérité le père Manoël ; et me voyant tombé à ses pieds, il me releva d'une main nerveuse, et sans prononcer une seule parole, il me conduisit en face d'une Bible ouverte sur son prie-Dieu et il me désigna du doigt ce passage qu'il me fit lire à voix haute : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propriété, il ne peut être mon disciple. »

— Oh ! mon père, par pitié, n'exigez pas de moi ce gage innocent, ce souvenir épuré d'une passion éteinte.

Et le dominicain secouait la tête.

— Vous résistez, vous êtes inflexible, m'écriai-je. Eh ! bien, vous serez la cause de ma damnation. Pourquoi me condamner à un renoncement au-dessus de mes forces, pourquoi imposer à mes épaules un poids qu'elles sont impuissantes à supporter !

Mais sans me répondre directement, le révérend père jeta les yeux sur la Bible et lut d'une voix forte ce verset du même évangile : « Quel est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne suppute auparavant la dépense qui sera nécessaire afin de s'assurer s'il aura de quoi l'achever ? » Et, tournant le feuillet, il continua sur un ton plus grave : « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre ; ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. » Aussi, ajouta-t-il, ce n'est pas moi,

c'est Dieu lui-même qui vous condamne, mon fils. Qu'un scandaleux exemple d'insubordination ne soit pas donné par vous ; car, je vous le déclare irrévocablement ici, votre diaconat en dé-

•iSiS ENTRE AMIS.

pend. Mais j'espère, je suis même certain que vous réfléchirez, continua-t-il, en me reconduisant. Rentrez dans votre cellule, livrez-vous à la méditation et vous ferez ce qu'elle vous inspirera. Je viendrai vous joindre dans une heure et prendre cet anneau que vous me donnerez alors librement. Dieu vous assiste et vous protège, mon fils !

Le ton dont il prononça ces mots fut sec. Je compris que c'était une sentence immuable, contre laquelle il n'y avait pas de lutte possible ; je m'inclinai sans rien répondre.

Rentré dans ma cellule, mes pleurs débordèrent. Je me certifiâ cent fois à moi-même que je n'aurais jamais le courage de tenir l'engagement tacite que je venais de prendre. Plutôt la mort ! m'écriai-je.

En parlant ainsi, je tombai presque épuisé sur mon escabeau de bois. Alors il s'éleva un tourbillon confus dans ma tête, comme un chaos fourmillant d'idées obscures, au milieu duquel toutes bouillonnaient sans qu'aucune fût assez précise pour jaillir à la surface. Dès que ce trouble se fut éclairci, ainsi qu'une fontaine qui reprend sa limpidité, je pus regarder au fond, où je ne trouvai qu'une pensée unique, aboutissant sous toutes les formes à cette conclusion : « Je dois conserver cet anneau, n'importe à quel prix ! »

Et pour y parvenir, n'ayant pas l'énergie d'être fort, je m'évertuai à me faire lâche. Je m'abaissai jusqu'à recourir à un projet de ruse et de mensonge. Il s'agissait de substituer un autre anneau à celui que j'aurais sauvé subrepticement. Mais ce subterfuge fut jugé presque aussitôt indigne de ma loyauté et je rougis d'avoir eu seulement l'idée d'y recourir. Alors la voix austère du père Manoël retentit à mes oreilles, son

regard impérieux et son geste inexorable se retracèrent dans mon esprit ; l'éclat imminent du lendemain se dressa devant moi. Et tout ce scandale et tout cet effroi, se multipliant l'un par l'autre, me jetèrent dans une détermination qui était celle de la soumission et de l'obéissance. Aussi, pour profiter d'une résolution momentanée, comme fait un poltron qui veut utiliser un moment de courage inopiné, je détachai mon anneau et je me dirigeai en courant vers l'oratoire du père Manoël.

Déjà je posais le pied sur la première marche du perron qui conduisait à son appartement, quand le concierge de la communauté vint vers moi et me remit une lettre à mon adresse.

Je me saisis avidement de la précieuse missive, la seule qui, depuis trois ans, me fût parvenue dans ma retraite et je retournai sur mes pas pour aller la lire dans ma cellule.

Une lettre dans le monde, c'est un de ces mille accidents journaliers qui perdent tout intérêt par leur banalité. Pour la plupart ce sont des phrases futiles, des tenant lieu de visite, des rendez-vous d'affaires ou d'amitié, et pourtant, qui a jamais brisé le cachet d'une lettre inattendue, sans éprouver ce sentiment de curiosité qui sert de préface à tout inconnu qui va se révéler. Dans la solitude oia de telles communications sont si rares, il est laissé

à une lettre toute la grave solennité d'un événement ; aussi, avant de déchirer l'enveloppe de celle-ci, je m'appuyai contre la muraille pour attendre que le tournoiement vertigineux qui obscurcissait ma vue m'eût permis de lire les lignes que voici :

« Généreux ami,

(c J'ai eu le malheur de perdre, l'an dernier, M. Da- « verseul. Si trois ans d'absence n'ont pas changé <(vos sentiments et si vous m'aimez encore comm& « vous m'avez aimée, ma petite Pauline retrouvera en (c vous le père qu'elle n'a plus. Adieu !

« Veuve Jenny Daverseul. »

^ Si je t'aime, m'écriai-je en couvrant ce billet de caresses et de baisers, si je t'aime, Jenny. Oh ! cedoute ne se fût pas rencontré sous ta plume, si tu avais pu être témoin du combat que je viens de livrer à Dieu, oui à Dieu lui-même, pour conserver un gage de ton amour, ou plutôt pourquoi s'insurger contre la Providence? N'est-ce pas elle qui me vient en aide aujourd'hui? Elle n'a pas voulu que je demeurasse enfoui pour toujours dans cette triste sohtude. Ce silence mepèse^ me glace et m'effraie. Ce calme a quelque chose de lugubre et de sépulcral. Oh ! je le sens, j'ai soif de bruit, d'agitation, d'avenir. Il me faut le monde, la vie, le travail ; avec toi, Jenny, à côté de toi, auprès de ta fille.

Je relus mille fois cette lettre chérie, puis, par cet instinct de la passion qui pousse l'amant à suivre avec tendresse les traces de sa bien-aimée, moi, qui étais privé de cette joie, je suivais avec ma plume les moin^ dres contours indiqués par celle de Jenny. Je croyais ainsi m'assimiler davantage à elle et à ses pensées ; sur ces indices, je recomposais son attitude, son geste^ ses sensations. Voici ce qu'elle a dû éprouver en tra-

çant ce mot; sa main était tremblante en écrivant cette phrase. Et, m'abandonnant ainsi aux inductions de l'imagination la plus complaisante, j'étais parvenu à voir cette femme devant mes yeux : elle était là, à côté de moi. Je gémissais, je souriais avec elle, je lui parlais en lui pressant la main.

Alors je mis l'anneau d'argent à mon doigt, et me relevant plein d'énergie et de volonté, je m'adressai à cette douce vision : « Jenny! m'écriai-je, ma Jenny ! à la face du ciel qui m'entend, cet anneau qu'on voulait m'arracher sera celui de notre mariage ! je te le jure ! »

Et, profitant du moment où mes camarades vauquaient à l'exercice du soir, je m'échappai de ma cellule; d'arbre en arbre, je me glissai discrètement jusqu'à un petit bois, dont notre parc ombrageait les abords d'un vivier. Parvenu ainsi jusqu'au mur de clôture de l'établissement, un oranger me prêta ses branches, dont je me fis une échelle pour monter; arrivé au sommet, je méditai quelque temps, prêtant l'oreille pour savoir si ma fuite n'avait réveillé aucune attention sur mon passage. A cheval sur cette muraille circulaire, il me sembla être moi-même le fléau de cette balance effrayante du jugement dernier. Je me figurai que de ma résolution allait dépendre la destinée de ma vie éternelle. Il me parut encore que j'étais grimpé sur ce pont étroit que les Orientaux placent à la fin de notre existence, puis, de vision en vision, de terreur en terreur, je me sentis seul, debout, entre ma perdition et mon salut. Cette cruelle alternative me tourmentait ; mais peu à peu le silence qui m'environnait ramena mon esprit à des idées plus exactes de la réalité déjà si imposante de ma situation. J'allaism'é-

loigner pour toujours de ce lieu d'asile qui, pendant trois ans, m'avait accueilli ; je quittais un séjour où j'avais pleuré et prié, où j'avais rêvé de celle que j'aimais tant, refuge consolateur où j'avais rencontré la paix de la conscience et des sens, si ce n'est le bonheur, qui n'est pas de ce monde. Cette religieuse enceinte, qui se déroulait placide à mes pieds, m'offrait les pures délices du cloître. Je me voyais placé entre le calme et la tempête, entre la solitude et le monde. Ces réflexions diverses se partagèrent un moment mon anxieuse pensée; mais toutes mes hésitations cessèrent en apercevant, à travers les obscurités naissantes de la fin du jour, une ombre qui se dirigeait vers ma cellule.

Les trois coups que frappa à la porte de mon réduit le père Manoël (car c'était lui, je l'imaginai du moins) me restituèrent toute ma première ardeur pour la fuite. Je pressai contre mon cœur et eomme un talisman la lettre que je venais de recevoir; j'approchai de mes lèvres cet anneau qu'on venait me ravir au nom de Dieu, et je me laissai glisser du côté de la campagne, en prononçant et en mêlant deux noms qui étaient comme la devise de mon audacieuse entreprise, le nom de ma patrie et le nom de ma bien-aimée : « France et Jenny ! »

Je n'entrerais pas dans les détails de ma fuite aventureuse. A quoi bon raconter ce que vous devinez sans peine? Des courses inutiles, des mécomptes, des nuits sans sommeil, mais non sans périls et sans fatigues.

Et que m'importait tout cela, puisque ctiaque pas que je faisais me rapprochait d'elle? Enfin, deux jours ne s'étaient pas éroulés, que je foulais sous mes pieds le plus beau piédestal que puisse se faire un homme : je contemplais la France du formidable sommet des Pyrénées. Oh! combien je portais envie à ce nuage que je re-

gardais au-dessous de moi. Comme j'aurais voulu rouler avec lui d'abîme en abîme, descendre à pas de géant cette chaîne de montagnes pour arriver sur les ailes du vent ou les flèches de l'éclair jusqu'au lieu chéri dont je cherchais à découvrir la direction à travers les déchirures d'un brouillard lointain, étendu sur l'immense plaine.

A la frontière, à Fignièrès, je trouvai un domestique qui m'attendait; il m'apportait de l'argent et des vêtements laïques qu'il me fit changer contre le costume ecclésiastique dont j'étais revêtu. Questionné par moi sur les personnes dont il exécutait les ordres, il me nomma M^{me} Daverseul.

a Quelle femme! dis-je à part moi, et combien elle mérite d'être aimée ! Elle a jugé mon cœur d'après le sien et n'a pas douté de mon affection ; et cependant, un jour plus tard, il n'était plus temps! »

Je frissonnai à cette idée : « Quelle tendre sollicitude ! quel amour ! Pauvre femme ! ses bonnes qualités viennent au-devant d'elle et au-devant de moi ! »

Ainsi, je m'abandonnais aux idées les plus riantes, aux souvenirs les plus suaves du passé, aux rêves les plus enivrants de l'avenir. Je traversais en toute hâte les villes qui se rencontraient sur mon itinéraire; je tremblais qu'une amitié indiscreète se réveillât sur mon passage, et, par une affection importune, ne dé-

robât une parcelle de ce temps que j'aiguillonnais de toute l'impatience de ma course.

o Toulouse ! avec quel bonheur je vis disparaître derrière moi vos flèches, vos tours, vos minarets, vos clochers superbes et

toute cette végétation architecturale qui fleurit sur vos églises gothiques et vos palais romains.

Le même jour, je sentis un grand serrement de cœur, lorsque, de la butte de Saint-Félix de Garaman, je pus voir la plaine si fertile de Revel et, un peu plus loin, la riante petite ville vers laquelle je me dirigeais. En moins de deux heures, j'étais arrivé aux portes de Sorèze.

Près de toucher au but, j'éprouvai un trouble mêlé de faiblesse; un vertige soudain me fit chanceler; un bourdonnement aigu tintait à mes oreilles.

Je ne ressaisis un peu de calme que lorsque je pus contempler, dans une douce extase, une petite maison blanche, à laquelle on accédait par une dalle jetée en travers du ruisseau, qui la séparait de la rue.

Quelle fraîcheur ! Quelle décence ! sa maison à elle; ma maison bientôt.

Respectueux et découvert, j'y pénétrai comme dans un sanctuaire. La porte donnant sur la rue était ouverte. Après avoir parcouru un frais corridor, je me trouvai dans une salle basse où jouait une enfant vêtue de noir, c'était Pauline. A mon approche, elle se dérangea de son jeu, me sourit, et, de ses petites mains, fit mine de m' avancer une chaise, que je m'empressai d'aller prendre moi-même.

— Ma bonne Pauline ! lui dis-je en l'embrassant.

— Ah ! vous savez comment je m'appelle ? reprit-elle avec une surprise ingénue.

— Oui, ma chère enfant! Et je la pris sur mes genoux, je la couvris de baisers, je la dévorais des yeux; je cherchais avidement dans sa figure quelques traits de ressemblance avec ceux de cette adorable femme, que sans doute j'allais voir paraître, qui sans doute était là, dans quelque pièce voisine, qui m'entendait peut-être.

La petite Pauline, étonnée de mes transports de joie, ne comprenait rien à mes extases, à mes folies.

— Tu es ma fille, lui disais-je en l'embrassant plus fort; je serai ton père, va! je t'aimerai bien, nous jouerons ensemble ; qu'en dis-tu, ma Pauline?

— Oui, monsieur. .

— Je ne veux pas que tu m'appelles monsieur; appelle-moi papa; c'est plus joli.

— Oh ! non; vous n'êtes pas mon papa, vous. Mon père vient de sortir, il est au collège.

. — Pauvre petite! pensai-je, pourquoi la détromper î . . .

— Et ta maman, où est-elle?

— Vous le savez bien, méchant! reprit la petite lille, avec un mouvement de tête, oii perçait un dépit enfantin ; vous le savez comme moi : maman dort.

— Elle dort ? mais où donc, ma lille ? — - Elle dort là-bas !

En même temps son petit doigt se dirigeait du côté de l'église.

— Où donc, parle, expheque-toi, ma bonne Pauline ?

— Mais là-bas, ajouta-1- elle, toujours avec le même geste. Là-bas, dans un jardin où il y a beaucoup de pierres blanches et de croix noires ; maman à la sienne. Oh! elle doit avoir bien froid, allez, la nuit, sous

l'herbe; car elle ne s'est pas réveillée depuis diman- .che.

— Depuis dimanche ! que veux-tu dire, mon enfant? m'écriai - je en proie à la plus vive anxiété.

— Oui, dimanche, on vint la chercher dans une caisse et on l'emporta avec de beaux cierges. Moi, je ne voulais pas la laisser s'en aller, et je pleurais, papa aussi pleurait, mais .on nous la prit tout de même.

— Pauline ! PauUne ! tu es folle, mon enfant... Ta mère serait morte?... Que dis-tu là?

— La vérité ! répondit une voix énergique, et, en même temps, j'entendis derrière moi s'ouvrir la porte du salon.

Cette parole imprévue glaça mon sang et perça mon cœur comme un coup de poignard.

Quelle était donc cette voix ?

Je sentis un frisson ; j'eus comme peur. Il me sembla qu'un horrible rideau venait de se déchirer derrière ma tête et je tremblais de me retourner de crainte de voir se réaUser mon épouvante; j'avais cru reconnaître la voix sinistre de mon père.

C'était bien la sienne; je ne m'étais pas trompé : M. de Sco-pont; mon père, était là.

— Vous mentez tous, m'écriai-je au comble du désespoir. Vous mentez ! C'est M. Daverseul, mon ami, qui est mort. C'est sa femme qui existe. En faut-il une preuve? Lisez cette lettre! Tenez !

Et je me tournai brusquement vers M. de Scopont.

— Cette lettre, je la connais, répondit-il; M^{TM^} Daverseul l'a écrite sous ma dictée !

— Quand? Gomment?

— A son agonie, sur ma prière.

— o piège infâme! Père impitoyable! vous êtes mon bourreau.

— Dis plutôt, mon fils, que je suis ton sauveur.

Et me saisissant dans ses bras que je repoussais avec indignation :

— Je vous remercie, ômon Dieu ! s'écria mon père en levant sa tête orgueilleuse. Je vous remercie d'avoir exaucé ma prière. La vieille famille des Scopont ne s'éteindra pas encore !...

Frédéric THOMAS.

NOUVELLE

La ville de Granville, chef-lieu de canton du département de la Manche, oh se passe notre récit, n'est pas faite pour déplaire au touriste qui la visite.

Les Granvillaises sont jolies et par conséquent coquettes ; le haie ne flétrit pas leurs joues; elles ont même la peau lactée et transparente.

Est-ce le capot qui les protège? Probablement. Le capot est un grand manteau doublé de soie blanche que portent les Granvillaises, et dont le capuchon leur couvre entièrement le cou et le visage.

La couleur en est noire, ce qui me déplaît, et j'aurai la franchise de leur dire que le capot, par sa forme et sa couleur, leur donne les apparences d'un sac à charbon, bien mesuré, qui se rend à pied chez la pratique... Près de la rue du Cours Jonville, située en face de l'entrée du Casino des bains, commence la belle route nationale qui mène de Granville à Goutances. A sa base même, elle se divise en deux tronçons, dans l'intervalle desquels s'élève le roc et sont construites quelques maisons, puis, à cent pas plus loin, les deux tronçons se rejoignent, en face d'une grande corderie

à vapeur, et forment une seule et même route bordée de jeunes arbres et de maisons fort propres.

En quelques minutes, vous arrivez à la croix du Lude.

Pourquoi cette croix ? vous demandez-vous en l'examinant.

Est-ce une simple station religieuse, comme on en rencontre partout, jetée là au gré du hasard ou de la fantaisie ?

Si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc?

Ah ! vous êtes curieux, je le vois. Eh bien, j'en puis dire autant pour mon compte, et comme j'aime à satisfaire ma curiosité, et que si je rencontre un champignon sur une borne, je tiens absolument à ce qu'on m'explique pourquoi ce n'est pas la borne qui est sur le champignon, et ce qu'ils viennent faire là, tous les deux, l'une portant l'autre, j'ai fureté, j'ai questionné, et j'ai fini par ap-

prendre (ce n'est pas sans peine) que cette croix du Lude a sa légende.

Je m'en doutais bien.

Cette légende, la voici :

En 1789, MTM^ du Lude et sa fille Henriette occupaient à Douville, faubourg de Granville, une modeste maison avec jardinnet, qui leur appartenait, par voie d'héritage, depuis plusieurs années. Cette maison était située à l'endroit précis où se trouve aujourd'hui la croix qui porte le nom de la famille.

Le courant de l'émigration les entraîna d'abord vers Jersey, puis, plus tard, lorsque les événements justifèrent les alarmes de ceux qui tremblaient pour leur vie et leur fortune, vers Londres, où l'on était, du moins, tout à fait en sûreté.

Jacques du Lude, frère aîné d'Henriette, qui avait

alors dix-huit ans, ne voulut pas les suivre dans l'exil. Il était, d'ailleurs, légèrement imbu des idées nouvelles, et penchait, sans trop savoir encore s'il tomberait tout à fait de ce côté, vers la Révolution, dont l'audace souriait à son cœur hardi et aventureux. Sans se prononcer d'une manière formelle, et par des actes décisifs, capables de le compromettre à jamais, il eut le courage, rare à son âge, d'affronter le péril, en téméraire, et dut se féliciter d'avoir pris cette résolution, car on le laissa tranquille.

Il est vrai que, comprenant le dommage considérable que faisaient à son civisme, un peu modéré et trop exempt de fanatisme, la fuite rapide et l'absence prolongée de sa mère et de sa sœur, qui témoignaient trop visiblement du peu de confiance que leur insjûrait le gouvernement, il prit 4e parti héroïque de s'engager

comme volontaire en 92, et de racheter les fautes de sa famille en s'immolant à la patrie en danger. Ce qui était le parti le plus sage et le seul que dictât l'honneur.

Lorsque M^{me} du Lude arriva à Jersey, avec sa fille, elle se trouva dans le dénuement le plus complet, tant son départ avait été précipité. La famille jouissait d'une médiocre aisance, et l'on n'avait pu emporter avec soi que de maigres économies qui furent promptement dévorées.

Que faire? que devenir?

Henriette était trop jeune, sa mère était trop malade, pour demander à l'âpre travail, et en obtenir les ressources nécessaires à leur existence. L'eussent-elles voulu, que Jersey n'aurait pu leur donner ce qu'elles lui auraient demandé.

En outre, les nouvelles devenaient, chaque jour, plus mauvaises, car l'Angleterre se remplissait d'émigrés qui fuyaient la patrie, et jetaient l'alarme sur leur route.

Il fallut se résigner à les suivre, à aller plus loin encore chercher la sécurité et les moyens de vivre, et ce fut à Londres même que l'on se fixa pendant la tourmente.

A partir de ce jour, la mauvaise fortune sembla diminuer ses rigueurs.

M^{me} du Lude, charitablement recueillie par une riche famille anglaise, trouva dans son sein le repos et les soins qu'exigeait l'état précaire de sa santé, gravement compromise par la terreur et le chagrin.

Quelque temps après son arrivée dans cette famille, qui l'avait prise en grande affection, elle accepta avec reconnaissance l'offre généreuse qui lui fut faite de confier sa fille, Henriette, alors âgée de huit ans environ, aux soins d'une institutrice qui se chargerait de son éducation.

Tout allait donc le mieux du monde et l'horizon s'éclaircissait de l'autre côté du détroit, tandis qu'en France l'orage grossissait chaque jour, et devenait plus terrible.

Pas de nouvelles de Jacques, mais comme dit le proverbe : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, et l'on espérait en Dieu qui veillerait sur lui.

Quelques années s'écoulèrent ainsi.

La chute de Robespierre ne put décider encore MTM® du Lude à retourner en France, où son fils n'était plus d'ailleurs, car l'armée française se battait partout, et loin des frontières.

Elle aurait eu l'idée de ce retour qu'elle en fut dis-

suadée par les conseils du jeune officier — Jacques était déjà lieutenant — qui la trouvait plus en sûreté à Londres qu'à Paris, et même à Granville.

De plus, l'éducation d'Henriette était loin d'être achevée, et de nouvelles habitudes, prises peu à peu, rendaient moins amer le pain de l'exil, surtout depuis que Jacques les avaient rassurées toutes deux sur son sort, si longtemps incertain pour sa mère et sa jeune sœur.

Cependant il fallut bien, un jour, se décider à prendre un parti.

En 1801, Henriette avait ses dix-huit ans sonnés, son éducation était complète, et Jacques, à son tour, insistait depuis longtemps pour leur retour, car la guerre menaçait de s'éterniser entre la France et l'Angleterre, et son cœur de soldat répugnait à ce que sa mère et sa sœur vécussent plus longtemps des bienfaits d'une famille anglaise.

Déjà les préparatifs du départ s'achevaient, lorsqu'un événement inattendu le fit différer encore.

Ce soir-là, à J'heure où l'on prenait le thé, en famille, un violent coup de sonnette retentit, et avant qu'on eût le temps de s'enquérir, la maîtresse de la maison se leva droite et pâle, et s'élança vers la porte.

— C'est James, dit-elle, c'est mon fils James!

La porte s'ouvrit. Un beau jeune homme, en costume d'officier de marine, apparut sur le seuil.

Mais James, c'était lui, sa mère l'avait deviné — ne put s'élaner dans les bras de sa mère aussi vite qu'il faurait voulu, car il était blessé, et s'appuyait sur des béquilles.

— Ma mère ! fit-il, ma mère !

444 ENTRE A WPS.

— Mon James !

Et ce fut tout — les béquilles venaient de tomber sur le tapis, et la mère retint dans ses bras son fils évanoui.

Henriette assistait à cette scène douloureuse, et son cœur sensible en ressentit une profonde commotion.

L'image de cet officier, fils de sa bienfaitrice, dont le visage amaigri s'était empreint tout à coup des couleurs de la mort, l'effroi de cette mère éperdue à la vue de son fils bien-aimé, agonisant dans ses bras, ne sortirent jamais de sa mémoire, et y demeurèrent gravés en traits ineffaçables.

L'occasion était trop belle, d'ailleurs, pour s'acquitter de la dette de reconnaissance contractée envers mistress Heresford, et le départ fut immédiatement ajourné.

La blessure de James, mal cicatrisée, s'était rouverte, et son état inspira longtemps de vives inquiétudes.

Toutefois, grâce aux soins empressés de M^{mo} du Lude qui se prodigua, nuit et jour, d'une façon admirable, grâce aussi peut-être à la présence d'Henriette, dont la beauté le charmait tous les jours davantage, le blessé se rétablit plus vite qu'on n'aurait osé l'espérer, et après deux longs mois d'angoisses et de souffrances, il entra en convalescence.

Ce fut un beau jour pour tout le monde que celui où James, appuyé sur le bras de sa mère et sur le bras d'Henriette, put faire, sans béquilles, les premiers pas dans sa chambre, penchant, sans s'en douter, d'un côté plutôt que de l'autre.

Mais comme le cœur de la jeune fille tremblait !

Comme elle aurait volontiers versé des larmes, en

le voyant lui sourire, si son anjour-propre uo lui avait commandé de ne pas se trahir !

Car elle pensait déjà qu'il faudrait bientôt partir, que sa tâche étant remplie, puisque James était guéri, le devoir lui ordonnait

de retourner en France, et de quitter cette maison hospitalière, si pleine des plus affectueux et des plus tendres souvenirs.

Certes, ce ne fut pas sans une profonde émotion, sans une promesse formelle de se revoir un jour, dès que la paix serait conclue, qu'on se sépara, mais l'espoir soutenait leur âme défaillante, et sans s'être dit un mot d'amour, les regards moudlés d'Henriette du Lude disaient éloquentement :

— James, vous ne m'oublierez pas?

Et ceux du jeime officier, brillants d'une fièvre à laquelle le savant docteur qui f avait guéri, ne pouvait rien, répondaient à leur tour :

— Jamais, Henriette, non, jamais!

Sir James Heresford, lieutenant de la marine royale, était un brave officier, digne de toutes les sympathies. Jeune, riche, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, doué de tous les agréments physiques auxquels les femmes attachent tant de prix, il était assurément fait pour plaire, et il eût été bien surprenant que M'^**^ du Lude se fût avisée de fermer son cœur à celui qui les ravissait tous. Elle eut beau lutter contre elle-même, se donner les meilleures raisons pour rester ^cruelle et désespérer son chevalier d'amour, sa résistance fut vaine, et les yeux bleus du bel Anglais l'ensorcelèrent comme les autres.

Les circonstances romanesques dans lesquelles cet amour était né, les événements dramatiques sous l'influence desquels il s'était développé, n'avaient pu que

le forlitier et l'exalter. Aucun obstacle humain n'était capable de le briser.

De peur qu'on ne se méprenne sur la portée de nos paroles, hâtons-nous d'ajouter qu'Henriette du Lude, aussi hère que Marie de Béthune, princesse du Lude, de laquelle quelques généalogistes trop originaux prétendaient la faire descendre en droite ligne, n'avait point forfait à l'honneur... du moins selon la mode anglaise.

Tout? oui. — Ça? non.

Flirtation, avec fortes variations à la clef, je ne dis pas le contraire, mais...

Gomment exprimerai-je ma pensée?

En ne l'exprimant pas, je crois être clair, et je n'en dirai pas davantage

Huit mois après le combat naval d'Algésiras, où James avait reçu la blessure qui avait failli lui coûter la vie, le traité de paix d'Amiens fut signé entre la France et l'Angleterre ; mais dans cet intervalle^ pourtant si court, un grand malheur était venu fondre sur la famille du Ludè.

La mère d'Henriette était morte, et la pauvre enfant se trouvait, pour ainsi dire, seule au monde, car son frère Jacques ne pouvait quitter son régiment, qui se trouvait alors en Italie.

Si la solitude, pour une jeune fille dont le cœur ne s'est pas encore ouvert à l'amour, est une triste compagne, elle devient une dangereuse ennemie pour celle dont les pensées, pleines d'amertume, se reportent involontairement vers le temps passé et les souvenirs charmants dont elle regrette l'enivrante réalité.

Mais quand, par un hasard que nous ne nous permettrons pas d'appeler providentiel, car la Providence

LA CROIX DU LUDE. -t'i

nous paraîtrait; jouer, dans ce cas, un rôle des plus suspects, celui dont l'image remplit le cœur, à qui l'on pense jour et nuit, que Ton désire enfin, vient troubler cette solitude par sa présence inattendue, le trait qui n'effleurait peut-être encore que l'épiderme, s'enfonce brutalement dans le cœur et la blessure est mortelle.

Ce malheur atteignit Henriette dans son isolement.

James Heresford, mettant à profit la liberté, que lui donnait la paix, de venir en France, et prétextant la nécessité d'un voyage immédiat, sous un ciel moins brumeux que celui de Londres, débarqua un beau matin à Granville.

Il est inutile de s'appesantir sur cette odyssée sentimentale qui durait encore au moment de la rupture du traité d'Amiens : hésitation d'Henriette à recevoir le jeune officier, insistance de James, entrevues d'abord rares et sous l'œil vigilant d'un tiers (on n'était plus à Londres, et Henriette avait repris d'abord les usages de son pays), bientôt plus fréquentes, et le tiers écarté, flirtation sans scrupules, baisers furtifs, promesses d'amour éternel, bref, engagement réciproque et solennel de mariage, à la suite duquel Henriette écrivit à son frère pour lui demander son consentement, comme chef de la famille.

Le moment était mal choisi, il faut bien le dire, car on était sur le point de reprendre la lutte terrible dont on ne connaît que trop le dénouement fatal pour la France.

Le gouvernement anglais, en effet, ayant cherché mille prétextes dilatoires pour différer l'évacuation de Malte et d'Alexandrie, consentie, ou plutôt imposée

par le traité d'Amiens, le Premier Consul, qui supportait impatiemment l'attitude cauteleuse du ministère Addington, avait traité vertement, en audience publique, lord Whitworth, ambassadeur de la Grande-Bretagne, lui rappelant, en termes impérieux, le respect dû aux traités.

L'éclat avait été humiliant, et le bruit de cette réprimande solennelle avait retenti dans toute l'Europe, attentive aux moindres gestes, aux moindres paroles du jeune Bonaparte.

Sur ce pied-là, tout accommodement, toute transaction devenait impossible. L'amour-propre de lord Whitworth avait été profondément blessé de cette algarade anti-diplomatique.

Le 17 mai 1803, le général Andréossy, ambassadeur français à Londres^ étant arrivé à Douvres, et lord Whitworth à Calais, l'échange de ces deux hauts personnages s'opéra de la façon la plus courtoise et selon les règles du droit des gens.

La guerre était imminente, mais sans être encore déclarée officiellement.

Les Anglais sont des gens pratiques, tout le monde est d'accord sur ce point; mais, dans cette grave circonstance, ils dépassèrent la mesure de ce qu'autorisent la délicatesse et le savoir-vivre, car, sans attendre une heure, au moment même où lord Whitworth foulait le sol de sa patrie, Tordre fut donné de courir sus aux navires de commerce français, et deux vaisseaux mar-

chands furent enlevés par des frégates anglaises dans la baie d'Audierne.

Bientôt, de tous les ports, arrivèrent aux oreilles de Bonaparte des bruits du même genre. La chasse maritime était ouverte brutalement, sans dénonciation offi-

LA CROIX DU LUDE. i VJ

cielle de l'état de guerre; et comme des pirates, ces écumeurs de mer sans vergogne faisaient main basse sur la riche proie qui n'aurait pas manqué de leur échapper, s'ils avaient différé d'un jour l'occasion de la surprendre.

Time is money.

En apprenant ces fâcheuses nouvelles, le Premier Consul, qui n'était pas manchot, comme disaient les soldats d'Egypte, fut profondément irrité, et, usant de représailles, il donna sur-le-champ l'ordre d'arrêter tous les Anglais voyageant en France au moment de la rupture, et de les considérer comme prisonniers de guerre. . .

Jacques était alors a Boulogne-sur-Mer.

Grâce à son éducation, à sa bravoure, à son nom même, qui sonnait mieu-x dans les camps que dans les clubs, Jacques du Lude avait fait un chemin rapide dans la carrière militaire, et le Premier Gonsul, qui se connaissait en hommes, l'avait élevé tout récemment au grade de chef de brigade.

La lettre de sa sœur le surprit et le chagrina ; aussi, si la réponse fut prompte, elle n'était malheureusement pas de nature à la satisfaire.

Il y marquait même un vif mécontentement. La rupture avec l'Angleterre était de nouveau fort à craindre, et il s'étonnait de voir sa sœur choisir le moment où les affaires s'embrouillaient entre les deux nations pour donner sa foi et promettre sa main à un officier anglais. Certes, James Heresford était un galant homme, et l'on devait une grande reconnaissance à sa famille, mais en l'épousant, n'était-ce pas payer cher les services rendus autrefois?

Car enfin, malgré tous ses mérites, qu'il ne niait

pas, puisque sa sœur les reconnaissait, James avait combattu la France. C'était un ennemi. Et s'il fallait se battre encore?...

Il pria donc sa sœur de se tenir sur une grande réserve (Henriette lui avait seulement avoué que James était à Granville, et qu'elle l'avait souvent rencontré chez une dame de ses amies), de cesser ses visites et d'attendre, sans s'engager davantage, son arrivée, qui ne tarderait pas.

Elle tarda si peu, en effet, que deux jours y. Jus tard il était à Granville, chargé par Bonaparte d'organiser la défense de cette ville, et muni des instructions les plus sévères pour veiller à l'exécution immédiate du décret contre les Anglais résidant en France.

Cette mission, il l'avait sollicitée lui-même, soit pour revoir plus tôt sa sœur, soit pour mettre fin, par sa présence, à des relations qu'il désapprouvait.

Nul, plus que lui, d'ailleurs, n'était capable de défendre Granville contre un coup de main des Anglais, ' dont on devait tout

craindre, depuis leur attaque barbare contre les vaisseaux de commerce qu'ils venaient si déloyalement de capturer.

L'entourage militaire de Bonaparte en était tellement outré, qu'on devait attendre, de la part des officiers chargés de venger cet outrage au droit des gens, une rigueur inexorable.

Le malheureux James, que les bruits alarmants qui couraient dans la ville plongeaient dans le désespoir, n'avait pu encore se résoudre à partir.

Son amour pour Henriette était devenu si profond, si impétueux que toute séparation de son idole lui semblait plus cruelle que la mort.

Si la rupture était complète, il serait sans doute

forcé de quitter Grari ville, et l'honneur exigerait ce sacrifice douloureux; mais, jusque-là, qu'avait-il à craindre ?

Pouvait-il prévoir le terrible décret du Premier Consul ?

Le soir même de l'arrivée de Jacques du Lude, il était arrêté, par ses ordres, au moment où il se disposait à aller voir Henriette, et consigné dans sa demeure, sous la garde d'un gendarme.

Cet acte de rigueur, accompli si brusquement et d'une façon si brutale sur l'homme qu'aimait sa sœur, troubla la conscience de Jacques, et dès qu'il eut rempli son devoir sans faiblesse (c'était l'excuse qu'il se donnait), il ne put se défendre d'en parler à Henriette.

— Ma chère sœur, lui dit-il, je ne puis te cacher que je ne suis pas venu à Granville uniquement pour t'embrasser, malgré le

grand désir que j'en avais. Je suis encore chargé d'une mission de confiance que j'ai dû remphr sur-le-champ, et sans hésitation, toute pénible qu'elle soit.

— Quelle mission ? demanda Henriette en pâHssant, car le ton solennel de Jacques l'inquiétait au moins autant que son arrivée subite. Est-ce un secret d'État, ou peux-tu me le faire connaître ?

— Je le puis d'autant mieux, ma chère sœur, qu'à l'heure où je te parle, tout est fini.

— Comme tu me dis cela ! On croirait que tu vas m' annoncer une mauvaise nouvelle !

— En effet, chère sœur, et je fais appel à ton courage pour la supporter.

— Mais qu'est-ce donc, Jacques? quel mystère?...

— Tous les Anglais résidant en France, à cette heure, sont prisonniers de guerre.

i52 ENTRE AMIS.

— James! murmura Henriette en comprimant de ^es deux mains les battements de son cœur brisé. *

— James Heresford est arrêté, reprit froidement Jacques.

— Et vous allez sans doute le faire fusiller? s'écria Henriette avec une énergie désespérée.

— Tu n'es pas généreuse, ma sœur, continua Jacques, mais j'excuse ces paroles de colère, car je comprends ta douleur. Ras-

sure-toi. J'aurai pour lui tous les ménagements compatibles avec mes ordres, et sa vie ne court aucun danger.

— Alors il est en prison? demanda Henriette.

— Chez lui, répondit Jacques. Qu'il me donne sa parole de ne pas chercher à fuir, et je lui rendrai demain la liberté de se promener dans la ville.

— Il ne la donnera pas, fit Henriette.

— Tant pis pour lui, ma sœur.

— C'est bien, dit Henriette.

— Tu ne m'en veux plus, chère sœur?

— Pourquoi t'en voudrais-je? tu as fait ton devoir.

Et tout bas elle ajouta :

— C'est à moi de faire le mien.

Deux heures après cet entretien, et comme tout était silencieux dans la ville, une femme, enveloppée dans son capot, pénétrait sans difficulté dans la demeure de James Heresford.

Elle portait à son bras un grand panier, renfermant sans doute des provisions de bouche, car, pour forcer la consigne, elle prétendit qu'elle était chargée par le commandant de la place d'apporter des vivres au prisonnier.

Le souper de James se prolongea tellement, que le

gendarme lui-même s'en étonna, tout gendarme qu'il était.

Mais, au moment où il allait se décider à ouvrir la porte de la salle à manger pour voir ce qui s'y passait, la femme au capot se retirait, son panier sous le bras.

— Eh ! eh ! la petite mère, dit le gendarme goguenard, il ne mourra pas d'inanition, cette nuit, notre Anglais, s'il a employé tout ce temps-là à manger.

La petite mère grommela quelques vagues paroles dont le bruit se perdit dans le capot, et disparut dans la nuit.

Le gendarme, tranquille désormais sur son prisonnier, appuya sa chaise devant la porte, qui venait de se fermer au verrou, et prit ses dispositions pour faire un bon somme jusqu'au matin.

Pendant ce temps, la femme au capot gagnait la falaise, après s'être débarrassée du panier qui la gênait, et, ce qui aurait bien surpris le gendarme, quand elle fut arrivée au bord de la mer, elle quitta ses vêtements, sans observer les lois élémentaires de la pudeur, qui font rhonneur de son sexe et le désespoir du nôtre, et s'y précipita, la tête la première.

Mais il ronlait comme un troubadour sans remords, le digne gendarme.

Le lendemain, Jacques, qui était matinal par état, voulut donner à sa sœur, dès son réveil, cette consolation d'apprendre que le prisonnier avait consenti à donner sa parole, et qu'il était libre.

Il se rendit donc, dès l'aube, chez James, pour lui demander sa parole.

— Le prisonnier est-il éveillé? demanda-t-il au gendarme, qui était déjà debout et s'étirait péniblement.

— Mon commandant, je ne l'ai pas entendu remuer ce matin.

— Ah! fit Jacques. Eh bien ! va le réveiller tout de suite.

— Pardon, mon commandant, c'est qu'il a fermé sa porte. Après ça, je vas cogner.

— Gomment ! fit Jacques, la porte est fermée ?

— Précisément, répondit le gendarme, c'est quand la femme est sortie...

— Quelle femme ? s'écria Jacques soupçonneux ; il est venu une femme ici ?

— Oui, mon commandant, dit le gendarme troublé, avec des provisions pour son souper.

— Ah! tonnerre! je suis joué, dit Jacques furieux. Mais toi, tu me le paieras, imbécile.

Au même moment, la porte s'entr'ouvrit, et Jacques pénétra vivement dans la pièce.

Henriette était là, debout devant lui, pâle, mais résolue.

A la vue de sa sœur, Jacques poussa un cri terrible.

— Fermez la porte, dit tranquillement Henriette, ce sont affaires de famille qui ne regardent personne.

Et comme Jacques, ahuri, hébété, ne suivait pas son conseil, elle ferma la porte elle-même.

— Vous avez rempli votre devoir, mon frère, dit-elle, et moi le mien. Vos ordres font fait prisonnier, moi je l'ai rendu libre.

— Et vous avez passé la nuit dans sa chambre? demanda Jacques.

— Oui, mon frère, mais James est gentilhomme, et moi, je suis votre sœur !

— Malheureuse ! fit Jacques.

— Pourquoi ? demanda Henriette. Vous seul et moi le savons. L'honneur est sauf, si vous le voulez. D'ailleurs, James est mon époux devant Dieu !

— Lui! jamais, répliqua Jacques, j'aimerais mieux...

— Me voir mourir? Eh bien, je mourrai, dit simplement Henriette.

Deux jours après cette scène violente et la fuite de James, qui avait gagné à la nage les îles Gausey, et de là s'embarquait pour Jersey, une frégate anglaise bombardait la côte de Granville.

Henriette écoutait avec une émotion facile à comprendre le bruit lointain du canon ennemi, et les éclats plus bruyants du canon français, quand un obus vint éclater sur sa maison et la pulvérisa.

On retrouva son corps mutilé sous les décombres.

Pauvre fille !

C'est en souvenir de cet épouvantable accident que Jacques fit élever, sur l'emplacement de sa maison en ruines, cette croix à laquelle on a donné son nom, et au pied de laquelle, dit-on, repose Henriette du Lude.

James Heresford fut tué à Trafalgar, aux côtés de l'amiral Nelson.

Jacques du Lude, devenu général, eut la tête emportée d'un boulet de canon à Friedland.

Charles VALOIS.

A UNE JEUNE FILLE

Je ne vous aime pas, el pourtant, loin de vous, Je rêve, et votre image encore ineffacée, Au milieu du travail et du monde jaloux, Comme un ange gardien, occupe ma pensée.

Je ne vous aime pas, et pourtant, près de vous, Je ne souhaite rien dans toute la nature. O les yeux les plus beaux, le parler le plus doux. L'esprit le plus charmant et l'âme la plus pure !

Je ne vous aime pas, et pourtant, c'est à vous Que je voudrais cacher cette folie extrême ; Et, si je ne craignais de vous mettre en courroux, Peut-être je dirais : « Cécile, je vous aime. »

Louis VIAN. _

LIBriAR'

(m. LINGAY.)

Je dissuaderai toujours les jeunes gens d'accepter des positions occultes, équivoques ou mal définies : les avantages matériels séduisants qu'elles procurent d'ordinaire sont compensés et au delà par l'état contestable où elles vous mettent dans le monde, et par l'inconvénient de vous fermer l'avenir. Gomme, de

plus, on n'est ainsi recherché que pour des œuvres anonymes dont vous avez la peine et d'autres fhonneur, ceux que vous servez ont intérêt à vous tenir dans l'ombre et à effacer votre nom. Je vais parler d'un homme fort remarquable, que j'ai étudié de près, qui, comme pubhciste, eut pour collaborateur une tête couronnée, qui a pris pendant dix-huit ans une part active au gouvernement du pays et dirigé des ministères ; mais ceux qui l'ont utilisé ne parlent jamais de lui ; peu de gens l'ont connu et son nom ne figure dans aucune biographie.

Au printemps de 1839, après la défaite de M. Mole par la coalition, le directeur de la Presse, qui avait soutenu le ministère précédent en qualité de journal conservateur, se trouva serré de trop près pour pivoter avec convenance quand Fopposition de la veille eut

iGO ENTRE AMIS.

conquis le pouvoir, unique objet de la querelle. 11 résolut de s'éclipser quelque temps ; on prit pour prétexte un long voyage et, un soir, la rédaction entière fut conviée à un- dîner d'adieu. Au nombre des convives, et assis à côté de M""® de Girardin, je remarquai un personnage qu'aucun de nous ne connaissait. C'était un très petit homme sur le retour de l'âge. Il encadrait ses tout petits yeux perçants dans des lunettes d'or, il avait la parole facile, piquante et souvent risquée avec une voix criarde ; trop peu de nez pour ses lunettes, une bouche fine et laide trop loin de ce nez ; le front haut, le teint rouge-brique et un air de vitalité surprenant. Il buvait sec et mangeait comme un écolier. Après le repas, quand je le revis au salon, rapetissé parce qu'il était debout et promenant, de groupe en groupe, en branlant la tête, une curiosité innocemment narquoise, ou s'isolant à mi-chemin d'un air

dépaysé, il me fit tout à la fois l'effet d'un petit sorcier des légendes du Nord, et d'un chien perdu. C'était évidemment une personne pourvue d'usage et d'éducation ; mais on n'aurait su dire à quel monde elle appartenait. Quelque chose d'indécis diminuait son attitude, mélange d'aplomb voulu et d'autorité acquise. Je demandai à la maîtresse du logis si ce n'était pas Ric[uet-à-la-Houpe ? « Taisez-vous ! répondit-elle à demi-voix ; s'il allait vous entendre ! » Elle ajouta en riant : « Faites-lui votre cour ; à partir de demain, il sera votre patron et seigneur. »

Le gouvernement l'avait chargé de diriger le journal pendant l'absence de son fondateur ; on avait choisi ce pilote pour l'envoyer parmi les écueils ministériels qui suivirent la coalition. Avant qu'on se séparât, les présentations eurent lieu ; le nouveau chef trouva pour

chacun quelques mots aimables, un peu alïectés do recherche ; il protesta de son amour pour la littérature ; mais, à table, Ourliac, Méry, Alphonse Karr, Gérard de Nerval, Soulié, Sue, Cassagnac et surtout Théophile, l'avaient trouve fort arriéré. Il nous fit un peu l'effet d'un lauréat des prix décennaux, et il y avait quelque chose de cela.

Peu de jours après, H nous convia tous à passer chez lui la journée. C'est alors sieulement, et par le billet d'invitation, que j'ai appris le nom de M. Lingay. Il habitait, à l'avenue Marbeuf, un charmant hôtel entre cour et jardin, don de Casimir Périer, son ancien patron. Les dimensions spacieuses de cette demeure, l'attrait d'une culture que d'autres parcs entouraient, expliquèrent pour nous cette quasi-réunion champêtre du matin au soir. Un moment avant le déjeuner, deux jeunes femmes, un petit garçon et deux filles déjà grandelettes firent leur entrée : on nous

nomma ; les plus illustres furent contemplés avec curiosité et l'on passa dans la salle à manger où nous fîmes honneur à un repas des plus somptueux et des mieux entendus : c'était tout à fait l'art et le service des bonnes tables du temps béni de la Restauration. M. Lingay voulait qu'on bût largement et nous priaît de lui tenir tête afin de lui faciliter étude de nos caractères. De notre côté, l'on étudiait autre chose : les degrés de parenté qui pouvaient unir entre eux les habitants de ce logis où les uns disaient madame ou mademoiselle, les autres bon ami, les autres mon parrain. Méry, surtout, était fort interloqué. En parcourant le jardin, il nous tirait à part pour conjecturer sur la maisonnée de M. Lingay, et il finit par prononcer, avec son accent de Marseille : ((Je crois que c'est un Tur ! »

Pour n'avoir jamais rien laissé derrière lui, ni quitté personne, M. Lingay était en effet devenu une manière de patriarche, trop biblique, mais plus spirituel et aussi laborieux que Noé. Sa carrière, ses aptitudes, me furent révélées le soir même d'une façon inattendue. A la tombée de la nuit, la plupart des convives étaient partis ; on nous avait retenus, Théophile et moi, sous de gracieux prétextes et il fallut rester à souper» Comme on allait servir, voilà que survient une estafette à cheval porteur d'un ordre. Afin d'induire le carabinier à patience, on lui fait donner à boire, tandis que M. Lingay se met en devoir de répondre. On lui demandait de préparer toute une plaidoirie ministérielle pour la défense d'une question qui, le lendemain, devait être discutée à la Chambre, travail énorme ; car il fallait remonter aux origines, parcourir les transformations de l'affaire, s'étayer des jurisprudences et prévoir les objections. M. Lingay fait venir d'une chambre contiguë à son cabinet deux ou trois cartons ; il en tire autant de petites liasses ; il y puise des feuilles détachées qu'il

classe et relit, puis il dispose à ses côtés, devant des pupitres, tous les habitants de son arche ainsi que nous-mêmes, après nous avoir munis d'un cahier de papier et armés d'une plume. Tout étant ainsi disposé, le petit homme, avec sa tête branlante, se met à rédiger sa consultation. En trois minutes il eut rempli une grande page qu'il passa pour la copier à la plus jeune des petites filles; la seconde page fut dévolue à sa sœur ; les autres au reste de l'assistance, et si vite que l'on copiât, on était devancé par les minutes (M. Lingay gardait ses copies et envoyait Toriginal). J'ai compté quatorze grandes pages; le souper ne fut retardé que de cinquante minutes.

Et l'homme était toujours prêt à dissenter ainsi, au pied-levé, de omni re scibili. C'était là son métier, sous ce titre, inconnu à la plupart des mortels : secrétaire de la présidence du conseil des ministres. De 1831 à 1848, il a rédigé tous les scénarios des drames politiques et souvent confectionné les discours ministériels. Sous la présidence du maréchal Soult, l'illustre guerrier n'a prononcé que les homélies de Lingay; dans la coulisse on tremblait que le ministre ne fût contraint d'improviser une réplique. Pendant seize ans, Lingay a composé tous les discours de la couronne à l'ouverture des sessions ; — j'en ai tenu les minutes avec la prévision en marge des dangers qu'amèneraient les modifications voulues par ses chefs. — A la fin de 1847, quand Lingay rapporta du conseil le dernier discours du trône avec l'addition imposée des passions aveugles et ennemies : « Regardez ces trois mots, me dit-il; eh bien, ils renferment une révolution ! »

Et d'un ton doctoral fort comique, il déclamaït :

Près de chaque minisire où l'on m'a vu descendre, Je fus tziie
Cassandre... à côté d'un Cassandre !

Il fallait qu'il rendît de bien grands services ; car son emploi lui valait cinquante mille francs de traitement iixe, somme exorbitante pour le temps. Mais, avec les charges qu'il avait assumées, il en dépensait soixante et dix mille, étant à la fois extrêmement honorable, assez généreux et aussi endiablé comme viveur, que surhumain comme travailleur et teinturier. Lettré à la vieille marque, Lingay, ses passions mises à part, avait un bon sens imperturbable; ma jeunesse en a

reçu des conseils prolitables. En dehors des relations politiques, je ne lui ai su d'autre intimité remontant au jeune âge que M. Villemain : il le tutoyait.

De quelles limbes avait-on tiré ce fantastique agent, exercé sans bruit, et qui, sans attirer. sur lui l'attention, avait tout amassé ? Pour restituer quelques lambeaux de biographie, j'ai dû cultiver longtemps cette relation.

Quand je l'ai connu, il avait encore sa mère; il me fut donné de l'apercevoir une seule fois. C'était une façon de M^{me} Grégoire mise à la retraite. Gomme celle de Déranger, elle avait tenu un cabaret, au bas du . quartier latin, près d'un pont, et parce qu'elle était accorte, et que son café avait une salle du fond où l'on entraient par un corridor d'allée, des professeurs du lycée voisin avaient pris l'habitude d'aller, sans risque d'être compromis, se récréer là entre leurs classes ou après les cours. Ils y trouvaient l'enfant de la patronne, un petit garçon qui, toujours à l'étude au coin d'une table, commençait seul son éducation sans autre maître que la volonté. 11 questionnait ces professeurs qui prirent intérêt à lui, le dirigèrent à leurs moments perdus, étonnés de son intelligence et qui, l'ayant poussé ass^z loin, obtinrent pour lui une bourse pour l'aider à achever ses études, à Louis-le-Grand

probablement, alors le lycée Impérial ; car c'est là que fut élevé Villemain, et ils ont été condisciples, bien que Lingay fût plus jeune de quatre à cinq ans.

Joseph Lingay termina rapidement ses études et obtint ses degrés tout jeune. Il pensait se consacrer à l'enseignement et je ne sais pas si, dès cette époque, à la fin de l'Empire, il avait obtenu d'être employé, ou si même il attendait encore ses licences lorsqu'un suc-

ces littéraire peu éclatant vint décider de son avenir. L'Académie de Besançon mit en concours, en 1814, l'éloge de l'abbé Milot, académicien et ancien précepteur du duc d'Enghien : Lingay se mit sur les rangs et obtint le prix. Sa petite taille lui donnait l'air d'une extrême jeunesse ; je crois qu'il eut l'habileté de se rajeunir encore, si bien qu'à la séance académique, où il s'était rendu, on fut surpris et charmé d'avoir à couronner un enfant. Et cette enfance fit passer le discours pour un chef-d'œuvre et son auteur pour un prodige. Le pays avait pour préfet le comte de Scey, d'une famille comtoise aussi ancienne que les Montmorency : il prit pour secrétaire Lingay, qui lui fut fort utile au printemps suivant lorsque l'annonce du retour de l'île d'Elbe et de la défection du maréchal Ney, à vingt lieues de la ville, souleva une violente émeute qui voulut envahir la préfecture et s'emparer de M. de Scey. On avait fermé le portail et le jeune Lingay ayant tiré des remises de lourdes charrettes les fit rouler avec grand fracas dans la cour, lâchant en même temps quelques émissaires chargés de crier qu'on amenait des canons devant les portes, prêtes à s'ouvrir, et que la rue allait être mitraillée. Les rebelles épouvantés prirent la fuite et le préfet put monter en chaise de poste avec son secrétaire pour s'évader par la route de Lyon.

Rentré à Paris durant les Gent-Jours, ce dernier rédigea, caché au logis d'un imprimeur, un journal royaliste acerbe et redoutable sur lequel les agents de la police ne parvinrent point à mettre la main. Il revint en Comté avec M. de Scey quand celui-ci reprit, après Waterloo, possession de la préfecture où il eut à recevoir dix-huit mois après, Monsieur, frère du roi,

lors de sa tournée dans l'Est. Parmi les notabilités qui accompagnaient le prince se trouvait le duc Decazes, alors ministre de la police, haute et laborieuse fonction au lendemain des secousses révolutionnaires. Le comte de Scey mit son jeune secrétaire, qui était Parisien et délégué, au service de Son Excellence, et le duc Decazes, en partant, pria le préfet de lui céder ce petit garçon qui avait gagné un prix d'éloquence et qui dissipait les émeutes avec tant de présence d'esprit.

Le voilà donc installé au quai Malaquais, dans les antichambres du ministère, bien effacé, peu rétribué et à l'affût des occasions. Il végétait là depuis plusieurs mois lorsque son patron, qui l'employait à des messages, lui dicta le sommaire d'un long rapport administratif et le chargea de porter cette manière de programme à un directeur général ou à un conseiller d'État, avec l'ordre d'exécuter le travail dans le plus bref délai.

Trois jours après, le rapport fut remis par Lingay au ministre qui le trouva absolument manqué, le dit au jeune homme et lui commanda d'aller commander cette même besogne à un plus habile maître, qu'il désigna.

Dès le lendemain matin, le rapport se trouva prêt ; le ministre étonné se le fit lire, et trouva que le légiste en renom, à qui il l'attribuait, s'était surpassé. Il commençait donc à dicter une lettre

pour le louer de son talent et de sa promptitude, lorsque Lingay dit en souriant, et les yeux baissés : « M. X*** va être bien étonné... » Ce travail était sans doute fort important et des plus difficiles ; car le duc Decazes fut tellement stupéfait de cette révélation d'un talent précoce et con-

sommé, qu'il dit à Lingay : « Vous prendrez le titre de secrétaire et, à partir de ce jour, vous avez dix mille francs de traitement. »

Ainsi, chaque avancement était dû au seul mérite; il en fut ainsi jusqu'à la fin, puisque l'homme était destiné à la perpétuité d'une exploitation anonyme. Mais où la fortune le favorisa, c'est quand elle le jeta sur la route du Benjamin de Louis XVIII, de ce personnage intelligent, souple, et ami des chemins détournés qui, ministre ou non, est resté jusqu'à la fin du règne le confident du roi et l'agent intime de ses petites menées. Esprit fin et retors, Lingay était né foncièrement publiciste; bien frotté de latin, il savait citer Horace à propos ; exquis d'ailleurs en l'art de conter avec déférence une historiette grivoise et adextre à loger une flatterie dans l'enveloppe d'une malice, n'avait-il pas pour Louis XVIII tous les attraits désirables? Lingay n'eut jamais de présentation au château; mais il montait les petits escaliers; on l'amena par les corridors dérobés : il véc[^] dans la place, et nul ne le vit introduire : entre le monarque et son compère, ingénieux mais peu fertiles, il fallait quelqu'un de force pour mettre en œuvre ce qu'on s'imaginait dicter. On a dit, on a nié que Louis XVIII ait inspiré, ait enrichi de ses notes une gazette contre le pavillon de Marsan et les ultra du parti royaliste et clérical représenté par Monsieur : j'ai parcouru nombre de programmes, d'articles, des pages entières de la main du roi; des tartines rédigées par Lingay,

avec les corrections dumaitre, et jusqu'à des épreuves, avec des coups de force intercalés par le moins ultramontain et le plus sceptique des souverains.

Il manquait à Lingay, surtout "pour ce temps-là, une notoriété, de la naissance, une position définie et l'appui de la famille : il ne pouvait donc se soutenir même dans un état seulement lucratif, qu'en se rendant nécessaire et silencieusement redoutable. C'est à cette double nécessité qu'il a dû sans doute et sa méthode pour le travail et les armes dont il s'est muni.

11 me souvient qu'une Revue m'ayant demandé un travail sur Chateaubriand, j'en parlai un matin à notre directeur. Il fit descendre d'un carton étiqueté une énorme liasse composée de fragments coupés dans d'anciens journaux, de feuillets arrachés, de notes manuscrites, de correspondances, de rapports secrets, etc., et il me dit : « Vous trouverez là de finéité et du nouveau. » Je dévorai tout avec intérêt, avec surprise et, finalement, effrayé, je n'écrivis rien sur Chateaubriand.

Depuis 1815, Ling-ay avait compilé, recueilli ou détourné, à ce ministère de la police qui possédait les secrets de tant de personnages après les deux revirements successifs de l'Empire à la Restauration, tout ce qui pouvait permettre d'enchaîner ces personnages; c'est-à-dire de les annihiler ou de les perdre. Il s'était créé des attaches dans la milice de ces bureaux ; jusqu'à la fin du régime de Juillet, il y glissa des créatures à lui, de telle sorte qu'il put continuer ses venimeuses collections, d'abord jusqu'à 1830 ; puis, à partir de 1831, où il rentra aux affaires. Voilà pour les moyens défensifs.

La composition des archives administratives dont il s'était outillé indiquait un génie de classement tout particulier et une sagacité rare. Chaque jour, depuis son entrée à la police, il avait découpé dans les discussions parlementaires, dans les articles de fond, .

dans les travaux du Conseil d'État, dans les rapports spéciaux des chefs de service, tout ce qui formait l'historique et pouvait constituer les dossiers relatifs à chacune des principales questions, administratives ou politiques, qui pouvaient être remises au jour. La multiplicité, la diversité de ces affaires rendaient inexplicable pour moi le cadre adopté pour les subdiviser. Telle en était pourtant la clarté, que Lingay trouvait ses documents à la minute et ils étaient si complets, si bien choisis que tous étaient utilisés et qu'ils suffisaient à épuiser les arguments pour ou contre, et le domaine des faits. Ce redoutable et précieux arsenal occupait une vaste pièce, très élevée, oii la famille pénétrait seule, et qui était garnie de cartons du haut en bas sur ses quatre faces. C'est avec de tels moyens que Lingay improvisait, deux et trois fois par jour, soit des articles, soit des discours de ministre, soit des rapports de commissions étudiés à fond.

Cette manufacture, je l'ai vu fonctionner de 1839 à 1847 et je dois dire qu'à l'époque oii M. Lingay a dirigé la Presse, M. de Girardin a été fort redevable à son intérimaire de l'initiation à ces moyens de travail. Je me rappelle parfaitement que Lingay me raconta une journée passée dans cet atelier avec le célèbre publiciste, en explications, en communications de recettes pratiques pour s'élever, du pays des abstractions, à la rigueur imposante des démonstrations bien étayées. C'est à partir de ce moment, et à mesure qu'il a pu remplir ses greniers, que M. de Girardin a crû

en puissance et en fécondité. La différence entre eux ne dépendit plus que de l'esprit plus ou moins juste avec lequel chacun choisissait les éléments de ses récoltes.

S'il en faut croire Lingay qui, je dois Tavouer, était

parfois gascon, sa maison était loin de contenir les toxiques les plus dangereux de sa pharmacopée policière. La réserve des pièces les plus redoutables, qu'on aurait pu, chez lui, dérober ou faire saisir, était entassée dans deux ou trois malles, gardées dans un logis obscur par des gens bien éloignés de soupçonner ce qu'elles contenaient. Après sa mort, ni l'État qui s'est jeté sur les papiers de Lingay, ni sa famille à qui un Sésame eût été fort nécessaire, n'ont réussi à rien exhumer. A l'appui de la demi-confiance du personnage, je n'ai à citer qu'un fait, mais assez piquant.

Lorsque M. Thiers reprit en 1840 la Présidence du Conseil, avec le département des Affaires Étrangères, il annonça d'avance, trop bruyamment selon sa coutume, deux destitutions qu'il ne put faire, celle de Désages, directeur des Affaires Etrangères, et celle de Lingay. Quand il proposa la première au roi, Louis- Philippe répondit étonné : «'Vous avez donc l'intention de me brouiller avec toute l'Europe! » Il fallut expliquer à M. Thiers que loin de remercier l'habile, prudent, modeste et conciliant Désages, on le suppliait chaque année de conserver son poste. Lingay, malgré le bruit qui en courut, ne fut pas révoqué non plus, et voici, s'il faut l'en croire, comment il s'en tira.

Inquiet de son sort, car il n'avait que sa place et bien des bouches à nourrir, j'avais couru le soir même à l'avenue de Marbeuf, où je trouvai mon homme les pieds sur les chenets, à rire et

causer de son insouciance parfaite. 11 me rassura, tout en confirmant que telle était l'intention du nouveau ministre, ce qui lui fit hausser les épaules et s'écrier: « Thiers n'est qu'un enfant; j'irai le lui dire demain... »

Gomme je montrais peu de confiance.dans le résultat d'une pareille démarche, M. le secrétaire de la Présidence du Conseil reprit : «. Demain matin, à sept heures et demie, je sortirai; je prendrai en route un iacre qui me mènera dans un quartier où j'achèverai à pied mon pèlerinage. J'entrerai dans une maison de peu d'apparence, et avec une petite clé, qui est dans ce bureau, j'ouvrirai une malle en fer dont je tirerai trois petits papiers que je mettrai dans ma poche. A neuf heures et demie, j e serai au boulevard des Capucines oi^i M. Thiers me recevra; je lui ferai une courte lecture, nous deviendrons les meilleurs amis du monde, et, à dix heures et demie, si vous venez déjeuner avec nous, vous serez tranquilisé sur mon sort! »

Je n'ai pas vu les petits papiers ; mais les choses se passèrent exactement comme Lingay l'avait prédit. Il rentra même avec quelque chose de plus : le titre do maître des requêtes au Conseil d'État, où, dès lors, on l'envoya souvent soutenir des projets. Durant ce long ministère du due de Dalmatie, un jet de lumière pénétra un moment dans les ténèbres qui cachaient le souffleur du premier sujet de la troupe ministérielle. Quelques feuilles d'opposition appelèrent Soult « le maréchal Lingay » : chacun demandait ce que cela voulait dire.

Au plaisir que causa cette facétie dans la maison, je compris que, malgré les superbes émoluments de son poste, ce n'était pas sans des souffrances intérieures que cet homme avait consacré son expérience, son savoir et ses talents à la grandeur d'autrui. Le

désordre de sa vie ne fut qu'un moyen pour lui de s'étourdir et d'abrutir l'ambition dans les sensations du plaisir. Seulement, je n'ai jamais compris qu'avec tous

les goûts d'un désœuvré, il eût conservé, pour le travail, une aptitude, une activité et une assiduité de bénédictin. Autre trait, bien plus surprenant, à l'éloge de son bon naturel : on n'a jamais découvert en lui la trace d'une pensée envieuse. Il était fort obligeant, il aimait à servir et le faisait avec discrétion ; je citerais trois hommes qui ont fait un grand chemin et dont il a commencé la carrière.

Pourquoi, dès lors, objectera-t-on, ne s'est-il pas tiré de cette position effacée, de cette obscurité, de cette espèce de servitude et de ce rôle équivoque? C'est peut-être que, dès la jeunesse, il n'avait pas ordonné son existence pour qu'elle lût exposée en pleine lumière. Dans cette carrière bizarre, il y a des coins caverneux : Lingay a fait quelque temps partie de l'Université. Est-ce avant de servir M. Decazes; est-ce après la mort de Louis XVIII? Je n'ai pu savoir ni l'époque où il essaya de cette carrière, ni comment il y a renoncé. Sous le ministère Martignac, il était, rôle toujours anonyme, le rédacteur politique d'une feuille qui défendait la politique du centre droit. Quand survint le ministère de M. de Polignac, comprenant bien que le trône était perdu et songeant à l'avenir, Lingay consigna sa démission de rédacteur politique, dans une longue lettre motivée, respectueuse et triste, adressée au Roi. Ce manifeste fit sensation ; mais de telles impressions, si rien ne les continue, s'effacent. L'opposition dynastique d'alors, dont Casimir Périer était le plus brillant satellite, appela Lingay au Journal de Paris, En 1830, il ne signa point la

protestation des journalistes : ses patrons auraient voulu diriger les affaires sans renverser le trône.

Après l'avoir créé secrétaire de la Présidence du

Conseil, Casimir Périer le voulut sortir de l'ombre. Reconnaisant, et à juste titre, car les principaux discours de ce grand homme d'État ont été forgés sur l'enclume de notre Vulcain politique, et j'en peux parler, le ministre acheta pour le lui donner ce bel hôtel de l'avenue Marbeuf, afin de rendre son propriétaire éligible, et lui promit de hautes destinées, s'il voulait revenir à une vie plus régulière. Lingay ne put consentir à se séparer d'un entourage qui représentait pour lui l'indépendance, le bonheur comme il l'entendait et des engagements pris. C'est ainsi qu'il resta dans une demi-obscurité, personnalité considérable dans l'État et, en quelque sorte, tenant les ficelles d'un Guignol gouvernemental. Son généreux patron l'avait présenté au roi, — le matin, — et dix ans après, Lingay parlait encore avec étonnement de sa première conversation avec ce prince qui, au lieu d'aborder le terrain des affaires, lui avait fait une savante dissertation historique étayée de preuves sur l'avantage, pour les empires, de substituer au trône les branches cadettes aux aînées.

Aucun ministre, jusqu'à février, n'eut le courage de se passer de Lingay, cette Cendrillon qui faisait tout l'ouvrage : il est si doux, quand un devoir nous incombe, d'être affranchi de l'effet du travail et certain que la besogne sera faite, et subito ! Par malheur, le grand teinturier n'avait pas d'épargnes ; ses charges s'étaient accrues ; un mariage tardif avec une enfant n'avait pas été stérile ; de sorte que la Révolution de 1848 fut un coup de foudre pour ce phalanstère et sur cette maison, qu'il fallut vendre si même elle n'était déjà fondue.

Depuis quelques années, mes visites étaient moins

fréquentes : il en est ainsi pour tous les hommes qui s'établissent avec les relations qu'ils auraient à cultiver seuls ; mais, inquiet de l'avenir pour un homme de cette valeur et dans sa situation, je vins le trouver, dans un entresol assez vaste de la rue de l'Arcade, où il avait porté ses pénates. Il était fort animé. « Rien, plus rien ! me dit-il, et plus personne ! Me voilà près de la soixantaine ; il faut recommencer sa carrière : c'est dur ; mais je n'ai pas peur ! »

Peu de temps après, j'ai su qu'il s'enfermait pour écrire, de l'aube du matin jusqu'au milieu de la nuit. Il brassait à des prix doux... pour ceux qui l'employaient, la besogne de bien des gens. Certain jour, une affiche de Gaussidière, alors préfet de police, me frappa : c'était celle où il se targuait de faire de l'ordre avec du désordre ; le mot a obtenu assez de succès ! Après avoir lu deux fois cette machine, j'allai droit chez Lingay que je trouvais, cette fois, à un rez-dechaussée au fond d'une cour de la rue des Mathurins. « Eh bien ! dis-je ex abrupto, nous travaillons donc avec le citoyen Gaussidière?... »

Il nia longtemps ; il fallut l'autorité que donne la certitude pour arracher un aveu ; car l'excuse était triste et, des grands hommes de deux règnes, tomber à la solde d'un pareil bohème était humiliant.

A partir de cette douloureuse période, cette existence devint une lutte contre la détresse et les créanciers. L'énergique publiciste gagnait encore de l'argent ; mais il en aurait fallu trop. Son dernier gîte fut un sommet de la rue de Laval, un spacieux et joyeux perchoir où tout le matériel avait pu se répartir et où l'ex-

éminence grise avait pu organiser un ample cabinet de travail, des fenêtres duquel on découvrait tout Paris-.

C'est là qu'eut lieu notre dernière entrevue, l'avantdernier dimanche de novembre 1851; elle m'a laissé un souvenir ineffaçable, presque un remords ; car j'ai pu, sans le vouloir, hâter la fin de M. Lingay. A cette époque, il fréquentait assidûment son voisin, M. Thiers, et comme il arriva à tous ceux qui écoutèrent cette sirène, il avait adopté les opinions de son ancien chef, et rattaché ses suprêmes espérances à la défaite du prince-président par l'Assemblée législative.

J'arrivai chez Lingay vers trois heures ; le soleil égayait son beau salon d'étude, et il me montra, sur une petite terrasse, des fleurs que l'arrière-saison avait épargnées.

On causa des événements qui se préparaient ; il tenait pour le parti parlementaire, moi de même, mais il avait des illusions et je n'en avais aucune. Il me conta .qu'il venait de recevoir une visite singulière, celle de M. Mocquard, et il s'écria : « Vraiment, on ne voit plus que des fous ! »

Le secrétaire de Louis-Napoléon était, je l'avais jusqu'alors ignoré, un des plus anciens camarades de Lingay. Connaissant sa valeur pratique et sa ruine, il était venu lui annoncer qu'un coup d'État était proche, lui dire qu'il avait préparé le prince à rendre à un travailleur aussi expérimenté une belle position, et lui offrir de le présenter au patron avant la victoire, qui était assurée.

C'était un coup de fortune ! Mais le plus imprévoyant des hommes illustres avait altéré le jugement de Lingay et émoussé en lui cette pénétration dont il avait donné tant de preuves. Répondant à M. Mocquard par des railleries, il s'était gobé de sa

crédulité et avait terminé par ces motifs : « Ton prince sera écroûé à Vincennes avant un mois ! »

Bien convaincu que mon homme, pareil à tous les personnages politiques dont j'ai eu l'honneur d'approcher, avait pour seuls principes le culte intelligent de ses intérêts, j'émis la crainte qu'il n'eût donné dans Terreur. Pris à partie à mon tour, je fus fortement plaisanté. Alors, rappelant à Lingay que nulle passion ne pouvait égarer un spectateur peu sympathique aux projets de M. Mocquard, je m'efforçai de démontrer l'infériorité, en cas de lutte, d'une Assemblée divisée en trois ou quatre partis, discréditée devant le pays, ayant perdu toute autorité sur l'armée, sur un prince ayant pour auréole le plus grand nom des temps modernes, aimé des soldats, maître du pouvoir, ayant pour lui l'unité de la volonté avec le secret de ses desseins et j'arrivai à lui démontrer qu'entre le prince, toutpuissant et silencieux, et l'Assemblée loquace, insolente, sans bras, et divisée, l'issue de la lutte n'était pas douteuse. Lingay lutta avec tout son esprit ; mais il n'y pouvait rien : quand il riait de mes visions, je lui demandais ce qu'était devenue sa prévoyante sagacité et, pour riposter à ses facéties, je disais que la Cassandre avait changé de sexe. Dans son propre intérêt, je l'exhortai, lui, homme d'autorité, à passer du côté de l'Empire et lui montrant, sur sa cheminée, un grand buste en marbre de Napoléon P^{'''} : « Ne m'avez-vous pas dit un jour, sous le ministère Thiers, lors de ce système de bascule et de concessions, en me désignant ce buste : — Tenez ! j'aimerais mieux servir celui-là pour dix-huit cents francs, que ceux-ci pour cinquante mille ! — Eh bien, quand vous prendriez du service auprès de son neveu ! Allons : prenez votre chapeau et courez chez M. Mocquard ! »

— Je ne le pourrais plus, dit-il ; car j'ai été vif, et

SOUVENIRS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES. Ail

nous nous sommes quittés brouillés. Mais, en serait-il autrement, j'évitais une telle sottise, etc.. »

Il se lança dans de virulentes diatribes contre le Prince, et je vis tomber sur ses yeux la cataracte des gens de parti. Puis, il me voulut montrer l'impossibilité matérielle d'un coup d'État, à quoi je répliquai : « La chose est si évidemment facile, que je vais vous dire par le menu comment elle se fera : quand vous verrez un obstacle, vous m'arrêterez ! »

En m'écoutant, il combattit désespérément, très sérieux, presque sombre, vers la fin ; mais je ne parvins pas à le convaincre, et je le quittai à quatre heures.

Le surlendemain matin, mardi, j'étais prié par un billet de faire part à l'enterrement de M. Lingay...

Je courus à la rue de Laval deux heures avant la cérémonie pour avoir des détails sur cette mort foudroyante. « Que lui avez-vous donc dit avant-hier? s'écria sa belle-mère quand je l'abordai. Après votre départ, il est devenu très agité! De suite il m'envoya chez M. Thiers pour l'exhorter à mettre ses papiers en sûreté et lui offrir ses services pour cela. M. Thiers était absent. A mon retour, M. Lingay se promenait dans son cabinet donnant des signes de trouble , d'anxiété, et je l'ai entendu s'écrier désespérément : — Ah! l'impuissance... l'impuissance! — Son teint était devenu écarlate. Il passa dans sa chambre; je l'y suivis au bout d'un moment, et je l'ai trouvé sur le parquet, au coin de la cheminée : il ne respirait plus. y>

Le défunt était encore dans son lit; je découvris son cou et j'écartai la chemise : une énorme tache de sang extravasé violait les trois quarts de la poitrine. La tête était chaude encore, et du sang

frais ruisselait des narines. Je me rendis compte de ce qui avait pu se passer dans l'âme de l'infortuné, en apprenant que, le matin même, son cercueil avait seul fait reculer les huissiers qui venaient pour saisir. Il était à bout de ressources; il venait de refuser une fortune, puis de reconnaître que son jugement avait baissé, qu'il avait consommé sa perte, et son cœur se rompit.

C'était, au fond, un excellent homme et capable de dévouement. Un excès de générosité pour des amis dans la peine lui avait enlevé toutes ses épargnes. Les jours où il venait de rendre au cabinet un grand service, il disait : « Je suis en crédit pour près de huit jours; désirez-vous quelque chose? » Sans nul doute, la vie l'avait corrompu à trop d'épreuves et à trop de gens ; mais il avait gardé un platonique amour de la rigide probité. De sa plébéienne origine, cet homme autoritaire avait gardé l'aversion inconséquente du principe même de toute autorité : désordonné dans ses mœurs, irrégulier dans l'ordre social, il détestait la religion et le clergé.

La dernière révolution l'avait replongé au plus épais de l'ombre dont il n'avait jamais pu se sortir entièrement. Sauf quelques feuilletons de pensées détachées, publiées dans la Presse sans nom d'auteur, cet auteur qui a écrit tant d'illustres pages ne laisse rien pour sa mémoire.

A ses obsèques assistaient seuls, de notre caste, Gérard de Nerval et Théophile Gautier qu'il aimait beaucoup et qui, ainsi

que moi, n'avaient pas cessé de le voir. A la vérité, nous n'en avions reçu aucun service. A ce cortège des derniers honneurs, rien n'indiquait le personnage qui avait eu pour collaborateurs les plus grands personnages de son temps, et jusqu'au

plus auguste des rois de ce monde": le chef de la maison de France. Lingay n'avait plus, à ses obsèques, que les parents, les amis de la modeste famille qu'il s'était faite, et les passants de la rue de Notre-Damede-Lorette ont pu croire qu'on menait à l'église un boutiquier du quartier.

Francis WEY.

TABLE

Passes,

Le poivre Edmond About 1

Un mariage par accident Altaroche 11

Mon premier duel Eugène d'Auriac 25

La chanson des bourgeois de

Châtres M. Borel d'Hauterive . . 45

Le père de l'enfant Augustin 'Challamel. . . 57

La première paire de bottes M" G. de Cherville... 103

Le diamant de famille Louis Collas 121

Vieux souvenirs. — Bobino François Coppée 133

Le singe Alphonse Daudet	141
Mon chien Ernest Détré	147
Comment mon ami Z... s'est marié Charles Diguët	155
Mon parapluie Élie Frébault	163
Réponse à une menace Constant Guérault. . . .	169
La folie d'un comédien Charles Gueullette. . .	171
L'enfance abandonnée Charles Joliet	183
Un peu d'Angleterre A . Kaempfen	193
Sous la suaire Hector Malot	205
Le secret du potier Gabriel Marc	221
Jean Reynaud Henri Martin	239
A la pointe de l'épée Edouard Montagne	253
Un futur ministre Eugène Moret	285
Pourquoi je ne sais pas l'anglais Eugène Paz... „	321

TABLE

Pages.

Le cri sur la montagne Armand Renaud	331
--------------------------------------	-----

Revue de fin d'année Tony Révillon. 337

Les mémoires de M. Pistache. . Victor Rozier 345

A travers les femmes de Paris . . Denis de Thezan 355

Le Trou du Calel Frédéric Thomas 393

'La croix du Lude f . Charles Valois 439

A une j eune fille Louis Vian 457

Souvenirs politiques et littéraires Francis Wey 45'J

Paris. Société d'imp, P. DUPONT, il, rue J.-J. -Rousseau. (Cl.)

5.3.82.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/entreaimis00abou>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.